

Les Pêcheurs

Obioma Chigozie

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Chigozie Obioma

Les Pêcheurs



Éditions de l'Olivier

**Chigozie
Obioma**

Les Pêcheurs



Éditions de l'Olivier

L'édition originale de cet ouvrage a paru
chez Pushkin Press/One en 2015,
sous le titre : *The Fishermen*.

ISBN 978-2-8236-0538-9

© Chigozie Obioma, 2015.

© Jon Gray pour les illustrations, 2015.

© Éditions de l'Olivier
pour l'édition en langue française, 2016.

Cet ouvrage a été numérisé en partenariat avec le Centre National du Livre.

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

*Pour mes frères (et sœurs),
le « bataillon »,
cet hommage.*

Les pas d'un seul homme ne créent pas une ruée.

PROVERBE IGBO

Le fou est entré dans notre maison avec violence
Profanant nos sanctuaires
S'arrogant l'unique vérité de l'univers
Faisant plier nos grands prêtres sous le fer
Ah ! oui, les enfants
Qui ont foulé les tombes de nos Ancêtres
Seront frappés de folie.
Il leur poussera les crocs du lézard
Ils s'entre-dévoreront sous nos yeux
Et par décret ancien
Il est défendu de les retenir !

MAZISI KUNENE

TABLE DES MATIÈRES

Copyright

Dédicace

1 - Pêcheurs

2 - Le fleuve

3 - L'aigle

4 - Le python

5 - La métamorphose

6 - Le fou

7 - La fauconnière

8 - Les sauterelles

9 - Le moineau

10 - Le parasite

11 - Les araignées

12 - Le limier

13 - La sangsue

14 - Le léviathan

15 - Le têtard

16 - Les coqs

17 - La phalène

18 - Les aigrettes

Remerciements

Pêcheurs

Nous étions des pêcheurs :

Mes frères et moi sommes devenus pêcheurs en janvier 1996, lorsque mon père eut quitté Akure, la ville de l'ouest du Nigeria où, depuis toujours, nous avions vécu ensemble. Son employeur, la Banque centrale du Nigeria, l'avait muté à l'agence de Yola – une ville du Nord à plus de mille kilomètres à dos de chameau – la première semaine du mois de novembre précédent. Je revois le soir où mon père rentra avec son avis de mutation ; c'était un vendredi. Ce vendredi soir et toute la journée du samedi, père et mère conférèrent à voix basse comme des grands prêtres devant l'autel. Le dimanche matin, quand ma mère reparut, elle n'était plus la même. Elle avait désormais la démarche d'une souris mouillée et détournait la tête en s'affairant dans la maison. Ce jour-là, au lieu d'aller prier à l'office, elle resta à la maison pour laver et repasser une pile de vêtements de mon père, arborant sur ses traits un voile lugubre et opaque. Ni elle ni lui n'adressa un mot à mes frères ou à moi, et nous n'osions pas demander. Mes frères – Ikenna, Boja, Obembe – et moi avons peu à peu compris que lorsque les deux ventricules du foyer – notre père et notre mère – gardaient le silence comme les ventricules du cœur retiennent le sang, nous risquions, à la moindre piqure, d'inonder la maison. Alors, dans ces moments-là, nous évitions le salon et la télévision trônant dans son meuble aux huit colonnes d'étagères. Nous restions dans nos chambres, à étudier ou à faire semblant, inquiets mais sans poser de questions. De là, nous dressions nos antennes pour saisir ce que nous pouvions de la situation.

Au crépuscule du dimanche, des miettes d'informations se mirent à

tomber du monologue de ma mère comme des brins de duvet échappés d'un oiseau au plumage opulent : « Qu'est-ce que c'est que ce travail qui exile un homme et l'empêche d'élever ses jeunes fils ? Même si j'avais sept mains, comment je pourrais m'occuper de ces enfants toute seule ? »

Si ces questions fiévreuses ne s'adressaient à personne en particulier, elles étaient assurément destinées aux oreilles de mon père. Il était installé à l'écart dans un fauteuil du salon, le visage masqué par son journal favori, le *Guardian*, écoutant et lisant à moitié. Il avait beau entendre tout ce qu'elle disait, mon père faisait toujours la sourde oreille aux paroles qui ne lui étaient pas directement adressées, qu'il désignait souvent comme des « mots de lâche ». Il continuait à lire, s'interrompant parfois pour condamner ou saluer une nouvelle du journal : « S'il y a une justice en ce monde, Abacha devrait bientôt laisser veuve sa sorcière de femme. » « Ah, quel dieu, ce Fela ! Bonté divine ! » « Reuben Abati, il faut le limoger ! » – n'importe quoi pour donner l'impression que les jérémiades de ma mère étaient vaines, des geignements auxquels personne ne prêtait attention.

Ce soir-là avant le coucher, Ikenna, qui allait avoir quinze ans et sur qui nous comptions généralement pour décrypter le monde, avait émis l'hypothèse d'une mutation de notre père. Boja, d'un an son cadet, qui se serait cru manquer de sagesse s'il n'offrait pas une analyse de la situation, avait dit que notre père partait sûrement à l'étranger, vers quelque « monde occidental », comme nous l'avions toujours redouté. Obembe, qui, à onze ans, était de deux ans mon aîné, n'avait pas d'avis sur la question. Moi non plus. Mais nous n'eûmes pas à attendre bien longtemps.

La réponse vint le lendemain matin, lorsque mon père apparut soudain dans la chambre que je partageais avec Obembe. Il portait un tee-shirt marron. Il posa ses lunettes sur le bureau : un geste qui sollicitait notre attention. « À dater d'aujourd'hui, je vais vivre à Yola, et je ne veux pas, mes fils, que vous causiez du souci à votre mère. » À ces mots, son visage se tordit, comme chaque fois qu'il voulait lâcher sur nos âmes les chiens de la peur. Il parlait lentement, d'une voix plus grave et plus forte, clouant chaque mot jusqu'à la garde dans les poutres de notre esprit. Ainsi, si malgré tout nous désobéissions, il pourrait raviver en nous l'instant exact où il nous avait donné ses

instructions détaillées et exhaustives d'une simple phrase : « Je t'avais prévenu. »

« Je l'appellerai régulièrement, et si j'apprends qu'il s'est passé le moindre incident » – il dressa un index solennel pour étayer son propos – « ou que vous avez fait la moindre bêtise, vous en recevrez le Tribut. »

Il avait prononcé le mot « Tribut » – par lequel il appuyait toute mise en garde et soulignait le juste châtiment de tout méfait – avec tant de vigueur que les veines saillirent sur ses deux tempes. Ce mot ainsi proféré concluait souvent le message. Il sortit de la poche de poitrine de sa veste deux billets de vingt nairas et les posa négligemment sur notre bureau.

« Pour vous deux », dit-il, et il quitta la pièce.

Nous étions encore au lit, Obembe et moi, à tenter d'y comprendre quelque chose, quand nous entendîmes notre mère lui parler devant la maison, d'une voix si forte qu'on l'aurait cru déjà très loin.

« Eme, n'oublie pas que tu as des fils ici, qui sont en train de grandir. Je te le rappelle, oh ! »

Elle parlait encore au moment où notre père fit démarrer sa Peugeot 504. Au bruit du moteur, je me précipitai avec Obembe hors de la chambre, mais notre père franchissait déjà le portail. Il était parti.

Chaque fois que je repense à notre histoire, à ce matin qui marquerait notre dernier instant de vie commune, en famille comme nous l'avions toujours été, je me surprends encore – malgré les deux décennies écoulées – à rêver qu'il soit resté, qu'il n'ait jamais reçu sa lettre de mutation. Avant cette lettre, tout était en ordre : notre père partait travailler chaque matin, et notre mère, qui tenait un étal de fruits et légumes au marché, s'occupait de moi et de mes cinq frères et sœur, qui allions à l'école comme presque tous les enfants d'Akure. Toute chose suivait son cours naturel. Nous ne prêtions guère attention aux événements passés. À cette époque, le temps ne signifiait rien. Les jours venaient, avec leurs nuages de saison sèche qui planaient dans le ciel empli de bolées de poussière, le soleil qui durait jusqu'à l'orée de la nuit. Et on aurait dit qu'une main dessinait dans le ciel des images brumeuses à la saison des pluies, qui, sans arrêt, pendant six mois, tombaient en déluge palpitant d'orages spasmodiques. Puisque les choses suivaient ce modèle immuable,

aucun jour n'était digne d'être gardé en mémoire. Tout ce qui comptait, c'était le présent, et l'avenir prévisible, dont les bribes nous parvenaient tel un train à vapeur sur les rails de l'espoir, le cœur noir de charbon, poussant des barrissements. Parfois, ces visions nous apparaissaient en rêve, ou lors de divagations diurnes qui chuchotaient dans nos têtes – *Je serai pilote d'avion, président du Nigeria, millionnaire, j'aurai des hélicoptères* – car l'avenir était ce que nous en faisions. C'était une toile blanche sur laquelle tout était imaginable. Mais le départ de notre père pour Yola changeait toute l'équation : le temps, les saisons, le passé se mirent à compter, et nous à y aspirer, à en rêver avidement, bien plus que du présent et du futur.

À partir de ce matin-là, il vécut à Yola. Le téléphone vert posé sur son guéridon, qui, jusqu'alors, servait surtout à recevoir les appels de M. Bayo, l'ami d'enfance de notre père installé au Canada, devint notre seul moyen de rester en contact avec lui. Notre mère attendait fébrilement ses coups de fil et en notait les dates sur le calendrier de sa chambre. Chaque fois qu'il manquait un rendez-vous, et qu'elle était à bout de patience à force d'avoir attendu, souvent jusqu'après minuit, elle dénouait la pointe de son châle, extirpait du repli le bout de papier froissé sur lequel elle avait griffonné son numéro, et le composait inlassablement jusqu'à ce qu'il réponde. Si nous étions éveillés, nous nous massions autour d'elle pour entendre la voix de notre père, en la suppliant de faire pression sur lui pour qu'il nous emmène dans cette cité nouvelle. Mais il s'obstinait à refuser. Yola, insistait-il, était une ville instable, au passé marqué par de nombreux massacres visant particulièrement notre ethnie, les Igbos. Nous continuâmes à le harceler jusqu'à ce qu'éclatent les sanglantes émeutes religieuses de mars 1996. Lorsque, enfin, nous eûmes notre père au bout du fil, il relata – sur fond sonore de tirs sporadiques – comment il avait échappé de justesse à la mort quand les émeutiers avaient attaqué son quartier, et comment toute une famille avait été sauvagement assassinée dans la maison d'en face. « Des petits enfants tués comme des volailles ! » avait-il dit, en appuyant d'un tel poids l'expression « petits enfants » que nulle personne sensée n'aurait jamais plus osé émettre l'idée de le rejoindre. C'en était fini de ce projet.

Notre père instaura un rituel : il venait nous rendre visite un week-end sur deux, dans sa 504 berline, couvert de poussière, épuisé par les

quinze heures de route. Nous attendions impatiemment ces samedis où son klaxon résonnait au portail, et nous nous précipitions pour l'ouvrir, tous impatients de voir quelle friandise, quel cadeau il nous apportait cette fois. Et puis, peu à peu, une fois accoutumés à le revoir tous les quinze jours ou presque, les choses changèrent pour nous. Sa stature de colosse, qui imposait le calme et les convenances, se rabougrit lentement jusqu'à la taille d'un petit pois. Le cadre qu'il avait fixé – dignité, obéissance, étude, sieste obligatoire – et qui, depuis si longtemps, structurait notre quotidien se mit bientôt à perdre de son emprise. Un voile se déployait sur ses yeux ubiquitaires, que nous avions crus capables de percer la moindre de nos transgressions secrètes. Au commencement du troisième mois, le bras tout-puissant qui souvent brandissait le fouet, l'instrument de la mise en garde, cassa net comme une branche épuisée. Ce fut le signal de l'évasion.

Nous remisâmes nos livres et entreprîmes d'explorer le monde enchanté au-delà du nôtre et de ses limites familières. Nous nous aventurâmes jusqu'au terrain municipal où la plupart des garçons du quartier jouaient au foot tous les après-midi. Mais ces garçons étaient une meute de loups ; ils ne nous firent pas bon accueil. Nous avions beau n'en connaître aucun, hormis Kayode, qui habitait à quelques rues de chez nous, eux nous connaissaient, jusqu'à savoir le nom de nos parents, et ils ne cessaient de nous provoquer railleusement, de nous flageller chaque jour du fouet de leurs moqueries. Malgré les dribbles étourdissants d'Ikenna, les prouesses de gardien de but d'Obembe, ils nous traitaient d'« amateurs ». Leur grande blague, c'était de répéter que notre père, « M. Agwu », était un privilégié qui travaillait à la Banque centrale du Nigeria, et que nous étions des gosses de riches. Ils avaient affublé notre père d'un curieux sobriquet : Baba Onile, du nom du héros d'un feuilleton yoruba très populaire, qui avait six femmes et vingt et un enfants. Ce surnom visait à ridiculiser son désir d'avoir beaucoup d'enfants, devenu légendaire dans le quartier. C'était aussi le nom yoruba de la mante religieuse, insecte vert, hideux et squelettique. Nous ne pouvions tolérer ces insultes. Ikenna, conscient que notre infériorité numérique nous vouait à perdre toute bagarre, les implorait constamment, en bon petit chrétien, d'éviter d'insulter nos parents qui ne leur avaient fait aucun mal. Mais ils persistèrent, jusqu'au soir où Ikenna, fou de rage

d'entendre répéter ce surnom, donna un coup de boule à l'un des garçons. En un éclair, celui-ci lui balança un coup de pied dans l'estomac et fondit sur lui. Durant quelques instants, leurs semelles dessinèrent une spirale imparfaite sur le sable du terrain au gré de leur valse. Mais, au bout du compte, le garçon plaqua Ikenna au sol et lui déversa une poignée de terre sur le visage. Les autres gamins l'acclamèrent en le relevant, et leurs voix s'unirent en refrain victorieux mêlé de huées et de *bouh* ! Ce soir-là, nous rentrâmes vaincus, accablés. Plus jamais nous ne retournerions sur le terrain.

Après cette bagarre, le monde extérieur ne nous tentait plus. Je suggérai une supplique collective auprès de notre mère : qu'elle persuade notre père de nous redonner accès à la console de jeux (et donc à *Mortal Kombat*), qu'il avait confisquée et cachée l'année précédente lorsque Boja – éternel premier de la classe – était rentré avec un 24^e rageusement inscrit à l'encre rouge sur son bulletin scolaire, accompagné de la mention *Risque de récidence*. Ikenna n'avait pas fait mieux : il était seizième sur quarante, et son bulletin était agrémenté d'une lettre adressée personnellement à notre père par sa professeure principale, Mme Bukky. Notre père lut la lettre à haute voix, dans une telle fureur que le seul mot audible pour moi fut « Miséricorde ! Miséricorde ! » répété comme un mantra. Il allait confisquer les jeux vidéo, nous priver à jamais de ces moments qui, souvent, nous faisaient tourner d'excitation, ululer et hurler lorsque l'invisible commentateur ordonnait : « Achève-le », et que le personnage vainqueur infligeait au vaincu une sévère raclée, soit en le projetant d'un coup de pied jusqu'aux cieux, soit en le hachant menu dans un geyser grotesque d'os et de sang. Souvent, l'écran se mettait à bourdonner, tandis que clignotait « Coup mortel » en lettres de feu. Un jour, Obembe, en pleine défécation, s'était rué hors des toilettes rien que pour reprendre en chœur « C'était mortel ! » en imitant à tue-tête l'accent américain de la voix off. Plus tard, notre mère le punirait en découvrant qu'à son insu il avait lâché des excréments sur le tapis.

Frustrés, nous essayâmes, une fois de plus, de trouver une activité physique pour meubler les heures d'après l'école, à présent que nous étions libérés des règles strictes de notre père. Nous avons donc rassemblé des amis du quartier pour jouer au foot dans la clairière derrière notre lotissement. Parmi eux, Kayode, le seul garçon que nous connaissions de la meute de loups contre laquelle nous avions joué sur

le terrain municipal. Il avait un visage androgyne et un doux sourire perpétuel. Notre voisin Igbafe et son cousin Tobi, un garçon à moitié sourd qui vous martyrisait les cordes vocales pour demander ensuite *Jò, kini o nsò ?* – Pardon, qu'est-ce que tu as dit ? –, se joignirent également à nous. Tobi avait de grandes oreilles qui semblaient détachées de son corps. Il ne paraissait guère se vexer – peut-être faute de nous entendre, car souvent nous nous contentions de chuchoter – d'être surnommé *Eleti Ehorò*, Oreilles de Lièvre. Nous parcourions le terrain en tous sens, vêtus de maillots bas de gamme et de tee-shirts sur lesquels nous avons écrit en majuscules nos pseudos de footballeurs. Nous étions déchaînés, et souvent nous envoyions le ballon vers les maisons voisines, ce qui nous forçait à des expéditions perdues d'avance pour le récupérer. Bien des fois, nous atteignions le jardin juste à temps pour voir le voisin, indifférent à nos supplications, crever le ballon parce qu'il avait soit frappé quelqu'un, soit détruit quelque chose. Un jour, le ballon passa par-dessus une clôture, atteignit un handicapé en pleine figure et le fit tomber de sa chaise. Une autre fois, il fracassa une vitre.

À chaque ballon détruit, nous nous cotisions pour en acheter un autre – tout le monde sauf Kayode qui, issu de cette frange indigente de la population qui proliférait dans la ville, ne pouvait se permettre de dépenser le moindre kobo. Il portait souvent un short déchiré, usé jusqu'à la corde, et vivait avec ses vieux parents, chefs spirituels de la petite Église apostolique du Christ, dans un bâtiment à un étage resté inachevé, situé dans le virage qui menait à notre école. À défaut de contribution financière, il priait pour chaque ballon, demandait à Dieu de nous aider à garder celui-ci plus longtemps en l'empêchant de sortir de la clairière.

Un jour, nous achetâmes un beau ballon blanc tout neuf, orné du logo des jeux Olympiques d'Atlanta 1996. Lorsque Kayode eut prié pour lui, nous nous mîmes à jouer, mais, au bout d'une heure à peine, un tir de Boja franchit une clôture et aboutit dans la propriété d'un médecin. La balle atomisa une vitre de la luxueuse maison, dans un fracas qui fit s'envoler à grands battements d'ailes deux pigeons endormis sur le toit. Nous attendîmes à bonne distance, nous ménageant ainsi quelques longueurs d'avance si jamais on nous pourchassait. Au bout d'un temps interminable, Ikenna et Boja partirent vers la maison, tandis que Kayode, à genoux, implorait

l'intercession divine. Lorsque les émissaires atteignirent la clôture, le médecin, comme s'il les attendait, se mit à les poursuivre, et comme un seul homme nous nous enfûmes à toutes jambes. Une fois rentrés ce soir-là, haletants et transpirants, nous savions que c'en était fini du foot.

Nous sommes devenus pêcheurs la semaine suivante, lorsque Ikenna rentra du collège tout excité par cette idée lumineuse. C'était la fin du mois de janvier, je m'en souviens très bien, car ce week-end-là nous avons fêté le quatorzième anniversaire de Boja, le 18 janvier 1996, avec du gâteau fait maison et des sodas en guise de dîner. Ses anniversaires marquaient le « mois du même âge », cette courte période durant laquelle il rattrapait temporairement Ikenna, né le 10 février un an avant lui. Solomon, un camarade d'Ikenna, lui avait vanté les plaisirs de la pêche. Ikenna nous expliqua que Solomon avait qualifié cette activité d'expérience exaltante, mais aussi lucrative puisqu'il pouvait gagner un peu d'argent en vendant une partie du poisson pêché. Ikenna était d'autant plus intrigué que cette idée avait ranimé l'espoir de ressusciter Yoyodon le poisson. Un aquarium avait naguère trôné à côté du téléviseur, accueillant un symphysodon d'une beauté surnaturelle, une vraie symphonie de couleurs : marron, violet, pourpre et même vert pâle. Notre père l'avait baptisé Yoyodon, car c'était à peu près ce qu'Obembe avait balbutié en essayant de prononcer symphysodon, le nom de cette espèce. Mais il avait fini par remiser l'aquarium lorsque Ikenna et Boja, en un effort empathique pour libérer le poisson de son « eau sale », avaient vidé le récipient pour le remplir d'eau potable et limpide. Plus tard, ils avaient découvert que le poisson ne s'élevait plus du fond couvert de coraux et de galets chatoyants.

Dès que Solomon eut parlé de pêche à Ikenna, notre frère se jura de capturer un nouveau Yoyodon. Le lendemain, il se rendit avec Boja chez Solomon et en revint intarissable sur tel ou tel poisson. Ils achetèrent deux cannes à pêche dans un endroit indiqué par Solomon. Ikenna les posa sur le bureau de leur chambre pour nous en expliquer l'usage. Ces cannes étaient de longues tiges de bois au bout desquelles était fixée une cordelette, semblable à un fil. La cordelette se terminait par un hameçon de fer, et c'est là, dit Ikenna, qu'on accrochait l'appât – ver de terre, cafard, miette de pain, qu'importe – pour attirer

le poisson et le piéger. Dès le lendemain et durant toute une semaine, ils filèrent chaque jour après les cours parcourir le long chemin tortueux qui menait au fleuve Omi-Ala, au bout de notre quartier, pour y pêcher, en traversant une clairière derrière notre lotissement qui empestait à la saison des pluies et servait de refuge à une horde de pourceaux. Ils y allaient en compagnie de Solomon et d'autres garçons du quartier, et revenaient avec des boîtes de conserve pleines de poisson. Au début, ils nous avaient défendu d'y aller, Obembe et moi, même si notre curiosité avait été piquée par le spectacle des petits poissons colorés qu'ils avaient pris. Et puis, un jour, Ikenna nous dit : « Suivez-nous, et on fera de vous des pêcheurs ! » – et nous les suivîmes.

Nous nous sommes mis à aller au fleuve tous les jours après l'école, avec d'autres garçons du quartier, en un cortège mené par Solomon, Ikenna et Boja. Tous trois dissimulaient souvent leurs cannes à pêche sous des chiffons ou de vieux châles. Quant à nous – Kayode, Igbafe, Tobi, Obembe et moi – nous portions tout le reste, des sacs à dos remplis de vêtements de pêche, des sacs de nylon contenant des vers de terre et des cafards morts qui serviraient d'appâts, et des boîtes de soda vides dans lesquelles nous recueillions les poissons et les têtards pêchés. Tous ensemble, nous crapahutions jusqu'au fleuve, à travers les chemins broussailleux infestés d'orties mortes mais piquantes qui flagellaient nos jambes nues et nous laissaient des zébrures blanches sur la peau. Cette flagellation que nous infligeaient les orties était en harmonie avec le curieux nom botanique attribué à la végétation dominante de cette zone : *esan*, le mot yoruba qui signifie châtiment ou vengeance. Nous parcourions ce sentier en file indienne puis, une fois ces herbes franchies, nous nous précipitions vers le fleuve comme des déments. Les plus âgés d'entre nous, Solomon, Ikenna et Boja, enfilaient leurs vêtements de pêche sales. Puis ils se campaient au bord du fleuve et tendaient leurs lignes au-dessus de l'eau pour y plonger les hameçons munis d'appâts. Mais ils avaient beau pêcher comme les hommes d'antan qui connaissaient le fleuve depuis le berceau, ils ne récoltaient généralement que quelques éperlans grands comme la paume, ou quelques morues brunes de rivière, bien plus difficiles à attraper, et, exceptionnellement, quelques tilapias. De notre côté, nous nous contentions de recueillir des têtards dans nos boîtes de soda. J'adorais les têtards, leur corps lisse, leur tête surdimensionnée

et leur apparence presque informe, telles des baleines miniatures. C'est donc avec fascination que je les contemplais, en suspension sous la surface, et j'avais les doigts noircis à force de gratter la crasse grise qui lustrait leur peau. Parfois, nous ramassions des coraux ou les coquilles vides d'arthropodes morts depuis longtemps. Nous glanions des escargots en forme de spirale archaïque, une fois la mâchoire d'une bête sauvage – que nous finîmes par croire préhistorique, convaincus par Boja qui affirmait avec véhémence qu'elle appartenait à un dinosaure et la rapporta chez nous –, des lambeaux de mue de cobra abandonnés sur la berge, et tout ce que nous pouvions trouver d'intéressant.

Nous n'attrapâmes qu'un poisson assez gros pour être vendu, et je repense souvent à ce jour. C'est Solomon qui captura cette créature gigantesque, plus grosse que tout ce que nous avions pu voir dans les eaux de l'Omi-Ala. Lui et Ikenna partirent au marché tout proche, et, en à peine plus d'une demi-heure, ils étaient de retour sur la rive avec quinze nairas. Mes frères et moi rentrâmes avec six nairas en poche, notre part de la vente, ivres de joie. Dès lors, nous nous mîmes à pêcher plus sérieusement, et à veiller tard dans la nuit pour commenter notre expérience.

Nous pratiquions la pêche avec beaucoup de zèle, comme si un public fidèle se rassemblait chaque jour sur la rive pour nous observer, nous acclamer. Peu nous importaient l'odeur croupie des eaux, les insectes ailés qui, chaque soir, formaient des essaims autour des berges, le spectacle répugnant des algues et des feuilles qui dessinaient la carte d'États instables à l'extrême bordure des eaux, où plongeaient des arbres variqueux. Chaque jour de la semaine sans exception, nous y allions avec nos boîtes de conserve rouillées, nos insectes morts, nos vers de terre en décomposition, nos tenues de chiffons et de vieux vêtements. Car nous tirions un plaisir immense de cette pêche, malgré les embûches et le maigre rendement.

Lorsque j'y repense aujourd'hui, ce que je me surprends à faire de plus en plus souvent à présent que j'ai moi-même des fils, je comprends que c'est lors d'une de ces expéditions que notre vie, notre monde a changé. Car c'est bien là que le temps s'est mis à compter, au bord de ce fleuve qui fit de nous des pêcheurs.

Le fleuve

Omi-Ala était un fleuve redoutable :

Délaissé depuis bien longtemps par les habitants d'Akure comme une mère abandonnée par ses enfants. Mais jadis, il avait été un fleuve pur qui fournissait aux premiers villageois du poisson et de l'eau potable. Il serpentait au milieu d'Akure, le traversait de part en part. Comme bien des fleuves d'Afrique, on avait d'abord cru qu'Omi-Ala était un dieu ; les gens le vénéraient. Ils élevaient des sanctuaires en son nom, quêtaient l'intercession et la sagesse d'Iyemoja, d'Osha, des sirènes et autres esprits ou dieux résidents des cours d'eau. Tout changea à l'arrivée des colonialistes européens qui introduisirent la Bible, laquelle arracha ses fidèles à Omi-Ala ; alors les gens, largement christianisés, se mirent à y voir un lieu maléfique. Un berceau souillé.

Il devint la source de sombres rumeurs. Selon l'une d'elles, on se livrait sur ses rives à toutes sortes de rituels fétichistes. Rumeur confortée par des témoignages : on avait vu des cadavres, charognes et autres matériaux rituels flotter à la surface ou échoués sur les berges. Et puis, au début de 1995, on découvrit le corps mutilé d'une femme tout près de l'endroit où nous pêchions, démembrée, éviscérée. Après cette découverte, la municipalité instaura un couvre-feu sur les rives du crépuscule à l'aube, de six heures du soir à six heures du matin, et le fleuve fut déserté. Les incidents s'accumulèrent au fil des années, ternissant le passé du fleuve et salissant son nom au point que, à la longue, sa simple mention inspirait le dédain. Pour ne rien arranger, une secte malfamée s'était installée tout près. Sous le nom d'Église du christianisme céleste ou d'Église des aubes blanches, ses fidèles adoraient les esprits des eaux et se déplaçaient pieds nus. Nous savions

que nous serions sévèrement punis si nos parents découvraient que nous nous rendions au bord du fleuve. Mais nous n'y prenions pas garde, jusqu'à ce qu'une voisine – une marchande ambulante de cacahuètes grillées qui parcourait la ville, son plateau sur la tête – nous surprenne sur le sentier et nous dénonce à notre mère. C'était à la fin février, cela faisait près de six semaines que nous pêchions. Ce jour-là, Solomon avait ferré un gros poisson. En le voyant se tortiller au bout de l'hameçon ruisselant, nous avons bondi de joie et entonné à tue-tête la chanson des pêcheurs qu'avait inventée Solomon. Nous la chantions toujours aux moments paroxystiques, notamment la vrille d'agonie du poisson.

C'était une variation sur la célèbre chansonnette qu'interprétait la femme adultère du pasteur Ishawuru – l'héroïne du feuilleton chrétien le plus populaire du moment à Akure, *La Puissance suprême* –, lorsqu'elle était rappelée à l'Église après en avoir été bannie pour son péché. Bien que l'idée soit venue de Solomon, nous avons presque tous apporté notre contribution aux paroles finales. Ainsi, c'est sur la suggestion de Boja que nous avons remplacé « Nous t'avons attrapé » par « Nous, les pêcheurs, t'avons attrapé ». À sa profession de foi, rendant gloire au pouvoir divin d'affermir son âme contre les puissantes tentations de Satan, nous avons substitué notre pouvoir de maintenir fermement le poisson capturé au bout de la ligne, sans le laisser s'échapper. Nous étions tellement ravis de cette chanson que, parfois, nous la fredonnions à la maison ou à l'école.

~~Bian si tant que~~ tu veux,
~~bàtsi~~ toi tant que tu peux,
~~Niunt~~ t'avons attrapé,
~~tumelè~~ tu ne t'échapper.
~~Shen ti uàispa~~ qu'on t'a attrapé ?
~~Ompa sile lode~~ t'échapper.
~~Nous, Apejè~~ pêcheurs,
 t'avons attrapé.
~~Nous, Apejè~~ pêcheurs,
 t'avons attrapé, ~~lode~~ tu ne peux t'échapper !

Nous la chantions si fort ce soir-là, après la pêche miraculeuse de Solomon, qu'un vieillard, un grand prêtre de l'Église céleste, vint jusqu'au fleuve pieds nus, d'un pas silencieux de fantôme. Lorsque

nous avons commencé nos visites au fleuve et découvert la présence de cette secte dans notre périmètre, nous l'avions aussitôt intégrée à nos aventures. Nous épiions les fidèles par les fenêtres d'acajou ouvertes de la petite église à la peinture bleue écaillée, nous singions leurs danses et leurs transes. Seul Ikenna trouvait cela blasphématoire, irrespectueux des rites d'un groupe religieux. J'étais le plus près du sentier par où arrivait le vieil homme, je fus donc le premier à le voir. Boja était sur l'autre rive, et, en l'apercevant, il lâcha sa canne à pêche et remonta précipitamment. Le point du fleuve où nous pêchions était invisible de la rue, masqué des deux côtés par de longs buissons, et on ne voyait les eaux qu'en empruntant le sentier plein d'ornières creusé dans la broussaille. Lorsque le vieil homme se fut approché par ce sentier, il s'immobilisa, remarquant deux de nos boîtes de soda calées dans les trous peu profonds que nous avions creusés à la main. Il se pencha pour examiner le contenu de ces boîtes autour desquelles planaient les mouches, puis se détourna en secouant la tête.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il avec un accent yoruba étranger à mes oreilles. Pourquoi vous criez comme une bande d'ivrognes ? Vous ne savez donc pas que la maison de Dieu est juste à côté ? » Il désigna du doigt la direction de l'église, en pivotant de tout son corps pour faire face au sentier. « Vous n'avez donc aucun respect pour Dieu, hein ? »

On nous avait appris qu'il était malpoli de répondre à une question accusatrice d'une grande personne, même si nous avions une réponse toute prête. Au lieu de répliquer, Solomon offrit donc des excuses.

« On est désolés, baba, dit-il en se frottant les paumes. Dorénavant, on s'abstiendra de crier.

– Qu'est-ce que vous pêchez dans ces eaux ? poursuivit le vieillard, ignorant Solomon pour indiquer le fleuve devenu un lit de gris bientôt noir. Des têtards, des éperlans ? Pourquoi vous ne rentrez pas chez vous ? » Il cligna des yeux, son regard erra d'un garçon à l'autre. Igbafe étouffa un rire, et Ikenna l'engueula à mi-voix en murmurant « Imbécile » ; trop tard.

« Tu trouves ça drôle ? demanda l'homme en toisant Igbafe. Eh bien, c'est vos parents que je plains. Je suis sûr qu'ils ne savent pas que vous venez ici, et qu'ils seront bien malheureux si jamais ils l'apprennent. Enfin, vous ne savez pas que le gouvernement a interdit aux gens de venir ici ? Oh, les jeunes, oh, cette génération ! » Il jeta

autour de lui un nouveau regard stupéfait puis reprit : « Que vous partiez ou non, n'élevez plus la voix. C'est compris ? »

Dans un long soupir et un mouvement de tête incrédule, le prêtre tourna les talons et s'éloigna. Nous éclatâmes de rire, raillant sa tunique blanche qui battait ses flancs maigres et lui donnait l'allure d'un enfant dans un manteau trop grand pour lui. Nous nous moquâmes de cet homme peureux qui ne supportait pas la vue des poissons et des têtards (car il les avait fixés d'un œil terrifié) et de son haleine supposée fétide (même si aucun de nous n'avait été assez près pour la sentir).

« Cet homme est comme Iya Olode, la folle, s'exclama Kayode. Enfin, les gens disent qu'elle est encore pire. » Il tenait une boîte de conserve remplie de poissons et de têtards qui penchait dangereusement, et il la recouvrit de sa main pour l'empêcher de se renverser. Son nez coulait mais il ne semblait pas s'en rendre compte, et la morve d'un blanc laiteux pendait sous ses narines. « Elle passe son temps à danser dans toute la ville – surtout à danser le makossa. L'autre jour, on l'a chassée du grand marché d'Oja-Oba : il paraît qu'elle s'était accroupie en plein milieu, juste à côté d'un étal de boucher, et qu'elle avait chié ! »

Cela nous fit rire. Boja en tremblait puis, comme si le rire l'avait vidé de toute son énergie, il tomba à quatre pattes, pantelant. Nous riions encore quand nous remarquâmes qu'Ikenna, qui n'avait pas prononcé un mot depuis que le prêtre avait interrompu notre pêche, émergeait au bout de la rive, là où des pousses d'esan flétries se prosternaient vers l'eau. Il dégrafait son short mouillé lorsqu'il attira notre attention. Sous nos regards, il ôta ensuite sa tenue de pêche dégoulinante et entreprit de se sécher.

« Ike, qu'est-ce que tu fais ? demanda Solomon.

– Je rentre, répliqua brusquement Ikenna comme s'il désespérait d'entendre cette question. Je veux rentrer travailler. Je suis un collégien, pas un pêcheur.

– Déjà ? dit Solomon. Il est trop tôt, non ? On a... »

Solomon ne termina pas sa phrase ; il avait compris. Car le germe de ce qu'Ikenna commençait à manifester – un désintérêt pour la pêche – avait été semé la semaine précédente. Ce jour-là, il avait fallu le convaincre de nous accompagner au fleuve. Alors, quand il déclara : « Je suis un collégien, pas un pêcheur », personne n'osa insister. Boja,

Obembe et moi – qui n'avions d'autre choix que de le suivre, puisque nous ne faisons jamais rien sans son approbation – entreprîmes de nous rhabiller aussi. Obembe rangeait les cannes à pêche dans le châle tout élimé que nous avions volé dans l'un des vieux cartons de notre mère. Je ramassai les boîtes de conserve, le petit sac en plastique où les vers de terre inutilisés se tortillaient, se débattaient et, lentement, mouraient.

« Vous partez vraiment tous ? demanda Kayode tandis que nous suivions Ikenna, qui n'avait pas l'air désireux de nous attendre, nous, ses propres frères.

– Pourquoi vous partez tous maintenant ? insista Solomon. C'est à cause du prêtre ou à cause du jour où vous avez rencontré Abulu ? Je vous avais pourtant demandé de ne pas attendre ! Je vous avais bien dit de ne pas l'écouter ! Je vous avais prévenus que ce n'était qu'un fou, malaisant et dérangé ! »

Mais aucun d'entre nous ne répondit ni ne se retourna vers lui. Nous poursuivîmes notre chemin, Ikenna en tête, qui n'avait à la main que le sac en plastique noir où il rangeait son short de pêche. Il avait laissé sa canne sur la berge, mais Boja l'avait ramassée et la portait enveloppée dans son propre châle.

« Laissez-les partir, entendis-je Igbafe lancer derrière nous. On n'a pas besoin d'eux ; on peut pêcher tout seuls. »

Ils commencèrent à se moquer de nous, mais la distance les rendit bientôt inaudibles, et nous nous mîmes à parcourir les sentiers en silence. En chemin, je regardais Ikenna en me demandant ce qui lui avait pris. Il y avait des fois où je ne comprenais pas ses actions ou ses décisions. Dans ce cas, je comptais essentiellement sur Obembe pour m'aider à clarifier les choses. La semaine précédente, après la rencontre avec Abulu que venait de mentionner Solomon, Obembe m'avait raconté une histoire qui, selon lui, était responsable de la brusque métamorphose d'Ikenna. Je méditais cette histoire lorsque Boja s'écria : « Mon Dieu, Ikenna, regarde, Mama Iyabo ! » Il venait d'apercevoir une de nos voisines, vendeuse ambulante de cacahuètes, installée sur le banc devant l'église avec le prêtre qui était venu plus tôt au bord du fleuve. Le temps que Boja nous alerte, il était trop tard : la femme nous avait vus.

« Ah, ah, Ike, lança-t-elle en nous voyant passer, calmes comme des prisonniers, qu'est-ce que tu viens faire ici ?

– Rien », répondit Ikenna en pressant le pas.

Elle s'était dressée, une vraie tigresse, les bras levés comme pour fondre sur nous.

« Et c'est quoi dans ta main ? Ikenna, Ikenna ! C'est à toi que je parle. »

En un geste de défi, Ikenna dévala le sentier, et nous l'imitâmes. Nous atteignîmes le tournant derrière un lotissement où une branche de bananier, cassée par un orage, s'inclinait comme un museau de marsouin. Là, Ikenna se retourna en disant : « Vous avez vu ? Vous avez vu ce qu'a provoqué votre bêtise ? Je vous avais bien dit qu'on devait arrêter d'aller jusqu'à ce fleuve pourri, mais lequel de vous m'a écouté ? » Il mit les mains sur la tête, l'une au-dessus de l'autre : « Vous allez voir, elle va sûrement cafter auprès de maman. *Vous voulez parier ?* » Il se frappa le front. « Alors ? »

Pas de réponse. « Vous voyez ? Ça y est, vous avez les yeux bien ouverts ? Oh, vous allez voir. »

Ces mots bourdonnaient dans mes oreilles tandis que nous avancions, ancrant en moi la peur que, effectivement, elle ne nous dénonce à notre mère. Cette femme était son amie, une veuve dont le mari était mort en Sierra Leone dans les rangs des forces de l'OUA. Il ne lui avait laissé qu'une maigre pension amputée de moitié par sa belle-famille, deux fils mal nourris de l'âge d'Ikenna, et un océan sans fond de besoins qui poussait notre mère à l'aider un peu de temps en temps. Oh oui, Mama Iyabo allait sonner l'alarme aux oreilles de notre mère en repréailles pour nous avoir surpris à jouer au bord de ce fleuve périlleux. Nous avions très peur.

Le lendemain, nous ne retournâmes pas au fleuve après l'école. Nous restâmes dans nos chambres, à attendre que notre mère rentre. Solomon et les autres y étaient allés, espérant nous y voir, mais, au bout de quelque temps, ils finirent par se résigner et vinrent nous rendre visite. Ikenna leur conseilla, en s'adressant particulièrement à Solomon, de renoncer eux aussi à la pêche, pour leur bien. Mais quand Solomon rejeta son conseil, Ikenna lui offrit sa canne à pêche. Solomon lui rit au nez et partit, l'air invulnérable à tous les dangers énumérés par Ikenna qui rôdaient comme des ombres autour d'Omi-Ala. Ikenna les regarda s'éloigner, en secouant la tête de pitié pour ces garçons apparemment déterminés à suivre ce chemin maudit.

Lorsque notre mère rentra cet après-midi-là, bien avant l'heure de fermeture habituelle de son commerce, nous comprîmes aussitôt que la voisine nous avait dénoncés. Notre mère fut très ébranlée par le poids de son ignorance, elle qui vivait pourtant sous le même toit que nous. De fait, nous avions dissimulé notre activité tout ce temps, caché les poissons et les têtards sous le lit superposé dans la chambre que partageaient Ikenna et Boja, conscients des sombres mystères qui entouraient Omi-Ala. Nous avons réussi à masquer l'odeur d'eau croupie, et même l'odeur écœurante des poissons morts – car ceux que nous pêchions étaient généralement insignifiants, faibles, et survivaient rarement à la nuit. Nous avons beau les conserver dans de l'eau puisée à la rivière, ils ne tardaient pas à mourir dans leurs boîtes de soda. Chaque jour au retour de l'école, nous trouvions la chambre empestant le poisson et le têtard morts. Nous les balancions avec leur boîte à la décharge d'ordures derrière la clôture de notre lotissement, à regret, car il était difficile de se procurer des boîtes de conserve vides.

Nous avons aussi tenu secrètes les nombreuses blessures subies lors de nos expéditions. Ikenna et Boja avaient fait en sorte que notre mère ne s'aperçoive de rien. Un jour, elle avait interrogé Ikenna, qui venait de frapper Obembe en l'entendant chanter la chanson des pêcheurs dans la salle de bains, et Obembe s'était empressé de lui fournir un alibi, prétendant qu'il l'avait traité de tête de cochon et mérité ainsi la colère et la raclée d'Ikenna. Mais si Ikenna l'avait frappé, c'était parce qu'il trouvait imprudent qu'Obembe chante cette chanson à la maison en présence de notre mère, au risque de nous trahir. Et il l'avait prévenu que si jamais il réitérait sa gaffe, plus jamais il ne reverrait le fleuve. C'était cette menace, plutôt que la gifle de rien du tout, qui avait fait pleurer Obembe. Et même lorsque, la deuxième semaine de notre aventure, Boja s'était entaillé l'orteil sur une pince de crabe près de la berge et que sa sandale s'était imbibée de sang, nous avons menti et fait croire à notre mère qu'il s'était blessé en jouant au foot. En réalité, Solomon avait dû extraire la pince de la chair en demandant à tout le monde, hormis Ikenna, de détourner les yeux. Et Ikenna, furieux de voir Boja saigner à profusion et terrifié à l'idée qu'il meure d'hémorragie malgré les démentis rassurants de Solomon, avait mis en pièces le crabe en le maudissant mille fois d'avoir si grièvement blessé Boja. Notre mère était donc très

peinée que nous ayons gardé notre secret si longtemps – plus de six semaines, que dans nos aveux mensongers nous avions réduites à trois, durant lesquelles elle n'avait pas un instant soupçonné que nous étions pêcheurs.

Ce soir-là, elle fit les cent pas, la démarche lourde, profondément blessée. Sans nous préparer à dîner.

« Vous ne méritez pas de manger quoi que ce soit dans cette maison, disait-elle en allant de la cuisine à sa chambre et de sa chambre à la cuisine, les mains tremblantes, l'esprit brisé. Allez donc manger le poisson que vous avez pêché dans ce fleuve redoutable et étouffez-vous avec. »

Elle ferma et cadenassa la porte de la cuisine pour nous empêcher d'aller y chercher à manger après qu'elle serait couchée, mais elle était si bouleversée qu'elle poursuivit le monologue typique de sa contrariété jusque tard dans la nuit. Et chaque mot qui sortit de sa bouche ce soir-là, chaque son qu'elle émit, s'insinua dans notre esprit comme un poison dans nos os.

« Je vais dire à Eme ce que vous avez fait. Je suis sûre que s'il l'apprend, il quittera tout pour rentrer aussitôt. Oh, je le connais, je connais mon Eme. Vous. Allez. Voir. » Elle claqua des doigts, puis nous l'entendîmes se moucher dans la pointe de son châle. « Vous croyez que j'aurais cessé d'exister s'il vous était arrivé quelque chose, ou si l'un de vous s'était noyé dans ce fleuve ? Je ne cesserai pas de vivre sous prétexte que vous avez choisi de vous faire du mal. Non. *“Anya nke nākwa nna-ya emò, Nke nēleda kwa ia nne-ya ntì, Ugolo-oma nke ndagwurugwu gāghuputa ya, Umu-ugo gēri kwa ya* – L'œil qui nargue un père et méprise l'obéissance due à une mère, les corbeaux du torrent le crèveront, les aigles le dévoreront.” »

Notre mère conclut la soirée par ce passage du Livre des Proverbes – le plus terrifiant à mes yeux de toute la Bible. En y repensant, je comprends que c'était plutôt sa façon de le citer, en igbo – et en chargeant chaque mot de venin –, qui le rendait si dévastateur. Hormis cette citation, notre mère avait débité sa tirade en anglais plutôt qu'en igbo, la langue dans laquelle nos parents communiquaient avec nous ; quand nous étions entre nous, nous parlions yoruba, la langue en vigueur à Akure. L'anglais, quoique langue officielle du Nigeria, était l'idiome formel dans lequel s'adressaient à vous les inconnus, extérieurs à la famille. Il avait le

pouvoir de creuser des cratères entre soi et ses amis ou ses parents si on se mettait brusquement à l'utiliser. Nos parents ne s'exprimaient donc guère en anglais, sauf en de tels moments, lorsque les mots visaient à dérober le sol sous nos pieds. Ils y excellaient, et notre mère réussit son effet. Car les mots « noyé », « quitter », « exister », « redoutable » résonnèrent lourdement, distillés, chargés de sens, accusateurs, et persistèrent à nous torturer jusque tard dans la nuit.

L'aigle

Notre père était un aigle :

L'oiseau majestueux qui plantait son nid bien au-dessus de ses pairs, planait et veillait sur ses aiglons comme un roi garde son trône. Notre foyer – le pavillon de quatre pièces qu'il avait acheté l'année de la naissance d'Ikenna – était son aire, un lieu où il régnait d'une poigne crispée. Voilà pourquoi tout le monde en vint à croire que, s'il n'avait pas quitté Akure, jamais, pour commencer, notre foyer ne serait devenu vulnérable, jamais ne se seraient produites les calamités qui nous accablèrent.

Notre père était un homme hors du commun. Alors que tout le monde se convertissait au contrôle des naissances, lui – enfant unique élevé par sa mère dans le deuil d'une fratrie – faisait le rêve d'une maison remplie d'enfants, d'un clan issu de sa chair. Ce rêve lui valut bien des quolibets dans le contexte économique agressif du Nigeria des années 1990, mais il balayait les sarcasmes d'un revers de main comme autant de moustiques. Il ébauchait des plans pour notre avenir : une cartographie de rêves. Ikenna devait devenir médecin, mais, lorsque celui-ci manifesta dès son plus jeune âge une grande fascination pour les avions et fut encouragé par la présence d'écoles d'aviation à Enugu, Makurdi et Onitsha, notre père décida de faire de lui un pilote. Boja serait avocat, et Obembe le médecin de la famille. J'avais beau avoir choisi d'être vétérinaire, de travailler dans les forêts ou de m'occuper des pensionnaires d'un zoo – tant qu'il y avait un rapport avec les animaux –, notre père décréta que je serais professeur. David, notre cadet, qui avait à peine trois ans l'année où notre père partit pour Yola, serait ingénieur. Il n'y avait pas de

carrière fixée pour Nkem, notre sœur âgée d'un an. Notre père disait qu'il était inutile de planifier cela pour les femmes.

Même si nous savions depuis le début que la pêche n'avait aucune place dans les projets de notre père, nous n'y avions pas pris garde. Cela devint un souci dès lors que notre mère menaça de tout lui dire, attisant ainsi en nous la flamme de la peur : la peur du courroux paternel. Elle était convaincue que nous avions été poussés à pêcher par des esprits malins qu'il fallait exorciser à coups de fouet. Elle savait que nous aurions préféré voir le soleil s'abattre, consumer la terre et nous avec, plutôt que de recevoir la brûlure du Tribut paternel sur la chair de nos fesses. Nous avions oublié, dit-elle, que notre père n'était pas homme à enfiler les chaussures d'un autre parce que les siennes étaient mouillées ; il aurait plutôt foulé la terre pieds nus.

Quand elle partit travailler au marché avec David et Nkem le lendemain, un samedi, nous tentâmes d'éliminer toutes les preuves de notre forfait. Boja cacha en hâte ses cannes à pêche et celle que nous gardions en réserve sous des tôles de toiture rouillées – reliquat de la construction de la maison en 1974 – empilées contre la clôture près des plants de tomates maternels, derrière la maison. Ikenna détruisit les siennes et en éparpilla les morceaux dans la décharge.

Notre père nous rendit visite ce samedi-là, cinq jours exactement après qu'on nous eut surpris à pêcher. La veille de son arrivée, Obembe et moi avions prononcé une prière fervente, car j'avais émis l'espoir que Dieu touche le cœur de notre père afin qu'il s'abstienne de nous fouetter. Ensemble, nous nous étions agenouillés : « Seigneur Jésus, commença Obembe, toi qui dis nous aimer – Ikenna, Boja, Ben et moi –, ne laisse plus notre père nous rendre visite. Fais qu'il reste à Yola, je t'en prie, Jésus. Je t'en prie, écoute-moi : tu sais avec quelle violence il nous fouetterait ? Est-ce que vraiment tu le sais ? Écoute, il a des martinets en cuir de vache, des *kobokos* qu'il a achetés au mallam qui fait rôtir la viande – et ça fait vraiment très mal ! Écoute, Jésus, si tu le laisses revenir et qu'il nous fouette, on n'ira plus jamais au catéchisme, et plus jamais on ne chantera à l'église en tapant dans nos mains ! Amen.

– Amen », répétais-je après lui.

Lorsque notre père arriva cet après-midi-là comme il l'avait si souvent fait, en klaxonnant au portail avant de pénétrer dans le lotissement sous un concert d'acclamations joyeuses, ni mes frères ni

moi ne sortîmes pour le saluer. Ikenna avait suggéré de rester dans sa chambre et de faire semblant de dormir, car nous risquions de l'irriter davantage si nous sortions l'accueillir « comme ça, comme si on n'avait rien fait de mal ». Nous nous réunîmes donc dans la chambre d'Ikenna, prêtant l'oreille au moindre mouvement paternel, dans l'attente du moment où notre mère commencerait son rapport, car elle était une conteuse fort patiente. Chaque fois qu'il rentrait, elle s'asseyait près de lui dans le grand fauteuil du salon pour lui narrer par le menu les tribulations de la maisonnée en son absence : le détail des dépenses domestiques et comment elle avait dû y faire face, à qui elle avait emprunté ; nos résultats scolaires ; les dernières nouvelles paroissiales. Elle attirait particulièrement son attention sur les actes de désobéissance qu'elle jugeait intolérables ou dignes de son châtiment.

Je me rappelle la fois où elle lui avait servi, en deux soirées, la chronique d'une paroissienne ayant donné naissance à un bébé qui pesait tant de livres. Elle lui avait raconté comment le diacre avait involontairement pété en plein office le dimanche précédent, et comment les micros avaient amplifié ce son malencontreux. J'avais particulièrement apprécié son récit du lynchage d'un voleur dans notre quartier : la foule l'avait terrassé sous une pluie de pierres, avait déniché un pneu qu'elle lui avait placé autour du cou. Elle souligna le mystère entourant la provenance de l'essence, obtenue en un éclair : le temps d'une quinte de toux, le voleur était en flammes. Fasciné tout comme mon père, je l'avais écoutée décrire comment le feu avait englouti le voleur, comment le brasier prospérait aux endroits les plus poilus de son corps – notamment la région pubienne – en le consumant lentement. Elle dépeignit le feu kaléidoscopique enveloppant le voleur dans une auréole de flammes, son cri perçant, avec une telle vigueur, un tel luxe de détails que cette image d'un homme en feu se grava dans ma mémoire. Ikenna disait souvent que, si notre mère avait suivi des études, elle aurait fait une grande historienne. Il avait raison : notre mère n'omettait presque rien de tout ce qui pouvait se passer en l'absence de son mari. Elle lui racontait chaque incident exhaustivement.

Ils commencèrent donc par évoquer des questions annexes : le travail de notre père ; son avis sur la dépréciation du naira à cause de « ce régime pourri qu'est notre administration actuelle ». Si nous avions toujours rêvé, mes frères et moi, de maîtriser tout son

vocabulaire, il y avait des fois où il nous contrariait, d'autres où il paraissait nécessaire, comme quand notre père parlait politique, ce qui était impossible en igbo faute de mots appropriés. « Amistration », tel que je croyais l'entendre à l'époque, était l'un de ces mots. La Banque centrale allait droit au chaos, et le sujet sur lequel il s'attarda ce jour-là fut le décès de Nnamdi Azikiwe, le premier président du Nigeria, que notre père vénérât et en qui il voyait un mentor. Zik, comme on l'appelait, était mort la semaine précédente dans un hôpital d'Enugu. Notre père était amer. Il déplorait la misère médicale de notre pays. Il couvrit d'injures Abacha, ce dictateur, vitupéra contre la marginalisation des Igbos. Puis il s'emporta contre ce monstre hybride créé par les Britanniques – le Nigeria –, jusqu'à ce que son dîner soit prêt. Dès qu'il se mit à manger, notre mère prit le relais. Savait-il que toutes les institutrices de la crèche où était inscrite Nkem l'adoraient ? Lorsqu'il répondit : « *Ezi okwu* – C'est vrai ? », elle se lança dans le récit des aventures de la petite Nkem. Et qu'en était-il de l'Oba, le roi d'Akure ? Notre père était curieux de le savoir, et elle lui détailla la lutte de l'Oba contre le gouverneur militaire de l'État dont Akure était la capitale. Notre mère poursuivit intarissablement jusqu'à ce que, enfin, au moment où nous nous y attendions le moins, elle dise : « Dim, il faut que je te raconte quelque chose.

– Je suis tout ouïe, répondit notre père.

– Dim, tes fils Ikenna, Boja, Obembe et Benjamin ont commis le pire, le pire du pire imaginable.

– Qu'est-ce qu'ils ont fait ? demanda notre père dont les couverts résonnèrent bruyamment sur son assiette.

– *Heh*, voilà, Dim. Tu connais Mama Iyabo, la femme de Youssouf, celle qui vend des cacahuètes...

– Oui, oui, je la connais, va droit au fait, *mon amie* », hurla-t-il. Il désignait volontiers n'importe qui comme « mon ami » lorsque cette personne l'agaçait. « *Ehen*, cette femme vendait des cacahuètes au vieux prêtre de l'Église céleste près de l'Omi-Ala quand ces garçons ont surgi du sentier qui mène au fleuve. Elle les a tout de suite reconnus. Elle les a appelés mais ils l'ont ignorée. Lorsqu'elle a dit au prêtre qu'elle les connaissait, il lui a raconté qu'ils pêchaient dans le fleuve depuis longtemps, qu'il avait essayé plusieurs fois de les mettre en garde mais qu'ils refusaient de l'écouter. Et tu sais ce qui est le plus tragique ? » Elle tapa dans ses mains pour préparer l'esprit de son mari

à la terrible réponse. « Mama Iyabo a reconnu ces garçons : c'étaient ses fils Ikenna, Boja, Obembe et Benjamin. »

Il s'ensuivit un moment de silence, durant lequel notre père fixa tour à tour des objets : sol, plafond, rideau, n'importe quoi, comme s'il demandait à ces choses d'attester la nouvelle méprisable qu'il venait d'entendre. Tandis que le silence s'éternisait, je laissai mon regard errer dans la chambre. Du maillot de foot de Boja, accroché près de la porte, à la penderie, en passant par l'unique calendrier fixé au mur. On l'appelait le calendrier M. K. O. car il représentait quatre d'entre nous avec M. K. O. Abiola, ancien candidat à l'élection présidentielle. Je repérai un cafard mort – peut-être tué dans un accès de rage – dont les mandibules étaient aplaties contre la moquette jaune usée. Il me rappela nos efforts pour dénicher le jeu vidéo que notre père avait caché, et qui nous aurait évité d'aller à la pêche. Un jour, nous avions fouillé la chambre parentale pendant que notre mère était dehors avec les petits, mais il ne se trouvait nulle part : ni dans le secrétaire de notre père, ni dans les innombrables tiroirs des commodes. En dernier recours, nous avions descendu du haut de l'armoire la vieille malle métallique de notre père, celle que, disait-il, notre grand-mère lui avait achetée la première fois qu'il avait quitté le village pour se rendre à Lagos, en 1966. Ikenna était certain d'y trouver le jeu vidéo. Nous avons porté cette boîte en fer, lourde comme un cercueil, jusqu'à la chambre d'Ikenna et Boja. Puis Boja avait essayé méthodiquement toutes les clés jusqu'à ce qu'enfin le couvercle s'ouvre dans un grincement sec. Pendant le transport, un cafard avait rampé hors de la malle et gambadé sur le métal rouillé avant de s'envoler. Aussitôt la boîte ouverte, les insectes rouge sombre avaient envahi la pièce. En un rien de temps, il y avait un cafard sur les persiennes, un autre qui descendait la porte de la penderie, un autre qui se glissait dans la basket d'Obembe. Dans un grand cri, je m'étais rué avec mes frères sur ce millier de cafards grouillants pour un combat d'une demi-heure. Il avait fallu d'abord les pourchasser tandis qu'ils s'éparpillaient. Enfin nous avons pu porter la malle dehors. Une fois la chambre débarrassée des cadavres d'insectes, Obembe s'était allongé sur le lit, et j'avais vu sous ses pieds des fragments de cafards comme carbonisés : un arrière-train, une tête écrabouillée aux yeux exorbités, des bouts d'aile détachés ; il en avait jusqu'entre les orteils, ainsi qu'une pâte jaune sans doute expulsée de leur thorax broyé. Un

cafard aplati mais intact était resté collé sous son pied gauche, mince comme une feuille de papier, les ailes écartées, repliées sur elles-mêmes.

Mon esprit, parti en toupie comme une pièce de monnaie, s'immobilisa quand notre père, d'une voix inhabituellement calme, dit : « Ainsi, Adaku, tu m'annonces comme ça, tranquillement, en toute vérité, que mes fils – Ikenna, Bojanonimeokpu, Obembe, Benjamin – sont les garçons que cette femme a vus près du fleuve, ce fleuve redoutable soumis à un couvre-feu, et où l'on sait que même des adultes ont disparu ?

– En effet, Dim, ce sont tes fils qu'elle a vus », répondit-elle en anglais car mon père était passé brusquement à cette langue, en soulignant d'une note aiguë la dernière syllabe du mot « disparu ».

« Bonté divine ! » s'exclama mon père en rafale, au point que les syllabes se décomposèrent et que ces deux mots résonnèrent comme Bon-tédivine, tel le son obtenu quand on frappe une surface de métal.

« Qu'est-ce qu'il fait ? demanda Obembe, vacillant, au bord des larmes.

– Tu vas te taire ? gronda Ikenna à voix basse. Est-ce que je ne vous avais pas prévenus d'arrêter de pêcher ? Mais vous avez tous choisi d'écouter Solomon. Et voilà le résultat. »

Pendant qu'Ikenna parlait, notre père avait dit : « Tu affirmes donc que ce sont mes fils qu'elle a vus ? » et nous entendîmes notre mère répondre : « Oui.

– Bonté divine ! s'écria-t-il encore plus fort.

– Ils sont tous là, ajouta notre mère, tu n'as qu'à leur demander, tu verras bien. Quand je pense qu'ils ont acheté du matériel de pêche, des hameçons, des cannes, des bouchons et toute la panoplie avec l'argent de poche que tu leur avais donné ! Ça rend les choses encore plus accablantes. »

Sa façon d'appuyer sur l'expression « avec l'argent de poche que tu leur avais donné » piqua notre père au plus vif de sa chair. Il avait dû se recroqueviller comme un ver de terre au bout d'un bâton.

« Et combien de temps ils ont fait ça ? » demanda-t-il. Notre mère, pour se protéger des reproches, commença par hésiter, jusqu'à ce qu'il aboie : « Est-ce que je parle à une sourde-muette ?

– Trois semaines, admit-elle d'une voix défaite.

– Dieu du ciel ! Adaku ! Trois semaines. Et tu étais sous le même

toit ? »

C'était pourtant un mensonge. Nous avions dit à notre mère que ça ne faisait que trois semaines dans l'espoir de minimiser l'ampleur de notre crime. Mais cette information inexacte suffit à dégeler le courroux paternel.

« Ikenna ! rugit-il. Ike-nna ! »

Ikenna, assis par terre depuis le début du compte rendu, se leva d'un bond. Il se dirigea d'abord vers la porte, puis s'arrêta, fit un pas en arrière et se palpa les fesses. Il avait enfilé deux shorts l'un sur l'autre pour réduire l'impact de ce qui l'attendait, tout en se doutant, comme nous tous, que notre père nous infligerait notre correction à même la peau. Il leva la tête et cria : « Oui, père !

– Viens ici tout de suite ! »

Le visage parsemé de taches de rousseur comme autant de bubons, Ikenna s'avança de nouveau, s'immobilisa comme si une barrière invisible s'était soudain dressée sur son passage, puis se précipita hors de la chambre.

« Avant que je compte jusqu'à trois, hurla notre père, je veux que tout le monde sorte de cette chambre. Exécution ! »

Nous nous ruâmes aussitôt hors de la chambre, formant une toile de fond derrière Ikenna.

« Vous avez sûrement tous entendu ce que votre mère m'a raconté », dit notre père. Une longue ligne de veines enflait sur son front. « Est-ce que c'est vrai ?

– Oui, père, c'est vrai, répondit Ikenna.

– Alors... c'est donc vrai ? » insista notre père, clouant du regard le visage abattu d'Ikenna.

Il n'attendit pas la réponse ; il se précipita vers sa chambre, fou de rage. Mon regard était tombé sur David, assis dans un fauteuil à nous contempler, un paquet de biscuits à la main, se préparant à assister à notre châtiment, quand notre père revint avec deux martinets, l'un passé sur son épaule, l'autre qu'il serrait dans son poing. Il tira jusqu'au centre de la pièce la petite table sur laquelle il avait dîné. Notre mère, qui venait de la débarrasser et de lui donner un coup de chiffon, serra son châle autour de sa poitrine, attendant le moment où elle sentirait que notre père poussait la punition trop loin.

« Vous allez vous étaler l'un après l'autre comme un set de table, annonça notre père. Vous recevrez chacun le Tribut sur votre chair

nue, nue comme au jour de votre venue dans ce monde de péché. Je me tue à la tâche, je gagne à la sueur de mon front de quoi vous envoyer à l'école et vous offrir une *éducation occidentale* qui ferait de vous des hommes civilisés, mais vous préférez être pêcheurs. Pêêcheurs ! » Il répéta le mot en le hurlant comme un anathème, et, à la énième redite, il ordonna à Ikenna de s'allonger sur la table.

La punition fut sévère. Notre père nous faisait compter les coups à mesure qu'ils pleuvaient. Ikenna et Boja, à plat ventre, le short aux chevilles, en comptèrent respectivement vingt et quinze, Obembe et moi huit chacun. Notre mère tenta d'intervenir, mais notre père l'avertit d'un ton ferme que si elle s'interposait, elle aurait droit elle aussi aux coups de fouet. Et peut-être, vu l'ampleur de sa colère, parlait-il sérieusement. Notre père avait donc continué, indifférent à nos cris, nos plaintes, nos pleurs comme aux supplications maternelles, répétant comme un dément qu'il travaillait dur pour nous faire vivre et crachant rageusement le mot « pêcheurs », jusqu'à ce qu'enfin il se retire dans sa chambre, les martinetts sur l'épaule, nous laissant palper nos fesses en gémissant.

Cruelle fut la nuit du Tribut. Comme mes frères, j'avais refusé de dîner, malgré ma faim et les arômes alléchants de dinde grillée aux plantains – plat rare qu'avait préparé ma mère, sachant fort bien que la fierté nous interdirait de manger et espérant ainsi ajouter à la punition. De fait, il y avait bien longtemps qu'il n'y avait pas eu de *dodo* – des plantains frits – au dîner. Notre mère avait prohibé ce plat environ un an plus tôt, depuis qu'Obembe et moi en avions dérobé des morceaux dans son frigo en prétendant avoir vu des rats les dévorer. J'étais torturé par l'envie de me glisser hors de la chambre pour picorer l'une des quatre assiettes qu'elle nous avait préparées dans la cuisine, mais je n'osai pas, de crainte de trahir le projet de mes frères : une grève de la faim. Et cet appétit insatisfait exacerba ma douleur à tel point que je passai une bonne partie de la nuit à pleurer, avant de sombrer enfin dans le sommeil.

Notre mère me réveilla le lendemain matin en me tapotant l'épaule, sur ces mots : « Ben, debout, debout ; votre père veut vous voir, Ben. »

Le moindre nœud de mon corps semblait enflammé de douleur, mes fesses enflées d'un surcroît de chair. J'étais toutefois soulagé que

notre grève de la faim ne se prolonge pas. Car, au lendemain de tels châtements, notre rancune envers nos parents nous poussait à éviter leur compagnie et tout repas pendant un délai indéterminé, en représailles et dans l'espoir qu'ils s'excusent et se montrent conciliants. Mais cette fois c'était impossible, puisque notre père lui-même nous convoquait.

Pour sortir du lit, je commençai par ramper jusqu'au pied, puis posai lentement chaque jambe au sol, les fesses punaisées de douleur. Quand j'entrai dans le salon, il faisait encore sombre. Il y avait eu une coupure d'électricité et la pièce était éclairée par une lampe à pétrole placée sur la grande table. Boja, le dernier à s'asseoir, s'approcha avec un léger boitement et une grimace à chaque pas. Lorsque nous fûmes tous installés, notre père nous dévisagea longtemps, le menton appuyé sur les mains. Notre mère, installée face à nous, à portée de ma main, défit un côté du châle qui l'emballait en le dénouant sous son aisselle et souleva son soutien-gorge. Son sein arrondi et gonflé de lait disparut aussitôt dans l'étau minuscule de Nkem. Le bébé aspira goulûment le téton rond, sombre et dur dans sa petite bouche telle une bête dévorant sa proie. Notre père parut regarder le téton avec quelque intérêt, et quand il fut hors de vue il retira ses lunettes et les déposa sur la table. Chaque fois ou presque qu'il les retirait, on voyait à quel point nous lui ressemblions, Boja et moi : la même peau noire, la même tête en forme de haricot. Ikenna et Obembe, eux, étaient drapés dans la peau de notre mère, couleur de fourmilière.

« Et maintenant, écoutez, vous tous, dit notre père en anglais. J'ai été très blessé par ce que vous avez fait, pour plusieurs raisons. Premièrement, *je vous avais prévenus* avant de partir, je vous avais dit de ne pas causer de souci à votre mère. Et qu'est-ce que vous avez fait ? Vous lui avez causé – à elle et à moi – le souci d'entre les soucis. » Son regard passa sur chacun d'entre nous.

« Écoutez-moi bien, ce que vous avez fait était vraiment mal. Mal. Comment des gosses qui reçoivent une éducation occidentale ont-ils pu se lancer dans des agissements aussi barbares ? » Je ne connaissais pas à l'époque le mot « agissements », mais à la façon dont notre père l'avait hurlé je compris qu'il avait un sens sinistre. « Et, deuxièmement, nous sommes atterrés, votre mère et moi, par les risques terribles que vous avez pris. Ce n'est pas cela, l'école où je vous ai envoyés. Ce n'est pas autour de ce fleuve mortel que vous

trouverez des livres à lire. Et malgré le fait que je vous aie toujours exhortés à lire vos livres, vous n'avez que faire de la lecture. » Et puis, le visage froncé et affreusement sérieux, la main levée inspirant une terreur divine, il ajouta : « J'aime autant vous prévenir, *mes amis*, le premier qui rentrera avec des mauvaises notes, je le renverrai au village pour cultiver la terre ou récolter le vin de palme – *Ogbu-akwu*.

– Dieu nous en garde ! répliqua notre mère en claquant des doigts au-dessus de sa tête pour conjurer le sort néfaste jeté par cette menace. Aucun de mes enfants ne sera réduit à ça. »

Notre père la foudroya du regard. « Oui, *Dieu nous en garde*, dit-il en imitant son intonation attendrie. Et comment nous en gardera-t-il, alors que, sous ton nez, Adaku, ils sont allés pêcher dans ce fleuve pendant six semaines ! Six. Bonnes. Semaines. » Il secoua la tête en comptant les semaines sur ses doigts. « Écoute-moi bien, *mon amie*, dorénavant, tu devras vérifier qu'ils lisent bien leurs livres. Tu m'entends ? Et dorénavant tu fermeras boutique à cinq heures, et non plus à sept ; et plus question de travailler le samedi. Je ne peux pas prendre le risque que ces gamins basculent dans l'abîme sous ton nez.

– Je t'ai entendu, rétorqua notre mère en igbo, avec un sifflement réprobateur.

– Bref, reprit notre père en balayant d'un regard saccadé notre demi-cercle, il est temps de renoncer à vos lubies. Essayez d'être de bons fils. Personne ne prend plaisir à battre ses enfants, personne. »

Une lubie, comme nous avions fini par le comprendre à force d'entendre le mot dans sa bouche, c'était tout plaisir inutile. Il allait poursuivre lorsqu'il fut interrompu par le tourbillon soudain du ventilateur fixé au plafond, signe que le courant erratique venait d'être brusquement rétabli. Notre mère alluma l'ampoule, éteignit la mèche de la lampe à pétrole. À la faveur de cette accalmie, et parce que l'ampoule l'illuminait, mon regard se porta sur le calendrier : on avait beau être en mars, il restait ouvert à la page de février, illustrée d'un aigle en plein vol, ailes déployées, pattes écartées, serres recourbées, fixant l'objectif de ses yeux de saphir proéminents. Sa majesté s'étendait sur tout le paysage à l'arrière-plan, comme si le monde lui appartenait et qu'il était le créateur de toutes choses : un dieu d'ailes et de plumes. Je me dis alors, avec une crainte paralysante, que quelque chose allait changer d'une seconde à l'autre et rompre cette stase interminable. J'eus peur que les ailes figées de

l'oiseau ne s'animent soudain pour se mettre à battre. Peur de voir cligner ses yeux globuleux, de voir bouger ses pattes. Et j'eus peur que, au même instant – dès que l'aigle aurait quitté cet espace, cette portion de ciel où il était captif depuis le 2 février, jour où Ikenna avait tourné la page du calendrier –, le monde et tout ce qu'il contenait n'en soient bouleversés au-delà de toute mesure.

« D'un autre côté, je veux que vous sachiez, tous autant que vous êtes, que, même si ce que vous avez fait était mal, cela prouve une fois de plus que vous avez le courage de vous lancer dans des entreprises aventureuses. Cet esprit aventureux, c'est l'esprit des vrais hommes. C'est pourquoi, à dater de ce jour, je veux que vous canalisiez cet esprit vers des entreprises plus fécondes. Je veux que vous soyez des pêcheurs d'un autre ordre. »

Nous échangeâmes des regards stupéfaits, tous sauf Ikenna, qui gardait les yeux rivés au sol. C'était lui qui avait été le plus blessé par le châtiment : le plus durement et le plus cruellement fouetté, puisque notre père lui avait imputé une large responsabilité de nos actes sans savoir qu'Ikenna avait tenté de nous y faire renoncer. « Je veux vous voir devenir pêcheurs : des pêcheurs de rêves glorieux, qui ne renonceront pas avant d'avoir ferré la plus grosse prise. Je veux que vous soyez des harponneurs, des poids lourds, d'impérieux, d'irrépressibles *pêcheurs*. »

J'en fus profondément surpris. Je croyais qu'il méprisait le mot. Avide de comprendre, je regardai Obembe. Il hochait la tête à chaque mot de notre père, les traits marqués d'une ombre de sourire.

« Vous êtes de braves garçons, murmura notre père, tandis qu'un large sourire lissait les rides crevassées qui froissaient son visage de colère et de rage. Écoutez-moi : conformément à ce que je vous ai toujours enseigné, à savoir que, en toute chose, si mauvaise soit-elle, on peut toujours puiser du bon, je vous annonce que vous pouvez devenir une autre sorte de pêcheurs. Pas de ceux qui pêchent dans un *marigot fétide* comme l'Omi-Ala, mais des pêcheurs de l'intellect. Des fonceurs, des battants. Des enfants qui plongeront la main dans les fleuves, les mers, les océans de cette vie pour accéder à la réussite : pour devenir médecin, pilote, professeur, avocat. Hein ? »

Son regard nous balaya de nouveau. « Voilà le genre de pêcheurs que je veux avoir pour enfants. À présent, seriez-vous prêts à réciter un hymne ? »

Obembe acquiesça aussitôt, moi aussi. Il jeta un coup d'œil à nos deux frères qui persistaient à regarder par terre.

« Toi, Boja ?

– Oui, marmonna Boja à contrecœur.

– Ike ?

– Oui, répondit Ikenna après un long silence.

– Très bien, alors, tous ensemble, répétez : “har-po-nneurs”.

– Har-po-nneurs, scanda-t-on en chœur.

– Im-pé-rieux. I-m-p-é-r-i-e-u-x. *Im-périeux*.

– Ir-répressibles.

– Pêcheurs du bien et du bon. »

Notre père éclata d'un profond rire de gorge, rajusta sa cravate et nous contempla attentivement. La voix partant dans un nouveau crescendo, il brandit le poing en faisant valser sa cravate et hurla : « Nous sommes des pêcheurs.

– Nous sommes des pêcheurs ! » Nous lui avions fait écho à pleins poumons, chacun étonné d'être gagné par cette exaltation aussi brusquement, et presque sans effort.

« Nous arborons nos plombs, nos lignes et nos hameçons. »

Nous répétâmes la phrase, mais il entendit l'un de nous dire « herborons » au lieu de « arborons », et nous fit prononcer le mot séparément avant de poursuivre. Non sans déplorer notre ignorance, due selon lui au fait que nous parlions constamment yoruba plutôt qu'anglais – la langue de l'« éducation occidentale ».

« Nous sommes irrépressibles, reprit-il, et nous après lui. Nous sommes impérieux. Nous sommes des harponneurs. Nous n'échouerons jamais. Voilà bien mes fils, dit-il tandis que l'écho de nos voix se déposait comme un sédiment. Est-ce que les nouveaux pêcheurs veulent bien m'embrasser ? »

Spoliés par sa volte-face magique de notre aversion initiale pour toute marque de reconnaissance, nous nous levâmes l'un après l'autre pour glisser la tête entre les pans ouverts de sa veste. Chacun son tour, conformément au rituel, nous l'étreignîmes quelques secondes tandis qu'il nous tapotait et nous baisait le crâne. Sur quoi, il prit son attaché-case et en sortit une liasse de billets de vingt nairas flambant neufs, maintenue par une bande de papier portant l'estampille de la Banque centrale du Nigeria. Il en donna quatre chacun à Ikenna et Boja, deux chacun à Obembe et moi. David, endormi dans la chambre,

et Nkem eurent droit chacun à un billet.

« Et n'oubliez rien de ce que je vous ai dit. »

Tout le monde acquiesça et il fit mine de partir puis, comme rappelé à l'ordre, il se retourna et s'avança vers Ikenna. Il le prit par les épaules et dit : « Ike, sais-tu pourquoi c'est toi que j'ai le plus sévèrement fouetté ? »

Ikenna, le visage obstinément tourné vers le sol comme si c'était un écran de cinéma, grommela : « Oui.

– Et pourquoi ?

– Parce que je suis le premier-né, le guide de mes frères.

– Bien ! Garde ça à l'esprit. Dorénavant, avant de prendre la moindre initiative, regarde-les bien ; ils font tout ce que tu fais, ils vont partout où tu vas. C'est tout à votre honneur d'être ainsi solidaires. Aussi, Ikenna, ne détourne pas tes frères du droit chemin.

– Oui, papa, répondit Ikenna.

– Guide-les bien.

– Oui, papa.

– Dirige-les bien. »

Ikenna hésita un instant, puis marmonna : « Oui, papa.

– Rappelle-toi que la noix de coco qui tombe dans une citerne a besoin d'un bon lavage avant d'être mangée. Autrement dit, si tu agis mal, tu devras recevoir une correction. »

Nos parents se sentaient souvent tenus de nous expliquer ces expressions proverbiales renfermant un sens figuré, car nous tendions parfois à les prendre au pied de la lettre, mais c'était ainsi qu'ils avaient appris à parler, c'était ainsi qu'était structurée notre langue, l'igbo. Car même si le mot existait pour exprimer littéralement des mises en garde telles que « Fais attention », ils disaient toujours : « *Jiri ire gi guo eze ọnu* – Compte tes dents avec la langue. » Si bien que, un jour qu'il réprimandait Obembe pour quelque méfait, notre père avait éclaté de rire en voyant son fils passer la langue sur sa gencive, les joues creusées de sillons, la mâchoire baveuse, en plein recensement de sa dentition. Voilà pourquoi nos parents passaient généralement à l'anglais quand ils étaient en colère, car, dans leur colère, ils n'avaient aucune envie d'expliquer tout ce qu'ils pouvaient dire. Pourtant, même en anglais, notre père transgressait souvent cette règle de clarté en recourant à des mots rares ou à des expressions idiomatiques. Ikenna nous avait raconté que, lorsqu'il était petit, avant ma

naissance, notre père lui avait demandé très sérieusement de « prendre son temps » : obéissant, il avait grimpé sur la table de la salle à manger pour décrocher la pendule.

« C'est compris, père, dit Ikenna.

– Et c'est ainsi que tu as été corrigé. »

Ikenna acquiesça et notre père, en un geste sans précédent, lui demanda de promettre. Je sentis que même Ikenna était surpris. Car notre père exigeait de ses enfants l'obéissance à ses ordres ; il ne demandait pas de pactes ni de promesses. Lorsque Ikenna dit : « Je te le promets », notre père tourna les talons et sortit, et nous le suivîmes pour regarder sa voiture affronter la route poussiéreuse, le cœur lourd de le voir une fois de plus repartir.

Le python

Ikenna était un python :

Un serpent sauvage devenu monstrueux prédateur, qui vivait dans les arbres, bien au-dessus des autres serpents. Ikenna se métamorphosa en python après le châtement. Le fouet le transforma. L'Ikenna que j'avais connu devint quelqu'un d'autre : lunatique, irascible, toujours en maraude. Le changement avait débuté plus tôt, progressif, intime, bien avant la correction. Mais ce n'est qu'ensuite qu'apparurent les premiers signes, le poussant à commettre des actes dont nous ne l'aurions pas cru capable, le premier étant de faire du mal à un adulte.

Ce matin-là, une heure environ après le départ de notre père pour Yola, et sitôt notre mère partie pour l'église avec nos cadets, Ikenna nous réunit dans sa chambre, Boja, Obembe et moi, et déclara que nous devions punir Iya Iyabo, la femme qui nous avait dénoncés. Nous n'étions pas allés à la messe, clamant que nous étions trop endoloris par les coups de fouet. Assis sur son lit, nous l'écoutâmes.

« J'exige ma livre de chair, et vous êtes tous dans le coup parce que c'est à cause de vous. Si vous m'aviez obéi, elle n'aurait pas donné à papa l'occasion de me fouetter autant. Non mais, regardez... »

Il se tourna et baissa son short. Obembe ferma les yeux, mais pas moi. Je vis des marques rouges sur ses fesses potelées. Comme les lacérations du dos de Jésus de Nazareth : tantôt longues, tantôt courtes, tantôt entrecroisées pour former un X rouge, tantôt détachées des autres telles les lignes de la main d'un maudit.

« Voilà ce que vous m'avez fait, vous et cette imbécile. Alors c'est à vous de trouver des idées pour la punir. » Il claqua des doigts. « Et il

faut le faire aujourd'hui. Comme ça, elle comprendra qu'elle ne peut pas se mêler de nos affaires et s'en tirer à bon compte. »

Pendant qu'il parlait, une chèvre bêla au-dehors. *Mêêêêêêh !*

Boja en fut exaspéré. « Oh, encore cette chèvre, cette maudite chèvre ! s'écria-t-il en se levant d'un bond.

– Assieds-toi, hurla Ikenna. Laisse tomber cette chèvre, et donne-moi des idées pour punir cette bonne femme avant que maman rentre de l'église.

– OK, dit Boja en se rasseyant. Tu sais qu'Iya Iyabo a beaucoup de poules ? » Il resta silencieux, le visage tourné vers la fenêtre derrière laquelle on entendait encore la chèvre bêler. Même si, visiblement, il était obnubilé par l'animal, il reprit : « Oui, elle en a tout un tas.

– C'est surtout des coqs », glissai-je, pour lui faire comprendre que ce n'étaient pas les poules qui chantaient.

Boja me lança un regard sarcastique, soupira et dit : « Peut-être, mais est-ce que c'est vraiment important de savoir si ce sont des mâles ou des femelles ? Je t'ai déjà dit et redit de garder pour toi ton obsession idiote des animaux quand on parle de choses importantes... »

Ikenna se mit à le sermonner. « Ooh, Boja, quand est-ce que tu comprendras ce qui est vraiment important ? En l'occurrence, c'est de nous donner des idées. Tu perds ton temps à t'énerver contre une imbécile de chèvre, et à engueuler Ben pour quelque chose d'aussi insignifiant que la différence entre une poule et un coq.

– Eh bien, je propose qu'on en attrape une, qu'on la tue et qu'on la grille.

– C'est mortel ! s'exclama Ikenna avec une grimace irritée comme s'il allait vomir. Mais je ne crois pas que ce soit bien de manger un poulet de cette femme. D'ailleurs, comment on ferait pour le griller ? Maman s'en rendra compte tout de suite, rien qu'à l'odeur. Et elle nous soupçonnera de l'avoir volé, ce qui nous vaudra encore plus de coups de fouet cette fois. Et ce n'est pas ça qu'on veut. »

Ikenna ne rejetait jamais les idées de Boja sans les avoir soigneusement étudiées. Il y avait entre eux un respect mutuel. Il était rarissime que je les voie se disputer, alors qu'ils répondaient sèchement à mes questions par des « Non », « Faux » ou « Inexact ». Boja convint qu'Ikenna avait raison, avec force hochements de tête. Obembe proposa alors de lancer des pierres par-dessus la clôture en

priant pour qu'elles frappent cette femme ou l'un de ses fils, et de filer à toutes jambes avant que quelqu'un ne sorte du lotissement.

« Mauvaise idée, fit Boja. Et si l'un de ses fils nous rattrape et nous tabasse ? Ces grands mecs baraqués qui ont toujours faim, qui s'habillent avec des loques et qui ont des biceps à la Schwarzenegger ? » Il mima leur musculature hypertrophiée.

« Oui, ils nous colleraient une raclée encore pire que celle qu'on a reçue, remarqua Ikenna.

– On ne peut même pas imaginer », renchérit Boja.

Ikenna approuva d'un signe de tête. J'étais le seul à n'avoir encore rien proposé.

« Et toi, Ben, fit Boja, qu'est-ce que tu en dis ? »

Je déglutis, le cœur battant. Je perdais souvent mes moyens quand mes frères aînés m'enjoignaient de prendre une décision au lieu de le faire pour moi. Je réfléchissais encore lorsque ma voix, détachée de moi-même, se fit entendre : « J'ai une idée.

– Alors dis-la-nous ! ordonna Ikenna.

– C'est bon, Ike, c'est bon : je propose qu'on attrape l'un de ses poulets et » – je fixai mon regard sur son visage – « et...

– Oui ? » Tous me dévisageaient comme s'ils assistaient à un miracle.

Je finis ma phrase : « ... et qu'on le décapite. »

À peine avais-je prononcé ces mots qu'Ikenna s'écria : « Ça, c'est vraiment mortel ! » tandis que Boja, des flammes dans les yeux, applaudissait.

Mes frères me créditaient d'une idée venue d'un conte populaire que mon professeur de yoruba nous avait raconté au début du trimestre, l'histoire d'un méchant petit garçon qui, dans un accès de violence, entreprend de décapiter tous les poulets de la région. Nous nous précipitâmes hors de la maison dans l'idée de rejoindre celle de cette femme par un chemin détourné, qui longeait des buissons puis l'échoppe d'un charpentier : il fallut se boucher les oreilles pour se protéger du vacarme des scies à bois. Iya Iyabo habitait un petit pavillon d'apparence semblable au nôtre – un balconnet, deux fenêtres équipées de persiennes et de moustiquaires, un compteur électrique fixé au mur et une double porte –, à ceci près que sa clôture n'était pas en brique ni en ciment mais en terre et en argile. Cette clôture était fissurée par l'exposition au soleil et maculée de taches. Un câble

électrique suspendu traversait la ramure d'un arbre pour relier le lotissement à un pylône à haute tension.

Nous tendîmes l'oreille pour guetter des signes de vie, mais Ikenna et Boja ne tardèrent pas à conclure qu'il n'y avait personne. Sur l'ordre d'Ikenna, Obembe escalada la clôture en s'appuyant sur l'épaule de son aîné. Boja le rejoignit tandis que je montais la garde avec Ikenna. À peine furent-ils dans la place que nous parvinrent, de plus en plus forts, le gloussement rauque d'un coq, un battement d'ailes frénétique, le piétinement d'une poursuite. Ce vacarme se prolongea jusqu'à ce que nous entendions Boja s'écrier : « Tiens-le bien, tiens-le bien, ne le lâche pas », comme lorsque nos hameçons happaient un poisson, du temps où nous pêchions encore dans les eaux de l'Omi-Ala.

À ce cri, Ikenna voulut escalader la clôture promptement pour vérifier qu'ils l'avaient attrapé, mais il n'y parvint pas. Il se contenta de faire écho à Boja : « Ne le lâchez pas, ne le lâchez pas. » Il planta un pied dans un trou de la clôture et ses fesses dépassèrent de son pantalon. Il faisait pleuvoir des miettes de revêtement. Une fois stabilisé, il se hissa en se cramponnant à l'arête de la clôture. Un scinque émergea de sous sa main et se mit à ramper, affolé, son corps multicolore tout lisse et luisant. Étiré par-dessus la clôture, à moitié dedans, à moitié dehors, Ikenna prit le coq des mains de Boja en s'écriant : « Bien joué, mon gars ! »

Nous regagnâmes la maison et fonçâmes directement vers le jardin, grand comme un quart de terrain de foot. Il était clôturé de parpaings sur trois côtés : deux nous séparaient de nos voisins, la famille d'Igbafe d'une part, les Agbati de l'autre. Le troisième côté, qui faisait face à l'arrière de notre maison, longeait une décharge enterrée où vivait un troupeau de cochons sauvages. Un papayer y poussait, dominant la clôture, tandis qu'un mandarinier sans âge – extrêmement feuillu à la saison des pluies – se dressait dans le jardin à cinquante mètres de notre puits. Le puits en question était un grand trou creusé dans le sol, entouré d'une margelle de béton équipée d'un couvercle métallique que notre père cadenassait à la saison sèche, lorsque les puits d'Akure se tarissaient et que des gens se glissaient dans notre lotissement pour y puiser de l'eau. À l'autre bout du jardin, du côté de chez Igbafe, il y avait le potager où notre mère cultivait des tomates, du maïs et des gombos.

Boja déposa à l'endroit choisi le coq tétanisé et saisit le couteau

qu'Obembe avait rapporté de la cuisine. Ikenna se joignit à lui pour maintenir fermement le volatile, sans se laisser émouvoir par ses braillements stridents. Et nous regardâmes Boja manipuler le couteau avec une aisance inhabituelle, trancher la gorge ridée du coq d'un seul geste descendant comme s'il l'avait déjà fait plus d'une fois, comme s'il était destiné à le refaire. Le coq fut pris de soubresauts exaspérants, et nos mains s'unirent pour le maîtriser. Par-dessus la clôture, je jetai un coup d'œil vers l'étage de la maison qui donnait sur notre lotissement et j'aperçus le grand-père d'Igbafe, un petit bonhomme devenu mutique après un accident quelques années plus tôt, confortablement installé sur la grande véranda, où il avait coutume de passer la journée. Naguère, il avait été la cible privilégiée de nos quolibets.

Boja décapita le coq, en laissant dans son sillage une traînée saccadée de sang. Je détournai les yeux vers le vieillard muet. En une vision éphémère, il apparut tel un ange lointain, trop lointain pour que nous puissions entendre ses mises en garde. Je ne vis pas la tête du coq tomber dans le trou étroit qu'Ikenna avait creusé dans la terre, mais je regardai son tronc palpiter violemment en projetant un flot de sang tandis que ses ailes agitaient la poussière. Mes frères le maintinrent plus fermement encore jusqu'à ce que, enfin, il s'immobilise. Alors nous partîmes, suivant le corps sans tête que Boja agrippait fermement, laissant derrière nous un sillon sanglant, indifférents aux regards terrifiés et incrédules qu'on nous lançait sur notre passage. Boja balança le coq mort par-dessus la clôture d'Iya Iyabo, et ses tournolements dans l'air provoquèrent une nouvelle pluie de sang. Une fois le cadavre hors de vue, nous fûmes enfin apaisés : nous étions vengés.

L'effrayante métamorphose d'Ikenna ne datait cependant pas de cet épisode ; elle avait commencé bien avant le Tribut, avant même que notre voisine ne nous surprenne au bord du fleuve. Elle se manifesta d'abord dans sa tentative pour nous dégoûter de pêcher – en vain, tant l'amour de la pêche s'était alors infusé jusque dans nos artères. Dans son effort infructueux, Ikenna exhuma tout ce qu'il jugeait négatif au sujet du fleuve, y compris des choses que nous n'avions jamais remarquées. Il se plaignit, quelques jours à peine avant l'irruption de la voisine, que les buissons environnants soient

infestés d'excréments. Nous n'avions jamais vu personne déféquer dans les parages, nous ne percevions même pas la puanteur qu'il décrivait avec force détails. Pour autant, personne n'osa le démentir, ni Boja, ni Obembe, ni moi. Il déclara que les poissons de l'Omi-Ala étaient souillés et nous interdit de les entreposer dans sa chambre – ce qui nous amena à les cacher dans celle que je partageais avec Obembe. Il affirma même avoir vu un squelette humain flotter sous les eaux du fleuve, et dénonça Solomon comme une mauvaise influence. Il disait tout cela comme s'il s'agissait de vérités indéniables et fraîchement découvertes, mais notre passion nouvelle pour la pêche était semblable à du liquide figé dans une bouteille et difficile à dégeler. Non que nous n'ayons eu des réserves sur cette activité ; nous en avions tous. Boja était furieux que le fleuve ne soit pas plus grand et ne renferme que des poissons « inutiles » ; Obembe était tracassé par ce que les poissons pouvaient bien faire la nuit alors qu'il n'y avait pas de lumière sous l'eau. Comment, se demandait-il souvent, les poissons pouvaient-ils se déplacer, eux qui n'avaient ni électricité ni lanternes, dans le noir d'encre qui, la nuit, recouvrait le fleuve comme un drap ? Quant à moi, je détestais la faiblesse des éperlans et des têtards, qui mouraient si facilement même quand nous les conservions dans l'eau du fleuve ! Cette fragilité me donnait parfois envie de pleurer. Quand Solomon frappa à la porte, le jour où la voisine nous surprit, Ikenna refusa d'abord catégoriquement de l'accompagner au fleuve. Mais voyant que nous, ses propres frères, partions sans lui, il suivit le mouvement et reprit sa canne à pêche des mains de Boja. Tout le monde, à commencer par Solomon, l'acclama, saluant en lui le plus vaillant des pêcheurs.

Ce qui rongait Ikenna, c'était un ennemi inlassable et patient, tapi en lui, attendant son heure pendant que nous planifiions et exécutions notre vengeance contre Iya Iyabo. Son emprise se manifesta le jour où Ikenna rompit les liens avec Obembe et moi, ne tolérant plus que Boja auprès de lui. Ils nous exclurent de leur chambre, nous interdirent de nous joindre aux nouvelles parties de foot sur le terrain qu'ils avaient découvert une semaine après la raclée. Leur compagnie nous manquait, et chaque soir nous attendions en vain leur retour, pleurant une fraternité qui semblait nous échapper. Mais au fil des jours, ce fut comme si Ikenna s'était débarrassé d'une infection de la gorge en nous recrachant, comme s'il s'était dégagé les voies respiratoires par une

toux libératrice.

Vers la même période, Ikenna et Boja agressèrent l'un des enfants de M. Agbati, notre voisin, propriétaire d'un camion branlant surnommé « Argentine » en raison du slogan « né et élevé en Argentine » qui ornait sa carrosserie. À bout de souffle, le camion faisait un bruit assourdissant au démarrage, réveillant tout le quartier aux aurores, ce qui était source de bien des plaintes et des disputes. L'une des bagarres avait valu à M. Agbati une éternelle bosse sur le front, après qu'une voisine l'avait frappé avec le talon de sa chaussure. Depuis ce jour, M. Agbati envoyait l'un de ses enfants avertir les voisins chaque fois qu'il voulait prendre son camion. Courant de maison en maison, les gamins frappaient deux ou trois fois à toutes les portes ou portails en annonçant : « Oh, papa va démarrer Argentine. » Ce matin-là, Ikenna – qui se montrait de plus en plus belliqueux et irascible – se battit avec l'aîné des enfants en l'accusant d'être un *fauteur de troupe*, d'après l'expression qu'employait notre père pour décrire quiconque faisait du tapage inutile.

Plus tard dans la journée, après avoir mangé au retour de l'école, il partit jouer au foot avec Boja tandis que je restais à la maison avec Obembe, triste comme moi de ne pouvoir les accompagner. Nous regardions une série télé, dont le héros excellait à résoudre les conflits familiaux, lorsqu'ils revinrent. Ils n'avaient été absents qu'une demi-heure. Ils se précipitèrent dans leur chambre, mais j'eus le temps de voir qu'Ikenna avait le visage couvert de terre, la lèvre supérieure enflée et déformée, et des taches de sang sur son maillot frappé du numéro 10 et du nom « Okocha ». Dès qu'ils fermèrent la porte, je me précipitai avec Obembe dans notre propre chambre pour coller l'oreille à la cloison et tenter de comprendre ce qui s'était passé. Au début, nous n'entendîmes que les portes du placard s'ouvrir et se refermer, le bruit des pas sur la moquette usée. Mais bientôt nous surprîmes ces mots : « J'ai cru que si j'intervenais, Nathan et Segun s'y mettraient aussi et qu'on se retrouverait à deux contre trois, sinon tu penses bien que je t'aurais défendu. » C'était la voix de Boja, et il n'avait pas fini. « Si seulement j'avais pu être sûr qu'ils ne s'y mettraient pas, si seulement... »

Cette phrase fut suivie d'un bruit de pieds battant la moquette, sur quoi Boja reprit : « Mais bon, il n'a pas réussi à te battre, ce crapaud, pas vraiment ; et c'est seulement un coup de bol pour lui s'il... » – un

silence, comme pour chercher les mots justes – « s'il a pu te faire ça.

– Tu ne t'es même pas battu pour moi, éructa soudain Ikenna.
Non ! Tu es resté là à regarder. Ne dis pas le contraire.

– J'aurais pu..., hasarda Boja après un court silence.

– Mais tu n'as rien fait ! s'écria Ikenna. Tu es resté là sans rien faire ! »

Son éclat de voix fut assez fort pour être entendu de notre mère dans sa chambre ; elle n'était pas allée travailler ce jour-là car Nkem avait la diarrhée. Elle se leva d'un bond, fit claquer ses tongs sur le sol et tambourina à leur porte.

« Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi vous criez comme ça ?

– Maman, on essaie de dormir, fit Boja.

– C'est pour ça que vous ne voulez pas ouvrir ? » Faute de réponse, elle insista : « C'était quoi, ces cris ?

– Rien, répliqua sèchement Ikenna.

– J'espère bien que ça n'était rien. J'espère bien. »

Ses tongs claquèrent en rythme tandis qu'elle regagnait sa chambre.

Le lendemain, Ikenna et Boja ne ressortirent pas pour jouer au foot après l'école ; ils restèrent dans leur chambre. Espérant profiter de la situation pour rétablir le contact avec eux, Obembe songea à les attirer au salon pour voir une série qu'Ikenna aimait particulièrement. Nos deux frères n'avaient plus regardé la télé depuis que la voisine nous avait surpris au bord de l'Omi-Ala, et Obembe regrettait amèrement les jours enfuis où nous nous réunissions avec une allégresse tapageuse devant nos séries favorites : *Agbala Owe*, le fameux feuilleton yoruba, et *Skippy le kangourou*, une série australienne. À chaque épisode diffusé, Obembe était tenté de leur faire signe, mais il n'osait pas, de peur de les contrarier. Ce jour-là, pourtant, à bout de patience, et connaissant la prédilection d'Ikenna pour *Skippy*, il commença par se tordre le cou pour les épier à travers la serrure. Puis il se signa, ses lèvres formèrent silencieusement les mots « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit », et il se mit à faire les cent pas en chantant la chanson du générique :

Skippy, Skippy, regardez tous avec nous,

Skippy, Skippy, notre ami le kangourou.

Obembe m'avait répété maintes fois, en ces jours sombres de clivage fraternel, qu'il voulait mettre un terme à cette distance, mais je l'avais toujours mis en garde contre leur colère, et chaque fois j'avais réussi à le dissuader. L'entendre entonner la chanson ranima mes craintes pour lui. « Arrête, Obe, ils vont te tabasser », dis-je en lui faisant signe de se taire.

Ma supplication ne provoqua qu'une réaction infime, comme si je l'avais brusquement pincé. Il s'interrompit, son regard s'attarda sur moi comme s'il n'était pas sûr d'avoir bien entendu. Puis il secoua la tête et reprit : « Skippy, Skippy, notre ami le kangourou... »

Il cessa son chant en voyant bouger la poignée de la porte. Ikenna apparut, me frôla pour gagner le fauteuil et s'y installa. Obembe demeura pétrifié contre le mur, sous une photo encadrée de Nnene, la mère de notre père, tenant dans ses bras un Ikenna nouveau-né en 1981. Il resta longtemps sans bouger, comme s'il était cloué au mur. Boja sortit à son tour de la chambre et s'assit au salon.

Skippy le kangourou venait de se battre contre un serpent à sonnette, accomplissant des bonds prodigieux chaque fois que le serpent l'attaquait en dardant sa langue venimeuse. À présent, il se léchait les pattes avant.

« Qu'est-ce que ça m'énerve quand ce crétin de Skippy se lèche les pattes ! fulmina Ikenna.

– Il vient de se battre contre un serpent, intervint Obembe. T'aurais dû voir...

– On t'a demandé ton avis ? gronda Ikenna en se levant d'un bond. Hein, on t'a demandé ton avis ? »

Il balança un coup de pied rageur dans la chaise de bébé de Nkem, qui bascula contre le meuble qui abritait le téléviseur, le magnétoscope et le téléphone. Une photo sous cadre de notre père en jeune employé de la Banque centrale du Nigeria dégringola derrière le meuble dans un fracas de verre brisé.

« On t'a demandé ton avis ? » répéta encore Ikenna, indifférent au sort du précieux portrait paternel. Il pressa le bouton rouge du téléviseur et l'image disparut.

« Oya, filez dans vos chambres, tout le monde ! » s'écria-t-il.

Haletants, Obembe et moi nous exécutâmes. Une fois dans notre chambre, j'entendis Ikenna dire : « Boja, qu'est-ce que t'attends ? J'ai dit tout le monde.

– Comment ça, Ike ? Moi aussi ? demanda Boja stupéfait.

– Oui, quand je dis tout le monde, c'est tout le monde ! »

Le silence fut rompu par les pas de Boja regagnant sa chambre, puis le claquement de la porte. Enfin seul, Ikenna ralluma la télé et prit ses aises – sans nous.

C'est ce jour-là, me semble-t-il, que se dessina la ligne de fracture entre Ikenna et Boja – jamais séparés jusqu'alors par le moindre pointillé. Cette ligne altéra la forme même de nos vies, inaugurant une période transitoire où les crânes bouillonnaient, où les vides explosaient. Ils ne se parlèrent plus. Boja s'abattit tel un ange déchu, au fond du gouffre où Obembe et moi étions déjà confinés.

En ces premiers temps de la métamorphose d'Ikenna, nous espérions tous que la main qui étreignait son cœur, crispée en un poing, finirait bientôt par lâcher prise. Mais les jours filaient et Ikenna s'éloignait toujours plus de nous. Une semaine plus tard environ, il frappa Boja à l'issue d'une violente dispute. Obembe et moi étions dans notre chambre lorsque cela se produisit ; nous évitions le salon dès qu'Ikenna s'y trouvait, mais souvent Boja s'obstinait à rester. Ce fut sans doute la colère d'Ikenna face à cette obstination qui provoqua la dispute. Je n'entendis que des coups et leurs voix alors qu'ils vociféraient et s'insultaient. C'était un samedi et notre mère, qui ce jour-là n'allait plus travailler, faisait une sieste. Mais en entendant le bruit, elle se précipita au salon, emmaillotée dans un châle de la poitrine aux genoux car elle venait d'allaiter Nkem pour qu'elle cesse de pleurer. Elle tenta d'abord de mettre fin à la bagarre en leur ordonnant d'arrêter, mais ils ne lui prêtèrent aucune attention. Alors elle s'interposa et les sépara jusqu'à être écartelée entre eux, mais Boja agrippait farouchement le tee-shirt d'Ikenna. Lorsque ce dernier voulut se dégager, il tira si violemment sur le bras de Boja que, du même coup, il fit tomber le châle de notre mère, qui se retrouva en culotte.

« *Ewooh !* s'écria-t-elle. Vous voulez attirer la malédiction sur vous, ou quoi ? Regardez ce que vous avez fait : vous m'avez dénudée. Vous savez ce que ça signifie, de voir ma nudité ? Vous savez que c'est un sacrilège – *alu* ? » Elle drapa le châle autour de sa poitrine. « Vous allez voir, je vais dire à Eme ce que vous avez fait, de A à Z. »

Elle claqua des doigts sous leur nez : toujours essoufflés, ils s'étaient écartés l'un de l'autre.

« Dis-moi, Ikenna, qu'est-ce qu'il t'a fait ? Pourquoi vous vous battiez ? »

Ikenna jeta au loin son tee-shirt et répondit par un sifflement de serpent. Je n'en croyais pas mes oreilles. Dans la culture igbo, siffler ainsi à la face d'un adulte était une marque d'irrespect intolérable.

« Qu'est-ce que tu as fait, Ikenna ?

– Eh, Mama.

– Tu m'as sifflé dessus ? demanda-t-elle en anglais avant de répéter, les mains sur sa poitrine : *Obu mu ka ighi na'a ma lu osu* ? »

Ikenna ne répondit rien. Il se dirigea vers le fauteuil où il était assis avant la bagarre, ramassa son tee-shirt et regagna sa chambre, en claquant la porte si fort que les persiennes du salon en tremblèrent. Notre mère, consternée par ce nouvel affront, demeura bouche bée, les yeux fixés sur la porte, piquée au vif. Elle s'apprêtait à le suivre pour lui administrer une correction lorsqu'elle remarqua que Boja avait la lèvre fendue. Il tamponnait sa bouche sanguinolente avec son tee-shirt couvert de taches écarlates.

« C'est lui qui t'a fait ça ? » demanda-t-elle.

Boja hocha la tête. Il avait les yeux rouges, emplis de larmes dont il retenait désespérément le flot pour ne pas s'avouer vaincu. Nous ne pleurions presque jamais dans les bagarres, même roués de coups, même atteints aux points sensibles. Nous attendions d'être hors de vue. Alors seulement les larmes coulaient, parfois à torrents.

« Réponds-moi, cria notre mère. Tu es devenu sourd ?

– Oui, maman, c'est lui.

– *Onye* ? Qui ? C'est *Ike-nna* qui a fait ça ? »

Il opina, les yeux baissés vers son tee-shirt souillé. Elle se rapprocha de lui pour effleurer sa lèvre blessée, mais il se déroba en grimaçant de douleur. Elle recula d'un pas, sans cesser de regarder la blessure.

« Tu dis que c'est Ikenna qui a fait ça ? insista-t-elle comme si Boja n'avait pas répondu.

– Oui, maman. »

Elle resserra et renoua son châle. Puis, d'un pas décidé, elle se dirigea vers la chambre d'Ikenna et tambourina à la porte en lui ordonnant d'ouvrir. Faute de réponse, elle se mit à proférer des menaces, en les ponctuant de claquements de langue pour leur donner du poids. « Ikenna, si tu n'ouvres pas tout de suite, je vais te montrer

que je suis ta mère et que tu es sorti d'entre mes jambes. »

Les claquements de langue firent leur effet : elle n'eut guère à attendre avant que la porte s'ouvre. Elle se rua sur lui et il s'ensuivit une pluie de coups hystérique. Ikenna se montra exceptionnellement rebelle. Il protestait à chaque gifle, menaçant même de répliquer, ce qui ne fit qu'exaspérer davantage notre mère. Elle redoubla de coups. Il criait sans retenue, l'accusait de le détester puisqu'elle n'avait pas réprimandé Boja pour avoir provoqué la bagarre. Il finit par la bousculer, elle tomba au sol, il s'enfuit. Elle voulut le poursuivre, mais, de nouveau, en perdit son châte. Le temps qu'elle parvienne au salon, il avait disparu. Elle se recouvrit la poitrine. « Que le ciel et la terre m'en soient témoins, jura-t-elle en effleurant sa langue du bout de l'index. Ikenna, tu ne mangeras plus dans cette maison jusqu'à ce que ton père revienne. Je me moque de savoir comment tu te débrouilleras pour manger, mais ça ne sera pas dans cette maison. » Les larmes étranglèrent ses mots. « Pas dans cette maison, jusqu'à ce qu'Eme revienne de là où il est. Tu ne mangeras pas ici. »

Elle s'adressait à nous, rassemblés au salon, et à d'autres, peut-être aux voisins qui devaient dresser l'oreille derrière la clôture infestée de lézards. Car Ikenna s'était volatilisé. Il avait dû traverser la rue et se diriger vers le nord, par le chemin de terre qui s'enfonçait dans le quartier de Sabo où de vieilles collines dominaient trois écoles, un cinéma délabré et une grande mosquée d'où chaque jour à l'aube le muezzin appelait à la prière via des haut-parleurs puissants. Il ne rentra pas ce soir-là. Il dormit en un lieu qu'il garda toujours secret.

Notre mère fit les cent pas toute la nuit, fébrilement, espérant l'entendre frapper à la double porte. Lorsque, à minuit, elle se sentit obligée de verrouiller le portail par sécurité – les cambriolages à main armée étaient alors fréquents à Akure –, elle resta à attendre derrière la porte, les clés à la main. Elle nous avait envoyés au lit et seul Boja demeurait dans le salon, car il n'osait pas regagner sa chambre par crainte d'Ikenna. Obembe ne dormait pas, moi non plus ; couchés en silence, nous guettions chaque bruit de notre mère. Elle ressortit bien des fois cette nuit-là, croyant entendre frapper au portail, mais elle rentrait toujours seule. Elle ne tenait pas assise. Lorsque tomba une averse diluvienne, elle téléphona à notre père, mais ses appels restèrent sans réponse. Tandis que les *pout-pout* de la tonalité se répétaient encore et encore, je tentais d'imaginer mon père dans sa

nouvelle maison de la cité des dangers, ses lunettes sur le nez, en train de lire le *Guardian* ou la *Tribune*. Cette vision était torpillée par le bruit blanc de la ligne téléphonique, qui, chaque fois, amenait ma mère à raccrocher.

Je ne sais pas quand je finis par m'endormir, mais je me retrouvai bientôt avec mes frères dans notre village, Amano, près d'Umuahia. Nous jouions au foot, à deux contre deux, près de la berge du fleuve lorsqu'un shoot de Boja projeta le ballon sur une passerelle qui, jadis, constituait le seul moyen de le traverser. Des soldats biafraïses l'avaient construite en hâte durant la guerre civile après avoir fait sauter le pont existant, afin de pouvoir se replier sur l'autre rive en cas d'incursion des troupes nigérianes. Cachée au cœur de la forêt, elle était faite de planches reliées par des anneaux de métal rouillés et d'épaisses cordes. Il n'y avait pas de garde-fou pour se tenir. En dessous, le fleuve coulait sur un lit de rochers, qu'on voyait affleurer, sol pierreux de cette colline boisée. Sans réfléchir, Ikenna se précipita sur la passerelle et se trouva bientôt au milieu. Mais, à l'instant où il ramassa le ballon, il comprit soudain le danger qu'il courait. Fixant d'un regard tremblant l'abîme qui s'ouvrait sous ses yeux, il eut la vision de sa chute fatale, de sa mort, écrasé sur les rochers. Submergé de terreur, il se mit à hurler : « Au secours ! Au secours ! » Non moins terrifiés, nous criions : « Ike, reviens, reviens ! » Obéissant à nos supplices, il écarta les mains, laissa tomber le ballon dans la faille et se mit à marcher vers nous, lentement, tel un homme traversant une mare bourbeuse. Tandis qu'il titubait dangereusement, les planches érodées et pourrissantes craquèrent brusquement sous ses pieds, et la passerelle se brisa net, coupée en deux. Ikenna dégringola aussitôt dans un déluge de planches et de métal et un hurlement glaçant. Il tombait encore quand, réveillé en sursaut, j'entendis notre mère le réprimander d'avoir risqué sa vie en découchant et en rentrant trempé et malade. J'ai entendu dire un jour que le cœur d'un homme en colère ne bat pas avec panache : il enfle et se dilate comme un ballon, mais finit toujours par se dégonfler. Tel fut le cas pour mon frère. Car, au matin, en entendant sa voix, je me précipitai au salon et je le vis de mes propres yeux, dégoulinant, désemparé, accablé.

À chaque jour qui passait, Ikenna s'éloignait de nous. Je ne le voyais presque plus. Son existence se réduisait à des déplacements

minimaux dans la maison, à une toux souvent exagérée et au bruit du transistor qu'il écoutait si fort que notre mère lui demandait de baisser le son quand elle était là. Parfois, cette première semaine, je l'aperçus alors qu'il sortait, généralement en hâte, sans jamais voir son visage. Mais quelques jours plus tard, je le vis surgir de sa chambre pour regarder un match de foot à la télévision. La nuit précédente, David était tombé malade et avait vomi son dîner. Notre mère était donc restée à la maison pour le soigner au lieu d'aller au marché tenir son étal. Après l'école, tandis qu'elle s'occupait de lui, je regardai le match avec mes frères. Ikenna, qui ne pouvait ni résister à la tentation ni nous chasser de la pièce puisque notre mère était là, se tenait à l'écart, assis à la table du séjour, muet comme un cerf. C'était presque la mi-temps quand notre mère entra dans le salon, un billet de dix nairas à la main, et dit : « Vous deux, allez chercher des médicaments pour David. » Elle n'avait cité personne, mais l'ordre s'adressait apparemment à Ikenna et Boja : en tant qu'aînés, ils étaient toujours chargés des courses. Il y eut un long moment où ni l'un ni l'autre n'esquissa le moindre mouvement. Elle en fut atterrée.

« Maman, tu n'as que moi comme fils ? » répliqua Ikenna en se frottant le menton, où Obembe m'avait dit voir une barbe naissante. Je n'avais rien remarqué, mais je ne l'avais pas contredit. Ikenna venait d'avoir quinze ans, et, à mes yeux, c'était un adulte en âge d'avoir de la barbe. Pourtant, la conscience de son âge s'accompagnait d'une lourde crainte : avec la maturité, il risquait de se couper de nous, d'aller à l'université ou simplement de quitter la maison. Mais cette pensée ne se formulait jamais nettement dans mon esprit, où elle planait tel un trapéziste à la télévision, qui, s'étant élancé pour un salto prodigieux, demeurerait, à la faveur d'un arrêt sur image, suspendu en plein vol, incapable d'achever son tour.

« Quoi ? s'écria ma mère.

– Tu ne peux pas envoyer quelqu'un d'autre ? Pourquoi il faut toujours que ce soit moi ? Je suis fatigué et je n'ai pas envie de ressortir.

– Tu vas y aller avec Boja, que ça te plaise ou non. *Inugo* ? Tu m'entends ? »

Il baissa les yeux dans une méditation rageuse puis, secouant la tête, dit : « C'est bon, je vais y aller si tu insistes, mais il faut que j'y aille seul. »

Il se leva et tendit la main pour prendre le billet, mais elle le dissimula dans son poing. Ikenna recula, décontenancé, hagard. « Allez, donne-moi l'argent et laisse-moi y aller.

– Attends, j'ai une question à te poser. Qu'est-ce qu'il t'a fait, ton frère ? Je veux vraiment le savoir, *vraiment*.

– Rien, s'écria-t-il, rien ! Je vais bien, maman. Je t'en prie, donne-moi l'argent et laisse-moi sortir.

– Je ne parle pas de toi mais de ta relation avec ton frère. Regarde la lèvre de Boja ! » Elle désigna sa bouche presque cicatrisée. « Regarde ce que tu lui as fait ; ce que tu as fait à ton frère de sang...

– Donne-moi l'argent et laisse-moi sortir ! » rugit-il en tendant la main.

Mais elle, imperturbable, poursuivit en couvrant ses paroles dans un combat verbal, un flot de mots qui nous parvint ainsi : « *Nwanne gi ye mu n hulu ego nwa anra ih nhulu ka mu ga ba* – Ton frère *donne-moi* qui a tété *l'argent* les mêmes seins *et laisse-moi* que toi *sortir* !

– Donne-moi l'argent et laisse-moi sortir ! » répéta-t-il encore plus fort, comme exaspéré par chaque mot dont elle avait étouffé les siens, mais elle se contenta de répondre par des soupirs réprobateurs en secouant la tête comme un métronome. « Allez, donne-moi l'argent, je veux y aller seul, dit-il d'une voix plus contenue. Je t'en prie. S'il te plaît, donne-moi l'argent.

– Que la foudre s'abatte sur ta bouche, Ikenna ! *Chinekem eh* ! Mon Dieu ! Depuis quand tu me manques de respect, hein, Ikenna ?

– Qu'est-ce que je t'ai encore fait ? protesta-t-il en trépignant frénétiquement. Qu'est-ce que tu racontes ? Pourquoi tu me cherches toujours des histoires ? Qu'est-ce que je t'ai fait, bonne femme ? Pourquoi tu ne me laisses pas tranquille ? »

Témoins de la scène, nous fûmes tous choqués, autant qu'elle, d'entendre Ikenna la qualifier, elle, *notre mère*, de « bonne femme ».

« Ikenna, c'est toi qui dis ça ? demanda-t-elle d'une voix sourde en pointant l'index sur lui. C'est toi, ce canard qui bat des ailes comme un coq ? C'est toi ? » Mais, tandis qu'elle parlait, il se précipita vers la porte. Elle le regarda l'ouvrir, puis claqua des doigts et éleva la voix : « Attends seulement que ton père téléphone, je lui raconterai ce que tu es devenu. Tu vas voir, attends qu'il revienne. »

Ikenna émit un sifflement puis – en un geste de défi flagrant sans précédent sous notre toit – se rua hors de la maison en claquant la

porte de toutes ses forces. Comme pour expliciter ce qui venait de se produire, un automobiliste se mit à klaxonner comme un fou pendant un temps interminable ; lorsque, enfin, le vacarme prit fin, il continua de résonner dans ma tête, soulignant l'énormité de la transgression d'Ikenna. Notre mère se laissa choir dans un fauteuil, le cœur serré par le choc et la colère, en marmonnant d'un ton désespéré, les mains croisées sur sa poitrine.

« Ikenna a poussé, il lui a poussé des cornes. »

Je fus ému de la voir dans une telle détresse. On aurait dit qu'une partie de son corps, qu'elle était habituée à toucher, se hérissait soudain d'épines, et que la moindre tentative pour l'effleurer provoquait des saignements.

« Maman, lui dit Obembe.

– Eh, Nnam – ô mon père, répondit-elle.

– Donne-moi l'argent. Je peux aller chercher les médicaments, et Ben peut m'accompagner. Je n'ai pas peur. »

Elle leva les yeux, hocha la tête, son regard s'éclairant d'un sourire.

« Merci, Obe. Mais il fait nuit. C'est Boja qui va aller avec toi. Faites bien attention, tous les deux.

– Moi aussi, je vais y aller, dis-je en me levant pour m'habiller.

– Non, Ben, reste ici avec moi. Deux, ça suffit. »

Dans l'état d'esprit qui est devenu le mien après l'effondrement de nos vies, je repense souvent à cette phrase : « Deux, ça suffit », comme à un présage de ce qui allait s'abattre sur notre famille quelques semaines plus tard. Je me rassis à côté d'eux et méditai sur la métamorphose d'Ikenna. Je ne l'avais jamais vu être insolent envers notre mère, qu'il aimait profondément. De nous tous, c'était lui qui lui ressemblait le plus. Il avait hérité de sa couleur de fourmilière tropicale. Dans cette région de l'Afrique, les femmes mariées étaient souvent désignées du nom de leur premier-né. C'est pourquoi on appelait indifféremment notre mère Mama Ike ou Adaku. C'était Ikenna qui avait joui des premières attentions maternelles. C'était dans son berceau que nous avions tous dormi après lui. Nous avions hérité de sa corbeille de médicaments et de ses vêtements d'enfant. Par le passé, il avait toujours pris le parti de notre mère contre tout le monde, y compris notre père. Parfois, quand nous lui désobéissions à elle, il nous punissait avant même qu'elle n'intervienne. C'était leur

complicité qui rassurait notre père : même en son absence, nous serions bien élevés. Et le creux à l'annulaire droit de notre père était la cicatrice d'une morsure d'Ikenna. Des années avant ma naissance, notre père avait frappé sa femme dans un accès de colère. Ikenna avait fondu sur lui et lui avait mordu le doigt, mettant aussitôt un terme à la dispute.

La métamorphose

Ikenna subissait une métamorphose :

Une transformation radicale qui s'aggravait jour après jour. Il se coupa complètement de nous. Mais il avait beau devenir inaccessible, il se mit à laisser dans la maison des traces dévastatrices, sous la forme de gestes qui auraient un effet durable sur nos vies. L'un de ces incidents survint au début de la semaine qui suivit l'altercation avec notre mère. Comme c'était un jour de réunion parents-professeurs, les cours s'étaient terminés plus tôt. Ikenna s'isola dans sa chambre tandis que dans la nôtre, Boja, Obembe et moi jouions aux cartes. Il faisait particulièrement chaud et nous étions torse nu, avachis sur la moquette. Le volet de bois était maintenu grand ouvert par un caillou pour laisser entrer l'air. En entendant la porte de sa chambre s'ouvrir et se refermer, Boja dit : « Tiens, voilà Ike qui sort. »

Puis, après un silence, nous entendîmes s'ouvrir et se refermer la double porte du salon. Nous n'avions pas vu Ikenna depuis deux jours car il était rarement à la maison, et, quand il y était, il restait dans sa chambre, et, quand il était dans sa chambre, personne, pas même Boja qui la partageait avec lui, n'osait y pénétrer. Boja gardait ses distances depuis leur bagarre, à la demande de notre mère, en attendant que notre père rentre exorciser les mauvais esprits qui possédaient Ikenna. Boja passait donc son temps avec nous, et n'accédait à sa chambre que lorsqu'il était certain, comme dans ce cas, de ne pas y trouver Ikenna. Il se leva prestement pour aller y chercher quelques affaires dont il avait besoin tandis que nous attendions son retour pour reprendre la partie. À peine était-il sorti qu'on l'entendit s'écrier : « *Mogbe !* » – une lamentation yoruba. Nous nous ruâmes au-dehors et il se mit à hurler :

« Le calendrier M. K. O. ! Le calendrier M. K. O. !

– Quoi ? Quoi ? » Nous nous précipitâmes dans la chambre et nous eûmes la réponse.

Notre précieux calendrier M. K. O. était calciné et méticuleusement réduit en miettes. N'en croyant pas mes yeux, je jetai un coup d'œil au mur où il était accroché depuis toujours : alors je vis un carré blanc et vide, la surface plus propre, plus brillante, presque laquée, aux bords légèrement tachés par les marques de scotch. Je fus horrifié par ce spectacle ; c'était inconcevable, car le calendrier M. K. O. n'était pas un calendrier comme les autres. L'avoir obtenu était notre plus grand exploit, et nous ne nous lassions pas d'en célébrer la légende. C'était à la mi-mars 1993, dans l'effervescence de la campagne présidentielle. Un matin, nous étions arrivés à l'école alors que la cloche lançait ses dernières notes, et nous nous étions joints en hâte à la foule d'élèves bavards qui s'assemblait dans la cour par classes, en rangs ordonnés, pour l'appel du matin. Je me mis dans les rangs de la maternelle, Obembe dans ceux du CP, Boja dans ceux du CM1 et Ikenna dans ceux du CM2 – l'avant-dernière colonne avant la clôture. Une fois les colonnes constituées, le rituel commença. Les élèves chantèrent les cantiques du matin, récitèrent le « Notre Père » puis chantèrent l'hymne nigérian. Alors, M. Lawrence, le professeur principal, monta à la tribune, ouvrit l'énorme registre de présence, et, aidé d'un mégaphone, se mit à faire l'appel. Chaque fois qu'il prononçait le nom et prénoms d'un élève, ce dernier criait : « Présent, monsieur ! » en levant la main. Il recensait ainsi les quatre cents élèves de l'école. Lorsque, parvenu à la liste des CM1, il appela le premier nom : « Bojanonimeokpu Alfred Agwu », les élèves éclatèrent de rire.

« Dans la face de vos pères ! » s'écria Boja en levant les deux mains, doigts écartés, pour leur faire le signe du *waka*, insulte et malédiction.

Ce geste effaça tous les rires parmi la foule d'élèves qui ne bronchèrent plus, ne prononcèrent plus un mot hormis quelques murmures qui bientôt s'éteignirent. Même le redouté M. Lawrence, seule personne de ma connaissance qui surpassât en sévérité les raclées de notre père, et d'ailleurs rarement vu sans son martinet, parut hébété et momentanément paralysé. Ce matin-là, Boja était déjà en colère avant même de venir en classe. Dès son réveil, il avait été humilié que notre père lui demande d'aérer le matelas qu'il avait

mouillé dans son sommeil. C'est peut-être cela qui provoqua sa réaction quand M. Lawrence prononça son nom ; car il était courant que les élèves rient en entendant M. Lawrence, un Yoruba, écorcher le nom igbo dont Boja était le diminutif. Conscient des limites du professeur, Boja s'était habitué à ses homophonies approximatives, qui, selon son humeur, allaient de l'exaspérant – « Bojanonokwu » – à l'hilarant – « Bojanolooku » –, et que Boja lui-même répétait volontiers, se proclamant si redoutable que son nom ne pouvait pas être prononcé par n'importe qui, au même titre que le nom d'un dieu. Boja avait souvent joui de ces instants, et, jusqu'à ce jour, ne s'en était jamais plaint.

La directrice monta à la tribune et M. Lawrence, décontenancé, lui laissa la place et lui tendit le mégaphone, qui émit un crissement strident et prolongé.

« Qui a prononcé ces paroles dans l'enceinte de l'école maternelle et primaire Omotayo, une institution chrétienne respectée, bâtie et fondée sur la parole de Dieu ? » demanda-t-elle.

Je fus saisi de crainte à l'idée du châtiment que Boja n'allait pas tarder à recevoir : peut-être serait-il fouetté à la tribune, ou condamné aux « travaux forcés », qui impliquaient de balayer tous les sols de l'école ou de désherber les haies du terrain à mains nues. Je tentai de croiser le regard d'Obembe, à deux rangs de distance, mais il ne quittait pas Boja des yeux.

« J'ai posé une question : qui ? rugit de nouveau la principale.

– Moi, m'dame, répondit une voix familière.

– Et qui es-tu ? demanda-t-elle en baissant d'un ton.

– Boja. »

Il y eut un bref silence, après quoi la principale prononça un « Viens ici » bien distinct dans le mégaphone. Alors que Boja sortait des rangs pour rejoindre la tribune, Ikenna se précipita pour se planter devant lui et s'écria de toutes ses forces : « Non, m'dame, c'est injuste ! Qu'est-ce qu'il a fait ? Hein ? Si vous devez le punir, alors punissez aussi tous ceux qui se sont moqués de lui. De quel droit ils rient et se moquent de lui ? »

Le silence qui suivit cet éclat audacieux, la double rébellion d'Ikenna et de Boja, fut empreint d'une dimension presque mystique. Le mégaphone que tenait la principale se mit à trembler convulsivement puis tomba au sol dans un sifflement assourdissant.

Elle le ramassa, le déposa sur la tribune et recula.

« En fait, reprit la voix d'Ikenna, couvrant le bruit d'une colonie d'oiseaux qui planaient vers les collines, c'est injuste. On préfère quitter cette école qu'être punis injustement. On va tous partir, mes frères et moi. Et tout de suite. Il y a de meilleures écoles où on recevra une meilleure éducation occidentale. Et vous n'aurez plus les gros sous de papa. »

Je revois, dans le miroir étincelant de ma mémoire, les jambes titubantes de M. Lawrence qui tendait la main vers son fouet, et le geste de la principale pour le retenir. D'ailleurs, même si elle l'avait laissé faire, il n'aurait pas pu rattraper Ikenna et Boja ; ils fendaient déjà les rangs des élèves qui s'écartaient doucement à leur passage et qui, comme les enseignants, semblaient pétrifiés de terreur. Nos aînés nous prirent par la main, Obembe et moi, et notre quatuor s'enfuit en courant.

Nous ne pouvions pas rentrer directement à la maison car notre mère venait d'accoucher de David et était encore convalescente. Ikenna dit qu'elle s'inquiéterait si elle nous voyait revenir moins d'une heure après être partis en classe. Nous traînâmes dans une impasse désertée et envahie d'herbes, pleine de pancartes disant *Ce terrain appartient à Untel, accès interdit*. Nous nous arrê tâmes devant la façade d'une maison inachevée et abandonnée. Parmi des piles de briques, des pyramides de sable friables parsemées de ce qui semblait être des crottes de chien. Nous pénétrâmes dans cette ruine pour nous asseoir sur un carré de sol dallé et surmonté d'un toit – d'après Obembe, le futur salon. « Vous auriez dû voir la tête que faisait la fille de la principale ! » dit Boja. Nous nous moquâmes des profs et des élèves en exultant de notre exploit, en exagérant les scènes pour qu'elles ressemblent à un film.

Nous en parlions depuis environ une demi-heure quand notre attention fut soudain attirée par un bruit qui montait au loin. Nous vîmes un camion Bedford approcher lentement. Il était couvert d'affiches à l'effigie du chef M. K. O. Abiola, le candidat du SDP, le Parti social-démocrate, à l'élection présidentielle. Des gens massés sur le plateau du camion reprenaient en chœur une chanson omniprésente à la télévision publique pendant cette période : celle qui célébrait M. K. O. comme « le Boss ». Les passagers chantaient, tambourinaient, et deux d'entre eux – des hommes en tee-shirt blanc à l'effigie de

M. K. O. – jouaient même de la trompette. Dans toute la rue, des curieux sortaient des maisons, des ateliers, des boutiques, ou guettaient derrière leurs fenêtres. À mesure que le camion progressait, des passagers en descendaient pour distribuer des affiches. Ikenna, qui s'était avancé à leur rencontre tandis que nous restions en retrait, eut droit à une petite affiche ornée du visage souriant de M. K. O. flanqué d'un cheval blanc, et du slogan *Espoir 93 : Adieu la pauvreté* qui descendait en cascade vers le coin inférieur droit.

« Et si on les suivait pour voir M. K. O. ? dit soudain Boja. S'il est élu, on pourra se vanter d'avoir rencontré le président du Nigeria !

– Ah ! c'est vrai, réfléchit Ikenna, mais si on les accompagne en uniforme d'écolier, ils risquent de nous chasser. Ils savent très bien qu'il est trop tôt pour que les cours soient terminés.

– S'ils nous font la remarque, on peut toujours leur dire qu'on a quitté l'école pour les voir, répliqua Boja.

– Oui, oui, convint Ikenna, ils ne nous en respecteront que davantage.

– Et si on les suivait de loin, de carrefour en carrefour ? suggéra Boja qui, encouragé par le hochement de tête d'Ikenna, poursuivit : Comme ça, on n'aura pas de problèmes et on pourra quand même voir M. K. O. »

L'idée s'imposa. Nous traversâmes le carrefour, contournâmes une grande église et un lotissement où vivaient des gens du Nord. Des relents âcres planaient sur le virage où se trouvait le grand abattoir. En passant, nous entendîmes les hachoirs frapper des planches et trancher des os, en un crescendo qui rivalisait avec les voix des bouchers et des clients. Devant le portail, deux hommes agenouillés se prosternaient sur un tapis de prière. Un troisième, à quelques mètres, faisait ses ablutions avec l'eau d'une petite bouilloire en plastique. Nous passâmes sur l'autre trottoir, dans notre quartier, et nous vîmes un couple devant notre portail. Leurs yeux étaient fixés sur un livre que la femme tenait à la main. Nous nous hâtâmes de les dépasser, en jetant des regards furtifs à la ronde pour vérifier qu'aucun voisin ne nous avait repérés ; mais la rue semblait déserte. Nous atteignîmes une petite église bâtie en teck, au toit de zinc, dont tout un mur offrait une fresque détaillée représentant Jésus et un nimbe autour de sa couronne d'épines. Des gouttes de sang perlaient d'un trou dans sa poitrine mais restaient en suspens sous ses côtes bien visibles. Un

lézard traversait ce chapelet de sang, la queue dressée, éclipant de son corps infect la poitrine percée. Des vêtements pendaient aux portes ouvertes des boutiques devant lesquelles se dressaient des tables branlantes couvertes de tomates, de canettes de soda, de paquets de corn-flakes, de boîtes de lait en poudre et autres marchandises. En face de l'église, un marché se déployait sur un immense terrain. Le cortège se frayait un chemin étroit entre des récifs de passants, d'étals et de boutiques, et l'avancée lourde des camions attirait la clientèle. Dans tout le marché, une masse boursouflée d'humanité grouillait comme une tribu d'asticots. Dans notre progression laborieuse, Obembe faillit perdre sa sandale. Un gros godillot d'homme s'était abattu sur sa bride, qui cassa lorsque Obembe dégagea son pied d'un coup sec. Du coup, la sandale n'était plus guère qu'une tong, et il dut traîner les pieds tandis que nous émergions sur une route carrossable en pente.

À peine l'avions-nous empruntée qu'il s'immobilisa, mit la main à l'oreille et s'écria frénétiquement : « Écoutez, écoutez.

– Écouter quoi ? » demanda Ikenna.

C'est alors que j'entendis un bruit semblable à celui du cortège, mais plus proche et plus tangible cette fois.

« Écoute », dit sèchement Obembe en scrutant les cieux. Puis, brusquement, il s'exclama : « *Un hélicote ! Un hélicoteur !*

– Hé-li-cop-tère », corrigea Boja, d'une voix qui parut nasillarde car il avait encore les yeux fixés vers le ciel.

La vision complète de l'hélicoptère s'offrait enfin à nous, descendant peu à peu au niveau des maisons à étage. Il était peint en vert et blanc, les couleurs du drapeau nigérian, et orné sur le flanc, dans un médaillon ovale, d'un cheval blanc prêt à bondir. Deux hommes agitant de petits drapeaux étaient assis à la porte de la cabine, ils masquaient partiellement un homme en uniforme de policier et un autre vêtu d'une *agbada* bleu océan étincelante, le costume traditionnel yoruba. Tout le quartier bourdonnait du cri : « M. K. O. Abiola ! » Les voitures klaxonnaient, les deux-roues faisaient rugir leur moteur tandis qu'une foule compacte s'amassait au loin.

« M. K. O. ! s'époumona Ikenna. C'est M. K. O. qui est dans l'hélicoptère ! »

Il m'entraîna en courant dans la direction où l'engin allait certainement atterrir. De fait, nous le vîmes se poser juste devant une

superbe villa ceinte d'une rangée d'arbres et d'une clôture barbelée de trois mètres de haut, sans doute la demeure d'un politicien influent. C'était bien plus près que nous ne l'avions imaginé et nous constatâmes avec surprise que, hormis les assistants et un dignitaire local qui attendaient M. K. O. devant le portail, nous étions les premiers sur les lieux. Nous étions arrivés en chantant l'une des chansons de sa campagne mais nous tûmes pour regarder atterrir l'hélicoptère, dont les pales tourbillonnantes soulevaient un nuage de poussière qui dissimula la descente de M. K. O. et de sa femme Kudirat. Une fois la poussière dissipée, nous vîmes que tous deux portaient un costume traditionnel chatoyant. Une foule se rassembla, et des gardes, en uniforme et en civil, formèrent une barrière humaine pour la contenir. Les gens gloussaient, l'acclamaient et scandaient son nom, et le Boss les salua de la main. Au milieu de cette scène, Ikenna entonna un cantique que nous avions remixé à notre sauce pour apaiser notre mère chaque fois qu'elle était en colère contre nous, en remplaçant dans les paroles « Dieu » par « Maman ». Mais cette fois, Ikenna remplaça « Maman » par « M. K. O. », et nous reprîmes la chanson en chœur, à pleins poumons :

*M. K. O., ta beauté est indicible,
Tu es la merveille des merveilles.
Miracle entre les créatures,
Comme jamais on n'en vit de pareil.
Qui peut atteindre ta sagesse infinie ?
Qui peut sonder ton amour sans mesure ?
M. K. O., ta beauté est indicible,
Ta majesté trône au plus haut des cieux.*

Nous la reprenions *da capo* quand M. K. O. fit signe à ses assistants de nous laisser approcher. Surexcités, nous fendîmes la foule et nous retrouvâmes devant lui. Quand il souriait, ses yeux donnaient à son visage un surcroît de grâce. Il devint soudain quelqu'un de réel : non plus seulement une figure confinée au petit écran et aux pages des journaux, mais une personne aussi normale que notre père ou que Boja, ou même qu'Igbafe et mes camarades. Cette révélation m'emplit d'une brusque terreur. Je cessai de chanter, mon regard délaissa ses traits rayonnants pour se fixer sur ses chaussures brillantes de cirage.

Elles étaient ornées d'une tête sculptée en métal qui ressemblait à la Méduse dans le film préféré de Boja, *Le Choc des Titans*. Ikenna m'expliquerait plus tard qu'en cirant les chaussures de notre père il avait découvert une paire ornée d'une boucle semblable. Il épela le nom qu'il n'arrivait pas à prononcer : V-e-r-s-a-c-e.

« Comment vous appelez-vous ? demanda M. K. O.

– Moi, c'est Ikenna Agwu. Et voici mes frères : Benjamin, Boja et Obembe.

– Ah, Benjamin, dit le Boss avec un grand sourire. C'est le prénom de mon grand-père. »

Sa femme, également vêtue d'un boubou, et qui tenait un sac à main en verni, se pencha vers moi pour me caresser la tête comme si j'étais un chien au pelage épais. Je sentis du métal effleurer mon cuir chevelu. Quand elle retira sa main, je remarquai qu'elle avait une bague à chaque doigt ou presque. M. K. O. leva la main pour saluer la foule massive désormais rassemblée aux environs, qui scandait son slogan de campagne : « Espoir 93 ! Espoir 93 ! » Il répéta sur tous les tons le mot yoruba *awon*, « ces petits », en tentant de se faire entendre.

Lorsque le slogan reflua pour laisser place à un relatif silence, M. K. O. brandit le poing et cria : « *Awon omo yi nipe M. K. O. lewa ju gbogbo nkan lo.* »

La foule réagit par des acclamations déchaînées ; beaucoup sifflaient entre leurs doigts. Il baissa les yeux sur nous en attendant qu'ils se taisent, puis reprit en anglais.

« Dans toute ma carrière politique à ce jour, personne ne m'a jamais dit ça, pas même mes femmes... » La foule l'interrompit par un rugissement de rire. « Non, personne ne m'a jamais dit que j'étais d'une beauté indicible – *pe mo le wa ju gbogbo nka lo.* »

Le chœur d'acclamations reprit tandis qu'il me passait la main sur l'épaule.

« Ils m'appellent la merveille des merveilles. »

Le public couvrit ses mots d'un tonnerre d'applaudissements, de sifflements encore plus stridents.

« Ils disent qu'ils n'ont jamais rien vu de pareil. »

L'auditoire réagit de plus belle, et, lorsqu'il s'apaisa, M. K. O. – de son cri le plus percutant – éclata : « La république fédérale du Nigeria n'a jamais rien vu de pareil ! »

La foule accapara l'espace sonore pendant un temps infini puis,

enfin, le laissa reprendre la parole ; mais cette fois, ce fut à nous qu'il s'adressa.

« Vous allez faire quelque chose pour moi, vous tous, dit-il en nous englobant d'un geste de l'index. Vous allez faire une photo avec moi. On s'en servira pour notre campagne. »

Nous hochâmes la tête, et Ikenna dit : « Bien, monsieur.

– Oya, mettez-vous autour de moi. »

Il fit signe à l'un de ses assistants, un costaud en costume marron cintré et cravate rouge. L'homme s'approcha, se pencha vers lui et lui chuchota à l'oreille une phrase d'où seul émergea le mot *photographe*. En un instant surgit un homme fort élégant en chemise bleue et cravate, avec, sur la poitrine, un appareil suspendu à une sangle noire exhibant en relief le mot *NIKON*. D'autres assistants s'efforcèrent de contenir la foule pendant que M. K. O. nous abandonnait un instant pour serrer la main de son hôte, le politicien qui, resté à proximité, attendait une telle salutation. Puis M. K. O. se retourna vers nous. « Vous êtes prêts ?

– Oui, monsieur, répondit-on en chœur.

– Bien. Je vais me mettre au milieu et vous deux » – il désigna Ikenna et moi – « vous allez venir ici. » Nous nous plaçâmes à sa droite, Obembe et Boja à sa gauche. « Très bien, très bien », marmonna-t-il.

Le photographe, un genou à terre et l'autre plié, fit le point jusqu'à ce qu'un flash aveuglant illumine nos visages l'espace d'un battement de cœur. M. K. O. applaudit, la foule l'imita en l'acclamant.

« Merci, Benjamin, Obembe, Ikenna », dit M. K. O. en nous désignant tour à tour. Parvenu à Boja, il s'interrompt, dérouté, ce qui poussa Boja à lui souffler son nom. M. K. O. le répéta en laissant traîner les syllabes : « Bo-ja. »

« Waou ! s'exclama-t-il en riant. Ça ressemble à *Mo ja*. En yoruba, ça veut dire "Je me suis battu". Tu te bats ? »

Boja secoua la tête.

« Bien, murmura-t-il. Ne commence pas. » Il agita l'index. « C'est mal de se battre. Comment s'appelle votre école ?

– L'école maternelle et primaire Omotayo, à Akure, fis-je du ton chantonnant qu'on nous avait enseigné pour répondre à cette question.

– Bien. Merci, Ben. » Il leva la tête en direction de la foule.

« Mesdames et messieurs, ces quatre garçons de la même famille vont à présent recevoir une bourse de l'état-major de campagne de Moshood Kashimawo Olawale Abiola. »

Sous les applaudissements, il plongea la main dans la grande poche de son *agbada* et donna à Ikenna une liasse de nairas. « Tenez, lui dit-il en tirant par le bras l'un de ses assistants. Voici Richard, qui va vous ramener chez vous et remettre l'argent à vos parents. Et il prendra vos noms et adresse.

– Merci, monsieur ! » Le cri fut unanime, pratiquement à l'unisson, mais il ne parut pas nous entendre. Il se dirigeait déjà vers la grande villa avec ses assistants et ses hôtes, se retournant de temps en temps pour saluer la foule.

Nous suivîmes Richard jusqu'à une Mercedes noire garée en face, et il nous conduisit à la maison. À dater de ce jour, nous nous enorgueillîmes de faire partie des troupes de M. K. O. Un matin, pendant l'appel, on nous fit monter tous les quatre à la tribune et nous fûmes applaudis après que la principale, qui semblait avoir oublié ou pardonné l'incident à l'origine de notre rencontre fortuite avec M. K. O., eut prononcé un long discours sur l'importance de faire bonne impression, d'être « de bons ambassadeurs de l'école ». Puis elle annonça, sous des applaudissements plus nourris encore, que notre père, M. Agwu, n'aurait plus à payer nos frais d'inscription.

Outre ces bénéfices évidents – la gloire dont nous jouissions dans notre quartier et au-delà, le soulagement financier et la joie de notre père –, le calendrier M. K. O. incarnait quelque chose de plus vaste. C'était pour nous un insigne, la preuve de notre affiliation à un homme que presque tout l'ouest du pays s'attendait à voir devenir le prochain président du Nigeria. Ce calendrier renfermait tout notre espoir en l'avenir, car nous étions convaincus d'être les enfants d'Espoir 93, les alliés de M. K. O. Ikenna croyait dur comme fer que, une fois M. K. O. élu, nous pourrions nous rendre à Abuja et être admis au palais présidentiel sur simple présentation du calendrier. Que M. K. O. nous donnerait des postes de pouvoir et qu'un jour l'un de nous deviendrait à son tour président du Nigeria. Nous étions tous persuadés qu'il en serait ainsi, et nous placions tous nos espoirs dans ce calendrier, ce calendrier qu'Ikenna venait de détruire.

Lorsque la métamorphose d'Ikenna prit un tour cataclysmique au

point de menacer la sérénité de notre existence, notre mère chercha désespérément une solution. Elle questionna. Elle pria. Elle mit en garde. En vain. Il semblait de plus en plus certain que l'Ikenna qui avait été notre frère avait été enfermé dans une boîte hermétique et jeté à la mer. Mais le jour où le glorieux calendrier fut détruit, notre mère en fut indiciblement bouleversée. Ce soir-là, lorsqu'elle rentra de son travail, Boja, resté longtemps assis au milieu des fragments déchirés et calcinés, en larmes, lui tendit ces vestiges du calendrier qu'il avait rassemblés dans une feuille de papier blanc en disant : « Tiens, maman, voilà tout ce qui reste de notre calendrier M. K. O. »

Notre mère, incrédule, commença par se rendre dans la chambre et y découvrit le mur dénudé ; alors seulement elle défroissa le papier qu'elle tenait à la main. Elle s'assit sur la chaise appuyée contre le réfrigérateur bourdonnant. Elle savait, comme nous, que nous n'avions reçu que deux exemplaires du calendrier, et que notre père avait donné l'autre de bon cœur à la principale de notre école, qui l'avait accroché dans son bureau lorsque les assistants du Boss M. K. O. Abiola lui avaient versé notre bourse.

« Mais qu'est-ce qui a pris à Ikenna ? demanda-t-elle. Ce calendrier, il aurait tué pour le protéger, non ? C'est bien à cause de lui qu'il avait frappé Obembe ? » Elle lâcha un chapelet de « *Tufia !* », l'équivalent igbo de « Dieu nous garde », en claquant des doigts au-dessus de sa tête – geste superstitieux destiné à balayer le mal qu'elle percevait dans l'acte de son fils. Elle parlait du jour où Ikenna avait frappé Obembe pour avoir écrasé un moustique sur le calendrier, laissant une tache indélébile – le sang du moustique – sur l'œil gauche de M. K. O.

Elle resta à se demander ce qui était arrivé à Ikenna. Ce qui la troublait, c'est que, jusque-là, il avait été notre frère bien-aimé, l'éclaireur qui avait surgi dans le monde en avant de nous pour nous ouvrir toutes les portes. Il nous guidait, nous protégeait, nous menait de sa torche flamboyante. Et si, parfois, il nous punissait, Obembe et moi, s'il critiquait Boja sur certains points, il nous défendait comme un lion dès qu'un étranger nous attaquait. Je n'imaginais pas vivre sans contact avec lui, sans le voir. Mais c'était exactement ce qui se passait, et, au fil des jours, ce fut comme s'il cherchait délibérément à nous blesser.

En voyant le mur nu, notre mère n'avait rien dit. Elle se contenta

de préparer de l'éba, et de réchauffer la marmite de soupe ogbono de la veille. Après le dîner, elle se retira dans sa chambre, et je crus qu'elle allait dormir. Mais, aux alentours de minuit, elle vint nous trouver, Obembe et moi.

« Réveillez-vous, réveillez-vous », dit-elle en nous tapotant l'épaule.

Je poussai un cri lorsqu'elle me toucha. En ouvrant les paupières, je ne vis que deux yeux bien distincts qui clignaient dans le noir d'encre.

« C'est *moi*, dit-elle, tu m'entends ? C'est moi.

– Oui, maman.

– Chhhhhut... ne crie pas ; tu vas réveiller Nkem. »

Je hochai la tête, et Obembe, qui, pourtant, n'avait pas crié comme moi, hochait la tête à son tour.

« J'ai quelque chose à vous demander, chuchota-t-elle. Vous êtes bien réveillés ? »

Elle me tapota la jambe. En sursautant, je lâchai un « Oui ! » sonore et Obembe me fit écho.

« *Ehen* », murmura-t-elle. Elle semblait sortir d'une longue séance de prières ou de sanglots, sans doute les deux. Quelques jours plus tôt – très précisément quand Ikenna avait refusé d'aller à la pharmacie avec Boja –, j'avais demandé à Obembe pourquoi notre mère pleurait si souvent alors qu'elle n'était plus une enfant, qu'elle avait donc dépassé l'âge des crises de larmes. Il m'avait répondu qu'il n'en savait rien non plus, mais que, selon lui, les femmes avaient tendance à pleurer.

« Écoutez-moi, dit notre mère à présent assise sur notre lit. Je veux que vous me disiez ce qui a causé la brouille entre Ikenna et Boja. Je suis sûre que vous le savez, tous les deux, alors dites-moi... vite, vite.

– Je ne sais pas, maman, fis-je.

– Bien sûr que si, rétorqua-t-elle. Il a bien dû se passer quelque chose, une dispute, une bagarre, sans que je sois au courant. Il y a forcément eu quelque chose. Allez, réfléchissez bien. »

Je hochai la tête et me mis à réfléchir, pour comprendre ce qu'elle voulait savoir.

« Obembe, finit-elle par lancer, confrontée à un mur de silence.

– Oui, maman.

– Dis-moi, dis à ta mère ce qui a causé la brouille entre tes frères. »

Cette fois, elle avait parlé en anglais. Elle resserra son châle sur sa poitrine comme s'il s'était défait, un tic qu'elle avait lorsqu'elle était agitée. « Est-ce qu'ils se sont battus ?

– Non, répondit Obembe.

– C'est vrai, Ben ?

– Oui, c'est vrai, maman.

– *Fa lu ru ogu* ? Est-ce qu'ils se sont disputés ? » demanda-t-elle en repassant à l'igbo.

Nous répondîmes non ; mais le non d'Obembe fut bien long à venir.

« Alors qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-elle après un silence. Dites-moi, *eh*, mes princes, Obembe Igwe, Azikiwe, *gwa nu mu ife me lu nu, biko* mes époux », supplia-t-elle, recourant aux surnoms irrésistibles dont elle nous gratifiait en de tels moments, lorsqu'elle voulait nous soutirer une information. Elle anoblissait Obembe, lui conférait le titre d'igwe, le roi traditionnel. Et elle m'attribuait le nom du premier président indigène du Nigeria, le Dr Nnamdi Azikiwe. Lorsqu'elle employa ces surnoms, Obembe se mit à me fixer du regard – un signe qu'il voulait dissimuler quelque chose mais que, amadoué par notre mère, il était désormais disposé à avouer. Elle avait gagné, et n'eut qu'à répéter ces surnoms pour qu'il crache le morceau. Notre père et elle excellaient à nous sonder. Ils savaient si bien percer le tréfonds de nos âmes lorsqu'ils voulaient nous soutirer une information que nous étions parfois tentés de croire qu'ils connaissaient déjà la réponse et cherchaient simplement une confirmation.

« Maman, lâcha donc aussitôt Obembe, tout a commencé le jour où on a rencontré Abulu au bord de l'Omi-Ala.

– Hein ? Abulu le fou ? » s'écria-t-elle terrifiée en se levant d'un bond.

Obembe ne s'attendait visiblement pas à cette réaction. Effrayé sans doute, il baissa les yeux sur le matelas nu, sans rien dire. Car ce secret était recouvert d'une chape de plomb ; Boja nous avait prévenus de ne jamais le révéler à quiconque lorsque Ikenna avait commencé à tracer entre lui et nous une ligne invisible. « Vous avez bien vu l'effet que ça a eu sur lui, alors fermez vos gueules. » Nous avions compris et accepté, et promis d'effacer ce souvenir de nos mémoires en pratiquant une auto-lobotomie.

« Je t'ai posé une question, reprit notre mère. Abulu, mais lequel ? Le fou ?

– Oui, concéda Obembe dans un souffle, avant de lancer un coup d'œil vers la cloison qui nous séparait de la chambre de nos frères, craignant qu'ils ne l'aient entendu trahir le secret.

– *Chi-neke !* » s'écria notre mère. Et elle se rassit lentement sur le lit, les mains sur la tête. Elle conserva longtemps cet étrange silence, tout juste troublé par ses grincements de dents et ses claquements de langue. « Bon, fit-elle soudain, maintenant, dis-moi, qu'est-ce qui s'est passé quand vous l'avez rencontré ? Tu m'entends, Obembe ? Pour la dernière fois, je te demande ce qui s'est passé au bord du fleuve. »

Obembe hésita encore un instant, terrifié à l'idée d'entamer le récit qu'il avait déjà partiellement révélé. Mais il était trop tard, car notre mère attendait, crispée, les pieds plantés sur la colline comme si elle avait vu un rapace fondre vers son troupeau et qu'elle, la fauconnière, se préparait à l'affrontement. Impossible désormais pour Obembe, même s'il l'avait voulu, de lui résister.

Une bonne semaine avant que la voisine nous surprenne, nous rentrions d'une partie de pêche au bord de l'Omi-Ala avec les autres garçons quand nous vîmes Abulu au bord du sentier sablonneux. Nous parlions des deux gros tilapias que nous avions attrapés (Ikenna soutenait mordicus que l'un des deux était un symphysodon) lorsque, parvenus à la clairière où se trouvaient le manguier et l'Église céleste, Kayode s'écria : « Regardez, il y a un mort sous l'arbre ! Un mort ! un mort ! »

Tout le monde se retourna, et nous vîmes un homme gisant sur un lit de feuilles mortes au pied du manguier, la tête appuyée sur une petite branche cassée encore feuillue. Des mangues de toutes tailles et de toutes couleurs – jaunes, vertes, rouges –, certaines à divers stades de décomposition, jonchaient le sol. Quelques-unes étaient écrabouillées, d'autres grignotées par les oiseaux et pourrissantes. La plante des pieds de l'homme, qui s'offrait à nos regards, était tellement hideuse qu'on aurait cru qu'une mycose y avait gravé des lignes nerveuses, une carte géographique détaillée, colorée par les feuilles mortes qui collaient à chaque crevasse.

« C'est pas un mort, dit calmement Ikenna, c'est lui qui fredonne. Il doit être fou ; c'est comme ça que se comportent les fous. »

Je n'avais pas entendu fredonner jusqu'à ce qu'Ikenna attire notre attention sur ce son.

« Ikenna a raison, dit Solomon. C'est Abulu le fou, celui qui a des visions. » Puis, claquant des doigts, il ajouta : « Je le déteste.

– Ah ! fit Ikenna. Tu es sûr que c'est lui ?

– C'est bien lui, c'est Abulu.

– Je ne l'avais même pas reconnu. »

Je regardai ce fou que Solomon et Ikenna connaissaient donc, mais je ne me rappelai pas l'avoir jamais vu. Bien des fous, des épaves et des mendiants hantaient les rues d'Akure, sans rien avoir de remarquable ni de distinctif. Je trouvais donc étrange que celui-ci ait non seulement une singularité mais un nom, un nom que les gens semblaient connaître. Tandis que nous le regardions, le fou leva les mains et les garda dressées, bizarrement, silencieusement, en un geste sublime qui me frappa de terreur.

« Vous avez vu ça ? » s'écria Boja.

Abulu se mit sur son séant tout en paraissant collé au sol, et scruta le lointain.

« Allez, dit Solomon, il vaut mieux le laisser tranquille et passer notre chemin. Il ne faut pas lui parler. Allons-y. Laissez-le tranquille...

– Non, non, on va l'asticoter un peu, suggéra Boja en se dirigeant vers l'homme. Ce serait dommage de le laisser tranquille alors qu'on peut s'amuser un peu. Écoutez, on pourrait lui faire peur, et...

– Non ! s'exclama Solomon impérieux. Tu es fou ou quoi ? Tu ne sais donc pas qu'il est malfaisant ? Tu ne le connais pas ? »

Solomon parlait encore quand le fou éclata soudain d'un rire tonitruant. Terrifié, Boja sauta prestement en arrière et rejoignit notre groupe. Au même instant, Abulu se leva d'un seul bond acrobatique et prodigieux. Puis il joignit les mains sur sa hanche, enserra ses cuisses et, sans bouger le reste du corps, retomba dans sa position précédente. Impressionnés par cette démonstration gymnique, nous nous mîmes à applaudir et à l'acclamer.

« C'est un surhomme, c'est Superman ! » s'exclama Kayode, et tout le monde éclata de rire.

Nous avions oublié que nous devons rentrer, que la nuit recouvrait lentement l'horizon et que notre mère allait bientôt se demander où nous étions. J'étais excité et fasciné par cet homme étrange. Portant la main à la bouche, je soufflai : « Il ressemble à un

lion !

– Tu compares toujours tout à un animal, Ben, dit Ikenna en secouant la tête comme si ma remarque le contrariait. Non, il ne ressemble à rien, tu m’entends ? C’est juste un fou, un fou. »

Absorbé par la situation, je contemplai cette extraordinaire créature avec toute la concentration dont j’étais capable, jusqu’à en graver le moindre détail dans mon esprit. Il était vêtu de crasse de la tête aux pieds. Lorsqu’il s’était levé d’un bond alerte, il avait emporté avec lui une partie de la crasse, tandis que le reste parsemait le sol. Il avait une cicatrice récente juste en dessous du menton, le dos encroûté de mangues mortes pourrissantes et dégoulinantes, les lèvres sèches et craquelées, la chevelure en broussaille, toute de vrilles tendues qui lui donnaient l’air d’un rasta. Ses dents, presque toutes noircies, comme brûlées, me rappelaient les cracheurs de feu des troupes foraines qui devaient, selon moi, se carboniser les dents. Il était étendu sous nos yeux, complètement nu hormis un bout de haillon qui pendouillait de son épaule jusqu’à sa taille ; son pubis était couvert d’un buisson de poils denses d’où son pénis veiné dépassait mollement comme une ceinture de corde. Il avait les jambes zébrées de varices tendues, prêtes à éclater.

Kayode ramassa une mangue qu’il jeta dans sa direction et, aussitôt, comme s’il s’y attendait, le fou la rattrapa au vol. Tenant le fruit à bout de bras comme s’il contenait une substance acide qu’il devait garder à distance, il se leva lentement. Dans un cri perçant, il la lança si haut et si loin qu’elle aurait pu retomber en plein centre-ville, à trente kilomètres de là. Nous en fûmes estomaqués.

Nous continuâmes à le regarder, muets, pétrifiés, jusqu’à ce qu’enfin Solomon s’avance et dise : « Vous voyez ? Vous voyez ce que je vous ai dit ? Est-ce qu’un homme ordinaire pourrait faire ça ? » Il indiqua la trajectoire de la mangue. « Cet homme est malfaisant. Allez, on va rentrer et le laisser là. Vous n’êtes pas au courant qu’il a tué son frère ? Quoi de pire qu’un homme qui tue son propre frère ? » Il se tira le lobe de l’oreille tel un adulte morigénant un enfant. « Allez, il faut qu’on rentre, et tout de suite !

– Il a raison, dit Ikenna après un instant de réflexion. On devrait rentrer. Regardez, il se fait tard. »

Nous nous mîmes en route, mais Abulu éclata de rire. « Ignorez-le », ordonna Solomon en nous faisant signe d’avancer. Les autres

poursuivirent leur route, mais moi j'en étais incapable, pris d'une crainte soudaine, en entendant la description de Solomon, que cet homme soit assez dangereux pour nous assaillir et nous tuer. Je me retournai, et en voyant qu'il nous suivait ma terreur s'enflamma.

« Courez, courez, m'écriai-je, il va nous tuer !

– Il ne peut pas nous tuer, dit Ikenna en se tournant vivement pour faire face au fou. Il voit bien qu'on est armés.

– Armés de quoi ? demanda Boja.

– De nos hameçons, répliqua sèchement Ikenna. S'il s'approche encore, on va lui déchirer les chairs avec nos hameçons, le tuer comme un poisson, et balancer son corps dans le fleuve. »

Comme dissuadé par cette menace, le fou s'immobilisa, ses mains masquant son visage, et émit des sons étranges. Nous poursuivîmes notre chemin et nous étions à bonne distance lorsque nous entendîmes une voix forte interpeller Ikenna. Nous nous figeâmes aussitôt, ébranlés.

« *Ikena* », répéta la voix avec un accent yoruba qui appuyait sur le *i* et effaçait le second *n*.

Nous regardâmes tout autour de nous, déconcertés, pour voir d'où venait cette voix, mais il n'y avait qu'Abulu en vue. Il se tenait à présent à quelques mètres, les bras croisés.

« *Ikena*, répéta-t-il très fort en s'approchant à tout petits pas.

– Il ne faut pas écouter les prophéties d'Abulu. *O le wu*, c'est dangereux, nous cria Solomon, son yoruba alourdi d'une pointe d'accent d'Oyo. Allez, il faut rentrer. » Il poussa Ikenna en avant. « C'est pas bon d'écouter les prophéties d'Abulu, Ike. Allez, on y va !

– Oui, Ike, renchérit Kayode, c'est une créature du diable, alors que nous, on est de bons chrétiens. »

Pendant un instant, tout le monde attendit Ikenna, dont les yeux étaient rivés sur le fou. Sans se retourner vers nous, il secoua la tête et s'écria : « Non !

– Comment ça, non ? demanda Solomon. Enfin, tu ne connais pas Abulu ? » Il agrippa Ikenna par son vieux tee-shirt vantant une plage des Bahamas, mais Ikenna se dégagea brutalement, lui laissant un bout de tissu dans la main.

« Laissez-moi tranquille, dit-il. Je ne veux pas partir. Il m'appelle par mon nom. *Il m'appelle par mon nom*. D'où il connaît mon nom ? Comment... Comment il peut m'appeler par mon nom ?

– Peut-être qu’il a entendu l’un de nous le prononcer, rétorqua Solomon, rivalisant de fermeté et de volume.

– Non, c’est impossible, cria Ikenna. Il n’a entendu personne prononcer mon nom. »

À peine avait-il achevé sa phrase que, d’une voix plus douce, plus enjôleuse, Abulu répéta : « *Ikena*. » Puis le fou leva les mains et entonna bruyamment une chanson que j’avais entendue dans la bouche des gens du quartier sans savoir d’où elle venait ni ce qu’elle voulait dire, et qui s’intitulait « Le Semeur de plantes ».

Tout le monde, même Solomon, écouta quelque temps son chant exalté. Puis, secouant la tête, Solomon ramassa son hameçon, jeta par terre le morceau de tee-shirt d’Ikenna et lui dit : « Reste si tu veux, tes frères aussi, mais moi je m’en vais. »

Il tourna les talons et Kayode le suivit. Le regard d’Igbafe, dont l’indécision était flagrante, zigzagua entre nous et le duo qui s’éloignait. Enfin il partit d’un pas lent ; au bout d’une centaine de mètres, il se mit à courir.

Lorsque je les perdis de vue, Abulu avait cessé de chanter et recommencé à scander le nom d’Ikenna. Après l’avoir répété un bon millier de fois, il leva les yeux au ciel, tendit les mains et cria : « *Ikena*, tu seras entravé comme un oiseau le jour où tu mourras », tout en se couvrant les yeux pour mimer l’aveuglement.

« *Ikena*, tu seras muet », et il se boucha les oreilles.

« *Ikena*, tu seras infirme », et il écarta les jambes et joignit les paumes en geste d’imploration divine. Puis ses genoux se heurtèrent et il tomba à la renverse dans la poussière comme s’il avait les rotules brisées.

Lorsqu’il dit : « Ta langue sortira de ta bouche comme une bête affamée et ne rentrera plus dans ta bouche », il tira la langue et la tordit vers la commissure de ses lèvres.

« *Ikena*, tu lèveras les mains pour agripper l’air, mais tu n’en seras pas capable. *Ikena*, ce jour-là tu ouvriras la bouche pour parler » – le fou ouvrit la bouche et poussa un *ah*, *ah* suffoqué – « mais les mots gèleront dans ta bouche. »

Tandis qu’il parlait, le vacarme d’un avion qui passait dans le ciel étouffa sa voix, réduite d’abord à un geignement désespéré, puis, à mesure que l’avion se rapprochait, avala le reste de ses paroles comme un boa. La dernière affirmation que nous entendîmes de lui, « *Ikena*, tu

nageras dans un fleuve de rouge mais tu n'en ressortiras jamais. Ta vie... », fut à peine audible. Le vrombissement et les cris des enfants du quartier acclamant l'avion firent basculer le soir dans une brume dissonante. Abulu lança vers le ciel un regard d'égarement hystérique. Puis, comme saisi de furie, il reprit d'une voix plus forte, réduite au murmure par le bruit de l'avion. Quand ce dernier s'atténua enfin, nous l'entendîmes tous dire : « *Ikena*, tu mourras comme meurent les coqs. »

Abulu se tut, son visage s'illumina de soulagement. Puis il agita une main dans l'air comme s'il griffonnait quelque chose, d'une plume invisible, sur un papier ou un livre suspendu. Quand il eut terminé, il s'éloigna en chantant et en tapant des mains.

Nous regardions son échine se balancer d'avant en arrière tandis qu'il chantait et dansait, et les paroles de sa chanson retombaient lourdement sur nous comme de la poussière portée par le vent.

~~À~~~~fin~~~~fi~~~~le~~~~ye~~~~ko~~ ne peut pas souffler
~~san~~~~k~~~~e~~~~f~~~~i~~~~g~~~~i~~~~n~~~~d~~~~e~~ les arbres,
~~Ou~~~~un~~~~k~~~~e~~~~p~~~~h~~~~e~~~~r~~~~u~~~~m~~~~e~~ ne peut masquer le clair
~~de~~~~k~~~~u~~~~n~~~~e~~~~f~~~~a~~~~s~~~~e~~ d'un drap,
Oh, ~~p~~~~è~~~~r~~~~e~~ ~~d~~~~e~~ l'armée
~~d~~~~e~~~~n~~~~t~~~~i~~ ~~j~~~~a~~~~c~~~~q~~~~u~~~~i~~~~s~~~~o~~~~n~~~~t~~~~o~~~~f~~~~a~~~~n~~~~e~~,
~~E~~~~f~~~~é~~~~u~~~~'~~~~o~~~~m~~~~p~~~~h~~~~r~~~~e~~, de déchirer les
~~e~~~~j~~~~e~~~~k~~~~i~~~~e~~~~j~~~~e~~ de verser la pluie
~~K~~~~o~~~~u~~~~r~~~~a~~~~t~~~~i~~~~e~~~~s~~~~o~~~~p~~~~l~~~~a~~~~n~~~~t~~~~e~~s
~~q~~~~u~~~~i~~~~n~~~~i~~~~s~~~~e~~~~s~~~~o~~~~n~~~~t~~~~e~~s puissent vivre
~~M~~~~u~~~~i~~~~l~~~~e~~~~s~~~~o~~~~i~~~~s~~~~o~~~~n~~~~s~~~~o~~~~n~~~~t~~~~e~~s pour que
~~k~~~~i~~~~e~~~~s~~~~o~~~~n~~~~t~~~~e~~~~s~~~~o~~~~n~~~~t~~~~e~~~~s~~~~o~~~~n~~~~t~~~~e~~~~s~~
~~K~~~~i~~~~q~~~~u~~~~i~~~~n~~~~i~~~~s~~~~o~~~~n~~~~t~~~~e~~~~s~~~~o~~~~n~~~~t~~~~e~~~~s~~~~o~~~~n~~~~t~~~~e~~~~s~~
leurs fruits.

Le fou continua de chanter en s'éloignant jusqu'à ce que sa voix se perde, avec tout son bagage physique – sa présence, son odeur, son ombre cramponnée à l'arbre et au sol, son corps. Quand il fut hors de vue, je remarquai que la nuit était descendue lourdement autour de nous, couvrant le toit du monde d'un dais crépusculaire, et que, en un clin d'œil, semblait-il, elle avait transformé les oiseaux nichés dans le manguier et les buissons d'esan qui proliféraient alentour en objets noirs qui filaient sous nos yeux, imperceptibles. Même le drapeau nigérian flottant sur le commissariat à deux cents mètres s'était assombri, et les collines lointaines se fondaient dans la pénombre

comme s'il n'y avait plus de cloison entre le ciel et la terre.

Alors nous rentrâmes, meurtris et vaincus comme après un combat inégal, tandis que le monde autour de nous continuait de tourner, le mécanisme des choses inaltéré, sans rien pour suggérer qu'un événement lourd de conséquences nous était arrivé. Car la rue était vivante, animée de la cacophonie nocturne des vendeurs ambulants aux étals éclairés par des lanternes et des bougies, et des passants dont les ombres élaboussaient le sol, les murs, les arbres, les maisons, semblables à des fresques grandeur nature. Un Hausa en costume traditionnel du Nord, debout derrière une cahute de bois couverte de bâches, retournait des brochettes dans un récipient métallique au-dessus d'un feu de charbon d'où s'élevait une épaisse fumée noire. De l'autre côté du canal d'égout, deux femmes, assises sur un banc, faisaient griller du maïs à même le sol.

Nous n'étions plus qu'à un jet de pierre de la maison quand Ikenna s'immobilisa et nous barra la route : il se tenait devant nous, réduit à une silhouette. « Est-ce que l'un de vous a entendu ce qu'il a dit quand l'avion passait ? demanda-t-il d'une voix tremblante mais mesurée. Abulu a continué à parler, mais je n'ai rien entendu. »

Moi non plus, je n'avais pas entendu le fou ; l'avion avait tellement accaparé mon attention que, tant qu'il était resté visible, je l'avais observé intensément, la main en visière pour tenter d'apercevoir ses passagers, sûrement étrangers, en route peut-être vers quelque point du monde occidental. Mais, apparemment, Boja et Obembe n'avaient rien entendu non plus, car ils ne disaient mot. Ikenna s'était retourné et s'apprêtait à repartir quand enfin Obembe dit : « Moi, j'ai entendu.

– Alors qu'est-ce que tu attends ? » tonitrua Ikenna. Nous reculâmes tous les trois de plusieurs mètres.

Obembe se blinda, craignant qu'Ikenna ne le frappe.

« Tu es sourd ? » cria Ikenna.

Sa rage m'effraya. Je penchai la tête pour éviter de croiser son regard et fixai son ombre qui se déployait dans la poussière. Observant ses gestes à travers les mouvements de son ombre, je vis celle-ci jeter par terre ce qu'elle tenait. Puis elle glissa vers Obembe, la tête d'abord étirée avant de reprendre sa forme normale. Une fois stabilisée, je la vis agiter brièvement les bras, puis j'entendis tomber la boîte de conserve d'Obembe dont je sentis le contenu m'élabousser la jambe. Deux petits poissons – dont celui qu'Ikenna affirmait être un

symphysodon – jaillirent de la boîte et se mirent à se tortiller et à se débattre dans la poussière, crottés de boue à mesure que la boîte de conserve qui roulait sur elle-même se vidait et continuait de recracher de l'eau et des têtards avant de s'immobiliser enfin. Un instant, les ombres cessèrent de bouger. Puis une main s'étira démesurément jusqu'à l'autre trottoir, accompagnée d'un cri poussé par Ikenna : « Dis-moi !

– Il a dit... », bredouilla Obembe, figé dans une posture de protection contre Ikenna, mais sa voix fut couverte par Boja qui demandait d'un ton menaçant : « Tu ne l'as pas entendu ? », et il s'interrompit. Puis il reprit : « Il a dit... Il a dit qu'un pêcheur te tuerait, Ike.

– Comment ça, un pêcheur ? fit Boja.

– Un pêcheur ? répéta Ikenna.

– Oui, un pêch... » Mais Obembe ne put même pas achever le mot tellement il tremblait.

« Tu en es sûr ? » demanda Boja. Obembe hocha la tête et Boja insista :

« Comment il a dit ça ?

– Il a dit : “*Ikena*, tu...” » Il hésita, les lèvres frémissantes, les regarda tour à tour puis baissa les yeux. C'est en fixant le sol qu'il poursuivit : « Il a dit : “*Ikena*, tu mourras de la main d'un pêcheur.” »

Impossible d'oublier le nuage noir qui couvrit le visage d'Ikenna à ces mots. Il leva les yeux comme s'il quêtait quelque chose, puis se tourna vers la direction où le fou avait disparu, mais il n'y avait rien à voir sinon un ciel désormais orange.

Nous étions presque parvenus à notre portail quand Ikenna nous fit face, sans regarder personne en particulier. « Il a eu une vision : l'un de vous me tuera. »

D'autres paroles fiévreuses se bousculèrent sur ses lèvres, mais sans se déverser. Elles parurent se rétracter en lui comme si une main invisible les y tirait au bout d'une corde. Alors, comme s'il ne savait trop que dire ou que faire, et sans attendre nos réponses – car Boja commençait à parler –, il se retourna pour franchir le portail, et nous le suivîmes.

Le fou

Les dieux rendent fous ceux qu'ils veulent perdre.

PROVERBE IGBO

Abulu était un fou :

Son cerveau, selon Obembe, s'était liquéfié et dissous dans le sang après l'accident qui avait failli lui coûter la vie et lui avait ôté la raison. Obembe, par qui j'accédais à la compréhension de toutes choses ou presque, connaissait l'histoire d'Abulu, Dieu sait comment, et il me la raconta un soir. Il me dit qu'Abulu, comme nous, avait un frère. Il s'appelait Abana. Certains de nos voisins se souviennent de lui comme de l'un des deux frères qui allaient au collège St. Thomas Aquinas, le plus prestigieux de la ville, en chemise et short de toile blancs toujours immaculés. Obembe me dit qu'Abulu adorait son frère, qu'ils étaient inséparables.

Abulu et son frère avaient grandi sans père. Quand ils étaient encore tout petits, il était parti en Israël avec un groupe de pèlerins chrétiens et n'était jamais revenu. On croyait savoir qu'il avait été tué dans un attentat à Jérusalem, mais l'un de ses amis, qui faisait partie du pèlerinage, disait qu'il avait rencontré une Autrichienne et s'était installé avec elle en Autriche. Abulu et Abana avaient donc vécu avec leur mère et leur sœur aînée qui, dès l'âge de quinze ans, avait commencé à se prostituer avant de partir pour Lagos où elle gagnait sa vie ainsi.

Leur mère tenait un petit restaurant. Construit de bois et de zinc, il avait du succès auprès des gens de notre quartier dans les années

1980. Obembe racontait même que notre père y avait dîné quelquefois quand notre mère, alourdie par la grossesse, n'était pas en état de cuisiner. Abulu et son frère servaient au restaurant après l'école, faisaient la plonge, nettoyaient les tables branlantes après chaque repas, fournissaient les cure-dents, balayaient le sol qui, au fil des années, noircissait de suie et de crasse jusqu'à évoquer un atelier de mécanicien, et, à la saison des pluies, chassaient les mouches en agitant des éventails de raphia tressé. Pourtant, malgré tous leurs efforts, le restaurant ne faisait guère de bénéfices, et ils n'avaient pas les moyens de s'offrir une bonne éducation.

Le manque et le besoin explosaient dans leur âme comme des grenades, y laissant des éclats de désespoir, si bien que, à la longue, les deux garçons se mirent à voler. Mais lorsqu'ils cambriolèrent la maison d'une riche veuve, armés de couteaux et de pistolets factices, et en repartirent avec une serviette pleine d'argent, la veuve donna l'alarme dès qu'ils s'enfuirent, et ils furent bientôt poursuivis par une foule. Une voiture renversa Abulu, qui tentait de traverser une route goudronnée pour distancer ses poursuivants, et redémarra à toute allure. À cette vue, la foule se dispersa en hâte, et Abana resta seul avec son frère blessé. Sans aide, il le prit dans ses bras et parvint à le transporter jusqu'à l'hôpital, où les médecins se précipitèrent pour circonscrire des dommages déjà irréparables. Selon Obembe, les neurones d'Abulu étaient sortis de leurs cases et flottaient dans des zones étrangères de son crâne, bouleversant ses configurations mentales et menant à son terme le terrible processus.

Lorsque Abulu sortit de l'hôpital, il rentra chez lui complètement transformé. C'était quelqu'un d'autre, tel un nouveau-né dont l'esprit est une page blanche, dépourvue de la moindre inscription. Durant cette période, il se contenta de poser un regard fixe et vide sur tout, comme si ses yeux étaient les seuls organes de son corps et pouvaient accomplir les fonctions de tous les autres, ou comme si tous ses organes étaient morts hormis ses yeux. Puis, au fil du temps, la folie sortit de l'œuf, et si elle pouvait rester dormante, le moindre déclic suffisait à l'attiser, comme un tigre au repos. Les choses qui ranimaient sa folie étaient nombreuses et variées : une vision, un incident, un mot, n'importe quoi. La première crise fut déclenchée par le fracas d'un avion survolant la maison. Abulu poussa un cri de fureur et déchira ses vêtements. Sans l'intervention opportune d'Abana, il

serait sorti de la maison. Abana le plaqua au sol et l'y maintint jusqu'à ce que ses forces s'épuisent. Alors il resta gisant et s'endormit. La crise suivante fut provoquée par la vision de sa mère nue. Il était installé dans un fauteuil du salon lorsqu'il la vit entrer dans la salle de bains, déjà dévêtue. Il bondit de son siège comme s'il avait eu une apparition, se plaqua contre la porte et la regarda prendre son bain par le trou de la serrure, et ce spectacle agita tous les dés de son cerveau. Il sortit de son pantalon son sexe en érection et commença à se caresser. Puis, lorsqu'il vit qu'elle allait sortir, il se cacha et se déshabilla en silence. Alors il se glissa dans sa chambre, la renversa sur le lit et la viola.

Il ne voulut pas quitter le lit maternel ; il la serra contre lui comme si elle était sa femme, tandis qu'elle pleurait et se lamentait dans ses bras, jusqu'au retour de son frère. Pris de fureur, Abana fouetta Abulu avec sa ceinture de cuir, refusant de céder aux supplications de sa mère, et Abulu, martyrisé, finit par s'enfuir de la pièce. Il arracha de son socle l'antenne de télévision, revint dans la chambre et cloua son frère au mur. Puis, en poussant un horrible glapisement, il courut hors de la maison. La folie l'avait emporté.

Les premières années, Abulu erra et dormit sur des marchés, dans des immeubles en construction, des décharges publiques, des égouts à ciel ouvert, sous des voitures en stationnement – n'importe où, partout où la nuit le surprenait, jusqu'à ce qu'il découvre l'épave d'un camion à quelques mètres de chez nous. Ce camion avait percuté un pylône en 1985, et toute une famille était morte dans l'accident. Abandonné à cause de son passé sanglant, le véhicule s'était peu à peu atrophié, mué en un royaume de cactus et d'herbe à éléphant. Dès qu'il l'eut déniché, il se mit à la tâche, délogea des légions d'araignées, exorcisa les esprits rebelles des défunts dont le sang avait laissé sur les sièges des taches indélébiles. Il ramassa les éclats de verre, arracha les îlots de mousse sauvage cramponnés aux banquettes mitées, et anéantit une colonie de cafards sans défense. Puis il y entreposa ses biens – objets de récupération de toute sorte, ramassés dans des décharges ou ailleurs, tout ce qui excitait sa curiosité. Et du camion il se fit un chez-lui.

La folie d'Abulu avait deux visages, comme si des démons jumeaux jouaient sans cesse dans sa tête deux airs différents et rivaux. L'un jouait la mélodie de la folie dite normale ou ordinaire : errer tout nu,

sale, puant, couvert de crasse, un sillage de mouches à sa suite, danser au coin des rues, fouiller dans les poubelles et manger des ordures, soliloquer à haute voix ou discuter avec des êtres invisibles dans des langues inconnues, hurler sur les objets, se curer les dents avec des brindilles ramassées par terre, déféquer au bord des routes, bref, faire tout ce que font les fous clochardisés. Il paradait sous sa forêt de cheveux, exhibait son visage infesté de pustules, sa peau grasseuse de crasse. Parfois, il parlait à une foule de doubles et d'amis invisibles dont la présence échappait aux regards ordinaires. Lorsqu'il évoluait dans cette sphère de folie, il devenait un homme errant, en mouvement perpétuel. Il marchait sans fin, presque toujours pieds nus, arpentant les chemins de terre de saison en saison, de mois en mois, d'année en année. Il arpentait les décharges publiques, les passerelles branlantes aux planches pleines d'échardes, et même les chantiers souvent jonchés de clous, de bouts de métal, d'outils cassés, d'éclats de verre et autres objets tranchants. Un jour, après une collision entre deux voitures, Abulu, inconscient de l'accident, marcha dans les débris de verre et saigna tellement qu'il perdit connaissance et resta étalé dans la boue jusqu'à ce que la police arrive et l'emmène. Beaucoup de témoins le croyaient mort, et eurent un choc en le voyant regagner son camion six jours plus tard, son corps balafré encore revêtu d'une blouse d'hôpital, ses jambes variqueuses dissimulées par des chaussettes.

Sous l'emprise de cette première folie, Abulu se promenait tout nu, exhibait sans vergogne son énorme pénis, souvent en érection, comme une bague de fiançailles à un million de nairas. Son organe engendra un jour un scandale énorme et retentissant qui alimenta les potins dans toute la ville. Une veuve qui voulait désespérément un enfant avait séduit Abulu : un soir, elle l'avait pris par la main pour le conduire chez elle, l'avait lavé et avait couché avec lui. La folie d'Abulu, disait-on, s'était brièvement dissipée tant qu'il était avec cette femme. Lorsque la liaison s'était sue, et qu'on se mit à appeler la femme Mme Abulu, elle avait quitté la ville, abandonnant le fou, désormais en proie à une obsession dévorante pour les femmes et le sexe. Bientôt se répandirent des rumeurs sur ses visites nocturnes au motel La Room. On disait que certaines prostituées le faisaient entrer clandestinement dans leur chambre à la faveur de la nuit. Tout aussi galopantes étaient les rumeurs sur la tendance légendaire d'Abulu à se

masturber en public. Solomon nous avait un jour parlé d'un fou qu'il avait vu, parmi d'autres témoins, se masturber sous le manguier près de l'Église céleste, au bord du fleuve. Mais à l'époque je ne connaissais pas Abulu, pas plus que je ne savais ce qu'était la masturbation. Solomon poursuivit en nous racontant qu'en 1993, Abulu avait été surpris collé à la statue colorée de la Vierge devant la cathédrale St. Andrew. Croyant sans doute qu'il s'agissait d'une jolie femme qui, pour une fois, ne tentait pas de lui résister, il avait enlacé la statue et s'était mis à se frotter contre elle en gémissant, sous les regards d'une foule moqueuse, jusqu'à ce que quelques dévots l'en arrachent. Le conseil catholique avait fini par retirer la statue profanée pour en élever une autre dans l'enceinte de l'église, cernée d'une grille de fer pour plus de sûreté.

Mais quand il était dans cet état, malgré le désordre qu'il causait, Abulu ne faisait de mal à personne.

Sa seconde forme de folie était extraordinaire : c'était un état de transe où il entrait par bourrasques comme si, alors qu'il se trouvait dans le monde ordinaire – fouillant dans une poubelle ou dansant sur une musique inaudible –, il était soudain transporté dans un monde de rêve. Mais il n'en quittait pas pour autant le nôtre : il avait un pied dans chaque, tel un médiateur entre deux royaumes ; un émissaire importun délivrant des messages aux habitants d'ici. Il faisait comparaître des âmes paisibles, attisait la violence de flammèches et ébranlait bien des vies. C'était surtout le soir, quand le soleil avait épuisé sa lumière, qu'il entrait dans ces transes. Métamorphosé en Abulu le prophète, il arpentait les rues en chantant, en tapant des mains et en prophétisant. Il se glissait comme un voleur dans des lotissements non verrouillés s'il avait un message à y délivrer. Il interrompait toutes les activités pour proclamer ses visions, même les funérailles. Il devenait un prophète, un épouvantail, une divinité, un oracle. Souvent, il faisait éclater les deux mondes, passait de l'un à l'autre comme si leur frontière avait la minceur d'un hymen. Parfois, quand il croisait des destinataires de ses prédictions, il basculait temporairement dans sa folie seconde pour leur délivrer sa prophétie. Il était capable de poursuivre un véhicule en marche pour crier un oracle à l'un de ses passagers. Parfois, les gens devenaient violents quand il voulait les forcer à entendre sa vision ; ils le malmenaient, faisaient pleuvoir sur sa tête, comme un tas de linge sale, jurons,

larmes, lamentations et malédictions.

S'ils le haïssaient tant, c'est qu'ils étaient convaincus que sa langue renfermait un inventaire de catastrophes. Sa langue était un scorpion. Les prophéties qu'il délivrait engendraient la peur d'un sombre destin à venir. Au début, personne ne lui prêtait attention, jusqu'à ce qu'une succession d'événements enterre toute possibilité de considérer ses visions comme une simple série de coïncidences. Le premier et le plus frappant de ces événements fut sa prédiction du terrible accident de la route qui anéantit toute une famille. La voiture avait basculé dans un large méandre de l'Omi-Ala près de la ville d'Owo, et toute la famille s'était noyée, exactement comme il l'avait prédit. Puis il y eut l'homme qui devait « mourir de plaisir » : quelques jours plus tard, on évacua son corps d'un bordel où il était mort dans les bras d'une prostituée. Cette succession d'incidents troublants s'inscrivit en lettres de feu dans la mémoire collective et grava dans l'esprit de tous une hantise de ses prophéties. On se mit à considérer ses visions comme inéluctables, à voir en lui l'oracle du télégraphiste du destin. Dès lors, à chacune de ses prédictions, ses destinataires étaient si convaincus de son inévitabilité qu'ils faisaient tout pour y échapper. Nul n'oubliait le cas de la fille du patron du grand théâtre de la ville, âgée de quinze ans. Abulu avait prédit qu'elle serait sauvagement violée par son futur enfant. Bouleversée par cette horrible et fatale perspective, elle s'était donné la mort, en laissant un mot d'adieu où elle se disait incapable d'affronter un tel avenir.

Au fil du temps, le fou devint une menace, une terreur pour la ville. La chanson qu'il entonnait après chaque prophétie devint familière à presque tous les habitants, et ils la redoutaient.

Le plus troublant chez Abulu, c'était sa capacité à percer le passé des gens autant que leur futur, au point souvent de démanteler l'empire illusoire des âmes, de retirer le suaire du cadavre des secrets enfouis. Avec un résultat toujours sinistre. Il révéla un jour, en voyant une femme descendre de voiture avec son mari, qu'elle était une « pute ». « *Tufia* ! cracha-t-il. Tu continues à coucher avec Matthew, l'ami de ton mari, jusque dans le lit conjugal ? Tu n'as vraiment aucune pudeur ! Aucune pudeur ! » Sur quoi le fou, ayant allumé l'incendie au sein du couple – car malgré les dénégations de l'épouse, le mari découvrit la vérité sur sa liaison et demanda le divorce –, partit en oubliant tout de l'incident.

Pourtant, malgré tout, certains habitants d'Akure appréciaient Abulu et étaient bien contents qu'il soit de ce monde, car il pouvait aussi aider les gens. C'est ainsi qu'une attaque à main armée fut déjouée lorsqu'il prédit que quatre hommes « masqués et vêtus de noir » allaient attaquer le quartier ce soir-là. On appela la police pour surveiller la rue, et les malfaiteurs furent appréhendés dès leur arrivée. À la même époque, il dévoila la cachette des ravisseurs d'une petite fille qui réclamaient une rançon à son père, un politicien local. Grâce à ses indications précises, la police arrêta le gang et sauva la fillette. Là encore, l'intervention d'Abulu fut accueillie avec gratitude, et on disait que le politicien l'avait couvert de cadeaux qui s'entassaient dans son camion. Selon certaines rumeurs, le père reconnaissant avait même envisagé de le faire soigner à l'hôpital psychiatrique ; mais d'aucuns rétorquaient que, délivré de sa folie, Abulu ne serait plus utile à personne. Il avait toujours échappé aux psychiatres. Lorsqu'il avait marché sur un lit de verre brisé, on l'avait interné. Mais il avait résisté aux médecins, affirmé d'un air menaçant qu'il était sain d'esprit et crié à l'internement illégal, en vain. Du coup, il avait entamé une grève de la faim suicidaire, refusant même de boire la moindre goutte d'eau malgré les pressions, et réclamé un avocat. Face au risque de le voir mourir ou d'être poursuivis en justice, les médecins avaient fini par le laisser sortir.

La fauconnière

*Tournant, tournant dans la gyre toujours plus large,
Le faucon ne peut plus entendre le fauconnier.*

W. B. YEATS

(TRAD. YVES BONNEFOY)

Notre mère était une fauconnière :

Celle qui veillait, postée sur les collines, pour repousser tous les maux qui semblaient menacer ses enfants. Elle possédait un double de nos âmes dans les poches de la sienne, et pouvait aisément flairer les problèmes encore en gestation, comme les marins discernent l'embryon d'une tempête à venir. Elle n'hésitait pas à épier nos conversations, dès avant que notre père quitte Akure. Parfois, quand nous étions en groupe dans la chambre de mes frères, l'un de nous se glissait vers la porte, l'ouvrait brusquement et surprenait notre mère en flagrant délit. Mais, tel un fauconnier familier de ses ouailles, elle parvenait souvent à retrouver notre trace. Peut-être devinait-elle déjà qu'Ikenna avait un problème, mais en découvrant le calendrier détruit elle flaira, elle vit, elle sentit et elle sut qu'il subissait une métamorphose. C'est dans l'espoir d'en découvrir la cause qu'elle avait soutiré à Obembe les détails de la rencontre avec Abulu.

Même si Obembe avait omis de lui avouer ce qui s'était produit après le départ d'Abulu, lorsqu'il nous avait relaté les paroles du fou pendant le passage de l'avion, notre mère n'en fut pas moins saisie d'une douleur monstrueuse. Elle avait ponctué chaque moment de son récit d'un « Mon Dieu, mon Dieu » tremblant, et, lorsqu'il se tut, elle se leva en se mordant les lèvres, incapable de tenir en place,

visiblement déchirée jusque dans ses entrailles. Elle sortit de la chambre sans un mot, en frissonnant de la tête aux pieds comme si elle avait pris froid, et nous restâmes à nous demander ce que feraient nos frères s'ils apprenaient que nous lui avions confié le secret. C'est alors que j'entendis des éclats de voix : elle était allée leur demander pourquoi ils ne lui avaient rien dit de ce qui s'était passé. À peine avait-elle quitté leur chambre qu'Ikenna fit irruption dans la nôtre, fou de rage, exigeant de savoir qui était l'imbécile qui avait trahi le secret. Obembe se défendit en disant qu'elle le lui avait extorqué, d'une voix délibérément forte pour qu'elle l'entende et intervienne. Ce qu'elle fit. Ikenna nous laissa en jurant de nous punir dès qu'elle aurait le dos tourné.

Une heure plus tard, quand elle parut un peu remise, elle nous convoqua dans la salle de séjour. Elle portait un foulard sur la tête, noué dans sa nuque en forme de queue d'oiseau – signe qu'elle avait prié.

« Quand je vais au ruisseau, dit-elle d'une voix rauque et brisée, j'emporte mon *udu*. Je me penche pour puiser de l'eau et je remplis mon *udu*. Je quitte le ruisseau... » À ce stade, Ikenna bâilla sauvagement et poussa un gros soupir. Elle s'interrompit, le foudroya du regard puis reprit. « Je rentre à la maison, dans ma maison. Et quand je pose mon *udu*, je m'aperçois qu'il est vide. »

Elle nous laissa assimiler ces paroles en nous embrassant du regard. Je l'avais imaginée descendant à la rivière avec son récipient de terre en équilibre sur la tête, stabilisé par les anneaux d'un châle enroulé en couches successives. J'avais été tellement séduit et touché par cette histoire toute simple et par le ton qu'elle avait employé, que je n'étais même pas curieux d'en connaître le sens – car je savais que ces histoires qu'elle racontait ainsi chaque fois qu'on avait fait une bêtise contenaient toujours un noyau de morale : notre mère parlait et pensait en paraboles.

« Vous, mes enfants, reprit-elle, vous avez fui comme l'eau s'écoule de mon *udu*. Je croyais vous avoir, vous porter dans ma cruche, je croyais ma vie emplie de vous » – elle tendit les mains et les arrondit pour former un réceptacle – « mais je me trompais. Sous mon nez, vous êtes allés pêcher au fleuve pendant des semaines. Et depuis plus longtemps encore, vous m'avez caché un secret mortel alors que je vous croyais en sécurité, que je croyais savoir si des dangers vous

menaçaient. »

Elle secoua la tête.

« Il faut vous purifier de tous les mauvais sorts que vous a jetés Abulu. Ce soir, on va tous aller à l'église pour l'office. Autrement dit, aujourd'hui, personne ne sort nulle part. À quatre heures tapantes, on ira tous ensemble à l'église. »

Le rire joyeux de David nous parvint de la chambre de notre mère, où elle l'avait laissé avec Nkem, et meubla le silence qui s'était installé tandis que notre mère, son discours achevé, nous observait pour s'assurer que nous avions bien assimilé ses paroles.

Elle se leva pour regagner sa chambre, mais se figea soudain en entendant Ikenna. Elle se retourna brusquement en disant : « *Eh ?* Ikenna, *isi gini* ? Qu'est-ce que tu as dit ?

– J'ai dit que je n'irai pas avec vous à l'église me faire purifier, répliqua-t-il en igbo. Pas question de me tenir devant les fidèles pour que les gens s'affairent autour de moi en essayant de m'exorciser. » Il se leva d'un bond pour quitter la pièce. « Je n'ai pas envie de ça. Je ne suis pas possédé ; je vais bien.

– Ikenna, tu as perdu la tête ?

– Non, maman, mais je ne veux pas y aller.

– Quoi ? Ike-nna ?

– C'est la vérité, maman. Je ne veux pas... » Il secoua la tête. « Vraiment, je ne veux pas, maman, *biko*, s'il te plaît, je ne veux pas aller à l'église. »

Boja, qui n'avait pas adressé la parole à Ikenna depuis leur dispute au sujet de la télévision, se leva en disant : « Moi non plus, maman. Je refuse de me faire purifier. Je ne crois pas avoir besoin d'être exorcisé, ni moi ni personne. Je n'irai pas. »

Elle faillit répondre quelque chose, mais les mots trébuchèrent dans sa gorge comme un homme dégringolant d'une échelle. Son regard errait d'Ikenna à Boja, incrédule et bouleversé.

« Ikenna, Bojanonimeokpu, on ne vous a donc rien appris ? Vous voulez que la prophétie de ce fou se réalise ? » La salive forma une maigre bulle au bord de sa bouche ouverte, puis éclata quand elle reprit la parole. « Ikenna, regarde comme tu as déjà attrapé le mal. Pourquoi, d'après toi, tu t'es mal comporté comme ça, si ce n'est parce que tu es convaincu que tes frères vont te tuer ? Et voilà que tu me défies en me disant que tu n'as pas besoin de prières, pas besoin d'être

purifié ? Après toutes ces années d'éducation, tous ces efforts de ton père et de moi, vous n'avez donc rien appris, tous les deux ? *Ehh ?* »

Elle hurla cette dernière question en levant les mains au ciel dans un geste théâtral. Pourtant, avec une détermination qui aurait abattu des murailles de fer, Ikenna répondit : « Je n'irai pas, c'est tout ce que je sais. » Et, apparemment encouragé par le soutien de Boja, il regagna sa chambre. Quand il eut refermé la porte, Boja partit dans une autre direction, vers la chambre que je partageais avec Obembe. Notre mère, à court de mots, se rassit dans le fauteuil et se noya dans le trop-plein de ses pensées, les bras enserrant sa poitrine, les lèvres remuant comme pour prononcer une phrase inaudible où l'on devinait le nom d'Ikenna. David jouait à la balle en trotinant et en riant très fort, comme si, à lui tout seul, il voulait reproduire le bruit d'un stade de foot rempli de supporters. Il criait lorsque Obembe vint s'asseoir à côté de notre mère.

« Maman, on va venir avec toi, Ben et moi. »

Elle leva vers lui des yeux embués de larmes.

« Ikenna... et Boja... sont devenus des étrangers », bégaya-t-elle en secouant la tête. Obembe se rapprocha d'elle et, tandis qu'il lui tapotait l'épaule en l'enlaçant de son long bras mince, elle répéta : « Des étrangers. »

Je passai la journée, jusqu'au départ pour l'église, à réfléchir à tout ça, à cette vision qui était la cause de tout ce qu'Ikenna s'infligeait et nous infligeait. Cette rencontre avec Abulu, je l'avais vite oubliée, d'autant que Boja nous avait ordonné de ne *jamais* en parler à personne. Quand j'avais demandé à Obembe pourquoi Ikenna ne nous aimait plus, il avait répondu que c'était à cause de la raclée que nous avions reçue. Et je l'avais cru. Mais, à présent, je comprenais que je m'étais trompé.

Plus tard, en attendant que notre mère s'habille et nous emmène, je posai les yeux sur le meuble à étagères du salon. Je constatai qu'il était recouvert d'un duvet de poussière, avec une toile d'araignée qui s'étirait dans l'angle. C'étaient là les signes de l'absence de notre père. Quand il vivait encore à la maison, nous nettoiyions ces étagères toutes les semaines à tour de rôle. Nous avions cessé de le faire quelques semaines après son départ, et notre mère n'avait pas réussi à nous y obliger. En l'absence de notre père, le périmètre de la maison semblait magiquement élargi, comme si des ouvriers invisibles en avaient

démonté les murs telles des cloisons de papier pour dilater l'espace. Quand notre père était là, même s'il était plongé dans la lecture d'un journal ou d'un livre, sa seule présence suffisait à maintenir l'ordre le plus strict et à nous faire respecter ce qu'il appelait souvent le « décorum ». En repensant au refus de mes frères de nous accompagner à l'église pour rompre ce qui était peut-être un mauvais sort, je regrettai cruellement notre père, et j'éprouvai l'envie criante de le voir revenir.

Ce soir-là, donc, j'allai avec ma mère et Obembe à l'église, l'église des Assemblées de Dieu, située de l'autre côté de la longue rue qui menait à la poste. Notre mère tenait la main de David et portait Nkem sur son dos. Pour leur éviter des irritations dues à la sueur, elle leur avait poudré le cou, et ils brillaient comme des masques de carnaval. L'église consistait en une vaste salle, avec de longues rangées de lustres qui partaient des quatre côtés du plafond. Au pupitre, une jeune femme en aube blanche, à la peau bien plus claire que les habitants de la région, chantait « Amazing Grace » avec un accent étranger. Nous nous glissâmes entre deux rangées de fidèles, dont la plupart persistaient à croiser mon regard, et j'eus l'impression qu'on nous observait. Mon soupçon s'accrut quand notre mère passa derrière le pupitre, là où était installé le pasteur avec sa femme et les anciens, et chuchota quelque chose à l'oreille de celui-ci. À la fin du cantique, le pasteur s'avança vers le pupitre, en costume, cravate et bretelles.

« Vous tous, mes frères, commença-t-il d'une voix si forte qu'elle réduisit au silence les haut-parleurs situés près de notre rangée, nous obligeant à tendre l'oreille vers celui situé de l'autre côté de l'église. Avant d'en venir à la parole de Dieu, je dois vous livrer une nouvelle qu'on vient de m'annoncer : le diable, sous la forme d'Abulu, ce prophète autoproclamé et possédé qui, vous le savez tous, a ravagé tant d'existences dans cette ville, s'est rendu dans la maison de notre cher frère James Agwu. Vous le connaissez tous, c'est le mari de notre chère sœur ici présente, Paulina Adaku Agwu. Certains d'entre vous savent qu'il a beaucoup d'enfants, dont quelques-uns, nous a appris notre sœur, ont été surpris à pêcher dans les eaux de l'Omi-Ala, près d'Alagbaka Street. »

Un murmure de surprise parcourut l'assistance.

« Abulu a abordé ces enfants et leur a raconté des mensonges, poursuivit le révérend Collins, qui crachait ses mots dans le micro

d'une voix de plus en plus forte et furieuse. Mes frères, vous savez tous que si une prophétie ne vient pas de Dieu, elle vient...

– ... du diable ! s'écrièrent en chœur les fidèles.

– Exactement. Et si elle vient du diable, il faut la réfuter.

– Oui ! fit le chœur.

– Je ne vous ai pas entendus, vociféra le pasteur dans le micro en agitant le poing. J'ai dit que si elle vient du diable, il FAUT la...

– Réfuter ! » hurlèrent les fidèles avec tant de vigueur qu'on aurait dit un cri de guerre. Dans l'assistance, de jeunes enfants – y compris Nkem, sans doute effrayée par le vacarme – se mirent à pleurer et à geindre.

« Êtes-vous prêts à la réfuter ? »

Les fidèles hurlèrent leur assentiment ; la voix de notre mère tonnait par-dessus les autres, et continua de résonner dans le silence. Je la regardai, et je vis qu'elle était de nouveau en larmes.

« Alors levez-vous et réfutez cette prophétie au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ. »

Dans toutes les rangées, les fidèles se levèrent prestement pour une séance de prières farouches et extatiques.

Les efforts de notre mère pour guérir son fils Ikenna se heurtèrent à un mur. Car la prophétie, telle une bête furieuse, était incontrôlable et détruisait son âme avec toute la férocité de la folie, décrochant les tableaux, cassant les murs, vidant les placards, renversant les tables jusqu'à ce que tout ce qu'il connaissait, tout ce qui était lui, tout ce qu'il était devenu ne soit plus qu'un chaos. Pour mon frère, la peur de mourir comme l'avait prédit Abulu était devenue palpable, une cage dont il était irréversiblement captif, un monde au-delà duquel plus rien n'existait.

J'ai entendu dire que lorsque la peur prend possession d'un cœur, la personne s'en trouve affaiblie. On aurait pu le dire de mon frère, car, lorsque la peur prit possession de son cœur, elle le dépouilla de bien des choses : sa sérénité, son équilibre, ses relations, sa santé, et même sa foi.

Ikenna se mit à aller seul au collège où il était inscrit avec Boja. Il se levait dès sept heures du matin et sautait le petit déjeuner pour ne pas avoir à faire le chemin avec lui. De même, il se mit à sauter le déjeuner et le dîner quand il y avait de l'eba ou de la purée d'igname,

qu'il lui aurait fallu manger dans le même plat que ses frères. Il en fut bientôt amaigri, émacié : des creux profonds étaient apparus entre ses clavicules et son cou, ses pommettes étaient proéminentes. Peu à peu, le blanc de ses yeux vira au jaune pâle.

Notre mère, bien sûr, le remarqua. Elle protesta, supplia, menaça, mais en vain. Un matin de la fin du trimestre, la première semaine de juillet, elle ferma la porte à clé et insista pour qu'Ikenna prenne un petit déjeuner avant d'aller en classe. Il en fut catastrophé, car il avait un examen ce jour-là. Il l'implora de le laisser partir – « C'est mon corps, après tout, non ? Qu'est-ce que ça peut te faire que je mange ou pas ? Laisse-moi, pourquoi tu ne me laisses pas tranquille ? » –, il éclata en sanglots. Mais notre mère tint bon jusqu'à ce qu'il se résigne enfin à manger. Tout en avalant son pain et son omelette, il la vitupérait, il nous vitupérait tous. Il dit que toute la famille le détestait et jura de quitter bientôt cette maison pour ne plus jamais revenir.

« Vous allez voir, menaçait-il en s'essuyant les yeux du revers de la main. Tout ça va bientôt finir et vous serez tous débarrassés de moi ; vous verrez.

– Mais tu sais bien que ce n'est pas vrai, Ikenna, répliqua notre mère. Personne ne te déteste ; ni moi ni aucun de tes frères. Tu t'infliges tout ça parce que tu as peur, une peur que tu as semée et cultivée de tes propres mains, Ikenna. Ikenna, c'est toi qui as choisi de croire aux visions d'un fou, une créature sans valeur, qui ne mérite même pas d'être appelée un homme. Qui ne vaut même pas – à quoi le comparer ? – les poissons, non, les têtards que vous pêchiez dans le fleuve. C'est ça, un têtard ! L'autre jour, au marché, les gens racontaient qu'il était tombé sur le troupeau d'un mallam en train de paître, et qu'en voyant les veaux téter leurs mères il s'était joint à eux pour téter une vache ! » Elle imita un crachotement pour montrer le dégoût que lui inspirait cette vision. « Comment peux-tu croire ce que raconte un homme qui tête des vaches ? Non, Ikenna, c'est toi qui te fais du mal, eh ? C'est entièrement ta faute. On a prié pour toi, même si tu as refusé de prier pour toi-même. Alors ne rejette pas la faute sur les autres si tu continues de vivre dans une peur inutile. »

Ikenna parut l'écouter, fixant le mur d'un regard vide. L'espace d'un instant, on put croire qu'il avait pris conscience de sa folie, que les paroles de notre mère avaient incisé son cœur torturé pour le purger du sang noir de la peur. Pour la première fois depuis

longtemps, il prit son repas à la table commune, en silence. Et quand il eut terminé, il murmura « Merci » à l'intention de notre mère, comme nous avions coutume de remercier nos parents après chaque repas, ce qui ne lui était plus arrivé depuis longtemps. Il emporta la vaisselle dans la cuisine pour la laver, ainsi que notre mère nous l'avait appris, au lieu de la laisser traîner sur la table ou dans sa chambre comme il le faisait depuis des semaines. Puis il partit pour le collège.

Après son départ, Boja, qui venait de se brosser les dents et attendait qu'Obembe libère la salle de bains, entra dans le salon, enveloppé dans la serviette de bain qu'il partageait avec Ikenna.

« J'ai peur qu'il ne mette sa menace à exécution et qu'il ne parte pour de bon », dit-il à notre mère.

Elle secoua la tête, le regard concentré sur le frigo qu'elle nettoyait avec un chiffon. Puis, en se penchant de telle sorte qu'on ne voyait plus d'elle que ses jambes dépassant sous la porte, elle dit : « Il ne partira pas ; où est-ce qu'il irait ?

– Je ne sais pas, répondit Boja, mais j'ai peur.

– Il ne partira pas ; cette peur ne durera pas, elle l'abandonnera », dit-elle d'une voix assurée, et j'étais certain à l'époque qu'elle y croyait.

Elle poursuivit ses efforts pour le protéger et le guérir. Je me rappelle un dimanche après-midi où Iya Iyabo entra alors que nous mangions des niébés marinés dans l'huile de palme. J'avais perçu un tumulte autour du lotissement, mais on nous avait appris à ne pas sortir pour nous mêler aux attroupements comme les autres enfants de la ville. Quelqu'un pouvait être armé, nous prévenait notre père, il pouvait y avoir des coups de feu, on risquait d'être blessé. Nous étions donc restés dans nos chambres, car notre mère était à la maison et nous aurait punis ou dénoncés à notre père si nous avions désobéi. Boja, qui avait deux contrôles le lendemain, dans deux matières qu'il détestait – sciences sociales et histoire –, était irritable et maudissait « tous ces imbéciles morts », à savoir tous les personnages historiques de son manuel. Pour éviter de le déranger, et d'être exposé à son exaspération, je m'étais installé dans le salon avec Obembe et notre mère quand la bonne femme frappa et entra.

« Ah, Iya Iyabo, s'écria notre mère en se levant promptement.

– Mama Ike, répondit cette femme que je détestais encore de nous

avoir dénoncés.

– Viens manger, allez, viens manger. »

Nkem, attablée, tendit les bras vers la femme qui la souleva aussitôt de sa chaise.

« Qu'est-ce qui se passe ? demanda notre mère.

– C'est Aderonke. Aderonke vient de tuer son mari.

– *E-woh !* hurla ma mère.

– *Wo, bi o se, shele ni* », commença la femme. Elle s'adressait souvent en yoruba à notre mère, qui comprenait parfaitement cette langue mais estimait ne pas la maîtriser suffisamment et ne la parlait donc presque jamais, préférant d'ordinaire nous déléguer cette tâche.

« Biyi s'est encore soûlé hier soir, il a rentré tout nu », reprit Iya Iyabo dans un anglais hésitant. Elle mit les mains sur la tête et commença à se tortiller plaintivement.

« Je t'en prie, Iya Iyabo, calme-toi et raconte-moi.

– Et son petit, Onyiladun, il est malade. Alors quand son mari rentre, elle lui dit donne-moi l'argent pour la pharmacie, mais lui il se met à la battre, elle et son petit.

– *Chi-neke !* hoqueta notre mère en portant les mains à sa bouche.

– *Bee ni* – c'est vrai. Aderonke elle dit qu'il a battu le petit qui est malade, et elle a peur, elle dit, parce qu'il est alcoolisé, elle dit il va le tuer, alors elle frappe son mari avec une chaise.

– Eh, eh, bredouilla notre mère.

– Et lui il est mort. Il est mort comme ça d'un coup. »

Assise à même le sol, la tête appuyée à la porte, elle avait les jambes tremblantes. Notre mère, pétrifiée de choc et de peur, s'enveloppait de ses bras. J'oubliai sur-le-champ la nourriture que j'avais dans la bouche en apprenant la mort d'Oga Biyi, car je connaissais cette épave. On aurait dit un bouc. Même s'il n'était pas fou, il renâclait et marchait d'un pas lourd dès qu'il était soûl, son état habituel. Le matin, en allant à l'école, nous le croisions souvent qui rentrait chez lui, sobre, mais le soir tout le monde le voyait tituber, de nouveau ivre.

« Mais tu sais, reprit Mama Iyabo en s'essuyant les yeux, je crois pas qu'elle a fait ça avec la tête claire.

– Eh, qu'est-ce que tu veux dire ?

– C'est ce fou, Abulu, c'est à cause de lui. Il a dit à Biyi ce que tu chéris le plus va te tuer. Et voilà que sa femme le tue. »

Notre mère resta interdite. Ses yeux balayèrent nos visages – Boja, Obembe, moi – et absorbèrent nos regards fixes. Quelqu'un se leva d'une chaise, dans une autre pièce, ouvrit doucement une porte et entra dans le salon. Je n'eus pas besoin de me retourner pour savoir de qui il s'agissait. Et, visiblement, ma mère et tous les autres savaient aussi que c'était Ikenna.

« Non, non, s'écria notre mère. Iya Iyabo, je ne veux pas que tu racontes ces bêtises dans ma maison.

– Ah, mais qu'est-ce...

– J'ai dit non ! hurla-t-elle. Comment peux-tu croire qu'un simple fou puisse prédire l'avenir ? Comment ?

– Mais Mama Ike, murmura la femme, C'est eux qui disent que lui...

– Non ! Et Aderonke, elle est où maintenant ?

– Commissariat. »

Notre mère secoua la tête.

« Y l'ont arrêtée.

– Viens maintenant, viens parler dehors. »

La femme se leva et elles sortirent ensemble, suivies de Nkem. Après leur départ, Ikenna demeura immobile, le regard sans vie comme celui d'une poupée. Puis, se tenant brusquement le ventre, il courut dans la salle de bains et on l'entendit vomir dans le lavabo en hoquetant. C'est alors que débuta sa maladie, quand la peur lui fit perdre sa santé, car le récit de la mort de cet homme avait dû ancrer en lui la certitude inexorable des pouvoirs prophétiques d'Abulu, faisant surgir la fumée d'un incendie encore à venir.

Quelques jours plus tard, un samedi matin, nous prenions tous ensemble le petit déjeuner – ignames grillées et maïs – à la table du séjour quand Ikenna qui, ayant fini de manger, était reparti dans sa chambre, en resurgit brusquement en grognant, une main sur le ventre. Avant qu'on comprenne ce qui se passait, une flaque de nourriture régurgitée se déversa sur les dalles, derrière le fauteuil bleu qu'on surnommait « le trône du Père ». Incapable d'atteindre la salle de bains, cloué par cette force qu'il tentait en vain de contenir, Ikenna était tombé sur un genou en vomissant, à moitié masqué par le fauteuil.

Aux cris de « Ikenna, Ikenna », notre mère jaillit de la cuisine et voulut le relever, mais il refusa et prétendit qu'il allait bien, malgré

son air blafard et malade.

« Qu'est-ce que tu as, Ikenna ? Ça a commencé quand ? » Pas de réponse.

« Ikenna, pourquoi, pourquoi tu ne me réponds même pas, hein ? Pourquoi ?

– Je ne sais pas, marmonna-t-il. S'il te plaît, laisse-moi aller me laver. »

Elle lui lâcha la main et, tandis qu'il gagnait la salle de bains, Boja dit : « Je suis désolé, Ike. » Je l'imitai. Obembe aussi. Et même David. Et Ikenna eut beau ne pas réagir à cette sollicitude, il ne claqua pas la porte cette fois, mais la referma et la verrouilla délicatement.

Dès qu'il fut hors de vue, Boja se précipita dans la cuisine et en revint avec une pelle et un balai – des brins de raphia, fins comme des aiguilles, liés en botte par une cordelette serrée. Ce fut la célérité avec laquelle Boja s'emprensa de nettoyer le vomi qui émut le plus notre mère.

« Ikenna, dit-elle d'une voix forte pour être entendue de lui par-dessus le bruit du robinet, tu vis dans la peur qu'un de tes frères ne te tue, mais viens voir...

– Non, non, non, Nne, non ; ne lui dis rien, je t'en prie... supplia Boja.

– Arrête, laisse-moi lui dire. Ikenna, viens voir, viens voir ce qu'ils... » Boja objecta qu'Ikenna n'avait pas envie d'entendre que son frère nettoyait son vomi, mais notre mère s'obstina.

« Viens voir, Ikenna, ce sont justement tes frères qui pleurent pour toi. Viens les voir nettoyer ton vomi. Sors, tu verras tes "ennemis" se soucier de toi, même contre ta volonté. »

C'est peut-être pour cela qu'Ikenna mit tant de temps à sortir de la salle de bains, ce qu'il finit tout de même par faire, emmailloté dans une serviette. Boja avait fini de nettoyer le sol, le mur et même le dos du fauteuil éclaboussé de vomi. Et notre mère avait tout saupoudré de désinfectant Dettol. Plus tard, elle força Ikenna à l'accompagner à l'hôpital en menaçant de téléphoner à notre père s'il refusait. Ikenna, conscient que son père prenait les problèmes de santé très au sérieux, s'inclina.

Au bout de plusieurs heures, je fus consterné de la voir rentrer seule. Ikenna avait la typhoïde ; on l'avait hospitalisé et mis sous intraveineuse. Saisi de terreur, je fondis en larmes, tout comme

Obembe, mais notre mère nous réconforta en affirmant d'un ton assuré qu'il sortirait dès le lendemain et que tout irait bien pour lui.

Mais je commençais à redouter qu'il ne lui arrive quelque chose de terrible. À l'école, je parlais peu et je me battais à la moindre provocation, jusqu'à ce qu'un enseignant m'inflige une correction disciplinaire. C'était très rare, car j'étais un enfant obéissant non seulement envers mes parents mais aussi envers mes maîtres. Je redoutais tout châtiment corporel, et j'aurais fait n'importe quoi pour l'éviter. Mais la tristesse que m'inspirait l'état de mon frère, qui empirait sans cesse, avait attisé un ressentiment amer à l'égard de toute chose, surtout l'école et tout ce qu'elle impliquait. L'espoir d'une rédemption de mon frère avait été anéanti ; j'avais très peur pour lui.

Après sa santé et son équilibre, le poison fit perdre sa foi à Ikenna. Il avait manqué l'office trois dimanches de suite, sous prétexte qu'il était malade – sans parler du jour où il n'avait pu y assister à cause des deux nuits passées à l'hôpital. Mais le dimanche suivant, peut-être enhardi d'apprendre que notre père – parti au Ghana pour une formation de trois mois – ne repasserait à Akure qu'à son retour, Ikenna déclara tout bonnement qu'il n'avait pas envie d'aller à l'église.

« Ikenna, j'ai bien entendu ? demanda notre mère.

– Oui, tu as très bien entendu, répliqua-t-il d'une voix déterminée. Écoute, maman, je suis un scientifique, je ne crois plus en l'existence de Dieu.

– Quoi ? s'écria-t-elle en reculant d'un pas comme si elle avait marché sur une épine. Qu'est-ce que tu as dit, Ikenna ? »

Il hésita, le visage froncé et assombri.

« Je t'ai posé une question, Ikenna : qu'est-ce que tu as dit ?

– J'ai dit que je suis scientifique », répondit-il en répétant le mot anglais – car il n'existait pas d'équivalent en igbo – qui résonna dangereusement, comme un défi.

« Et alors ? » Le silence auquel elle se heurta la poussa à dire : « Finis ta phrase, Ikenna ; finis ta phrase abominable, allez, répète-la. » Puis, pointant l'index vers lui, bouillonnant de colère contenue, elle ajouta : « Écoute-moi bien, Ikenna : s'il y a une chose qu'on ne peut pas tolérer, Eme et moi, et qu'on n'acceptera jamais, c'est d'avoir un enfant athée. Jamais ! »

Elle émit un clappement de langue et claqua des doigts au-dessus de sa tête pour écarter superstitieusement tout risque d'une telle

aberration. « Donc, Ikenna, si tu veux continuer à faire partie de cette famille, si tu veux continuer à manger sous le même toit, sors du lit tout de suite, sinon, toi et moi, on va rentrer dans le même pantalon. »

Ikenna fut ébranlé par la menace ; car notre mère n'employait cette expression que lorsque sa colère avait atteint son paroxysme. Elle alla dans sa chambre et en rapporta une vieille ceinture de cuir de notre père enroulée autour de son poignet, bien décidée à le fouetter, ce qu'elle ne faisait presque jamais. À cette vue, Ikenna se traîna dans la salle de bains pour se laver et s'habiller.

Au retour de l'office, il marcha en avant de nous, pour que notre mère ne lui cherche pas noise en public, et parce que, généralement, elle lui confiait la clé pour qu'il puisse nous ouvrir le portail et la porte.

Elle ne rentrait presque jamais directement de l'église ; elle s'attardait toujours avec les petits pour papoter avec les femmes, ou bien elle rendait des visites. Dès que nous fûmes hors de vue, Ikenna pressa le pas. Nous le suivîmes en silence. Pour une raison mystérieuse, au lieu de prendre le chemin le plus direct il passa par Ijoka Street, une rue peuplée de pauvres qui vivaient dans des maisons modestes, aux murs sans crépi, voire dans des cabanes en bois. Des enfants jouaient dans tous les coins de ce quartier sale. Des petites filles sautillaient dans un grand espace entre quatre piliers. Un petit garçon accroupi, qui n'avait pas plus de trois ans, déposait des excréments fauves qui s'amoncelaient en pyramide visqueuse. Tandis qu'elle montait et empuantissait l'air ambiant, il continuait à jouer, à dessiner dans la poussière avec un bâton, indifférent à l'essaim de mouches qui planait autour de son fondement. Mes frères et moi crachâmes par terre et aussitôt, instinctivement, nous effaçâmes le crachat sous nos semelles, tandis que Boja maudissait le petit garçon et les gens du quartier – « Des porcs, des porcs. » Obembe s'attarda pour effacer soigneusement son crachat. Nous partagions la même superstition : si une femme enceinte marchait sur la salive d'un homme, celui-ci serait éternellement frappé d'impuissance – ce qui pour moi signifiait à l'époque que son organe disparaîtrait comme par magie.

C'était effectivement une rue très sale, cette rue où notre ami Kayode habitait avec ses parents une maison à étage inachevée dont seul le rez-de-chaussée avait été dallé. Elle était encore dans un tel

chantier que des piliers informes de béton et de ferraille s'élevaient du grenier comme des mâts et tendaient vers le ciel leurs poutrelles squelettiques. Des piles de parpaings nus, verdies de mousse, jonchaient le lotissement. Dans les trous des briques et dans toute la charpente nichaient des multitudes de lézards et de scinques qui grouillaient en tous sens. Kayode nous avait raconté un jour que sa mère avait trouvé un lézard dans le baril où ils stockaient l'eau potable, dans la cuisine. Le lézard mort avait flotté à la surface pendant des jours, inaperçu, jusqu'à ce que l'eau prenne un goût amer. Lorsque sa mère avait vidé le baril et que la bête avait glissé au sol dans une flaque, sa tête avait doublé de volume et, *comme toute chose qui se noie*, commencé à se putréfier. Dans tous les coins du quartier, des tas d'ordures encombraient les perrons et débordaient sur la chaussée. Les détritiques s'entassaient dans les égouts à ciel ouvert, maussades et oppressants comme des tumeurs, s'enroulaient autour des passerelles pour piétons comme des boas, se nichaient entre les kiosques du bord de route, fermentaient dans le moindre creux et peuplaient les clairières. Et partout flottait un air vicié, qui unissait les maisons dans son invisible puanteur.

Le soleil brillait féroce, forçait les arbres à ménager un dais d'ombre sous leur feuillage. Au bord de la route, une femme faisait frire du poisson sur un foyer, dans une cabane en bois. Les anneaux de fumée s'élevaient sans trêve des deux côtés du feu et confluaient vers nous. Nous traversâmes la chaussée, en nous glissant entre un camion en stationnement et la terrasse d'une maison dont j'aperçus un instant l'intérieur : deux hommes installés sur un canapé marron, qui gesticulaient tandis qu'un ventilateur ronronnant faisait lentement pivoter sa tête. Une chèvre et ses petits étaient blottis comme des écureuils sous une table devant la terrasse, entourés des cosses noires de leurs déjections.

Quand nous parvînmes à la maison, en attendant qu'Ikenna ouvre le portail, Boja dit : « J'ai vu Abulu essayer d'entrer dans l'église pendant l'office, mais ils ne l'ont pas laissé parce qu'il était tout nu. » Boja faisait partie d'un groupe de jeunes percussionnistes qui jouaient en alternance à l'église. Comme c'était son tour, il était assis dans le chœur, près de l'autel, ce qui lui avait permis de voir Abulu tenter d'entrer par la petite porte. Ikenna farfouillait dans sa poche à la recherche de la clé, et dut finalement retourner la doublure car elle

s'était prise dans un nœud de tissu et de fibres, hors de portée. Sa poche était sale, tachée d'encre, et des débris de gousses de cacahuètes tombèrent sur le sol comme une pluie de poussière. En essayant en vain de la dégager, il tira d'un coup sec et la clé déchira la poche. Il allait la glisser dans la serrure lorsque Boja dit : « Ike, je sais que tu crois à cette prophétie, mais tu sais qu'on est des enfants de Dieu...

– Et lui, c'est un prophète », rétorqua sèchement Ikenna.

Il ouvrit la porte et, alors qu'il retirait la clé de la serrure, Boja reprit : « Oui, mais pas un homme de Dieu.

– Qu'est-ce que tu en sais ? aboya Ikenna en se retournant vers lui. Je te pose la question : qu'est-ce que tu en sais ?

– Ce n'est pas un homme de Dieu, Ike, j'en suis sûr.

– Tu as des preuves ? Hein, tu as des preuves ? »

Boja ne répondit rien. Ikenna fixait quelque chose au-dessus de nos têtes et nous suivîmes son regard : un cerf-volant fait de diverses matières plastiques planait au loin.

« Mais ce qu'il a dit ne peut pas arriver, protesta Boja. Écoute, il a parlé d'un fleuve rouge. Il a dit que tu nagerais dans un fleuve rouge. Ça n'existe pas, un fleuve rouge ! » Il exprima cette impossibilité en écartant les mains, et nous regarda comme pour nous demander de confirmer qu'il avait raison. Obembe acquiesça. « C'est un fou, Ike ; il parle sans savoir. »

Boja se rapprocha d'Ikenna et, avec un courage insoupçonné, posa la main sur son épaule. « Il faut que tu me croies, Ike, il faut que tu me croies », dit-il en le secouant comme s'il essayait d'abattre la montagne de peur qui se dressait au cœur de son frère.

Ikenna resta immobile, les yeux rivés au sol, apparemment ébranlé par les paroles de Boja. Ce fut un moment d'espoir, où nous crûmes pouvoir le reconstruire, le retrouver tel que nous l'avions perdu. Comme Boja, j'avais envie de dire à Ikenna que j'étais incapable de le tuer, mais ce fut Obembe qui prit la parole.

« Il... a... raison, bredouilla-t-il. Aucun de nous ne va te tuer. On n'est pas... Ike, on n'est même pas des vrais pêcheurs. Il a dit qu'un pêcheur te tuerait, Ike, mais on n'est pas des vrais pêcheurs. »

Ikenna leva les yeux vers lui, l'air décontenancé par ce qu'il venait d'entendre. Il avait les larmes aux yeux. Ce fut mon tour de m'exprimer.

« On ne peut pas te tuer, Ike, tu es fort, et plus costaud que nous

tous réunis », dis-je d'une voix aussi assurée que possible, poussé par le sentiment que moi aussi j'avais quelque chose à dire. Mais je ne sais pas ce qui me donna l'audace de lui prendre la main et d'ajouter : « Ike, notre frère, tu dis qu'on te déteste, mais ce n'est pas vrai. On t'aime très fort, on t'aime plus que n'importe qui. »

Et même si je sentais ma gorge s'échauffer, je conclus avec tout le calme que je pus mobiliser : « On t'aime encore plus qu'on aime papa et maman. »

Je m'écartai de lui et mon regard tomba sur Boja qui hochait la tête. Pendant quelques instants, Ikenna eut l'air perdu. Nos paroles, apparemment, avaient eu un effet sur lui, et pour la première fois depuis des semaines, mon regard et celui de mes frères croisèrent le sien. Il avait les yeux injectés de sang, le visage tout pâle, mais son expression était si indescriptible, si méconnaissable – dans ma mémoire de l'époque en tout cas – qu'aujourd'hui c'est ainsi que je revois son visage.

Il s'ensuivit un moment d'attente et d'espoir : nous guettions ce qu'il allait faire. Comme poussé en avant par un esprit, il tourna les talons et fila vers sa chambre. Puis, une fois dedans, il hurla : « À partir de maintenant, je ne veux plus qu'on me dérange. Occupez-vous de vos affaires et laissez-moi tranquille. Je vous préviens, laissez-moi tranquille ! »

La peur, après avoir détruit l'équilibre, la santé et la foi d'Ikenna, détruisit ses liens affectifs les plus forts, à commencer par ses liens avec nous, ses frères. À croire qu'il avait livré trop longtemps un combat intérieur, et qu'à présent il voulait en finir. Comme pour défier la prophétie de s'accomplir, il consacra tous ses efforts à nous faire du mal. Deux jours après notre tentative de le raisonner, nous découvrîmes, au réveil, qu'il avait réduit en miettes notre plus cher trésor : un exemplaire de l'*Akure Herald* du 15 juin 1993. Nous étions en photo à la une de ce numéro : un grand portrait d'Ikenna avec la légende *Un jeune héros conduit ses frères en sûreté*, juste en dessous du nom du journal, les photos de Boja, Obembe et moi dans un petit cadre rectangulaire. Cet exemplaire avait une valeur inestimable, c'était notre titre de gloire, plus encore que le calendrier M. K. O. Il fut un temps où Ikenna aurait tué pour défendre ce trésor. L'article racontait comment il nous avait sauvé la vie pendant les émeutes

intestines, ce moment fondateur qui avait bouleversé la vie d'Akure.

En ce jour historique, deux mois après notre rencontre avec M. K. O., nous étions en classe quand des voitures se mirent à klaxonner interminablement. Parmi ces garçons de six ans en moyenne, je n'avais pas conscience de l'agitation qui montait à Akure et dans tout le Nigeria. J'avais entendu parler d'une guerre qui avait eu lieu bien des années plus tôt, et à laquelle notre père faisait souvent allusion. Dans sa bouche, l'expression « avant la guerre » précédait généralement une phrase sans lien avec cet événement, qui parfois se concluait par « mais tout cela a été tué dans l'œuf par la guerre ». À certaines occasions, quand il nous grondait pour un acte qui trahissait de la paresse ou de la faiblesse, il racontait son aventure pendant la guerre, lorsqu'il avait dû se faire chasseur pour protéger et nourrir sa mère et ses sœurs cadettes, réfugiées avec lui dans la grande forêt d'Ogbuti après avoir fui notre village occupé par l'armée nigériane. C'étaient les seules fois où il évoquait une chose effectivement survenue « pendant la guerre ». Il pouvait également introduire une phrase par « après la guerre » sans qu'elle ait le moindre lien avec le conflit.

Notre institutrice disparut dès que commencèrent les troubles et les coups de klaxon. Après son départ, la classe se vida : les enfants s'enfuyaient en larmes et réclamaient leur mère. L'école s'étendait sur trois niveaux : la crèche et la maternelle, où j'étais inscrit, étaient au rez-de-chaussée, l'école primaire aux étages. De la fenêtre, je voyais une foule de voitures, certaines arrêtées, portières ouvertes, d'autres qui partaient en trombe, quelques-unes bien garées. Je restai assis, attendant le moment où notre père viendrait nous chercher comme d'autres pères l'avaient fait. Mais ce fut Boja qui apparut à la porte en m'appelant. Je lui répondis, je pris mon cartable et ma bouteille d'eau.

« Viens, on rentre à la maison, dit-il en escaladant les pupitres pour me rejoindre.

– Pourquoi ? Il vaut mieux attendre papa, répondis-je en regardant autour de moi.

– Papa ne viendra pas. » Et il posa un doigt sur ses lèvres pour me faire taire.

Il me prit par la main. Nous nous mîmes à courir en zigzag entre les rangées chaotiques de pupitres et de chaises en bois, dont l'ordre impeccable avait été bouleversé par la panique. Sous une chaise

renversée, je vis la timbale brisée d'un de mes camarades, et son contenu – du riz safrané au poisson – répandu sur le sol. Dehors, on aurait dit que le monde avait été scié en deux, et que les gens chancelaient au bord du gouffre. Je dégageai ma main. Je voulais retourner dans la classe pour attendre notre père.

« Mais qu'est-ce que tu fais, imbécile ? s'écria Boja. Il y a une émeute ; ils sont en train de tuer des gens, il faut qu'on rentre à la maison !

– On devrait attendre papa, répondis-je en le suivant d'un pas hésitant.

– C'est impossible, objecta-t-il. Si ces gens entrent dans l'école, ils vont nous reconnaître, ils vont voir qu'on est les petits soldats de M. K. O., les enfants d'Espoir 93, donc des ennemis, et on sera encore plus en danger que les autres. »

Ses mots atomisèrent toute ma résistance et me terrifièrent. Des élèves plus âgés qui tentaient de fuir se massaient au portail, mais Boja évita cette issue. Il me fit franchir la clôture effondrée et traverser une rangée de palmiers pour rejoindre Ikenna et Obembe, qui nous attendaient derrière un arbre. Une fois réunis, nous nous mîmes à courir.

Les racines craquaient sous nos pieds et un flot d'air envahit mes poumons. Quelques minutes plus tard, les fourrés nous recrachèrent dans une ruelle en laquelle Obembe reconnut aussitôt Isolo Street.

Mais la rue était pratiquement déserte. Nous longeâmes en courant le marché au bois. En temps normal, il aurait fallu nous boucher les oreilles à cause du vacarme assourdissant des foreuses. Tous les camions branlants qui acheminaient le bois des forêts étaient stationnés devant une montagne de sciure, mais il n'y avait personne autour. Nous aperçûmes la large route fendue en deux par une longue glissière large comme trois fois la taille de mes pieds. Elle menait à la Banque centrale du Nigeria, où Ikenna suggérait d'aller car c'était le plus proche endroit protégé par des gardes armés ; comme notre père y travaillait, nous pourrions nous y réfugier. Sans quoi, martelait-il, les forces de la junte, déterminées à écraser les partisans de M. K. O. à Akure, d'où il était originaire, nous massacreraient. La route était jonchée de toutes sortes d'effets personnels abandonnés par des gens fuyant le carnage, on aurait cru qu'un avion les avait largués sur Akure d'une très haute altitude. Alors que nous traversions la chaussée

vers un lotissement entouré d'un mur et de nombreux arbres, une voiture bondée dévala la route à une vitesse infernale. Elle était engloutie par l'horizon quand surgit une Mercedes bleue qui nous dépassa ; l'une de mes camarades, Mojisola, était assise à l'avant. Elle me fit signe et je lui répondis, mais la voiture continua sa route.

« Allons-y, dit Ikenna quand la Mercedes fut passée. On ne pouvait pas rester à l'école ; ils nous auraient identifiés comme les petits soldats de M. K. O. et on aurait été en danger. Prenons ce chemin. » Il désigna la direction et scruta les alentours, comme s'il avait entendu quelque chose qui nous aurait échappé.

Le moindre détail saisissant qui s'offrait à mes yeux, la moindre odeur, confirmait la réalité de l'émeute et m'emplissait d'une peur très concrète de la mort. Nous nous engageons dans un virage quand Ikenna s'écria : « Non, non, arrêtez. Il ne faut pas qu'on marche sur la route principale ; c'est trop risqué. »

Alors nous rejoignîmes une grande rue commerçante, mais dont tous les magasins étaient fermés. La porte de l'un d'eux était en miettes, et des éclats de bois pleins de clous pendaient dangereusement du chambranle brisé. Nous dûmes faire halte entre un bar fermé devant lequel s'empilaient des caisses de bière et un camion couvert de réclames pour des marques comme Star Lager, "33", Guinness. C'est alors qu'un cri de détresse en yoruba surgit d'un endroit d'abord inassignable. Un homme émergea d'un magasin et se mit à courir vers la route qui menait à notre école. Cela ne fit qu'accroître notre peur d'un danger désormais palpable.

Nous traversâmes la décharge et débouchâmes sur une rue où une maison était en flammes. Le cadavre d'un homme gisait sur la véranda. Ikenna se blottit derrière la maison et nous l'imitâmes en tremblant. C'était la première fois, comme pour mes frères sans doute, que je voyais un mort. Mon cœur s'emballa, et au même instant je pris conscience d'une chaleur croissante qui lentement se diffusait au fond de mon short. En baissant les yeux, je compris que je m'étais fait pipi dessus, et en tremblant je regardai les dernières gouttes tomber par terre. Un groupe d'hommes armés de matraques et de machettes passa dans la rue en jetant autour d'eux des regards méfiants ; ils scandaient : « Mort à Babangida, Abiola président ! » Accroupis comme des grenouilles, nous gardâmes un silence de pierre tant que la bande resta en vue. Après leur passage, nous rampâmes derrière une

maison ; une camionnette était garée face au jardin, la portière encore ouverte. Il y avait un mort dedans.

On voyait à sa tenue, une tunique sénégalaise longue et ample, qu'il venait du Nord : les gens du Nord étaient la cible principale des rebelles partisans de M. K. O. Abiola, qui avaient transformé l'émeute en conflit entre son Ouest natal et le Nord, d'où était originaire le président, le général Babangida.

Avec une force dont on ne l'aurait pas cru capable, Ikenna tira le cadavre hors de l'habitable et il tomba lourdement au sol, éclaboussant la terre du sang de son visage défiguré. Je poussai un cri et me mis à pleurer.

« Tais-toi, Ben », fit Boja, mais je ne pouvais pas m'arrêter ; j'avais trop peur.

Ikenna s'installa au volant, Boja à côté de lui, Obembe et moi sur la banquette arrière.

« Allons-y, dit Ikenna. On va rouler jusqu'au bureau de papa. Vite, fermez les portières ! »

Il tourna la clé à côté de l'énorme volant et mit le contact ; le moteur rugit, revint à la vie dans un long grognement.

« Tu sais conduire, Ike ? demanda Obembe tremblant.

– Oui. Papa m'a appris il y a quelque temps. »

Il fit vrombir le moteur, passa la marche arrière ; le véhicule recula brutalement et cala. Il allait redémarrer quand un bruit de fusillade lointain nous pétrifia.

« Ikenna, je t'en prie, démarre », gémit Obembe en agitant les mains. Lui aussi avait le visage baigné de larmes. « C'est toi qui nous as dit de quitter l'école. On ne va pas mourir, maintenant ? »

Il y avait partout des brasiers et des voitures incendiées : ce jour-là, Akure fut à feu et à sang. Nous atteignions Oshinle Street, dans l'est de la ville, quand un camion militaire rempli de soldats en tenue de combat nous dépassa. L'un des soldats remarqua que notre véhicule était conduit par un adolescent et nous désigna à l'un de ses compagnons en lui tapotant le bras, mais le camion ne s'arrêta pas. Ikenna maintenait une progression constante, ne changeait de vitesse que lorsqu'il voyait l'aiguille rouge du compteur, telle celle d'une horloge, atteindre la dizaine supérieure, comme il avait vu notre père le faire, assis à côté de lui, chaque fois qu'il nous emmenait à l'école. Il bifurqua, continua de rouler à la lisière du bas-côté jusqu'à ce que

Boja repère la plaque *Oluwatuyi Street*, et en dessous la petite pancarte *Banque centrale du Nigeria*. Alors nous comprîmes que nous étions hors de danger, que nous avions survécu aux émeutes électorales de 1993 au cours desquelles plus de cent personnes furent tuées à Akure. Le 12 juin devint une date majeure de l'histoire du Nigeria. Chaque année, à l'approche de cet anniversaire, on eût dit qu'un millier de chirurgiens invisibles, armés jusqu'aux dents de scalpels, de trépan, de seringues et d'anesthésiques surpuissants, surgissaient avec le vent du nord pour investir Akure. Alors, à la nuit tombée, pendant que les gens dormaient, ils leur lobotomisaient frénétiquement l'âme par des gestes vifs et indolores, et s'éclipsaient à l'aube avant que ne se fassent sentir les effets de l'opération. Les gens se réveillaient débordants d'angoisse, le cœur vibrant de peur, la tête alourdie par le souvenir du deuil, les yeux ruisselants de larmes, les lèvres agitées de prières solennelles, le corps tremblant d'effroi. Ils n'étaient plus que des portraits brouillés, crayonnés par un enfant dans un cahier froissé, en attente d'être gommés. Dans cet état lugubre, la ville se rétractait tel un escargot en danger. Et dans la louche pénombre de l'aube, les habitants originaires du Nord fuyaient les lieux, les boutiques fermaient, les églises appelaient leurs fidèles à prier pour la paix, et Akure, soudain fragile vieillard, attendait que passe cette journée.

La destruction du journal ébranla profondément Boja. Il ne mangeait plus. Il nous répétait inlassablement qu'il fallait faire quelque chose, qu'Ikenna ne pouvait pas continuer comme ça.

« Ça ne peut plus durer, ressassait-il inlassablement. Ikenna a perdu la tête ; il est devenu fou. » Le mardi matin, alors que le ciel clair montrait déjà les dents, nous faisons la grasse matinée, Obembe et moi, car nous nous étions raconté des histoires jusqu'au creux de la nuit. Soudain, notre porte s'ouvrit brutalement et nous réveilla en sursaut. C'était Boja. Il avait dormi dans le salon, comme toujours depuis sa première dispute avec Ikenna. Il entra, l'air maussade et transi de froid, en grinçant des dents et en se grattant partout.

« Les moustiques ont failli me tuer cette nuit, dit-il. J'en ai marre de ce que me fait subir Ikenna. J'en ai vraiment marre ! »

Il le dit si fort que je craignis qu'Ikenna ne l'ait entendu depuis sa chambre. Mon cœur s'emballa. Je regardai Obembe, mais il avait les yeux fixés sur la porte. Je compris que, comme moi, il guettait un

possible surgissement.

« Je ne supporte plus qu'il ne me laisse même pas entrer dans ma chambre, poursuivit Boja. Vous vous rendez compte ! À cause de lui, je n'ai plus accès à ma propre chambre ! »

Il se tapota la poitrine en signe de propriété. « La chambre que papa et maman nous ont donnée à tous les deux ! »

Il ôta son tee-shirt et désigna sur sa peau les endroits où il sentait des piqûres. Bien que plus petit qu'Ikenna, il le suivait de près dans la puberté. On voyait des poils germer sur sa poitrine, il en avait déjà des touffes sous les aisselles. Et un duvet ombreux partait de son nombril et disparaissait dans son slip.

« C'est si terrible que ça de dormir au salon ? » demandai-je pour le calmer. Je ne voulais pas qu'il poursuive, de crainte qu'Ikenna ne l'entende.

« Oui, c'est terrible ! s'écria-t-il encore plus fort. Et je le hais pour ça, je le hais ! C'est impossible de dormir dans le salon ! »

Obembe me lança un regard inquiet ; comme moi, il était dévoré par la peur. Les paroles de Boja étaient tombées comme une pièce de porcelaine, s'éparpillant en miettes. Obembe savait comme moi que quelque chose allait arriver, et Boja devait le savoir aussi, car il s'assit, une main sur la tête. Quelques instants plus tard, on entendit une porte grincer, puis un bruit de pas. Ikenna entra dans la chambre.

« Tu as bien dit que tu me haïssais ? » demanda-t-il d'une voix douce.

Boja resta silencieux, fixant la fenêtre. Ikenna, manifestement blessé (je voyais des larmes dans ses yeux), referma délicatement la porte et s'avança dans la pièce. Puis, transperçant Boja d'un regard méprisant, il ôta son tee-shirt, comme faisaient les garçons de la ville quand ils allaient se battre.

« Tu as dit ça, oui ou non ? » cria-t-il. Mais il n'attendit pas la réponse. Il poussa Boja, qui tomba de sa chaise.

Boja laissa échapper un cri et se releva presque aussitôt, dans un halètement furieux, en criant : « Oui, oui, je te hais, Ike, je te hais. »

Chaque fois ou presque que je revois cette scène, je supplie ma mémoire d'avoir pitié de moi et de me faire défaut, mais c'est un espoir vain. Toujours, je reverrai Ikenna rester figé lorsque Boja eut prononcé ces mots, je reverrai ses lèvres remuer longtemps avant de pouvoir articuler : « Tu me hais, Boja. » Mais il prononça cette phrase

avec tant de puissance que son visage parut s'illuminer de soulagement. Il sourit, hocha la tête, chassa une larme d'un clignement de paupière.

« Je le savais, je le savais ; toutes ces années, je me suis raconté des histoires, comme un imbécile. » Il secoua la tête. « C'est pour ça que tu as jeté mon passeport dans le puits. » À ces mots, une expression d'horreur se peignit sur le visage de Boja, qui voulut répondre, mais Ikenna poursuivit d'une voix plus forte, en passant du yoruba à l'igbo. « Tais-toi ! Sans ta malveillance, je serais au Canada aujourd'hui, et j'aurais une vie plus heureuse. » Et comme si chaque mot, chaque phrase d'Ikenna le poignardait, Boja suffoquait, bouche bée, et des mots se formaient sur ses lèvres, aussitôt engloutis par les « Tais-toi ! » et les « Écoute-moi ! » de son frère. Des rêves étranges, poursuivit Ikenna, avaient confirmé ses soupçons : dans l'un d'eux, Boja le pourchassait, pistolet à la main. Boja grimaça, le visage rougi par une stupéfaction désarmée. « C'est pour ça que je sais, mon esprit l'atteste, que tu me hais. »

Boja, n'y tenant plus, se dirigea vers la porte d'un pas presque bondissant, mais il s'arrêta net en entendant la suite : « Dès l'instant où Abulu a eu sa vision, j'ai su que c'était toi, le pêcheur dont il parlait. Toi et personne d'autre. »

Boja, pétrifié, l'écouta la tête penchée, comme s'il avait honte.

« C'est pour ça que je ne suis pas surpris de t'entendre avouer que tu me hais ; tu m'as toujours haï. Mais tu n'arriveras pas à tes fins », conclut-il brusquement, d'un ton féroce.

Il s'avança vers Boja et le frappa au visage. Boja tomba et se cogna la tête sur le coffre métallique d'Obembe posé par terre, dans un tintement assourdissant. Il poussa un cri de douleur perçant, battit des pieds en continuant de hurler. Ikenna, ébranlé, recula d'un pas comme s'il était au bord d'un gouffre, puis, parvenu à la porte, se retourna et s'enfuit.

Dès son départ, Obembe s'approcha de Boja. Mais il s'immobilisa en criant : « Bon Dieu ! » Alors seulement je vis ce qu'avaient vu Ikenna et Obembe : une mare de sang s'étalait sur le couvercle du coffre et ruisselait au sol.

Affolé, Obembe se rua hors de la chambre et je le suivis. Nous trouvâmes notre mère dans le jardin où, binette à la main, elle cueillait quelques tomates qu'elle déposait dans son panier de raphia,

en discutant avec Iya Iyabo, notre dénonciatrice. Nous les appelâmes à grands cris. Lorsqu'elles entrèrent dans la chambre, elles furent horrifiées par le spectacle. Boja avait cessé de gémir, et son corps gisait, le visage enfoui dans ses mains ensanglantées, d'une immobilité si irréaliste qu'on pouvait le croire mort. En le voyant ainsi, notre mère éclata en sanglots.

« Vite, on l'emmène à la clinique de Kunle », lui cria Mama Iyabo.

Notre mère, folle d'inquiétude, enfila rapidement un chemisier et une jupe longue. Avec l'aide de la voisine, elle hissa Boja sur son épaule. Il restait calme, le regard vide, pleurant sans bruit.

« Si jamais il lui arrive quelque chose, dit notre mère à la voisine, que dira Ikenna ? Est-ce qu'il dira qu'il a tué son propre frère ?

– *Olohun maje !* Dieu nous en garde ! éructa Iya Iyabo. Mama Ike, comment peux-tu avoir des idées pareilles ? Tout ça pour ça ! Ce sont des adolescents, ça arrive tout le temps aux garçons, à cet âge. Arrête ça tout de suite et emmenons-le à l'hôpital. »

Après leur départ, je pris conscience d'un bruit, d'un égouttement constant. C'était la mare de sang. Je m'assis sur mon lit, bouleversé par ce que j'avais vu, mais plus troublé encore par le souvenir qu'avait évoqué Ikenna. Je me souviens de cet incident, même si je n'avais que quatre ans à l'époque. M. Bayo, l'ami de notre père qui vivait au Canada, était de passage au pays. Il promit à Ikenna de l'emmener vivre avec lui au Canada quand il y rentrerait, et lui obtint un passeport et un visa canadien. Le matin où Ikenna devait partir avec notre père pour Lagos, afin d'y prendre l'avion avec M. Bayo, il ne put retrouver son passeport. Il l'avait rangé dans la poche de poitrine de sa veste, accrochée dans la penderie qu'il partageait avec Boja. Mais le passeport n'était plus dans la veste. Ils commençaient à être en retard et notre père, furieux, entama une fouille frénétique. En vain. Il craignait que l'avion ne parte sans son fils, qui aurait besoin de renouveler toutes les démarches pour obtenir un passeport et un visa, et sa colère s'en trouva décuplée. Il s'apprêtait à frapper Ikenna pour sa négligence lorsque Boja, dissimulé derrière sa mère pour échapper aux coups paternels, avoua qu'il avait volé le passeport. Pourquoi, demanda notre père, et où était-il ? Boja, bouleversé, répondit : « Dans le puits. » Il l'y avait jeté la veille au soir pour qu'Ikenna ne l'abandonne pas.

Notre père se précipita vers le puits avec une fièvre presque

insensée, mais il ne vit que des pages déchirées flottant à la surface de l'eau, irrécupérables. Tremblant de tout son corps, il mit les mains sur la tête. Puis, comme possédé par un esprit, il tendit la main vers le mandarinier, en cassa une branche et courut vers la maison. Il allait fondre sur Boja lorsque Ikenna s'interposa. C'était lui qui avait soufflé à Boja de jeter le passeport dans le puits, car il ne voulait pas partir sans lui ; ils iraient ensemble au Canada, quand ils seraient grands. Même si je compris plus tard (tout comme nos parents) que c'était un mensonge, notre père fut désarçonné par ce qu'Ikenna jugeait alors être un geste d'amour mais qui, à présent, en sa métamorphose, lui apparaissait comme un acte de haine absolue.

Quand notre mère le ramena de la clinique dans l'après-midi, Boja semblait à des années-lumière de lui-même. Un pansement de ouate et de gaze ensanglantée recouvrait l'entaille de sa nuque. Mon cœur chavira à sa vue ; je me demandai combien de sang il avait perdu, je frémissais à l'idée de la douleur qu'il avait endurée. J'essayai de comprendre ce qui s'était produit, ce qui se passait, mais j'en étais incapable : le coût de ces événements excédait l'imagination.

Tout le reste de la journée, notre mère fut comme une route minée qui explosait dès que quelqu'un faisait un pas de trop. En préparant de l'eba pour le dîner, elle se mit à monologuer plaintivement. Maintes fois elle avait demandé à notre père de solliciter une nouvelle mutation pour rentrer à Akure, ou, à défaut, de faire venir la famille auprès de lui, mais il ne l'avait pas écoutée. Et à présent, se lamentait-elle, ses enfants se fendaient le crâne et s'entre-tuaient. Ikenna, poursuivit-elle, était devenu un étranger pour elle. Elle remuait encore les lèvres lorsqu'elle servit le dîner, tandis que nous nous installions sur les chaises en bois. Quand, ayant déposé le bol rince-doigts, elle eut fini de dresser la table, elle éclata en sanglots.

Cette nuit-là, le silence et la peur engloutirent la maison. Je partis me coucher très tôt, en même temps qu'Obembe, et David, craignant la compagnie de notre mère quand elle était dans cette humeur, nous suivit. Longtemps, avant de pouvoir m'endormir, je guettaï un signe d'Ikenna. En vain. Pourtant, tout en l'attendant, je souhaitais secrètement qu'il ne revienne pas avant le lendemain matin. D'une part, je redoutais la fureur de notre mère, et ce qu'elle risquait de lui faire subir s'il rentrait avant qu'elle ne se calme. Mais je redoutais autre chose : au retour de la clinique, Boja avait déclaré que cette fois,

c'en était trop. « Je jure, avait-il dit en léchant le bout de son index, signe d'un serment solennel, je jure de ne plus me laisser chasser de ma chambre. » Et pour respecter sa menaçante promesse, il était allé se coucher dans son lit. Je redoutais donc qu'Ikenna ne rentre et ne l'y trouve, et je fus submergé par une terrible prémonition : un jour, Boja se vengerait, car il avait subi un tort considérable. Et tandis que mon corps cérait malgré lui à l'achèvement de cette journée, je ne pus que me demander avec appréhension jusqu'où le poison s'était infiltré en Ikenna, et où s'arrêterait cette contamination.

Les sauterelles

Les sauterelles étaient des présages :

Elles envahissaient Akure comme presque tout le sud du Nigeria au commencement de la saison des pluies. Ces insectes ailés, aussi minuscules que les mouches brunes qu'on utilisait comme appâts, surgissaient du sol par des trous poreux dans un grouillement soudain et convergeaient vers la moindre lumière, qui les attirait comme un aimant. Les habitants d'Akure se réjouissaient souvent de leur arrivée, car la pluie guérissait la terre, suppliciée par la saison sèche, son soleil sans pitié et l'harmattan complice. Les enfants allumaient des ampoules ou des lanternes et plaçaient des récipients d'eau à proximité pour y pousser les sauterelles, et les noyer une fois dépouillées de leurs ailes. Les gens se rassemblaient pour un festin de sauterelles grillées et célébraient l'imminence de la pluie. Mais quand la pluie tombait, généralement dès le lendemain de l'invasion, elle s'accompagnait d'un violent orage qui arrachait les toits, détruisait les maisons, noyait les hommes en grand nombre et transformait des villes entières en fleuves inconnus. D'heureux présages, les sauterelles devenaient les messagères du mal. Tel fut le sort qui, une semaine après la blessure de Boja, frappa les habitants d'Akure, le Nigeria tout entier, et notre famille.

C'était la semaine d'août où la Dream Team nigériane, l'équipe masculine de football, était parvenue en finale des jeux Olympiques. Les semaines précédentes, les marchés, les écoles, les bureaux s'étaient illuminés du nom de Chioma Ajunwa, la triple sauteuse qui avait offert une médaille d'or à notre pays délabré. Et voilà que nos footballeurs, après avoir battu le Brésil en demi-finale, allaient

rencontrer l'Argentine en finale. Le pays était fou de joie. Et tandis que dans la lointaine Atlanta on agitait des drapeaux nigériens sous la chaleur estivale, Akure se noyait lentement. Une pluie très dense, alliée à un vent violent qui avait plongé la ville dans le noir, tomba en déluge durant toute la veille de la finale. Elle persista toute la journée du match, le 3 août, mitraillant les toits de zinc et d'amiante jusqu'au crépuscule, où enfin elle faiblit et cessa. Personne ne quitta la maison ce jour-là, pas même Ikenna, qui passa presque tout ce temps confiné dans sa chambre, en silence, hormis les moments où sa voix reprenait une chanson écoutée sur la radiocassette portative devenue son seul compagnon. Son repli avait atteint son comble.

Notre mère lui avait demandé des comptes pour avoir blessé Boja, et il avait argué de son bon droit, puisque c'était Boja qui l'avait menacé en premier. « Je ne pouvais pas rester sans réagir et me laisser menacer par un gamin comme lui », martela-t-il en restant debout sur le seuil de sa chambre, alors qu'elle l'avait supplié de venir s'asseoir au salon pour discuter. Et puis il fondit en larmes. Par honte sans doute de craquer ainsi, il avait filé dans sa chambre et fermé la porte. Notre mère déclara qu'elle était sûre *à présent* qu'il avait perdu la tête, et qu'il fallait l'éviter jusqu'à ce que son père revienne et le ramène à la raison. Mais ma peur de ce qu'il était devenu ne cessait de grandir chaque jour. Même Boja, malgré son serment initial de ne plus se laisser flouer, se plia aux directives de notre mère en restant à distance d'Ikenna. Il était complètement remis de sa blessure et on lui avait retiré son pansement, laissant apparaître un creux incurvé à l'endroit suturé.

La pluie cessa peu avant l'heure du coup d'envoi. Au même moment, Ikenna s'éclipsa. Nous espérions tous que le courant serait rétabli à temps pour regarder le match décisif, mais à huit heures du soir c'était toujours le black-out. Obembe et moi avions passé la journée à lire dans le salon, à la faible lueur du ciel gris. Je lisais en édition de poche un livre bizarre, où les animaux parlaient et portaient des noms humains. Il n'y avait que des animaux domestiques : chiens, porcs, poules, chèvres, etc. Le livre était dépourvu des bêtes sauvages que j'aimais tant, mais je persévérais, intrigué par ces créatures qui parlaient et pensaient comme des humains. J'étais plongé dans ma lecture quand Boja, qui était resté assis en silence, annonça à notre mère, qui jouait avec David et Nkem,

qu'il voulait aller voir le match au La Room.

« C'est trop tard, non ? Il faut vraiment que vous voyiez ce match ?

– Non, il n'est pas trop tard ; je veux vraiment y aller... »

Elle réfléchit longuement, après quoi elle leva les yeux vers nous et dit : « D'accord, mais faites bien attention. »

Nous prîmes la lampe torche dans la chambre de notre mère et sortîmes dans la rue obscurcie. Aux alentours, des grappes de maisons équipées de générateurs bourdonnants emplissaient le quartier d'une symphonie de bruit blanc. Les habitants d'Akure étaient persuadés que les riches versaient des pots-de-vin à la Compagnie nationale d'électricité pour couper le courant les jours de grands matchs, afin de faire du profit en installant des salles de visionnage improvisées. Le La Room était l'hôtel le plus moderne des environs : un immeuble de trois étages entouré d'une haute clôture barbelée. Le soir, même les jours de panne, les lampadaires au néon qui se dressaient dans son enceinte baignaient tout le périmètre d'une lumière constante. Cette nuit-là, comme presque toujours en pareil cas, le La Room avait transformé son hall en salle de visionnage. À l'entrée, un grand panneau attirait les passants en exhibant une affiche bigarrée frappée du logo des jeux Olympiques sous lequel était inscrit *Atlanta 1996*. De fait, le hall était bondé à notre arrivée. Il y avait des gens dans tous les coins, dans toutes les positions, tendant le cou vers l'un des deux téléviseurs de quatorze pouces, posés sur deux hautes tables, aux extrémités de la pièce. Les premiers spectateurs avaient accaparé les chaises en plastique les plus proches des écrans, et une foule croissante et attentive se massait derrière eux.

Boja repéra un endroit d'où l'on apercevait l'un des téléviseurs et se glissa entre deux hommes, nous abandonnant à notre sort, Obembe et moi, mais nous finîmes par dénicher une place qui offrait une vue intermittente de l'écran, à condition de se pencher à gauche, vers un interstice entre deux hommes dont les chaussures puaient comme du porc pourri. Pendant un quart d'heure, nous fûmes submergés par une mer de corps étouffante et nauséabonde qui exhalait toute l'odeur de l'humanité. Les hommes sentaient tantôt la cire de bougie, tantôt le vieux linge, tantôt la viande et le sang des bêtes, tantôt la peinture séchée, tantôt l'essence, tantôt encore la tôle. J'en eus bientôt assez de me boucher le nez, et je chuchotai à l'oreille d'Obembe que je voulais rentrer.

« Pourquoi ? » demanda-t-il, apparemment surpris, même si lui aussi avait peur du bonhomme à grosse tête qui se tenait derrière lui, et sûrement envie de partir. L'homme avait un fort strabisme, des yeux qui se croisent les bras, dit-on. Mais si Obembe avait peur de lui, c'était parce que cet homme effrayant lui avait aboyé dessus et ordonné de « se tenir correctement », en lui poussant brutalement la tête de ses mains sales. Une vraie chauve-souris, cet homme : hideux et terrifiant.

« On ne peut pas partir ; Ikenna et Boja sont là », souffla Obembe en épiant le bonhomme du coin de l'œil.

« Où ça ? » demandai-je à voix basse.

Il prit le temps de basculer lentement la tête en arrière pour pouvoir enfin murmurer : « Dans les premiers rangs ; j'ai vu... » Mais sa voix fut balayée par le rugissement qui éclata soudain. Des cris frénétiques – « Amuneke ! » « But ! » – fendirent l'air et plongèrent la salle dans un tumulte de jubilation. Le comparse de la chauve-souris, qui hurlait en agitant les bras, donna un coup de coude à Obembe en pleine tête. Obembe poussa un jappement aussitôt noyé dans le chœur hystérique, comme s'il faisait partie de cette joie collective. Il s'affaissa contre moi, grimaçant de douleur. L'homme ne s'était rendu compte de rien et continuait de hurler.

« Viens, Obe, on rentre, c'est dangereux ici », fis-je à Obembe après lui avoir dit une bonne dizaine de fois que j'étais désolé. Craignant que cela ne suffise pas à le convaincre, j'ajoutai ce que disait souvent notre mère quand nous insistions pour sortir voir un match : « À quoi bon regarder ? Après tout, s'ils gagnent, les joueurs ne partageront pas l'argent avec nous. »

L'argument fit son effet. Il opina en ravalant ses larmes. Je parvins à me faufiler vers l'avant pour tapoter l'épaule de Boja, debout, pris en sandwich entre deux garçons plus âgés.

« Quoi ? fit-il d'un ton brusque.

– On s'en va.

– Pourquoi ? »

Je ne répondis rien.

« Pourquoi ? insista-t-il, impatient de revenir au spectacle du match.

– Pour rien.

– OK, à tout à l'heure. » Et il se retourna prestement vers l'écran.

Obembe lui demanda la lampe torche, mais il ne l'entendit même pas.

« Pas besoin de lampe, dis-je en me frayant un passage entre deux hommes immenses. On n'a qu'à marcher lentement. Dieu nous mènera à bon port. »

Il me suivit dehors en se tâtant la tête, peut-être pour voir si elle avait enflé. La nuit était noire, d'un noir que seuls perçaient brièvement les phares d'une voiture ou d'une moto. Mais elles étaient rares : tout le monde, semblait-il, regardait le match quelque part.

« C'est vraiment une bête sauvage, cet homme, il n'a même pas dit pardon », m'exclamai-je en luttant pour retenir mes larmes. Comme si la douleur d'Obembe devenait la mienne. Enfin les larmes me submergèrent.

« Chhhut », fit alors Obembe.

Il m'attira dans un coin, près d'un kiosque en bois. Je n'avais rien remarqué. Et puis, d'un coup, je vis ce qu'il voyait. Là-bas, debout près du palmier, devant notre portail, se tenait Abulu le fou. La vision fut si soudaine qu'elle me parut irréelle. Je ne l'avais pas revu depuis notre rencontre près de l'Omi-Ala, mais dans les jours, les semaines suivantes, *in absentia*, ou simplement à distance, il en était venu à envahir ma vie, nos vies, de sa présence nuisible. J'avais appris son histoire, appris à le redouter, prié contre lui. Mais je ne l'avais pas revu, et sans le savoir je l'attendais, et même je voulais le revoir. À présent, il était là, debout à notre porte, scrutant notre lotissement, mais apparemment sans intention d'entrer. Nous restâmes à le regarder gesticuler, agiter la main dans le vide comme s'il discutait avec un être que lui seul voyait. Puis, dans une brusque volte-face, il s'avança vers nous en murmurant. À son passage, j'entendis, entre deux respirations étouffées, la même chose sans doute qu'Obembe, car celui-ci me saisit la main pour m'écarter de la trajectoire d'Abulu. Haletant, je le regardai s'éloigner dans l'étendue des ténèbres. Son ombre de fou, projetée par les phares du camion du voisin, plana brièvement sur la rue avant de disparaître à l'approche du véhicule.

« Tu as entendu ce qu'il disait ? » me demanda Obembe une fois qu'il fut hors de vue.

Je secouai la tête.

« Tu n'as pas entendu ? » insista-t-il pantelant.

J'allais répondre quand un homme passa d'une démarche

chaloupée, un enfant sur les épaules. L'enfant balbutiait une comptine :

*Va-t'en, la pluie, va-t'en,
Reviens plus tard, attends,
Laisse jouer les enfants...*

À peine s'étaient-ils éloignés qu'Obembe reposa sa question.

De nouveau je secouai la tête. Mais c'était un mensonge. Moins nettement qu'Obembe sans doute, j'avais entendu le mot qu'Abulu psalmodiait en marchant. Il résonnait comme au jour qui avait marqué la fin de notre quiétude : « *Ikena*. »

Une joie douteuse se répandit dans tout le Nigeria, du soir jusqu'au matin, comme les sauterelles s'abattent la nuit pour disparaître à l'aube, laissant une ville constellée d'ailes. Pour Obembe, Boja, et moi, les réjouissances durèrent jusque tard dans la nuit. Nous écoutâmes Boja nous retracer le match minute par minute à la manière d'une voix off de film : dans son récit, Jay-Jay Okocha dribblait ses adversaires comme Superman délivrait les otages, et Emmanuel Amuneke avait propulsé le ballon dans les filets tel un Power Ranger. Vers minuit, notre mère dut intervenir et nous enjoindre d'aller nous coucher. Lorsque je parvins à m'endormir, ce fut pour faire un million de rêves, et la matinée était bien avancée lorsque Obembe me secoua en hurlant : « Réveille-toi ! Réveille-toi, Ben, ils sont en train de se battre !

– Qui ça ? Quoi ? demandai-je, déphasé.

– Ils sont en train de se battre, glapit-il. Ikenna et Boja. Ils se battent pour de vrai. Viens vite ! » Il bougea dans le rayon de lumière comme une phalène égarée puis, voyant que j'étais encore au lit, s'écria : « Écoute, écoute, c'est violent ! Viens ! »

Bien avant qu'il ne vienne me trouver, Boja s'était réveillé en pestant. Le camion poussif de nos voisins, les Agbati, avait déchiré la fine membrane qui séparait le monde des rêves du monde conscient par son grondement sporadique – *vroum ! vroummm ! vroummmm !* Quoi qu'il en soit, même si le camion l'avait réveillé, il avait prévu de se lever tôt pour aller répéter avec les autres percussionnistes de la paroisse. Il prit sa douche, mangea sa portion du pain beurré que

notre mère nous avait laissé avant de partir au travail avec David et Nkem, mais il dut patienter pour changer de chemise et de pantalon, car, bien qu'il eût cessé de dormir dans la même chambre qu'Ikenna, il y avait laissé ses affaires dans l'armoire. Notre mère, la fauconnière, l'avait maintes fois imploré de s'installer dans notre chambre, en disant : « *Ha pu lu ekwensu ulo ya* – Laisse le diable à sa tanière. » Mais il n'avait pas cédé. Il soutenait que cette chambre était autant à lui qu'à Ikenna et qu'il ne la quitterait pas. Et comme notre frère et lui ne se parlaient plus, il devait souvent attendre qu'Ikenna se réveille et déverrouille la porte, pour ne pas avoir à lui demander la permission d'entrer. Mais Ikenna, qui avait passé presque toute la nuit dehors pour prendre part à la liesse anarchique qui agitait tout le pays après sa victoire olympique, resta enfermé dans sa chambre jusqu'à midi. Plus tard, Obembe me confierait qu'Ikenna était rentré ivre. En tout cas, il empestait l'alcool quand Obembe lui avait ouvert les volets pour le laisser entrer, notre mère ayant verrouillé porte et portail à minuit.

Boja piaffait et fulminait d'impatience et de colère. Peu avant onze heures, n'y tenant plus, il frappa à la porte, d'abord doucement, puis avec frénésie. Exaspéré, il avait même, d'après Obembe, plaqué l'oreille contre la porte comme s'il rendait visite à quelqu'un, avant de lui dire, foudroyé d'inquiétude : « Je n'entends aucun signe de vie. Tu es sûr qu'Ikenna est vivant ? »

Boja avait posé la question avec une anxiété sincère, la crainte qu'une chose terrible ne soit arrivée à notre frère. Il tendit à nouveau l'oreille, à l'affût du moindre bruit, puis recommença à frapper, encore plus fort, en criant à Ikenna d'ouvrir.

Faute de réponse, il tenta d'enfoncer la porte en y projetant tout son poids. Enfin il recula, les yeux emplis de soulagement et d'une crainte nouvelle.

« Il est là, chuchota-t-il à Obembe en s'éloignant de la porte. Je viens d'entendre bouger : il est vivant.

– Quel est le fou qui vient troubler mon repos ? » aboya Ikenna.

Boja en resta muet. Puis il hurla : « C'est toi le fou, Ikenna, pas moi. Tu ferais mieux d'ouvrir tout de suite ; c'est aussi ma chambre, je te signale. »

Quelques pas fébriles, et Ikenna sortit brusquement. Si vite, que Boja ne vit pas le coup venir et se retrouva au sol sans savoir comment.

« J'ai entendu tout ce que tu as raconté sur moi, lâcha Ikenna tandis que Boja tentait de se relever. J'ai tout entendu : tu as dit que j'étais mort, et pas vivant. Toi, Boja, après tout ce que j'ai fait pour toi, tu veux ma mort, c'est ça ? Et pour couronner le tout, tu me traites de fou. Moi, fou ? Je vais te montrer tout de suite... »

Il parlait encore quand Boja, vif comme l'éclair, lui fit un croc-en-jambe ; il percuta la porte et s'effondra dans la chambre. Boja se releva d'un bond alors qu'Ikenna, grimaçant de douleur, jurait et pestait.

« C'est quand tu veux, on sort et on s'explique, lança Boja du seuil du salon. Si c'est ça que tu veux, viens dans le jardin ; comme ça, on ne cassera rien dans la maison et maman ne saura pas ce qui s'est passé. »

Sur quoi il fila dans le jardin, près du puits et du potager, et Ikenna le suivit.

La première chose que je vis en sortant dans le jardin avec Obembe, ce fut Boja qui tentait d'esquiver le poing crispé d'Ikenna : il échoua, le coup l'atteignit en pleine poitrine et il recula en titubant. Il essayait de se stabiliser quand Ikenna le renversa avec sa jambe et s'abattit sur lui. Ils s'empoignèrent à même le sol comme des catcheurs. Je fus saisi d'une horreur indescriptible. Obembe et moi restâmes sur le seuil, pétrifiés, en les suppliant d'arrêter.

Mais ils ne nous prêtèrent aucune attention, et bientôt nous fûmes débordés par la brutalité des coups, hébétés par la vivacité prédatrice de leurs jambes entremêlées. Obembe, sans prendre parti, hurlait à chaque coup, suffoquait à chaque cri de douleur. Moi aussi, je trouvais le spectacle insoutenable. Parfois, je fermais les yeux en voyant s'esquisser un geste violent et j'attendais qu'il soit achevé pour les rouvrir, le cœur battant à tout rompre. Obembe reprit ses supplications en voyant Boja saigner de l'arcade sourcilière droite. Mais Ikenna le rabroua.

« Tais-toi, grogna-t-il en crachant par terre. Si tu ne la fermes pas tout de suite, ça va être votre tour à tous les deux. Imbéciles ! Tu n'as pas vu comment il m'a parlé ? Ce n'est pas ma faute. C'est lui qui a commencé et... »

Boja l'interrompit d'un coup dans le dos particulièrement féroce, avant d'essayer de l'attraper par la taille ; ils retombèrent au sol en

soulevant une nuée de poussière. Ils se battaient avec une agressivité rare chez des garçons de leur âge, surtout entre frères. Ikenna frappait avec bien plus de zèle qu'il n'en avait montré envers le petit vendeur de poulets du marché d'Isolo, qui avait traité notre mère d'*ashewo*, de pute, quand elle avait refusé de lui acheter sa marchandise un Noël ; cette fois-là, nous l'avions acclamé, et même notre mère, qui abhorrait toute forme de violence, avait admis – après que le garçon se fut relevé, eut ramassé sa cage à volailles en raphia tressé et pris la fuite – qu'il méritait cette raclée. Oui, à présent les coups d'Ikenna étaient plus durs, plus appuyés, plus puissants qu'ils ne l'avaient jamais été. Boja, lui aussi, frappait des poings et des pieds avec plus d'audace que face aux gamins qui, un samedi, avaient tenté de nous empêcher par la menace de pêcher dans l'Omi-Ala. Cette fois-ci, le combat était différent. Comme si leurs mains étaient contrôlées par une force qui possédait la moindre particule de leur être, le moindre globule de leur sang. Et c'était peut-être cette force, plutôt que leur volonté consciente, qui les poussait à déployer l'un contre l'autre des tactiques aussi brutales. En les regardant se battre, je fus saisi du pressentiment que les choses ne seraient plus jamais les mêmes. Je craignais que chaque coup ne soit empreint d'une puissance de destruction implacable qui ne pourrait être stoppée, contenue ni contrée. Sous l'effet de ces sentiments, mon esprit, telle une tornade amassant la poussière dans ses replis concentriques, plongea dans un tourbillon de pensées affolées, où dominait une idée étrange et nouvelle qui éclipsait tout le reste : l'idée de la mort.

Ikenna fractura le nez de Boja. Le sang jaillit en giclées, dégoulinant sur sa mâchoire et jusqu'au sol. La douleur de Boja était palpable. Il s'affaissa en larmes, tamponna son nez sanglant avec la loque qu'était devenu son tee-shirt. À cette vue, Obembe se mit à pleurer, moi aussi. Je savais que le combat était loin d'être fini. Boja allait réclamer vengeance de ce coup terrible, car il n'avait rien d'une poule mouillée. Quand je le vis ramper vers le potager en essayant de se relever, une idée me vint. Je me tournai vers Obembe et lui dis qu'il fallait trouver un adulte pour les séparer.

Il m'approuva, les joues baignées de larmes.

Nous filâmes aussitôt chez les voisins, mais le portail était cadennassé. Nous avions oublié qu'ils étaient partis deux jours plus tôt et ne rentreraient que tard dans la soirée. C'est alors que nous vîmes le

révérant Collins, le pasteur de notre paroisse, passer dans sa camionnette. Nous lui fîmes signe en agitant frénétiquement les bras, mais il ne nous vit pas. Il continua sa route en dodelinant de la tête au son de l'autoradio. Nous enjambâmes d'un saut un égout à ciel ouvert où se trouvait le cadavre mutilé d'un jeune serpent lapidé, qui menaçait de se muer en python.

Nous finîmes par trouver M. Bode, le mécanicien, qui vivait à trois rues de là dans un alignement de pavillons sans peinture et sans crépi. Ils étaient restés inachevés, cernés de bouts de bois et de tas de sable. M. Bode avait une allure martiale : très haute stature, biceps impressionnants, un visage austère comme l'écorce caverneuse de l'iroko. Il était sorti de son atelier pour se soulager dans les latrines qu'il partageait avec les autres occupants des cinq pièces de son habitation. La ceinture encore défaite, le caleçon remonté jusqu'à la taille, il se lavait les mains au robinet dont le long col émergeait du sol devant le mur, tout en fredonnant.

« Bonjour, monsieur, dit Obembe.

– Salut, les petits gars, répondit-il en levant la tête. Ça va ?

– Ça va bien, merci monsieur, nous répondîmes d'une seule voix.

– Qu'est-ce qui vous amène ? demanda-t-il en s'essuyant les mains sur son pantalon noir de crasse et d'huile de vidange.

– Voilà, monsieur, fit Obembe, nos frères sont en train de se battre et on... on...

– Ils saignent, *eje ti o pọ*, beaucoup de sang ! balbutiai-je, voyant qu'Obembe n'était pas en état de poursuivre. Je vous en prie, venez nous aider. »

Il grimaça tandis qu'il scrutait nos visages baignés de larmes, comme s'il avait une attaque. « Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? fit-il en agitant les mains pour les sécher. Pourquoi ils se battent ?

– On ne sait pas, monsieur, répliqua vivement Obembe. S'il vous plaît, venez nous aider.

– D'accord, on y va. »

Il fila vers sa porte comme pour chercher quelque chose, puis se ravisa et fit le geste d'avancer, répétant : « On y va. » Une fois en chemin, nous nous mîmes à courir, avant de nous arrêter pour qu'il puisse nous rattraper.

« Vite, monsieur, il faut faire vite », implorai-je.

Sur quoi lui aussi se mit à courir, pieds nus. Tout près de chez

nous, deux femmes bloquaient le passage au bord du trottoir. Elles portaient des robes bon marché crasseuses, et avaient chacune sur la tête un sac de maïs. Obembe en frôla une et deux épis tombèrent d'un trou de son sac. La femme poussa des jurons pendant que nous filions.

La première chose que nous vîmes en arrivant au lotissement, ce fut la chèvre de nos voisins, au ventre boursoufflé par la grossesse et aux mamelles ballantes. Prostrée près du portail, elle bêlait, la langue pendante tel un ruban adhésif déroulé de sa bobine. Son corps sombre, lourd et puant était cerné d'excréments en petites cosses noires, certaines écrasées et réduites à une pâte marronnasse semblable à du pus, d'autres agglomérées par deux, par trois ou davantage. Le seul bruit émanant du lotissement était le *youui, youui* de cette chèvre haletante. Nous nous précipitâmes dans le jardin, mais il n'y avait plus que des lambeaux de vêtements, des traces de sang qui striaient la poussière, et un palimpseste de terre grasse barbouillé d'empreintes de pas. Il était inconcevable qu'ils aient cessé de se battre sans une intervention extérieure. Où étaient-ils passés ? Qui s'était interposé ?

« Où est-ce qu'ils se battaient ? demanda M. Bode perplexe.

– Ici même, à cet endroit, répondit Obembe au bord des larmes en désignant le sol.

– Tu en es sûr ?

– Oui, monsieur, regardez, c'est ici qu'on les a laissés. Ici. » M. Bode tourna les yeux vers moi et je dis : « Oui, ici, c'est ici qu'ils se battaient. Regardez, il y a du sang. » Je montrai l'endroit où le sang mêlé à la poussière avait coagulé, puis une tache ronde, humide et sombre en forme d'œil mi-clos.

Il contempla le sol, troublé, puis dit : « Alors où est-ce qu'ils sont passés ? » Il regarda autour de lui tandis que je m'essuyais les yeux et me mouchais dans mes doigts. Un oiseau au vol rasant, un pigeon, se percha sur la clôture à ma droite en battant rapidement des ailes. Comme s'il se sentait menacé, il s'envola, plana au-dessus du puits puis se reposa sur la clôture. Je levai les yeux pour voir si le grand-père d'Igbafe était toujours sur son balcon, où je l'avais aperçu tout à l'heure pendant la bagarre, mais lui aussi avait disparu. Il n'y avait plus qu'un gobelet en plastique sur son siège.

« Bon, on va aller voir à l'intérieur. » C'était la voix de M. Bode. « C'est bon, on y va. Peut-être qu'ils ont cessé de se battre et qu'ils sont rentrés. »

mêlait à l'huile de palme pour former une mare d'un rouge délavé, inconnue et obscène, semblable aux flaques qui se forment dans les nids-de-poule des chemins de terre. À la vue de cette mare, Obembe, comme possédé d'un démon babillard, ne cessait de psalmodier, les lèvres frémissantes, le refrain : « Fleuve de rouge, fleuve de rouge, fleuve de rouge. »

C'était tout ce qui lui restait à faire, car le faucon avait pris son envol, et planait au gré d'une brise inaccessible. Il ne restait qu'à hurler et gémir, hurler et gémir. Et moi, comme Obembe, tétanisé par ce spectacle, je criai ce nom, mais, sur ma langue dépossédée, terrassée par celle d'Abulu, le nom sortit altéré, lacéré, blessé, amoindri, mort, éclipsé : *Ikena*.

Le moineau

Ikenna était un moineau :

Une créature ailée capable de se volatiliser en un clin d'œil. La vie l'avait déjà quitté quand nous revînmes à la maison avec M. Bode ; ce que nous découvrîmes, allongé dans une mare de sang, n'était que son corps vide, saigné et mutilé. Puis, peu après cette découverte, le corps disparut dans une ambulance de l'hôpital central, avant de revenir quatre jours plus tard dans un cercueil de bois à l'arrière d'un pick-up. Et même alors, ce n'était toujours pas Ikenna que nous voyions ; nos oreilles se contentaient de glaner des allusions à « son corps dans le cercueil ». Nous avalions tous les mots que nous disaient les gens pour nous reconforter comme autant de pilules amères censées nous guérir : « *E jo, ema se sukun mo, oma ma'a da* – Ne pleure pas, ça va aller. » Ils ne mentionnaient pas le fait que, du jour au lendemain, Ikenna était devenu un voyageur, un étrange voyageur quittant son propre corps, laissant un reste vide comme la double gousse d'une cacahuète reformée une fois son contenu extrait. J'avais beau savoir qu'il était mort, cela me paraissait invraisemblable. Et même s'il était dans l'ambulance devant la maison, il était difficile d'imaginer que jamais il ne se relèverait, jamais il ne rentrerait.

Notre père savait, lui aussi, et il arriva deux jours après sa mort. C'était un jour de crachin, de fraîcheur humide. Je vis la voiture entrer dans le lotissement, encadrée par l'arc formé en essuyant la buée des vitres du salon, où j'avais passé la nuit. C'était sa première visite depuis le matin où il nous avait appelés ses pêcheurs. Il rentrait avec toutes ses affaires, sans aucune intention de repartir. À plusieurs reprises, dès que notre mère lui avait parlé de la métamorphose

d'Ikenna, il avait demandé en vain l'autorisation de s'absenter quelques jours du Ghana, où il suivait sa formation, pour passer à Akure. Et puis, quand elle lui avait lancé son appel de détresse quelques heures après la découverte du corps d'Ikenna – un appel où elle n'avait pu dire que : « Eme, Ikenna *aaaaa* ! » avant de retomber prostrée au sol –, il avait griffonné une lettre de démission et l'avait transmise à un autre collègue en formation. Sitôt rentré au Nigeria, il avait pris le car de nuit pour Yola, chargé ses bagages dans sa voiture et roulé jusqu'à Akure.

Ikenna fut donc enterré quatre jours après le retour de notre père – tandis que Boja demeurerait introuvable. Même si la nouvelle de la tragédie s'était répandue dans tout le quartier, et que les voisins se pressaient chez nous pour faire part de ce qu'ils avaient vu ou entendu, personne ne savait où il était. La voisine d'en face, enceinte, nous dit avoir été réveillée par un cri perçant à peu près à l'heure où Ikenna était mort. Un autre voisin, un étudiant en doctorat que tout le monde surnommait « Prof », personnage fuyant qui n'était presque jamais chez lui – le petit pavillon de deux pièces mitoyen de la maison d'Igbafe –, était en train de travailler quand il avait entendu résonner un objet métallique. Mais c'est la mère d'Igbafe qui, transmettant un message du grand-père, fournit des détails permettant de reconstituer un tant soit peu les faits. L'un des garçons (Boja, apparemment) s'était relevé en titubant et, au lieu de continuer le combat, avait filé vers la cuisine, dans un état d'égarement et de fureur aveugle, avec l'autre à ses trousses. À ce stade, le grand-père, horrifié mais croyant le combat terminé, avait quitté le balcon. Il était incapable de dire où était passé Boja.

Comme par miracle, une foule de gens, presque tous de la famille, *Nde Iku na'ibe*, certains que j'avais déjà vus, d'autres dont les visages se contentaient de peupler les nombreux daguerréotypes et photos jaunies de nos albums, se matérialisèrent dans la maison en deux jours. Ils venaient tous de notre village d'Amano, un endroit que je connaissais à peine. Nous n'y étions allés qu'une fois, pour l'enterrement de Yee Keneolisa, l'oncle de notre père, un vieillard hiératique. Nous étions passés par une route apparemment interminable cousue entre deux vastes étendues d'épaisse forêt, pour atteindre un lieu où la jungle majestueuse se réduisait pour laisser place à une poignée d'arbres, quelques mottes cultivées et une armée

d'épouvantails en ordre dispersé. Bientôt, tandis que la Peugeot de notre père négociait les pistes sablonneuses par à-coups furieux, nous rencontrâmes des gens qui le connaissaient. Ils accueillirent notre famille avec une jovialité exubérante et tapageuse. Plus tard, vêtus de noir parmi une foule en noir, nous avons marché en cortège jusqu'au cimetière, sans un mot mais dans les pleurs, comme si, pourtant doués de parole, nous nous étions mués en simples créatures gémissantes : j'en avais été sidéré.

À présent, ces gens arrivaient semblables à mon souvenir : vêtus de noir. À vrai dire, seul Ikenna eut droit à une tenue différente lors de ses obsèques. Son pantalon blanc et sa chemise, immaculés, lui donnaient l'air d'un ange qui – attaqué par surprise pendant son incarnation terrestre – aurait eu les os brisés pour l'empêcher de remonter au ciel. Sinon, toute l'assistance était en noir, et drapée dans toutes les nuances du deuil, à deux exceptions près, Obembe et moi : nous étions les seuls à ne pas pleurer. Tout au long des jours qui s'étaient coagulés comme du mauvais sang bouilli depuis la mort d'Ikenna, nous avons refusé de pleurer, hormis les larmes que nous avons versées dans la cuisine en voyant son corps sans vie. Même notre père avait versé des pleurs : la première fois en placardant l'annonce du décès d'Ikenna au mur de la maison, puis en discutant avec le révérend Collins lors de sa première visite de condoléances. Je ne saurais justifier rationnellement ma décision de ne pas pleurer, mais je m'y tenais si fort – et Obembe aussi, apparemment – que je préférais garder les yeux rivés sur le visage d'Ikenna, qui, je le craignais, serait bientôt perdu à jamais. Lavé et oint d'huile d'olive, il resplendissait de manière surnaturelle. Sa lèvre fendue, la cicatrice barrant ses sourcils restaient visibles, et pourtant son visage arborait une paix singulière comme s'il n'était pas réel, comme si, avec tous les endeuillés, j'avais seulement rêvé son existence. C'est en le voyant étendu ainsi que je remarquai enfin ce qu'Obembe savait déjà : Ikenna se laissait pousser la barbe. Elle paraissait avoir germé du jour au lendemain, et bordait à présent sa mâchoire telle une esquisse délicatement tracée.

Dans son cercueil, le corps d'Ikenna – le visage exposé, les narines et les oreilles bouchées par du coton, les mains le long du corps, les jambes maintenues serrées – avait une forme ellipsoïde, ovoïde : la forme d'un oiseau. De fait, c'était un moineau ; une créature fragile

sans contrôle sur son destin. Voué à le subir. Son *chi*, le dieu personnel dévolu, dans les croyances igbos, à chaque individu, était un dieu faible, un *efulefu* : sentinelle irresponsable qui parfois abandonnait sa charge pour des courses ou des voyages lointains, la laissant sans protection. Voilà pourquoi, à peine adolescent, Ikenna avait déjà essuyé plus que sa part de catastrophes et de tragédies personnelles, car il n'était qu'un moineau dans un monde de noires tempêtes.

À six ans, en jouant au foot, il avait reçu un coup de pied dans l'entrejambe, et l'un de ses testicules, délogé du scrotum, s'était enfoncé dans son corps. On l'emmena d'urgence à l'hôpital pour tenter de pratiquer une transplantation testiculaire, tandis que, dans un autre service, les médecins essayaient de ranimer notre mère, qui avait perdu connaissance en apprenant la blessure de son fils. Le lendemain matin, tous deux étaient sains et saufs : elle profondément soulagée, après avoir tant craint de le voir mourir, lui lesté d'un petit galet dans ses bourses pour remplacer le testicule perdu. Il mit trois ans à rejouer au foot. Et encore, il persista à se protéger l'entrejambe à chaque shoot dirigé vers lui. Deux ans après cet accident, à huit ans, assis sous un arbre dans la cour de l'école, il fut piqué par un scorpion. Là encore, il survécut ; mais sa jambe droite en resta atrophiée, plus courte que l'autre.

L'enterrement eut lieu au cimetière St. Andrew, entre les murs duquel s'élevaient quelques arbres dans une mer de tombes. Partout on voyait des affiches confectionnées pour l'occasion. Certaines, imprimées sur des feuilles de papier blanc A4, étaient collées sur les autocars qui convoyaient aux obsèques des paroissiens et autres invités ; il y en avait sur les deux pare-brise de la voiture de notre père, ainsi que celle placardée au mur de notre maison, à côté du numéro de rue et du code postal, inscrits au charbon dans un cercle lors du recensement de 1991. Une autre était collée sur le pylône arrondi devant notre portail, une autre encore sur le panneau d'affichage de l'église. On en voyait aussi une sur le portail de mon école – dont Ikenna avait été élève – et à la porte de St. Thomas Aquinas, le collège où il était inscrit avec Boja. Notre père avait décidé de ne les afficher que là où c'était nécessaire, « uniquement pour que la famille et les amis sachent ce qui est arrivé ». Les affiches arboraient en titre le mot « décès », dans une encre qui bavait au sommet du *d* et aux boucles du *s*. Sur presque toutes, la blancheur du

papier semblait brouiller la photo d'Ikenna, et lui donnait l'air de surgir du dix-neuvième siècle. La photo était ainsi légendée : *Tu nous as quittés trop tôt, mais nous t'aimons de tout notre cœur. Nous espérons te retrouver lorsque l'heure sera venue.* Et en dessous, l'inscription :

IKENNA A. AGWU (1981-1996),

pleuré par ses parents,

M. et Mme Agwu

et ses frères et sœurs,

Boja, Obembe, Benjamin, David et Nkem Agwu.

À l'enterrement, avant qu'Ikenna soit effacé par la terre sablonneuse, le révérend Collins demanda aux membres de la famille de s'assembler autour de lui, et aux autres personnes de s'écarter. « Reculez un *petit* peu, dit-il dans son anglais rythmé par un épais accent igbo. Oh, merci, merci. Dieu vous bénisse. Encore un tout petit peu. Dieu vous bénisse. »

La famille proche et lointaine entoura la tombe. Y compris des visages que je n'avais pas vus depuis ma naissance. Quand le cercle fut formé, le pasteur nous demanda de fermer les yeux pour prier, mais notre mère poussa un terrible cri de douleur, qui agita l'assistance d'une vague de chagrin dévastatrice. Le pasteur l'ignora et poursuivit la prière d'une voix zigzagante. Et bien que ses paroles – ... *de pardonner et de recevoir son âme en ton royaume... nous savons que tu donnes et que tu reprends... le courage de supporter la perte... merci Seigneur Jésus car nous savons que tu nous entends* – me parussent dénuées de sens, tout le monde émit un « amen » sonore lorsqu'il se tut. Puis chacun jeta une pelletée de terre dans la tombe avant de passer la pelle à la personne suivante. En attendant mon tour, je levai les yeux et remarquai que l'horizon s'était empli de nuages laineux, d'une couleur de cendre si dense que les plus blanches aigrettes auraient été condamnées à la grisaille si elles étaient passées à cet instant. J'étais perdu dans ma contemplation quand j'entendis mon nom. En baissant les yeux, je vis Obembe, en larmes, qui me tendait la pelle d'une main tremblante en balbutiant quelque chose d'inaudible. La pelle était grosse et lourde entre mes mains, encore alourdie par la motte de terre qui y restait collée comme une bosse. Et elle était froide. Mes pieds s'enfoncèrent dans le sol tandis que je le creusais.

Puis je jetai ma pelletée dans la tombe et passai la pelle à notre père. Il la prit, récolta une grosse masse de terre et la déversa à son tour. Il n'y avait personne après lui. Il lâcha la pelle et posa la main sur mon épaule.

Alors, comme sur un signal, le pasteur s'éclaircit de nouveau la gorge et fit mine d'avancer : il chancela dangereusement au bord de la fosse, qu'il élaboussa de terre en tentant de se retenir. Un homme l'aida à retrouver son équilibre, et il recula, par prudence.

« Il est temps à présent de lire brièvement la parole de Dieu », dit-il une fois stabilisé. Il parlait par saccades, comme si les mots étaient des sauterelles tropicales échappées de sa bouche, qui se posaient puis s'envolaient, encore et encore et encore, jusqu'à la fin de son préambule. Quand il parlait, sa pomme d'Adam tressautait dans sa gorge. « Épître de saint Paul aux Hébreux. Chapitre onze, premier verset. » Il leva la tête, et embrassa l'assistance endeuillée d'un regard sévère. Puis, s'inclinant légèrement, il se mit à lire : « Or la foi est la garantie des biens que l'on espère, la preuve des réalités qu'on ne voit pas... »

Tandis qu'il lisait, j'éprouvai une envie irréprouvable de regarder Obembe, de sonder ses sentiments. En l'observant, je fus envahi de souvenirs de mes frères perdus, comme si le passé explosait soudain en fragments qui flottaient dans ses yeux tels des confettis dans un ballon gonflé. Je vis d'abord Ikenna, le visage cadré comme au bout d'un tunnel, le regard sombre et furieux, dressé au-dessus d'Obembe, et moi agenouillés au sol. C'était près du buisson d'esan, sur le chemin de l'Omi-Ala, juste après qu'Obembe avait raillé la secte des aubes blanches : Ikenna nous avait ordonné de nous agenouiller pour nous punir de « manquer de respect envers la foi d'autrui ». Puis je vis Ikenna et moi assis au creux des branches de notre mandarinier, jouant à Commando et Rambo. Nous guettions Obembe et Boja, qui jouaient respectivement Hulk Hogan et Chuck Norris, et qui se dissimulaient sur la véranda. Ils en émergeaient de temps en temps, nous visaient avec leurs fusils en plastique et émettaient des bruits de mitraille, *drrrrrrrrrrr* ou *ta-ta-ta-ta-ta*. Et tandis qu'ils sautaient en l'air en hurlant, nous répliquions par un bruit d'explosion – *brrouum* !

Je vis Ikenna, dans son maillot rouge, debout sur la ligne de départ tracée à la craie blanche dans la terre battue du terrain de sport de notre école primaire. Nous sommes en 1991, et sous les couleurs de

l'équipe des Bleus, dans la catégorie benjamins, je viens de terminer avant-dernier de la course – après avoir dépassé d'un cheveu le coureur de l'équipe des Blancs. Je suis dans les bras de ma mère, qui se tient avec Obembe et Boja derrière la longue corde reliée à deux poteaux qui sépare les spectateurs de la piste. Nous encourageons Ikenna ; Boja et Obembe tapent parfois dans leurs mains. Un sifflet retentit et Ikenna – sur la même ligne que quatre autres concurrents en vert, bleu, blanc et jaune – met un genou à terre quand la voix de M. Lawrence, l'enseignant à tout faire qui sert aussi de prof de gym, crie : « À vos marques ! » Il attend que les coureurs tendent l'autre jambe, leurs doigts appuyés au sol comme des kangourous. « Prêts ! » Quand M. Lawrence crie « Partez ! », on dirait que les coureurs, qui ont pourtant démarré, sont encore sur la même ligne, épaule contre épaule. Et puis, peu à peu, ils se détachent les uns des autres. Les couleurs de leurs maillots éclatent en visions fugitives, bientôt éclipsées par d'autres. Et puis le concurrent des Verts trébuche et tombe dans un panache de poussière. Les garçons paraissent noyés dans un nuage de fumée, mais soudain Boja voit Ikenna lever un bras victorieux derrière la ligne d'arrivée ; je l'aperçois à mon tour. En un souffle, le voilà entouré d'une troupe de maillots rouges qui crient : « Allez les Rouges ! Allez les Rouges ! » Ma mère trépigne de joie en me serrant dans ses bras puis se fige brusquement. Je comprends pourquoi : Boja, qui s'est faufilé sous la corde, court vers la ligne d'arrivée en hurlant : « Ike a gagné ! Ike a gagné ! » Sur ses talons, brandissant une badine, le professeur qui gardait l'accès au terrain.

Quand mon attention se reporta sur les obsèques, le pasteur en était au trente-cinquième verset ; sa voix s'était affermie, incantatoire, et chaque verset s'accrochait à l'esprit comme à un hameçon, palpitant tel un poisson capturé. Enfin il referma sa bible aux pages cornées et la glissa sous son bras. D'un mouchoir déjà trempé, il s'essuya le front.

« Nous allons à présent rendre grâce à Dieu. »

Aussitôt toute l'assistance s'unit dans un concert de gorges raclées. À tue-tête, les yeux soigneusement fermés, je récitai : « Que la grâce de Notre Seigneur Jésus-Christ, l'amour de Dieu et la communion du Saint-Esprit soient avec nous maintenant et pour les siècles des siècles. Amen. »

Cet amen s'évanouit lentement, en résonnant à travers les allées de l'immense cimetière qui ne parlait que le silence. Le pasteur fit un

signe aux fossoyeurs. Ils quittèrent aussitôt l'endroit où ils avaient passé toute la cérémonie à discuter et à rire. Ces drôles de bonshommes se hâtèrent de verser dans la fosse le tas de terre, hâtant ainsi l'effacement d'Ikenna, comme s'ils négligeaient le fait qu'une fois recouvert nul ne le reverrait jamais. Lorsque les mottes s'abattirent sur lui, une nouvelle explosion de douleur retentit et presque toute l'assistance éclata comme des noix d'ifoka. J'eus beau ne pas pleurer, je ressentis intensément la réalité palpable de la perte. Dans une apathie incompréhensible, les fossoyeurs continuèrent leur tâche, de plus en plus vite, ne s'interrompant que pour retirer une bouteille d'eau aplatie à moitié enfouie dans la terre qui déjà cachait une partie du corps d'Ikenna. En les regardant combler la fosse, je creusai la terre froide de mon âme, et il m'apparut avec une clarté soudaine – tant les choses sont toujours plus distinctes une fois révolues – qu'Ikenna était un oiseau fragile et délicat : c'était un moineau.

Des choses infimes pouvaient enflammer son âme. Des pensées mélancoliques souvent sondaient son spleen, en quête de cratères à emplir de chagrin. Plus jeune, il passait beaucoup de temps dans le jardin, sombre et méditatif, les bras enserrant ses genoux. Il avait un esprit très critique, et en cela il tenait de notre père. Il clouait de petites choses à de grandes croix, et pouvait ruminer longtemps un mot qu'il regrettait d'avoir dit ; car il redoutait la réprobation d'autrui. Il n'était pas ouvert à l'ironie ou au sarcasme, cela le troublait trop.

Comme les moineaux, tels que nous les imaginions, le cœur d'Ikenna n'avait pas de foyer, ni d'allégeances. Il aimait le proche et le lointain, le grand et le petit, l'étrange et le familier. Mais c'étaient les choses minuscules, les créatures fragiles qui attiraient et dévoraient sa compassion. De toutes, la plus mémorable fut un petit oiseau qu'il garda quelques jours en 1992. Au réveillon de Noël, il était assis tout seul sur le perron, tandis qu'à l'intérieur tout le monde dansait et chantait, mangeait et buvait, lorsqu'un oiseau tomba au sol sous ses yeux. Il se pencha, s'approcha précautionneusement dans le noir puis enveloppa de ses mains le petit corps duveteux. C'était un moineau tout déplumé : quelqu'un l'avait capturé mais il s'était échappé, un bout de ficelle encore enroulé autour de la patte. De quoi fendre l'âme d'Ikenna, qui le veilla farouchement pendant trois jours, le nourrissant comme il pouvait. Notre mère lui demanda de le relâcher, mais il

refusa. Et puis, un matin, il prit dans sa main le corps sans vie de l'oisillon, et il alla creuser un trou dans le jardin ; il en eut le cœur brisé. Avec Boja, il recouvrit le moineau de terre jusqu'à l'ensevelir. Et c'est ainsi qu'Ikenna disparut à son tour. La terre versée par les proches et les fossoyeurs recouvrit d'abord son torse enveloppé dans un linceul blanc, puis ses jambes, ses bras, son visage et tout le reste, et il fut à jamais effacé à nos yeux.

Le parasite

Boja était un parasite :

Son corps grouillait de parasites. Son sang charriait des parasites. Sa langue était infectée de parasites, comme sans doute presque tous ses organes. C'est parce que ses reins étaient atteints de parasites qu'à douze ans il faisait encore pipi au lit. Notre mère craignit qu'on ne lui ait jeté un sort. Après l'avoir emmené à des séances de prières, elle se mit à oindre les quatre coins de son lit d'huile bénite – de l'huile d'olive en flacon consacrée par des prières – tous les soirs avant son coucher. Mais Boja ne pouvait se retenir, malgré la honte de devoir tous les matins mettre à sécher son matelas, maculé de taches d'urine de toutes formes et de toutes tailles, au risque d'être aperçu par les gamins du quartier, notamment Igbafe et son cousin Tobi, qui, de leur balcon, avaient vue sur notre lotissement. Et c'est parce que notre père avait moqué son incontinence qu'il avait causé un scandale ce fameux jour de 1993 où nous avions rencontré M. K. O.

Tel un parasite niché clandestinement dans le corps de son hôte, Boja resta à notre insu dans l'enceinte de la maison pendant quatre jours après la mort d'Ikenna. Il était là, silencieux, tapi, refusant de parler, alors que tout le quartier, toute la ville même, le cherchait désespérément. Il n'offrit aucun indice de sa présence à la police d'État. Il ne tenta même pas de retenir les visiteurs endeuillés qui fondaient sur notre maison comme des abeilles sur un baril de miel. Peu lui importait que sa photo – imprimée à l'encre pâlie sur une affiche – hante les rues comme une épidémie de grippe espagnole, envahissant les arrêts de bus, les parkings, les motels et les allées, et que son nom soit sur toutes les lèvres.

Bojanonimeokpu Agwu, dit « Boja », 14 ans, a disparu de chez lui, 21 Araromi Street, Akure High School Road, le 4 août 1996. Il portait un tee-shirt bleu délavé décoré d'une plage des Bahamas. Le tee-shirt était déchiré et taché de sang. Si vous le voyez, veuillez le signaler au commissariat le plus proche ou appelez le 04-8904872.

Il ne poussa pas les hauts cris quand sa photo fut diffusée en boucle sur les chaînes OSRC et NTA, monopolisant les écrans de télévision d'Akure. Au lieu de se livrer, ou au moins de se manifester, il décida d'apparaître dans nos rêves nocturnes, et dans les visions hallucinées de notre mère. Dans le rêve que fit Obembe, il était assis dans le grand fauteuil du salon, la veille de l'enterrement, et riait aux éclats des gags de Mr Bean. Et notre mère affirma plusieurs fois l'avoir aperçu dans la pièce, drapé de ténèbres, avant de disparaître dès qu'elle donnait l'alarme et allumait la lumière. Pourtant, Boja n'était pas un parasite ordinaire : il incarnait toute la diversité de son espèce. C'était un parasite destructeur : une brute qui avait forcé le passage pour venir au monde et pour s'en échapper. C'est par la force qu'il s'était arraché au ventre de notre mère, en 1982, alors qu'elle s'apprêtait à faire la sieste. Les contractions la prirent par surprise, comme une diarrhée causée par un lavement. Elle fut d'abord frappée de plein fouet par une douleur aiguë qui la cloua sur place. Incapable de se lever, elle se mit à ramper sur le lit en hurlant. La propriétaire de la maison qu'habitaient alors nos parents entendit ses cris et lui vint en aide. Voyant qu'il n'y avait pas le temps de l'emmener à l'hôpital, elle ferma la porte, prit un bout de tissu et en enveloppa les jambes de notre mère. Et tandis qu'elle l'éventait et lui soufflait sur le sexe avec toute l'énergie dont elle était capable, notre mère accoucha sur le lit conjugal. Des années plus tard, elle racontait encore que tant de sang avait imprégné le matelas et coulé au travers qu'il avait laissé une énorme tache indélébile sur le plancher en dessous du lit.

Il nous ôtait toute paix, il nous rendait fous. Notre père ne tenait plus en place. Moins de deux heures après être rentré de l'enterrement, il annonça qu'il allait au commissariat s'enquérir de l'avancée des recherches. Nous étions tous installés au salon. Je ne sais ce qui me poussa à le poursuivre en criant : « Papa, papa !

– Qu'est-ce qu'il y a, Ben ? » demanda-t-il en se retournant, son

trousseau de clés au bout de l'index. Je remarquai qu'il avait la braguette ouverte, et la désignai du doigt sans répondre. « Qu'est-ce qu'il y a ? répéta-t-il après avoir baissé les yeux.

– Je veux venir avec toi. »

Il ferma sa braguette en me dévisageant comme si j'étais un objet suspect en travers de son chemin. Peut-être avait-il remarqué que je n'avais pas versé une larme depuis son retour. Le commissariat s'élevait près de la vieille voie ferrée qui épousait un virage avant de bifurquer à gauche vers une route vérolée d'ornières pleines d'eau boueuse. C'était un grand bâtiment où quelques fourgonnettes noires – la couleur de la police nigériane – étaient garées sous un dais de tissu déchiré, soutenu par des piliers au socle métallique encastré dans le dallage. Quelques jeunes gens torse nu s'y disputaient bruyamment devant des policiers. Nous gagnâmes directement l'accueil : un énorme guichet de bois. Un agent y était installé, sans doute juché sur un tabouret surélevé. Notre père lui demanda s'il pouvait voir le commissaire adjoint.

« Veuillez vous identifier, monsieur », répondit l'agent sans un sourire et dans un bâillement ; il étira le mot « monsieur » comme la dernière note d'une marche funèbre.

« Je suis M. James Agwu, cadre à la Banque centrale du Nigeria. »

Mon père fouilla dans sa poche de poitrine et exhiba une carte d'identité rouge. L'agent l'examina. Son visage se tordit, puis s'éclaira. Il lui rendit la carte avec un grand sourire en se frottant la tempe.

« Oga, vous pouvez faire quelque chose pour nous ? Vous savez dire qui vous êtes, oga ! »

Cette subtile demande de pot-de-vin dégoûta notre père ; il haïssait et dénonçait sans trêve la corruption qui gangrenait le Nigeria.

« Je n'ai pas de temps à perdre avec ça. Mon fils a disparu.

– Ah ! s'écria l'agent, comme confronté à une sinistre révélation. C'est donc vous, le père des deux garçons ? » demanda-t-il d'un air songeur. Puis, prenant conscience de ce qu'il avait dit : « Je suis vraiment désolé, monsieur. Si vous voulez bien attendre... »

Il appela quelqu'un et un autre agent surgit du couloir dans un piétinement maladroit. Celui-ci s'immobilisa en tapant du pied, porta la main à son visage mince et basané, plaqua les doigts bien droits contre sa tempe puis laissa retomber sa main le long de sa cuisse.

« Conduisez ces messieurs au bureau du commissaire adjoint,

ordonna en anglais le réceptionniste.

– À vos ordres ! » s'écria le subalterne en tapant de nouveau du pied.

Ce jeune homme, étrangement familier, s'avança vers nous d'un air défait.

« Je suis désolé, monsieur, mais nous devons procéder à une fouille rapide avant de vous laisser entrer. »

Il palpa notre père de la tête aux pieds, en s'attardant sur ses poches de pantalon. Puis il me fixa du regard comme si ses yeux étaient des rayons X, et enfin me demanda si j'avais quelque chose dans mes poches. Je fis non de la tête. Satisfait, il se détourna et répéta son salut en criant à son supérieur : « Tout est en ordre ! »

Ce dernier opina sèchement, nous fit signe de le suivre et nous conduisit dans le bureau.

Le commissaire adjoint était un homme très grand et très mince, au visage saisissant. Son grand front semblait s'étendre sur tout son visage comme une ardoise. Il avait les yeux enfoncés, l'arcade sourcilière protubérante, comme enflée. Il se leva prestement en nous voyant entrer.

« Monsieur Agwu, c'est bien ça ? dit-il en tendant la main vers notre père.

– Oui, et voici mon fils Benjamin, marmonna-t-il.

– Bienvenue. Je vous en prie, asseyez-vous. »

Notre père s'installa sur l'unique chaise disposée face au bureau, et me fit signe de prendre celle qui était contre le mur, près de la porte. C'était un bureau à l'ancienne. Les trois armoires débordaient de piles de livres et de classeurs. Un javelot de soleil perçait l'ouverture entre les rideaux marron et éclairait la pièce, faute d'électricité. Il flottait un parfum de lavande, une odeur qui me rappela mes visites au bureau de mon père quand il travaillait encore à l'agence d'Akure.

L'homme posa ses coudes sur la table, joignit les mains et dit : « Hum, monsieur Agwu, je suis au regret de vous dire que nous manquons encore de données pour localiser votre fils. » Il se redressa sur sa chaise, écarta les mains et s'empressa d'ajouter : « Mais nous progressons. Nous avons interrogé une femme du quartier, qui nous a confirmé avoir aperçu le garçon cet après-midi dans la rue ; le signalement qu'elle a donné concordait avec le vôtre : le garçon qu'elle a vu portait des vêtements tachés de sang.

– A-t-elle dit dans quelle direction il était parti ? demanda fiévreusement notre père.

– Nous ne le savons pas encore, mais nous enquêtons systématiquement. Notre équipe... » Il s'interrompt pour tousser sans sa main, pris d'un léger tremblement.

L'homme s'excusa et notre père marmonna : « Je vous en prie.

– Je disais : notre équipe poursuit ses recherches, reprit-il après avoir craché dans un mouchoir. Mais, vous savez, cela ne mènera à rien si on ne promet pas bientôt une rançon. J'ai l'intention d'impliquer les habitants de la ville pour obtenir leur assistance. » Il ouvrit un registre relié posé devant lui, qu'il sembla parcourir du regard sans cesser de parler. « Avec de l'argent à la clé, je suis sûr que les gens réagiront. Sinon, vous voyez, tous nos efforts seront vains, ce serait comme balayer la rue la nuit, vous voyez, juste à la lueur du clair de lune.

– J'entends ce que vous dites, commissaire, finit par répondre notre père. Mais en l'occurrence, je préfère me fier à mon instinct, et j'attendrai que vous ayez terminé vos recherches préliminaires avant de prendre des initiatives personnelles. »

Le commissaire hocha vivement la tête.

« Quelque chose me dit qu'il est en sécurité quelque part, poursuivit notre père. Peut-être simplement qu'il se cache à cause de ce qu'il a fait.

– Oui, ce n'est pas impossible », concéda le commissaire en haussant légèrement la voix. Il paraissait mal à l'aise sur son siège : il en rajusta la hauteur en manipulant la manette en dessous, posa les mains sur le bureau et se mit à ramasser machinalement des papiers dispersés. « Vous savez, un enfant... ou même un adulte... qui aurait commis une chose aussi terrible... enfin, vous voyez, qui aurait tué son frère de sang... aurait forcément peur. Peur de nous, la police, ou même de vous, ses parents, peur de ce qui l'attend... peur de tout. Il n'est pas impossible qu'il ait même quitté la ville.

– C'est vrai, admit notre père d'un ton funèbre en secouant la tête.

– À propos, j'y pense, dit le policier en claquant des doigts. Avez-vous essayé de contacter votre famille dans la région pour savoir si...

– Oui, mais cela me paraît improbable. Mes fils sont rarement allés dans leur famille éloignée – et encore, ils étaient tout petits –, et jamais sans moi ou leur mère. D'ailleurs, presque tous nos parents sont

ici, et aucun d'eux ne l'a vu. Ils sont venus pour les obsèques de son frère, qui ont eu lieu il y a quelques heures. »

À cet instant, le regard du commissaire adjoint croisa le mien. Je le dévorais des yeux, fasciné par sa ressemblance avec le militaire aux lunettes noires dont le portrait était accroché derrière lui : le général Sani Abacha, dictateur du Nigeria.

« Je comprends. Nous allons faire de notre mieux, mais nous espérons qu'il réapparaîtra de sa propre initiative, à son heure.

– Nous aussi, on l'espère, nous aussi, répéta plusieurs fois notre père d'une voix assourdie. Merci de vos efforts, monsieur. »

L'homme lui posa une question que je n'entendis pas, car j'eus de nouveau une absence, l'esprit hanté par la vision d'Ikenna, un couteau dans le ventre. Ils se levèrent et se serrèrent la main, et nous quittâmes le commissariat.

Mais le parasite pouvait se rendre visible. Après quatre jours de supplice durant lesquels personne n'avait eu la moindre idée de l'endroit où il était ni de ce qui avait pu lui arriver, il se montra enfin. Il eut pitié de notre mère, qui se mourait de chagrin, ou bien il comprit que notre père était à bout de forces, incapable de rester dans la maison tant elle le couvrait d'injures et de reproches. Le lendemain de la mort d'Ikenna, lorsque notre père avait franchi le portail, elle s'était précipitée, avait ouvert la portière et l'avait saisi par le col pour le tirer hors de la voiture sous la pluie battante. Elle maintenait son emprise, au risque de l'étrangler, en hurlant : « Je ne t'avais pas dit que je n'arrivais plus à les tenir ? Je te l'avais dit ou non ? Eme, tu ne sais donc pas que les lézards ne se glissent dans un mur que s'il se fend et qu'il ouvre la bouche ? Tu ne sais pas ça, Eme ? » Elle refusait de le lâcher, même quand Mme Agbati, réveillée par le bruit, accourut en la suppliant de le laisser entrer. « Non, je ne veux pas, s'obstina-t-elle en redoublant de sanglots. Non mais, regardez-nous, regardez. On a ouvert la bouche, Eme, on l'a ouverte toute grande, et maintenant on a avalé une tribu de lézards. »

Je n'oublierai jamais comment mon père, suffoquant et trempé, garda un calme dont je l'aurais cru incapable jusqu'à ce qu'on parvienne à desserrer l'étreinte de notre mère. Ces quatre derniers jours, elle avait bien des fois essayé de l'agresser, souvent retenue par des visiteurs venus nous présenter leurs condoléances. Et peut-être

enfin que Boja prit en compte Nkem qui suivait partout son père, constamment en pleurs car sa mère ne pouvait l'allaiter. Obembe s'occupait surtout de David, qui lui aussi pleurait parfois sans raison et s'était fait frapper par notre mère parce qu'il l'embêtait. Peut-être Boja vit-il tout cela, et prit-il pitié d'elle et de nous tous. Ou peut-être fut-il simplement contraint de se manifester parce qu'il ne pouvait plus rester caché. Nul ne le saura jamais.

Il se manifesta peu après notre retour du commissariat. Sa photo, celle où, accroupi, il tendait le bras vers le photographe comme s'il allait le renverser, avait surgi sur OSRC News lors d'une page de publicité, sous un bandeau *Avis de recherche*, juste après un reportage sur le retour triomphal de la Dream Team médaillée d'or et son bain de foule dans les rues de Lagos. Nous mangions des ignames à l'huile de palme, Obembe, notre père, David et moi. Notre mère était allongée sur la moquette à l'autre bout du salon, toujours en grand deuil. Nkem était dans les bras de Mama Bose, la pharmacienne. L'une de nos tantes, dernière parente encore en visite, mais qui s'apprêtait à reprendre le car de nuit pour Aba, se tenait entre les deux femmes. Notre mère leur parlait d'apaisement et de sérénité, de la réaction des gens à notre deuil, tandis que j'avais les yeux rivés sur l'écran, où Austin Jay-Jay Okocha serrait la main du général Abacha à Aso Rock, quand Mme Agbati fit irruption en hurlant. Elle était venue chercher de l'eau à notre puits, qui, avec ses quatre mètres de profondeur, était considéré comme l'un des plus alimentés du quartier. Nos voisins, notamment les Agbati, y recouraient souvent quand leur propre puits était à sec.

Elle se projeta contre notre double porte en criant : « Ewoooooh ! Ewoooooh !

– Bolanle, que se passe-t-il ? » demanda notre père, qui avait bondi en l'entendant crier.

« Il est... dans le puits oooooo, *Ewooooh*, parvint-elle à articuler entre deux gémissements, en se tordant au sol.

– Mais qui ça, rugit-il, qu'est-ce qui est dans le puits ?

– Là, là, dans le puits ! répéta cette femme que Boja détestait et traitait souvent d'*ashewo* depuis qu'il l'avait vue, disait-il, entrer dans le motel La Room.

– Qui ça, enfin ? » Mais déjà il se précipitait hors de la maison. Je le suivis, talonné par Obembe.

Le puits, au couvercle de métal légèrement fêlé, contenait environ trois mètres d'eau. Le seau en plastique de la voisine gisait au pied de la margelle entourée de boue. Le corps de Boja flottait à la surface, ses vêtements en corolle autour de lui comme un parachute, gonflé tel un ballon. Il avait un œil ouvert, qu'on apercevait dans l'eau limpide. L'autre était fermé et enflé. Sa tête était à moitié émergée, appuyée aux briques décolorées, et ses mains à la peau claire restaient posées sur l'eau comme s'il étreignait un être que lui seul pouvait voir.

Le puits où il s'était caché et finalement manifesté avait toujours fait partie de son histoire. Deux ans plus tôt, une femelle faucon – sans doute aveugle ou diminuée – était tombée dedans et s'était noyée. L'oiseau, comme Boja, n'avait été découvert qu'au bout de plusieurs jours, avant quoi il était simplement resté en profondeur, secrètement, comme du poison dans le sang. Et puis, à son heure, il avait éclos et était remonté à la surface ; mais à se stader il se putréfiait déjà. L'incident s'était produit à l'époque de la conversion de Boja, lors de la Grande Croisade évangélique menée par le prédicateur allemand itinérant Reinhard Bonnke en 1994. Une fois l'oiseau repêché, Boja, persuadé que s'il priait pour lui il ne lui ferait aucun mal, annonça qu'il allait bénir l'eau et la boire. Il plaçait sa foi dans ce passage des Écritures : « Voici que je vous ai donné le pouvoir de fouler aux pieds serpents, scorpions, et toute la puissance de l'Ennemi, et rien ne pourra vous nuire. » Tandis que nous attendions les employés de la Compagnie nationale des eaux que notre père avait appelés pour qu'ils viennent assainir le puits, Boja en but un verre. Craignant qu'il n'en meure, Ikenna vendit la mèche, ce qui sema la panique chez nos parents. Jurant qu'il lui administrerait une bonne correction ensuite, notre père emmena Boja à l'hôpital. À notre grand soulagement, les examens montrèrent qu'il ne risquait rien. Cette fois-là donc, Boja avait vaincu le puits. Mais des années plus tard, le puits l'avait vaincu. Le puits l'avait tué.

Son apparence était atrocement altérée et méconnaissable quand on le sortit de l'eau. Obembe me fixa d'un regard horrifié tandis que s'attroupaient des curieux venus de tout le quartier. À l'époque, dans les petites communautés d'Afrique de l'Ouest, la nouvelle d'une telle tragédie se répandait comme un feu de forêt attisé par l'harmattan. Dès que la voisine avait crié, les gens, connus ou inconnus, s'étaient mis à affluer chez nous jusqu'à saturation. Mais cette fois nous ne

finies rien, Obembe et moi, pour empêcher l'évacuation du corps. À la mort d'Ikenna, Obembe, une fois sorti de sa transe où il psalmodiait : « Fleuve de rouge, fleuve de rouge, fleuve de rouge », avait agrippé la tête de notre frère et tenté frénétiquement de lui faire du bouche-à-bouche, en suppliant : « Ike, réveille-toi, je t'en prie, réveille-toi, Ike », jusqu'à ce que M. Bode l'arrache au cadavre. Cette fois-ci, où nos parents étaient présents, nous nous contentâmes d'observer du haut du balcon.

Il y avait tellement de monde qu'on voyait à peine la scène, car les gens d'Akure, comme dans toutes les bourgades d'Afrique de l'Ouest, étaient des pigeons : des créatures passives qui picoraient paresseusement en se dandinant sur les marchés ou les terrains de jeux, comme s'ils attendaient une nouvelle ou une rumeur, et s'amassaient partout où une poignée de grain était répandue au sol. Tout le monde vous connaissait ; vous connaissiez tout le monde. Tout le monde était votre frère ; vous étiez le frère de tout le monde. Il était rare de ne pas tomber sur quelqu'un qui connaissait votre mère ou votre frère. Et cela était vrai de tous nos voisins. M. Agbati surgit en maillot de corps et short marron. Les parents d'Igbafe arrivèrent, en costumes traditionnels assortis, rentrés d'une cérémonie quelconque sans avoir eu le temps de se changer. Il y avait bien d'autres gens, notamment M. Bode. C'est lui qui descendit dans le puits pour repêcher Boja. Je compris aux remarques de l'assistance qu'il avait fait une première tentative avec une échelle, en tâchant de hisser le corps d'une main ; mais le poids mort de Boja refusait de *remonter*. M. Bode s'appuya à la paroi et fit un nouvel essai. Cette fois, la chemise de Boja craqua au niveau de l'aisselle, et l'échelle s'enfonça dans le puits. Voyant cela, trois hommes rassemblés autour de la margelle retinrent M. Bode par les jambes et la taille pour l'empêcher de tomber au fond. Enfin, descendu de quelques échelons, il parvint à arracher Boja à la tombe liquide où il gisait depuis des jours. Et comme pour la résurrection de Lazare, la foule rugit son approbation.

Mais son corps n'était pas celui d'un ressuscité, c'était la vision terrible et ineffaçable d'un cadavre boursouflé. Pour éviter que cette image ne se grave dans notre esprit, notre père nous força à rentrer dans la maison.

« Vous deux, asseyez-vous là », dit-il pantelant. Je ne l'avais jamais vu ainsi. Des rides étaient brusquement apparues sur son visage, ses

yeux étaient injectés de sang. Il s'agenouilla auprès de nous, posa une main sur ma cuisse, l'autre sur celle d'Obembe, et dit : « À partir d'aujourd'hui, vous serez des hommes forts, des hommes qui regarderont le monde dans les yeux. Vous lui imposerez votre volonté, vous y tracerez votre chemin... avec... avec le même courage qu'avaient vos frères. Vous avez compris ? »

Nous hochâmes la tête.

« Bien », fit-il en opinant sans fin, distraitement.

Il inclina la tête, plaqua ses paumes sur son visage. J'entendais ses dents grincer tandis qu'il continuait d'émettre un marmonnement inconscient, où nous ne distinguions que le mot « Jésus ». Ainsi penché, il exposait le sommet de son crâne dont la calvitie naissante, contrairement à celle de notre grand-père, se limitait à une tonsure incurvée dissimulée sous une mèche de cheveux.

« Tu te rappelles ce que tu avais dit il y a quelques années, Obembe ? » demanda-t-il en se redressant.

Obembe secoua la tête.

« Tu as oublié » – un sourire blessé illumina brièvement son visage puis s'étiola – « ce que tu avais dit quand ton frère Ike vous avait conduits jusqu'à mon bureau pendant les émeutes ? C'était ici même, au dîner. » Il désigna la table, un fatras criant d'assiettes à moitié pleines, où se perchaient les mouches, et de verres à l'abandon, sans oublier une cruche d'eau encore tiède qui, indifférente à l'absence des buveurs, continuait d'exhaler sa vapeur. « Tu as demandé ce que tu deviendrais s'ils mouraient. »

Cette fois, Obembe hocha la tête : comme moi, il se rappelait ce soir du 12 juin 1993 où, une fois que notre père nous eut ramenés à la maison dans sa voiture, nous avions évoqué chacun, tour à tour, notre expérience des émeutes. Notre mère nous avait raconté comment, avec ses amies, elle s'était précipitée dans la caserne la plus proche pendant que les émeutiers partisans de M. K. O. saccageaient le marché et tuaient toute personne soupçonnée d'être originaire du Nord. Les récits achevés, Obembe dit : « Qu'est-ce qu'on deviendra, Ben et moi, quand Ikenna et Boja seront vieux et qu'ils mourront ? »

Tout le monde éclata de rire, sauf les petits, à savoir Obembe et moi. Même si je n'avais jamais envisagé cette éventualité, sa question me paraissait tout à fait légitime.

« Obembe, à ce moment-là, toi aussi tu seras vieux ; ils ne sont pas

beaucoup plus âgés que toi, répondit mon père en gloussant.

– Ah, d'accord. » Obembe fut ébranlé, mais cela ne dura pas. Il continua de les dévisager, l'esprit envahi de questions d'une urgence presque insoutenable. « Mais s'ils mouraient ?

– Tu vas te raire ? lui hurla notre mère. Dieu du ciel ! Comment peux-tu te mettre une idée pareille en tête ? Tes frères ne mourront pas, tu m'entends ? » Elle tira le lobe de son oreille, et Obembe, dans un sursaut de terreur, hocha vigoureusement la tête.

« Bien. Et maintenant mange ! » tonna-t-elle.

Abattu, Obembe baissa la tête et finit son assiette en silence.

« Oui, reprit notre père après notre assentiment, puisque tout cela est arrivé, Obembe, c'est toi qui es au volant, alors tu dois choisir le bon chemin et conduire tes frères cadets, Ben et David. Ils te suivront et te regarderont comme leur aîné. »

Obembe acquiesça.

« Je ne te parle pas de les conduire en voiture, il ne s'agit pas de ça. » Il secoua la tête. « Je veux dire que tu dois les guider. »

Obembe réitéra son acquiescement.

« Les guider, marmonna notre père.

– D'accord, papa », répondit Obembe.

Notre père se releva et s'essuya le nez du revers de la main. La morve couleur de vaseline glissa sur sa peau. En le regardant, je me rappelai avoir lu un jour, dans l'*Atlas des animaux*, que la plupart des aigles ne pondent que deux œufs à la fois. Et que les aiglons, une fois leurs œufs éclos, sont souvent tués par leurs aînés – surtout en période de disette, selon ce que le livre baptisait « le syndrome de Caïn et d'Abel ». Malgré leur force et leur puissance, les aigles ne font rien pour empêcher ces fratricides. Peut-être surviennent-ils quand les parents sont absents de leur aire, ou quand ils parcourent un territoire immense en quête de pitance. Alors, une fois qu'ils ont attrapé l'écureuil ou la souris et gravissent les nuages en hâte pour rejoindre leurs petits, à leur retour ils trouvent un, voire les deux aiglons morts : l'un ensanglanté au fond du nid dégouttant de sang rouge sombre, l'autre boursoufflé au point d'avoir doublé de volume, à la surface d'une mare.

« Ne bougez pas d'ici, dit mon père, interrompant mes pensées ; ne sortez que quand je vous le dirai. C'est compris ?

– Oui, papa », nous répondîmes en chœur.

Il se leva pour sortir, mais parut se raviser. Je crois qu'il commença une phrase, une requête peut-être : « Je vous en supplie... » Mais ce fut tout. Il quitta la pièce où nous demeurâmes, choqués.

C'est après son départ qu'une idée me frappa : Boja était aussi un parasite autodestructeur – un parasite qui habitait le corps d'un hôte et l'anéantissait peu à peu. C'était ce qu'il avait fait à Ikenna. Il avait d'abord brisé son esprit, puis banni son âme en opérant une perforation mortelle, par où tout son sang s'était écoulé hors de son corps pour former un fleuve de rouge. Sur quoi, conformément à la loi de son espèce, Boja avait retourné la destruction contre lui-même et s'était tué.

Obembe fut le premier à suggérer que Boja s'était tué. Il l'avait entendu dire par plusieurs curieux assemblés dans l'enceinte, et attendait de m'en faire part. Dès que notre père fut sorti, il se tourna vers moi et dit : « Tu sais ce que Boja a fait ? »

Je fus saisi d'un frisson.

« Tu sais qu'on a bu le sang de sa blessure ? » poursuivit-il. Je secouai la tête.

« Écoute, vraiment, tu ne sais rien. Tu ne sais pas qu'il avait un gros trou dans la tête ? Je... l'ai... vu ! Et ce matin, on a préparé du thé avec l'eau du puits, et on en a tous bu. »

Je n'y comprenais rien, je ne comprenais pas qu'il ait pu être là tout du long. « Mais s'il était là depuis le début, alors... », commençai-je. Mais je ne pus poursuivre.

« Vas-y, continue.

– S'il était là depuis le début, alors... alors..., bredouillai-je.

– Oui ?

– OK. S'il était là depuis le début, comment ça se fait qu'on ne l'ait pas vu dans le puits quand on est allés chercher de l'eau ce matin ?

– Parce que, quand quelqu'un ou quelque chose coule, il ne remonte pas tout de suite à la surface. Écoute, tu te rappelles le lézard qui était tombé dans le baril d'eau chez Kayode ? »

J'acquiesçai.

« Et le faucon qui est tombé dans le puits il y a deux ans ? »

J'opinai de nouveau.

« Eh ben, c'est pareil. » Il désigna la fenêtre d'un geste las et répéta : « C'est exactement pareil. »

Il se leva du fauteuil, s'allongea sur le lit et se couvrit du châle que nous avait donné notre mère, brodé d'un motif de tigre sans cesse répété. Je regardai le mouvement de sa tête enfouie tandis que me parvenait le son de sanglots étouffés. J'étais immobile, collé à mon siège, mais conscient d'une éruption croissante dans mes entrailles, comme rongées de l'intérieur par un lièvre miniature. Ce supplice se poursuivit jusqu'à ce que, sentant soudain un goût vinaigré dans ma bouche, je vomisse par terre un morceau de nourriture pâteux et poisseux. Ce renvoi fut suivi d'une quinte de toux et de haut-le-cœur. Je me courbai en deux et continuai à recracher mon repas.

Obembe bondit hors du lit. « Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui t'arrive ? »

Je voulus répondre, mais en vain ; le lièvre continuait à me racler le ventre jusqu'aux os. Je suffoquai.

« Eh, de l'eau, dit-il. Je vais te chercher de l'eau. »

J'acquiesçai.

Il m'apporta donc de l'eau et m'en aspergea le visage, mais j'eus aussitôt l'impression d'être immergé, de me noyer. Je tentai de respirer malgré les gouttes qui me dégouлинаient sur le visage et que j'essuyais frénétiquement.

« Ça va ? » demanda-t-il.

Je hochai la tête et marmonnai : « Oui.

– Tu devrais boire un peu d'eau. »

Il partit et revint avec une tasse.

« Tiens, bois. Et n'aie pas peur, tu n'as plus à avoir peur. »

En l'entendant, je me remémorai un jour où nous rentrions du terrain de foot, au temps d'avant la pêche : un chien avait surgi d'une chambre encore à l'état de squelette d'une maison en construction et s'était mis à nous aboyer dessus. C'était une créature malingre, si décharnée qu'on pouvait sans peine compter ses côtes. Des taches et des plaies à vif couvraient son corps comme les yeux d'un ananas. La pauvre bête s'approchait de nous d'une démarche saccadée, belliqueuse, comme si elle voulait nous attaquer. J'avais beau adorer les animaux, j'avais peur des chiens, des lions, des tigres et de tous les félins, car par mes lectures j'en savais trop sur leur tendance à mettre en pièces les humains et les autres animaux. Je hurlai donc à sa vue et me cramponnai à Boja. Pour apaiser ma peur, il ramassa une pierre et la lança sur le chien. Le projectile manqua sa cible, mais effraya

tellement le chien qu'il s'éloigna en continuant de japper machinalement et d'agiter sa maigre queue, laissant derrière lui des empreintes dans la poussière. Alors, Boja se tourna vers moi et me dit : « Le chien est parti, Ben ; tu n'as plus à avoir peur. » Et en un instant ma peur s'évanouit.

En buvant l'eau que m'avait apportée Obembe, je perçus une recrudescence du pandémonium au-dehors. Une sirène braillait tout près de la maison. Tandis qu'elle gagnait en puissance, des voix impérieuses ordonnèrent aux gens de « les » laisser passer. Apparemment, l'ambulance était arrivée. L'hystérie saisit notre lotissement quand les ambulanciers évacuèrent le cadavre boursouflé de Boja. Obembe se précipita à la fenêtre du salon pour les regarder charger le corps dans le véhicule, tout en gardant un œil sur moi et en s'assurant que notre père ne le voyait pas. Il me rejoignit quand la sirène retentit de nouveau, assourdissante cette fois. J'avais bu l'eau et cessé de vomir, mais mon esprit restait un tourbillon.

Je repensai à ce qu'Obembe m'avait dit le jour où Ikenna avait projeté Boja contre le coffre. Il était assis en silence dans un coin de notre chambre, recroquevillé sur lui-même comme s'il avait pris froid. Soudain, il me demanda si j'avais vu ce qu'Ikenna avait dans la poche de son short quand il était entré dans la chambre.

« Non, c'était quoi ? » demandai-je, mais il se contenta de regarder dans le vide, hébété, sa bouche entrouverte faisant paraître ses incisives encore plus grandes que nature. Il alla à la fenêtre, le visage toujours empli de cette expression. Il fixa son regard sur une colonne de fourmis légionnaires qui défilait le long de la clôture encore humide des longues journées de pluie. Un bout de chiffon y était resté accroché, et de l'eau en ruisselait en une traînée qui descendait lentement jusqu'au pied du mur. Au-delà, un cumulus planait sur l'horizon.

J'avais attendu patiemment la réponse d'Obembe, mais comme elle tardait à venir, je reposai ma question.

« Ikenna avait un couteau... dans sa poche », répondit-il sans se retourner.

Je me redressai et courus le rejoindre comme si une bête avait traversé le mur pour venir me dévorer. « Un couteau ?

– Oui, acquiesça-t-il en hochant la tête. Je l'ai vu : c'était le couteau de cuisine de maman, celui dont s'était servi Boja pour tuer le

coq. » Il secoua la tête. « Je l'ai vu, répéta-t-il en regardant le plafond, comme s'il y trouvait de quoi confirmer ses dires. Il avait un couteau. » Le visage grimaçant, la voix fléchissante, il ajouta : « Peut-être qu'il voulait tuer Boja. »

La sirène de l'ambulance se remit à hurler, et le bruit de la foule atteignit un volume assourdissant. Obembe s'écarta de la fenêtre et revint vers moi.

« Ils l'ont emmené », dit-il bientôt d'une voix rauque. Il répéta la phrase, me prit la main et, délicatement, me fit m'allonger. J'avais les jambes affaiblies d'être resté accroupi pour vomir.

« Merci », dis-je.

Il hocha la tête.

« Je vais nettoyer, et ensuite je m'allongerai à côté de toi, ne bouge pas », dit-il en se dirigeant vers la porte avant d'hésiter : il se figea et sourit, deux perles collées à ses iris.

« Ben, lança-t-il.

– Eh ?

– Ike et Boja sont morts. » Sa mâchoire frémit, sa lèvre inférieure avança et les deux perles glissèrent en un double sillon liquide.

Ne sachant que faire de ce qu'il disait, je me contentai de hocher la tête. Il se retourna et quitta la chambre.

Je fermai les yeux pendant qu'il nettoyait le vomi avec le balai et la pelle, ne cessant d'imaginer comment Boja était mort, comment – à ce qu'on disait – il s'était tué. Je l'imaginai penché au-dessus du cadavre poignardé d'Ikenna, en pleurs, soudain conscient que, par ce geste unique, il avait pillé d'un coup sa propre vie comme une antique caverne aux trésors. Il avait dû s'en rendre compte, comprendre et redouter l'avenir qui l'attendait. Et sans doute ces pensées avaient-elles engendré l'atroce courage qui injecta en lui l'idée du suicide, comme une surdose de morphine vouant son âme à une mort lente. Et une fois son âme morte, il dut lui être facile de mouvoir ses jambes, son corps, son esprit cousu fil à fil par la crainte et l'égarement en un tissu toujours plus épais, tissé sur le métier jusqu'à ce qu'enfin il fasse le grand saut – la tête la première, en vrai plongeur, ainsi qu'il plongeait toujours dans le fleuve, l'Omi-Ala. Au début, il dut sentir une rafale d'air cingler ses yeux tandis qu'il chutait en silence, sans un mot, sans une plainte. Pas de palpitations, pas de pouls qui s'emballe ; plutôt, sans doute, un calme persistant, une étrange sérénité. Dans cet

état d'esprit, il dut avoir une illusoire révélation, un montage d'images fixes de son passé : Boja à cinq ans perché sur la plus haute branche du mandarinier, et chantant à tue-tête le « Tarzan Boy » de Baltimora ; Boja à cinq ans, le pantalon plein d'excréments, alors qu'on lui demandait de monter à la tribune devant tous les élèves pour réciter le « Notre Père » ; Boja à dix ans dans le rôle de Joseph le charpentier, époux de Marie mère de Jésus, pour le spectacle paroissial de Noël 1992, et qui avait dit, à la stupéfaction de l'assemblée : « Marie, je ne t'épouserai pas parce que tu es une *ashewo* ! » ; Boja avec M. K. O., qui lui disait de ne jamais se battre, *jamais* ; et Boja qui, quelques mois plus tôt encore, était un pêcheur zélé. Ces images avaient dû tourner dans sa tête comme un essaim d'abeilles dans une ruche tandis qu'il plongeait, jusqu'à ce qu'il touche brutalement le fond du puits. L'impact avait fracassé la ruche, dispersé les images.

Le plongeon, tel que je l'imaginais, avait dû être bref. Dans la descente, sa tête avait sûrement heurté la pierre qui dépassait de la paroi. Ce choc avait dû être suivi d'un bruit d'éclatement, de crâne broyé, d'os brisés, de sang perlant, puis ruisselant et bouillonnant dans sa tête. Son cerveau avait dû être réduit en miettes, les veines qui le reliaient au reste du crâne sectionnées. Sa langue avait dû jaillir de sa bouche, et le choc déchirer ses tympanes tel un voile antique, et déverser dans sa gorge, tel un lancer de dés, un dixième de ses dents. Une série synchrone de réactions muettes avait dû s'ensuivre. Sa bouche dut brièvement émettre un son inaudible, comme le glouglou d'une casserole d'eau bouillante, au rythme de son corps convulsé. Ce fut sans doute le paroxysme. Puis, peu à peu, les spasmes durent le quitter, le calme regagner ses os. La paix de l'au-delà dut descendre sur lui, l'amener doucement au silence de la mort.

Les araignées

Quand une mère a faim, elle dit :

« Préparez donc un rôti pour que mes enfants puissent manger. »

PROVERBE ASHANTI

Les araignées étaient des bêtes à chagrin :

Des créatures qui, selon les Igbo, nichent dans les maisons des affligés, filent et tissent sans trêve, silencieuses, lancinantes, jusqu'à ce que leur toile déborde et recouvre d'immenses espaces. Elles apparurent dans notre monde parmi tant d'autres changements qui suivirent la mort de mes frères. La première semaine, j'avais l'impression permanente que l'auvent ou le parapluie qui nous avaient toujours abrités s'étaient déchirés, me laissant exposé et vulnérable. Je me remémorais mes frères, je revoyais d'infimes détails de leur vie, comme si le télescope du souvenir magnifiait rétrospectivement la moindre action, la moindre anecdote, le moindre événement. Mais je n'étais pas le seul à voir mon monde bouleversé par le drame. Chacun de nous – notre père, notre mère, Obembe, moi, David et même Nkem – souffrait à sa façon, et les premières semaines c'est notre mère qui se révéla la plus dévastée.

Les araignées bâtissaient des abris temporaires et nichaient dans notre maison, ainsi qu'elles font, dit la croyance, chez tous les endeuillés, mais elles avaient poussé l'invasion plus loin pour investir l'esprit de notre mère. Elle fut la première à les remarquer, dans leurs orbes proliférants fixés au plafond par des fils en forme de croc ; mais ce n'était pas tout. Elle se mit à voir Ikenna tapi dans la carapace des

araignées suspendues à leurs toiles ; ses yeux la regardaient à travers les mailles. Elle se plaignit de ces *Ndi ajo ife*, ces créatures immondes, écailleuses, horribles. Elles la terrifiaient. Elle en pleurait, les montrait du doigt, tant et si bien que notre père – dans un effort pour la calmer, et sous la pression insistante de Mama Bose et d'Iya Iyabo, qui l'incitaient à prêter l'oreille à cette femme endeuillée, si absurde qu'il trouve sa requête – délogea de nos murs le moindre repaire toilé, et écrabouilla plusieurs araignées au passage. Dans le même élan, il chassa les geckos et établit des lignes de front contre l'avancée des cafards, qui proliféraient dangereusement. Alors seulement la paix revint ; mais cette paix avait les pieds gonflés et la démarche boiteuse.

En effet, peu après le départ des araignées, notre mère se mit à entendre des voix venues des limbes, aux limites de la raison. Elle perçut soudain les manœuvres incessantes d'une armée de termites mordants qui infestaient son cerveau et rongeaient sa matière grise. Elle disait aux gens venus la reconforter que Boja l'avait prévenue en rêve qu'il allait mourir. Elle racontait souvent ce rêve étrange qu'elle avait fait le jour de la mort de ses fils, pour un auditoire de voisins et de paroissiens qui s'agglutinaient chez nous comme des abeilles au lendemain des événements, et qui raccrochaient ces rêves à la tragédie réelle car, comme tous les Africains, les gens de la région étaient convaincus que lorsque l'enfant d'une femme, le fruit de ses entrailles, est sur le point de mourir, elle en a le mystérieux pressentiment.

La première fois que je l'entendis relater cette expérience – la veille des funérailles d'Ikenna –, je fus ému de la réaction qu'elle suscita. Mama Bose se jeta au sol en gémissant et en hurlant. « Ohhh, c'était sûrement Dieu qui te prévenait, ululait-elle en roulant d'un mur à l'autre. C'était sûrement Dieu qui te prévenait de ce qui allait se passer, ooooo, eeeyyyy. » Sa douleur et son chagrin s'exprimèrent en grognements inarticulés, tout de voyelles écorchées, étirées jusqu'au vertige – parfois sans aucun sens, mais dont la tonalité n'échappait à personne. Cependant, l'assistance fut plus saisie encore par ce que fit notre mère après son récit. Elle se tenait debout près du calendrier de la Banque centrale, encore ouvert à la page de l'aigle – la page de février – car personne n'avait pensé à la tourner durant les terribles semaines de la métamorphose d'Ikenna. Levant les mains, notre mère s'écria : « *Elu na ala* – Ciel-et-terre, regardez mes mains, et voyez qu'elles sont pures. Regardez, regardez la cicatrice de leur naissance,

elle n'est pas encore refermée et pourtant ils sont déjà morts. » Sur quoi elle retroussa son corsage et désigna son ventre, en dessous du nombril. « Regardez les seins qu'ils ont tétés ; ils sont encore pleins de lait, mais mes petits ne sont plus de ce monde. » Elle releva davantage son corsage, pour dévoiler sa poitrine, mais une femme bondit prestement pour le rabattre. Trop tard, car presque tout le monde avait vu : les deux seins veinés aux tétons saillants, exposés en pleine lumière.

La première fois que j'entendis le récit de ma mère, je regrettai amèrement de n'avoir pas su reconnaître un présage dans mon rêve du pont, faute de savoir que les rêves pouvaient être des présages. J'en parlai à mon frère, qui me confirma qu'il s'agissait d'un présage. Une semaine plus tard, notre mère raconta le sien au révérend Collins et à sa femme. Notre père n'était pas à la maison. Il était allé acheter de l'essence à la station-service qui se trouvait aux abords de la ville. La semaine où l'on avait retrouvé le corps de Boja, le gouvernement avait annoncé une augmentation du prix du carburant, qui passait de douze à vingt et un nairas. Les pompistes avaient fait des stocks en prévision et, dans tout le pays, des files d'attente interminables s'élevaient devant les stations-service. Notre père avait dû patienter tout l'après-midi ; en début de soirée, il rentra enfin avec le réservoir plein et un baril supplémentaire dans son coffre. Épuisé, il alla directement s'affaler dans un fauteuil, son fameux « trône ». Il n'avait pas fini d'ôter sa chemise trempée de sueur que notre mère se mit à lui parler de tous les gens qui lui avaient rendu visite dans la journée. Quoique assise à côté de lui, elle ne remarqua pas la forte odeur de vin de palme qui le suivait comme les mouches suivent une vache blessée. Elle continua de pérorer jusqu'à ce qu'il s'écrie : « Ça suffit ! »

« Ça suffit, j'ai dit ! » répéta-t-il, déjà debout ; les tendons saillaient sur ses bras nus tandis qu'il toisait notre mère, soudain crispée, les mains jointes sur ses cuisses. « Qu'est-ce que c'est que ces inepties que tu me racontes, hein, *mon amie* ? Est-ce que ma maison est devenue un zoo pour toutes les créatures de cette ville ? Combien de gens vont encore venir compatir ? Bientôt, ce sera les chiens, et puis les chèvres, les grenouilles, et même les chats joufflus. Tu ne sais donc pas que beaucoup de ces gens ne sont que des pleureuses qui braillent plus fort que les endeuillés ? Il n'y a donc aucune limite ? »

Elle ne répondit pas. Elle baissa les yeux vers sa cuisse drapée d'un

châle délavé et secoua la tête, le regard fixe. À la lumière de la lampe à pétrole posée devant eux sur la table, je vis ses yeux s'emplir de larmes. Je crois aujourd'hui que cette altercation fut l'aiguille qui rouvrit sa blessure intérieure, désormais vouée à saigner. Elle cessa de parler, et ainsi débuta le silence qui allait engourdir son monde tout entier. À dater de ce moment, elle resta à la maison, assise, silencieuse, fixant le vague d'un regard fou. Quand notre père lui parlait, elle se contentait de le dévisager comme si elle n'avait rien entendu. Naguère, cette langue à présent pétrifiée produisait des mots comme les champignons produisent des spores. Quand elle était agitée, les mots surgissaient de sa bouche comme des tigres, et coulaient comme une fuite d'un robinet cassé quand elle était calme. Or, après ce soir-là, son cerveau devint un réservoir de mots dont aucun ne filtrait ; ils gelaient dans son esprit. Mais lorsque notre père, exaspéré, se mit à la harceler quotidiennement, elle finit par rompre ce silence pour se plaindre d'une présence qu'elle croyait être l'esprit de Boja demeuré sans repos. Aux derniers jours de septembre, ses plaintes étaient devenues une rengaine que notre père ne supportait plus.

« Mais comment une femme de la ville peut-elle être aussi superstitieuse ? éclata-t-il un matin où elle lui avait dit avoir senti la présence de Boja dans la cuisine pendant qu'elle préparait à manger. Comment ? Tu peux me le dire, *mon amie* ? »

Le courroux de ma mère en fut attisé, et elle entra dans une fureur noire. « Et toi, comment oses-tu me dire une chose pareille, Eme ? hurla-t-elle à son tour. Comment oses-tu ? Ne suis-je pas la mère de ces enfants ? La mieux placée pour savoir si leur esprit vient me troubler ? »

Elle essuya ses mains humides sur son châle tandis que notre père, en grinçant des dents, saisissait la télécommande et montait le son de la télévision jusqu'à ce que les déclamations de l'acteur yoruba menacent de noyer la voix de notre mère.

« Tu peux faire semblant de ne pas m'écouter, lança-t-elle en claquant des mains, mais tu ne peux pas prétendre que tes enfants sont morts comme ils auraient dû. Eme, tu le sais comme moi ! Regarde autour de toi. *A na eme ye eme* – Ce n'est pas normal, nulle part. Ce n'est pas aux parents d'enterrer leurs enfants ; c'est censé être l'inverse ! »

Malgré la télévision allumée, et ses effets sonores tonitruants comme une sirène, ces paroles enveloppèrent la pièce d'une cape de silence. Dehors, l'horizon se couvrait d'une chape grise de gros nuages. Au moment où notre mère, à court de mots, s'effondrait dans un fauteuil, des coups de tonnerre déchirèrent le ciel, et une rafale chuintante de vent chargé de pluie fit claquer la porte de la cuisine. La panne de courant suivit de près, plongeant la pièce dans un noir quasi total. Notre père ferma les fenêtres, mais laissa le rideau écarté pour glaner un semblant de lumière extérieure. Il regagna son siège, silencieux, cerné par les légions invoquées par notre mère.

La place de notre mère dans l'espace de l'existence se rétrécit au fil des jours. Peu à peu, elle se sentit assaillie par les mots ordinaires, les lieux communs, les rengaines sues par cœur, tous mués en démons dont l'unique but était l'annihilation de son être. Le corps familial de Nkem, ses longs bras, sa longue chevelure tressée qu'elle aimait, se mirent à lui faire horreur. Un jour que Nkem tentait de s'asseoir sur ses genoux, elle repoussa « cette chose qui me grimpe dessus ». La petite s'enfuit effrayée. Notre père, qui était plongé dans le monde du *Guardian*, en fut choqué et alarmé.

« Dieu du ciel ! Tu parles sérieusement, Adaku ? demanda-t-il horrifié. C'est Nkem que tu traites comme ça ? »

Ces paroles provoquèrent un bouleversement dans l'expression de notre mère. Comme si elle retrouvait soudain la vue après un moment d'aveuglement, elle contempla Nkem d'un regard hésitant, bouche bée. Puis, les avisant tour à tour, l'enfant et lui, elle marmonna « Nkem » et sa langue s'agita dans sa bouche, comme descellée. Elle leva les yeux en disant : « C'est Nkem, ma fille » ; c'était à la fois une affirmation, une question et une suggestion.

Notre père resta debout, immobile, comme cloué au sol. Sa bouche s'ouvrit sans proférer un mot.

Quand notre mère ajouta : « Je ne savais pas que c'était elle », il se contenta d'acquiescer, prit dans ses bras Nkem qui pleurnichait en suçant son pouce, et sortit en silence de la maison.

En réaction, notre mère fondit en larmes.

« Je ne savais pas que c'était elle », répéta-t-elle.

Le lendemain, notre père prépara le petit déjeuner tandis que notre mère, emmitouflée dans des pulls comme si elle avait pris froid,

sanglotait dans son lit et refusait de se lever. Elle resta couchée jusqu'au crépuscule, où elle émergea enfin dans le salon où nous regardions tous ensemble la télévision avec notre père.

« Eme, tu vois la vache blanche qui broute ? demanda-t-elle en désignant d'un geste toute la pièce.

– Quoi ? Quelle vache ? »

Elle renversa la tête en arrière et éclata d'un rire guttural. Elle avait les lèvres sèches et gercées.

« Enfin, tu ne vois pas la vache qui mange de l'herbe ? insista-t-elle en ouvrant la paume.

– Quelle vache, *mon amie* ? » Elle avait tellement de conviction dans le regard que notre père parcourut un instant la pièce des yeux comme s'il s'attendait effectivement à y trouver une vache.

« Eme, tu es aveugle ou quoi ? Tu ne vois donc pas cette vache blanche comme le jour ? »

Elle me désigna, installé dans un fauteuil, un coussin sur les genoux. Je n'en crus pas mes oreilles. J'étais si stupéfait qu'en voyant son geste je me retournai pour vérifier – comme si c'était possible – qu'il n'y avait pas une vache derrière mon siège ; mais je compris que c'était moi qu'elle pointait du doigt.

« Regarde, il y en a une autre là, et une là, poursuivit-elle en montrant Obembe puis David, et une autre qui mange dehors pendant que celle-ci est dans la pièce – partout, il y en a qui broutent. Eme, comment se fait-il que tu ne les voies pas ?

– Mais tu vas te taire ? rugit notre père. Qu'est-ce que tu racontes ? Bonté divine ! Depuis quand tes enfants sont des vaches qui broutent ? »

Il la saisit et l'entraîna violemment vers leur chambre. Elle chancela, ses nattes lui masquèrent le visage, ses seins énormes dansèrent sous son pull couleur de cendre.

« Laisse-moi, laisse-moi tranquille, laisse-moi regarder les vaches blanches comme le jour, criait-elle en se débattant.

– Tais-toi ! » répliquait chaque fois notre père en hurlant.

La voix de notre mère retentissait en stridences maladroites tandis qu'il la poussait en avant. Nkem se mit à gémir en les voyant lutter. Obembe la prit dans ses bras, mais elle réclama sa mère encore plus fort en battant des jambes dans une danse furieuse contre le torse de son frère. Notre père traîna sa femme jusqu'à leur chambre et

verrouilla la porte. Ils y restèrent longtemps ; leurs voix nous parvenaient par intermittence. Enfin, il ressortit et nous demanda d'aller dans notre chambre, et à David et Nkem de rester avec nous le temps qu'il aille chercher du pain. Il était environ six heures du soir. Les petits acceptèrent, mais une fois notre porte fermée nous entendîmes une succession de pas traînants, le fracas de la porte contre le mur, un cri hystérique : « Eme, laisse-moi tranquille, laisse-moi, où est-ce que tu m'emmènes ? » et le halètement de notre père. Puis la porte de la maison se referma avec fracas.

Notre mère disparut deux semaines. Elle était, je l'apprendrais plus tard, dans un hôpital psychiatrique, reléguée tel un dangereux explosif. Son esprit avait connu une déflagration cataclysmique, qui avait fait voler en éclats sa perception du monde normal. Ses sens se retrouvaient dotés d'une acuité disproportionnée, si bien que le tic-tac de la pendule du service hospitalier résonnait plus fort à ses oreilles que le vacarme d'un marteau-piqueur, et le couinement d'un rat que celui d'une volée de cloches.

Elle développa une nyctophobie dévastatrice, qui faisait de chaque nuit une mère enceinte engendrant sa portée de terreurs. Tout ce qui était grand était réduit à l'insignifiance tandis que les petites choses enflaient jusqu'à devenir monstrueuses. Des feuilles d'achara aux immenses tiges épineuses, dotées du pouvoir surnaturel de pousser en un instant, s'animaient et la cernaient brusquement, pour lentement l'anéantir par écrasement. Tourmentée par des visions de cette plante, et de la forêt où elle croyait se trouver, elle se mit à avoir d'autres visions encore. Son père, déchiqueté par un tir d'artillerie sur le front du Biafra pendant la guerre civile de 1969, venait souvent danser au milieu de sa chambre d'hôpital. La plupart du temps, il dansait les mains en l'air, dans son corps d'avant-la-guerre. D'autres fois – et c'est alors qu'elle hurlait le plus fort –, il venait danser avec son corps de pendant/après-la-guerre, agitant une main tandis que l'autre n'était plus qu'un moignon de chair sanglante. Parfois, à coups de mots tendres, il l'incitait à se joindre à lui. Mais de toutes ces visions, la plus impérieuse était celle d'une invasion d'araignées. Au bout de ces deux semaines à l'asile, le moindre fil de toile avait été éradiqué des lieux, la moindre araignée réduite en bouillie. Et apparemment, à chaque araignée écrasée, à chaque macule encreuse sur le mur, notre mère semblait faire un pas vers la guérison.

Son absence fut pénible. Nkempleurait presque tout le temps et refusait toute consolation. Bien des fois, je tentai de lui chanter des chansons, les mêmes berceuses que notre mère lui fredonnait, mais elle ne voulait rien entendre. Les tentatives rituelles de mon frère se révélèrent tout aussi sisyphéennes. Lorsque notre père, en rentrant un matin, vit Nkem dans cet état de douleur désarmée, il annonça qu'il allait nous emmener voir notre mère. Les pleurs de Nkem cessèrent aussitôt. Avant notre départ, comme pour chaque repas depuis l'internement de notre mère, il prépara le petit déjeuner : du pain et des œufs frits. Puis Obembe l'accompagna chez Igbafe pour rapporter des seaux d'eau – notre puits restait scellé depuis que Boja en avait été repêché. Alors, chacun de nous fit sa toilette et s'habilla. Notre père mit un grand tee-shirt blanc au col jauni par les lavages répétés. Sa barbe inhabituellement fournie changeait complètement son apparence. Nous le suivîmes jusqu'à la voiture ; Obembe s'assit à côté de lui, David, Nkem et moi sur la banquette arrière. Notre père ne dit pas un mot ; il se contenta de fermer la portière, d'ouvrir la vitre et de mettre le contact.

Il roula en silence dans notre rue qui était ce jour-là animée et grouillante. Nous contournâmes le grand stade d'où émergeaient les projecteurs et d'innombrables drapeaux. La grande statue d'Okwaraji, qui m'avait toujours impressionné, voire terrifié, dominait cette partie de la ville. En la contemplant, je remarquai un énorme oiseau anthracite, semblable à un vautour, perché sur sa tête. Nous suivîmes la deux-voies qui partait de notre rue jusqu'au petit marché qui s'étendait dans la clairière par-delà le bas-côté. La voiture ralentit, affronta le tronçon non pavé, jonché de terre et de détritrus. Une poule morte gisait au bord de la chaussée, aplatie contre l'asphalte, ses plumes éparpillées. À quelques mètres de là, je vis un chien se repaître du contenu d'un sac d'ordures percé où il avait plongé la tête. La voiture avança prudemment entre les poids lourds et les semi-remorques garés de part et d'autre de la route. Des mendiants proclamant leur misère sur des pancartes brandies – *Je suis aveugle, aidez-moi* ou *Lawrence Ojo, grand brûlé, a besoin de vous* – encadraient comme une garde d'honneur le chemin du marché. L'un d'entre eux, que je reconnus pour l'avoir déjà vu partout dans notre rue – devant l'église, au coin du bureau de poste, près de l'école, et même au marché –, passa au ras du sol sur une petite planche équipée de

roulettes, les mains gantées de tongs racornies. Nous dépassâmes la station de radio de l'État d'Ondo pour nous fondre tant bien que mal dans le trafic du rond-point central d'Akure, au milieu duquel s'élevaient les statues de trois hommes jouant du tam-tam. Leur socle de béton était entouré de cactus et d'herbes proliférantes.

Notre père se gara devant le bâtiment jaune, resta un moment assis dans la voiture comme s'il venait de prendre conscience qu'il avait commis une erreur. C'est alors seulement que je compris pourquoi il procédait à cette diversion. Juste devant nous émergeait d'une voiture un groupe de gens entourant un quadragénaire agité d'un rire dément et exhibant un énorme pénis qui dépassait de sa braguette. On aurait pu le prendre pour Abulu, n'étaient son teint plus pâle et son physique plus avenant. Dès que notre père le vit, il se tourna vers nous en s'écriant : « Ngwa, fermez les yeux, on va prier pour maman, vite ! »

Il s'aperçut que je dévisageais toujours l'homme.

« Allez, fermez les yeux, tout le monde, et tout de suite ! » aboya-t-il. Il vérifia que nous avions tous obéi avant de reprendre : « Benjamin, guide-nous dans la prière.

– Oui, papa », répondis-je. Je m'éclaircis la voix et me mis à prier en anglais, qui était pour moi la seule langue de prière. « Au nom de Jésus, Seigneur Dieu, je vous demande de nous aider... bénissez-nous, Seigneur, je vous en prie, guérissez maman, vous qui avez guéri les malades, Lazare et toute la bande, faites qu'elle cesse de parler comme une folle au nom de Jésus que nous avons prié. »

Il y eut un chœur de « Amen ! »

Quand nous rouvrîmes les yeux, le groupe avait atteint l'entrée de l'hôpital, mais on apercevait encore le derrière empoussiéré du dément interné de force. Notre père ouvrit la portière arrière de mon côté – David et moi encadrions Nkem.

« Écoutez, *mes amis*, commença-t-il en nous scrutant de ses yeux injectés de sang. Premièrement : votre mère n'est pas une folle. Et écoutez-moi bien, tous : quand vous entrerez, ne regardez ni à gauche ni à droite, mais seulement droit devant vous. Tout ce que vous pourrez voir entre ces murs vous restera gravé en mémoire. Et quiconque désobéit aura droit au Tribut dès qu'on sera rentrés. »

Tout le monde hocha la tête. Puis, l'un après l'autre, nous descendîmes. Obembe et notre père ouvraient la marche, je la fermais. Nous longeâmes le parterre de fleurs jusqu'à l'entrée du grand

bâtiment intégralement carrelé et qui sentait la lavande. Nous pénétrâmes dans un vaste hall empli de gens qui parlaient bruyamment. J'essayai de ne pas regarder pour échapper à une raclée, mais c'était plus fort que moi. Alors, quand il me sembla que mon père ne me voyait pas, je laissai mes yeux dériver vers la gauche, et je vis une jeune fille pâle au long cou mince qui bougeait mécaniquement, comme un robot. Sa langue interminable pendait hors de sa bouche, et ses cheveux étaient si pâles et clairsemés qu'on apercevait son crâne. Je fus horrifié. Lorsque je me retournai vers mon père, il récupérait un badge bleu auprès de la femme en blouse blanche au guichet de l'accueil en disant : « Oui, ce sont tous ses enfants, ils vont venir avec moi. »

En entendant cela, la femme se leva et nous examina.

« Ses enfants, marmonna mon père.

– Vous êtes sûr qu'ils peuvent la voir dans cet état ? » demanda-t-elle.

Elle avait le teint clair, rendu plus clair encore par sa blouse blanche. Son bonnet d'infirmière était vissé sur sa chevelure magnifiquement huilée ; épinglé à sa poitrine, son badge annonçait : *Nkechi Daniel*.

« Je crois que ça ira, grommela mon père. J'ai soigneusement pesé les conséquences et je crois pouvoir y arriver. »

Guère convaincue, elle secoua la tête.

« Nous avons un règlement, monsieur. Mais laissez-moi une minute, je vais en parler à mon chef.

– D'accord », concéda mon père.

Tandis que nous attendions, en grappe autour de lui, je ne pouvais dissiper l'impression que la jeune fille pâle avait les yeux fixés sur moi. En réaction, je tentai de concentrer mon regard sur un calendrier accroché à la cloison de bois de la petite pièce au-delà du guichet, entouré de nombreuses photos et instructions médicales. L'une des affichettes montrait la silhouette d'une femme enceinte, un bébé sur le dos, flanquée de deux autres bambins. Devant elle, un homme, sans doute son mari. Il portait un enfant sur les épaules, et un autre, de ma taille, les accompagnait, un panier de raphia à la main. Je ne pouvais pas voir le slogan, mais je devinais de quoi il s'agissait : l'une des nombreuses affiches de l'offensive gouvernementale en faveur de la contraception.

L'infirmière revint et dit : « D'accord, monsieur Agwu, vous pouvez tous y aller ; aile 32. *Chukwu che be unu.*

– *Da-alu* – merci, infirmière », répondit notre père, également en igbo, en s'inclinant légèrement.

La mère que nous vîmes dans l'aile 32 avait le regard vide et habitait un corps émacié, emballé dans le chemisier noir qu'elle portait depuis le jour de la mort d'Ikenna. Elle était devenue si frêle et pâle que je faillis pousser un cri en la voyant. Sous le choc, je me demandai si cet endroit horrible aspirait la chair des humains. Son ample fessier était désormais flasque, ses cheveux sales et emmêlés, ses lèvres sèches et gercées, et cette métamorphose m'horrifia. Notre père s'approcha d'elle tandis que Nkem s'écriait : « Maman, maman. »

« Adaku », dit notre père en l'enlaçant, mais elle ne réagit même pas. Elle continua à contempler le plafond, son ventilateur immobile, les coins des murs. Elle murmurait, d'un ton étouffé, précautionneux, lourd de sens : « *Umu ugeredide, umu ugeredide* – Les araignées, les araignées.

– Nwuyem, quelles araignées, on les a toutes chassées, non ? » Il parcourut du regard les arêtes du plafond. « Où est-ce que tu en as encore vu ? »

Elle continua à murmurer, les mains jointes sur la poitrine, comme si elle ne l'avait pas entendu.

« Pourquoi tu nous fais ça, à tes enfants et à moi ? » demanda-t-il alors que les pleurs de Nkem enflaient. Obembe la prit dans ses bras et la souleva, mais elle se débattit sauvagement et lui donna des coups de pied dans les genoux jusqu'à ce qu'il la repose.

Notre père voulut s'asseoir sur le lit à côté d'elle, mais elle s'écarta en criant : « Laisse-moi ! Va-t'en ! Laisse-moi tranquille !

– Ah oui ? Tu veux que je te laisse ? » demanda-t-il en se levant. Il était blême, les veines de ses tempes saillaient. « Non mais regarde-toi, regarde comment tu dépéris sous les yeux des enfants qui te restent. Ada, tu ne sais donc pas que rien de visible à l'œil ne peut lui faire verser des larmes de sang ? Tu ne sais pas qu'il n'y a pas de perte que nous ne puissions surmonter ? »

Il la désigna des pieds à la tête d'un geste ample, paume ouverte, doigts écartés.

« Très bien, dépéris donc, vas-y, dépéris. »

C'est alors que je remarquai David debout à côté de moi, sa main

sur ma chemise. Je vis qu'il était au bord des larmes. Je ressentis le besoin urgent de l'étreindre pour retenir ses larmes, et je le serrai contre moi. Je sentis l'odeur de l'huile d'olive dont j'avais oint ses cheveux ce matin-là, et je repensai à Ikenna, qui me donnait le bain quand j'étais petit et me tenait la main sur le chemin de l'école. J'étais un enfant timide, terrifié par les enseignants et leurs martinetes, et je n'osais même pas lever la main en cas de nécessité pressante pour dire : « Pardon, madame, il faut que j'aille faire *pupu*. » Au lieu de cela, j'élevais la voix et je criais en igbo de toutes mes forces pour que Boja m'entende derrière la cloison de bois qui séparait nos deux classes : « Boja, mon frère, *achoro mi iyun insi*. » Boja se précipitait pour m'emmener aux latrines tandis que ses camarades et les miens éclataient de rire. Il attendait que je finisse, m'essuyait et me ramenait dans ma classe, où généralement l'institutrice me demandait de tendre les paumes devant tout le monde et me donnait des coups de règle pour avoir dérangé le cours. Cela se produisit bien souvent, et pas une fois Boja ne se plaignit.

Notre père ne nous laissa plus retourner à l'hôpital, Obembe et moi. Et il n'emmenait Nkem et David voir notre mère que s'ils l'avaient harcelé au-delà du supportable. Elle resta confinée dans cet endroit encore trois semaines. Ce furent des jours froids et contre nature, où même le vent qui soufflait chaque nuit soupirait une plainte de bête mourante. Puis, fin octobre, l'harmattan surgit en une nuit : c'était la saison où ce vent sec et poussiéreux, venu du désert saharien du nord du pays, gagnait le sud pour balayer presque toute l'Afrique subsaharienne. Il laissa sur son passage une toile de brume lourde et épaisse qui recouvrit Akure, en grappes de cumulus, telle une présence spectrale résistant à l'aurore. Notre père franchit le portail en voiture, avec notre mère à ses côtés. En cinq semaines d'absence, elle avait fondu, rétréci de moitié. Son teint clair s'était obscurci comme si elle avait passé d'innombrables journées à bronzer. Ses mains étaient tachetées de cicatrices, celles des piqûres et des perfusions, et elle avait les pouces emmaillotés d'un pansement débordant de ouate. S'il était clair qu'elle ne serait plus jamais la même, il était difficile de saisir toute l'ampleur de sa transformation.

Notre père veillait sur elle comme sur l'œuf d'un oiseau rare, et souvent nous éloignait d'elle – surtout David – en nous chassant d'un

revers de la main comme autant de mouchérons. Seule Nkem avait le droit de traîner dans les parages. Il lui transmettait nos messages et l'emmenait en hâte dans leur chambre dès qu'arrivait un visiteur. Il tenait secret son état, qu'il n'avait révélé qu'à ses amis les plus proches, et faisait croire aux voisins qu'elle était partie voir sa famille au village, près d'Umuahia, pour reprendre des forces et se remettre de la perte de ses fils. Il nous avait interdit dans les termes les plus catégoriques, en tirant sur les lobes de ses oreilles, de mentionner sa maladie à qui que ce soit. « Même les moustiques qui bourdonnent à vos oreilles ne doivent rien entendre. » Il continuait à faire toute la cuisine, et lui servait à manger avant de s'occuper de nous. Il tenait la maison tout seul.

Et puis, près d'une semaine après son retour, nous surprîmes à travers la porte fermée des bribes d'une dispute apparemment intense quoique chuchotée. J'étais allé avec Obembe au cinéma, près de la poste, et à notre retour nous vîmes notre père sortir les cartons dans lesquels Ikenna rangeait la plupart de ses livres et de ses dessins. À l'endroit du jardin où nous jouions au foot s'empilaient déjà les affaires de nos frères. Quand Obembe lui demanda pourquoi il voulait les brûler, notre père répliqua que notre mère avait insisté. Elle ne voulait pas que la malédiction qui les avait frappés – la malédiction d'Abulu – nous contamine par l'intermédiaire de leurs affaires. Il nous donna cette explication sans s'interrompre ni nous regarder, et quand il eut terminé, il secoua la tête et rentra dans la maison pour finir de vider leur chambre. Le bureau d'Ikenna avait été poussé contre le mur mauve couvert de dessins et d'aquarelles. Son fauteuil incurvé était posé dessus. Notre père sortit le dernier sac de Boja et en vida le contenu sur la pile du jardin. Il piétina la vieille guitare d'Ikenna, cadeau d'un musicien rasta qui jouait dans la rue quand Ikenna était enfant. Cet homme, dont les dreadlocks lui descendaient sur la poitrine, interprétait des morceaux de Lucky Dube et de Bob Marley pour un large public du quartier, enfants comme adultes. Il chantait souvent sous le cocotier juste devant notre portail, et dans ces cas-là, Ikenna, malgré l'interdiction de nos parents, dansait pour les spectateurs, au point d'acquérir le surnom de « Rasta Boy », que notre père eut tôt fait d'exorciser par la force d'un Tribut cuisant.

Nous le regardâmes verser de l'essence sur la pile d'affaires, jusqu'à la dernière goutte de notre jerrycan rouge. Puis, en jetant

quelques coups d'œil à notre mère, il gratta une allumette. La pile s'embrasa, un nuage de fumée explosa dans l'air. Tandis que le feu dévorait les affaires d'Ikenna et de Boja, les choses qu'ils avaient touchées lors de leur séjour sur terre, la conscience de leur sort envahit mon corps, me perçant de mille clous. Je revois distinctement l'un des vêtements préférés de Boja, un caftan, qui tentait de résister aux flammes. Il commença par se déplier, se déployer en prenant feu, telle une créature qui lutterait pour sa vie, puis commença lentement à s'affaïsser, à se racornir, à se dissoudre en cendre noire. J'entendis notre mère sangloter et je regardai derrière moi. Je vis qu'elle était sortie de la chambre et se tenait assise par terre, à quelques mètres de la pile, avec Nkem accroupie à côté d'elle. Notre père resta longtemps debout près du brasier, le jerrycan vide à la main, essuyant ses yeux larmoyants et son visage noirci. Je me tenais à ses côtés avec Obembe. Lorsqu'il remarqua notre mère, il lâcha le jerrycan pour la rejoindre.

« Nwuyem, dit-il, je t'ai expliqué que cette douleur passera, eh. Nous ne pouvons pas continuer à vivre dans la douleur du deuil. Je t'ai déjà dit qu'on ne peut pas inverser le cours des choses. On ne peut pas ramener ce qui est derrière nous, ni faire venir à nous ce qui est devant. Il faut arrêter, Adaku, je t'en supplie. Je suis là, et nous traverserons l'épreuve ensemble. »

Un vol d'oiseaux, à peine visible dans les ténèbres croissantes, s'était mis à tournoyer autour du panache de fumée. Le ciel au-dessus de nous avait pris la couleur du feu aveuglant, et les arbres, simples silhouettes, semblaient d'étranges témoins du brasier tandis que, réduits en cendres, le cartable d'Ikenna, les sacs de Boja, leurs vêtements, leurs chaussures, la guitare minable, leurs calepins M. K. O., leurs photos, leurs carnets emplis de dessins de Yoyodon, de têtards, de l'Omi-Ala, leurs tenues de pêche, une boîte de conserve où nous avions espéré recueillir nos prises sans jamais l'utiliser, leurs pistolets en plastique, leur réveille-matin, leurs cahiers à dessin, leurs boîtes d'allumettes, leurs sous-vêtements, leurs chemises, leurs pantalons – tout ce qu'ils avaient un jour possédé ou touché – s'élevèrent en un nuage de fumée et disparurent dans le ciel.

Le limier

Obembe était un limier :

Le chien qui exhumait les choses, les examinait, les identifiait. Il mûrissait perpétuellement de nouvelles idées, qui, en temps voulu, finissaient par éclore, pourvues d'ailes et prêtes à l'envol.

C'est lui qui découvrit le pistolet chargé derrière les étagères du salon, deux ans après notre emménagement dans la maison d'Akure. Il poursuivait une petite mouche qui bourdonnait autour de lui, et qui avait échappé à deux coups furieux du manuel d'*Algèbre élémentaire* qu'il réservait à cet usage. Après le deuxième coup manqué, la mouche bondit pour se réfugier parmi les étagères où étaient disposés la télé, le magnétoscope et la radio. En s'approchant, Obembe poussa un cri et laissa tomber son livre. Lors de l'emménagement, personne n'avait pensé à regarder derrière les étagères, d'où pointait légèrement le canon du pistolet. Notre père récupéra l'arme et la porta au commissariat, tétanisé comme nous tous, mais soulagé qu'elle n'ait pas été découverte par l'un des petits, David ou Nkem.

Obembe avait des yeux de limier.

Des yeux qui remarquaient les petites choses, les détails infimes que les autres négligeaient. J'en suis venu à croire qu'il avait l'intuition que Boja se trouvait dans le puits bien avant que Mme Agbati l'y découvre. Ce matin-là, en effet, il avait constaté que l'eau du puits était huileuse et fétide. En remplissant un seau pour se laver, il remarqua une pellicule grasse à la surface. Quand il me la montra, je puisai de l'eau dans ma main pour la goûter : je la recrachai aussitôt et vidai le seau. Moi aussi, j'avais perçu l'odeur – une odeur de pourriture, ou de charogne – mais sans pouvoir

l'identifier.

C'est lui qui démêla le mystère entourant le corps de Boja, puisque nous n'avions pas assisté aux obsèques. Il n'y avait eu ni affiches ni visites, pas le moindre signe d'une cérémonie. Je m'étais interrogé et j'avais demandé à mon frère quand elle aurait lieu, mais il n'en savait rien et craignait de poser la question à nos parents, les deux ventricules de notre foyer. Même si, sur le moment, il ne voulut pas insister ni m'alarmer, c'est bien grâce à lui que je pus apprendre ce qui était advenu du corps de Boja après sa mort. Le premier samedi de novembre, une semaine après la sortie d'asile de notre mère, il remarqua une chose qui m'avait échappé alors même qu'elle se trouvait depuis le début sur la plus haute étagère du salon, derrière une photo sous cadre de nos parents prise le jour de leur mariage, en 1979. Obembe attira mon attention sur ce petit bocal transparent. Il renfermait un sac en plastique contenant une substance grise et cendrée, tel du terreau sablonneux exhumé sous des arbres morts et séché au soleil pour obtenir des grains aussi fins que du sel. Alors que je tendais la main pour l'attraper, je remarquai l'étiquette : *Boja Agwu (1982-1996)*.

Lorsque, quelques jours plus tard, nous décidâmes d'interroger notre père à ce sujet, et qu'Obembe lui dit qu'il savait que cette étrange substance dans le bocal était les cendres de Boja, notre père, ébranlé et pris de court, n'essaya pas de nier. Il nous avoua que la famille et les membres de notre clan avaient strictement interdit à nos parents d'enterrer Boja. C'était un sacrilège envers Ani, la déesse de la terre, que d'ensevelir une personne coupable de suicide ou de fraticide. Le christianisme avait beau avoir balayé le pays igbo, des miettes de religion traditionnelle avaient échappé au balai. Des rumeurs nous parvenaient régulièrement du village ou de la diaspora clanique, des histoires d'accidents mystérieux, et parfois mortels, qui étaient en fait des châtements infligés par les dieux du clan. Notre père, qui ne croyait ni à une déesse susceptible de le châtier ni à la véracité de ces « élucubrations d'illettrés », renonça tout de même à enterrer Boja par égard pour notre mère, et parce qu'il avait eu son lot de tragédies. Ils n'en dirent pas un mot à Obembe ni à moi, et nous n'en sûmes rien jusqu'à ce qu'Obembe, le limier, flaire la vérité.

Obembe avait un esprit de limier : jamais au repos, toujours

engagé dans une quête de connaissance. C'était un questionneur, un investigateur, qui lisait énormément pour se nourrir l'esprit. La lampe qui lui servait à lire était sa plus fidèle compagne. Avant la mort de mes frères, nous avions trois lampes à pétrole dans la maison. Une mèche réglable par une roue dentée trempait dans le petit réservoir et absorbait l'essence. Compte tenu des coupures de courant récurrentes qui affectaient Akure à l'époque, Obembe réservait chaque soir une des lampes pour être sûr de pouvoir lire. Et après la mort de nos frères, il se mit à lire plus avidement encore, comme si sa vie en dépendait. Tel un animal omnivore, il stockait dans son esprit les connaissances qu'il y glanait. Puis, après avoir traité l'information, l'avoir synthétisée, élaguée, réduite à l'essentiel, il me la transmettait sous forme d'histoires qu'il me racontait chaque soir au coucher.

Avant la mort de nos frères, il m'avait raconté l'histoire d'une princesse qui avait suivi au cœur de la forêt un gentilhomme irréprochable, d'une grande beauté, déterminé à l'épouser, avant de découvrir qu'il n'était qu'un crâne qui avait emprunté la chair et les membres d'autres hommes. Comme toutes les bonnes histoires, celle-ci planta sa graine dans mon âme pour ne plus jamais la quitter. Durant la période où Ikenna était un python, Obembe me raconta l'histoire d'Ulysse, roi d'Ithaque, en s'inspirant d'une édition abrégée de l'*Odyssée*, et grava pour toujours dans mon esprit les images des mers de Poséidon et des dieux immortels. Il me racontait surtout ces histoires la nuit, dans la pénombre de la chambre, et je me nichais peu à peu dans le monde que créaient ses mots.

Deux jours après le retour de notre mère, nous étions installés dans notre lit, adossés au mur, déjà presque endormis. Soudain, Obembe dit : « Ben, je sais pourquoi nos frères sont morts. » Il claqua des doigts et se leva en se tenant la tête. « Écoute, je... je viens seulement de comprendre. »

Il se rassit et se mit à me raconter une longue histoire qu'il avait lue dans un livre au titre oublié mais qui, il en était sûr, était l'œuvre d'un Igbo. J'écoutai la voix de mon frère s'élever et couvrir le raffut du ventilateur. Quand il eut terminé, il resta silencieux, tandis que j'essayais d'assimiler l'histoire d'Okonkwo, cet homme si fort réduit au suicide par les ruses de l'homme blanc.

« Tu vois, Ben, dit-il enfin, le peuple d'Umuofia s'est laissé conquérir parce qu'il était désuni.

– C'est vrai.

– Les Blancs étaient un ennemi commun qui aurait été facilement vaincu si la tribu les avait affrontés dans l'unité. Tu sais pourquoi nos frères sont morts ? »

Je secouai la tête.

« Pareil : parce qu'il y avait une division entre eux.

– Oui, murmurai-je.

– Mais tu sais pourquoi Ike et Boja étaient désunis ? » Il me soupçonnait de ne pas connaître la réponse, car il n'attendit pas longtemps pour reprendre : « La prophétie d'Abulu : ils sont morts à cause de la prophétie d'Abulu. »

Il se gratta distraitement le dos de la main gauche, sans voir les lignes blanches qui se formaient sur sa peau sèche. Nous restâmes silencieux ; mon esprit glissait vers le passé comme si je dévalais en patins une côte abrupte.

« Abulu a tué nos frères. C'est lui notre ennemi. »

Sa voix semblait fêlée, et ses mots surgirent comme un soupir venu du fond d'une grotte. J'avais beau savoir qu'Ikenna avait été métamorphosé par la malédiction d'Abulu, je n'avais pas cru ce dernier aussi directement impliqué que mon frère le formulait à présent. Je n'ai jamais pensé à en imputer directement la faute à ce fou, malgré tous les signes qui indiquaient qu'il avait instillé la peur dans l'âme de mon frère. Mais quand Obembe le dit explicitement, il me vint à l'idée que c'était vrai. Tandis que je méditais ses paroles, il releva les genoux contre sa poitrine et les entoura de ses bras, tirant sur le drap qui dévoila une partie du matelas. Puis il se tourna vers moi en s'appuyant d'une main qui s'enfonça jusqu'au sommier, donna un coup de poing dans l'air et dit : « Je vais tuer Abulu.

– Mais pourquoi tu ferais ça ? » demandai-je éberlué.

Il laissa ses yeux déjà embués de larmes parcourir mon visage avant de répondre : « Je vais le faire pour mes frères, parce qu'il les a tués. Je vais le faire pour eux. »

Abasourdi, je le regardai verrouiller la porte puis aller à la fenêtre. Il plongeait la main dans la poche de son short. Il y eut deux éclairs, deux tentatives pour gratter une allumette. La troisième fois, le feu prit et une petite lumière scintilla avant de disparaître. Je fus stupéfait. Dans le sillage de cette lumière, la silhouette d'Obembe porta une cigarette à sa bouche, et la fumée s'envola dans la nuit

noire. Je faillis bondir hors du lit. Je ne savais pas, je ne pouvais pas imaginer, je n'aurais su dire ce qui s'était passé, ni comment c'était arrivé. « Une cig..., bredouillai-je d'une voix tremblante.

– Oui, mais tais-toi, ça ne te regarde pas. »

En un geste, sa silhouette était devenue une force massée devant moi près du lit, tandis que la fumée s'élevait en panache régulier au-dessus de sa tête.

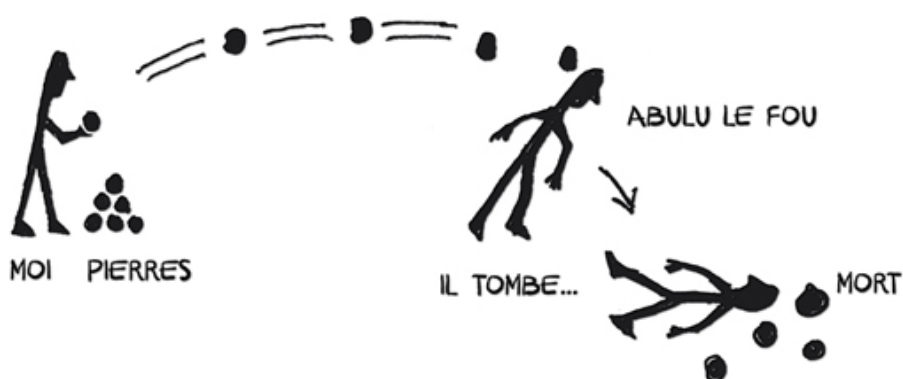
« Si tu leur en parles, dit-il, les yeux emplis de ténèbres sans fond, tu ne feras qu'ajouter à leur douleur. »

Il souffla la fumée par la fenêtre et je regardai, horrifié, mon frère, de deux ans à peine mon aîné, fumer et sangloter comme un enfant.

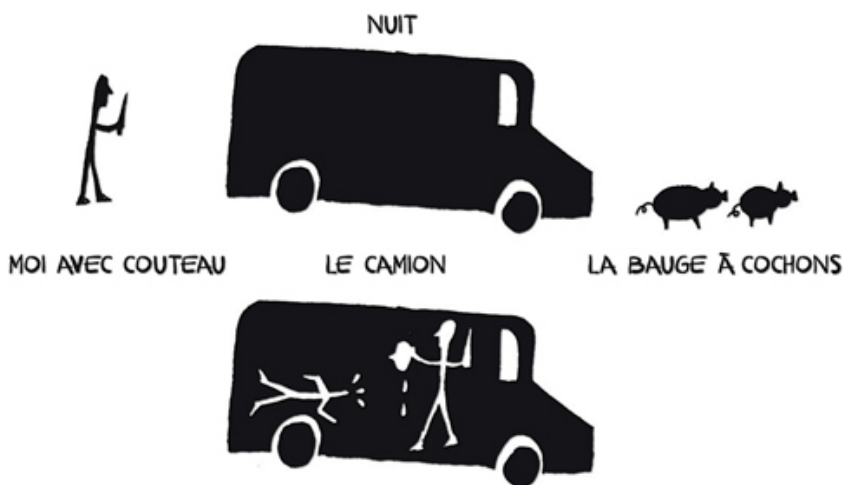
Les lectures de mon frère le façonnaient, devenaient ses visions. Il croyait en elles. Je sais aujourd'hui que ce qu'on croit devient souvent réel, et que ce qui devient réel peut être indestructible. Ce fut le cas pour mon frère. Après m'avoir révélé son projet, il se détacha de moi et se mit chaque soir à développer ses idées en fumant dans le noir. Il lisait encore plus, parfois perché sur le mandarinier du jardin. Il me rejetait à cause de mon incapacité à me montrer courageux pour mes frères, et me reprochait de ne pas vouloir apprendre les leçons de *Tout s'effondre* et combattre notre ennemi commun : Abulu le fou.

Malgré les efforts de notre père pour nous ramener au temps d'avant son départ d'Akure, restaurer cette période bénie de nos vies – immaculée comme un blanc d'œuf –, mon frère restait inébranlable. Il ne se laissait pas attendrir par les films que notre père rapportait à la maison : de nouveaux Chuck Norris, un nouveau James Bond, un film intitulé *Waterworld*, et même un film nigérian, *Living in Bondage*.

Ayant lu quelque part qu'en dessinant un problème, en en visualisant la structure, on pouvait le résoudre, il passait le plus clair de ses journées à dessiner des bonshommes stylisés incarnant ses projets de vengeance, tandis que je lisais. Un jour, une semaine environ après notre altercation, je tombai sur ces dessins et fus saisi d'effroi. Dans le premier, tracé au crayon bien taillé, Obembe lance des pierres sur Abulu, qui tombe raide mort.



Dans un autre, devant l'escarpement où était stationné le camion d'Abulu, Obembe brandit un couteau, ses jambes filiformes saisies en pleine marche, et je le suis. Au loin, des arbres, et tout près, des cochons. Puis, dans le camion aux parois transparentes, sa silhouette stylisée décapite Abulu *comme Okonkwo a tué le messenger du roi*.



Ces croquis me terrifièrent. J'examinais ces papiers, tenus d'une main tremblante, lorsqu'il revint des toilettes après une absence de dix minutes.

« De quel droit tu regardes ça ? » s'écria-t-il furibond. Il me poussa et je tombai sur le lit, les papiers toujours à la main.

« Donne-moi ça ! », explosa-t-il.

Je lui jetai les feuilles et il les ramassa par terre.

« Ne touche plus jamais à ce qu'il y a sur ce bureau, rugit-il. Tu m'entends, crétin ? »

Je restai allongé, en me protégeant le visage de crainte qu'il ne me frappe, mais il se contenta de ranger les papiers dans son armoire, sous une pile de vêtements. Puis il alla se planter à la fenêtre. De la maison voisine, dissimulée par une haute clôture, nous parvenaient les voix d'enfants qui jouaient. Nous les connaissions presque tous. Parmi eux, Igbafe, l'un des garçons qui naguère venaient pêcher avec nous. Sa voix s'élevait par intermittence au-dessus des autres : « Oui, oui, passe-moi la balle, shoote ! Shoote !! Shoote !!! Ah, mais qu'est-ce que tu fais ? » Puis des rires, des bruits de course et des halètements. Je me redressai.

« Obe », appelai-je d'une voix aussi calme que possible.

Pas de réponse ; il fredonnait.

« Obe, m'écriai-je, presque suppliant. Mais pourquoi il faudrait que tu tues ce fou ?

– C'est très simple, Ben, dit-il d'un ton tellement posé que j'en eus froid dans le dos. Je veux le tuer parce qu'il a tué mes frères, et donc qu'il ne mérite pas de vivre. »

La première fois qu'il m'avait dit ça, après m'avoir raconté l'histoire de *Tout s'effondre*, je l'avais cru simplement bouleversé, et j'avais mis son projet sur le compte d'une colère passagère ; mais à présent que j'avais vu ses dessins et que j'entendais dans sa voix sa détermination froide, je commençai à craindre qu'il ne parle sérieusement.

« Mais pourquoi, pourquoi tu... tu voudrais tuer quelqu'un ?

– Tu vois, fit-il en minimisant l'affolement qui m'avait gagné et m'avait poussé à hurler le mot “tuer”, tu ne sais même pas pourquoi, parce que tu as déjà oublié tes frères.

– Ce n'est pas vrai, protestai-je.

– Bien sûr que si, tu les as oubliés ; sinon, tu ne resterais pas là passivement, à regarder Abulu continuer à vivre comme si de rien n'était alors qu'il a tué nos frères.

– Mais pourquoi il faudrait qu'on le tue, ce démon ? Il n'y a pas d'autre moyen, Obe ?

– Non, dit-il en secouant la tête. Écoute, Ben, si on n'a pas eu peur

d'intervenir, toi et moi, quand ils se battaient à mort, on ne doit pas avoir peur non plus de les venger aujourd'hui. On doit tuer Abulu, sinon on ne connaîtra jamais la paix ; moi, je ne connaîtrai jamais la paix ; papa et maman ne connaîtront jamais la paix. Maman a perdu la tête à cause de ce fou. Il nous a infligé cette blessure qui jamais, jamais, ne guérira. Si on ne tue pas ce fou, plus rien ne sera comme avant. »

Je restai pétrifié, réduit au silence par la puissance de ses paroles. Je voyais bien qu'un projet indestructible s'était formé en lui ; soir après soir, assis sur le cadre des volets, il fumait, généralement torse nu pour éviter que son tee-shirt ne sente le tabac. Il fumait, toussait, crachait, se donnait des claques sur la peau pour écraser les moustiques. Quand Nkem venait sur ses petites jambes frapper à la porte en babillant que le dîner était prêt, il ouvrait un instant, dans un éclair de lumière, puis refermait la porte et la chambre replongeait dans les ténèbres.

Au fil des semaines, faute de me convaincre de me joindre à sa mission, il s'éloigna de moi, décidé à accomplir sa tâche tout seul.

Vers la mi-novembre, alors que les peaux asséchées par l'harmattan devenaient blanches comme cendre, notre famille réémergea telle une souris, premier signe de vie dans les décombres d'un monde calciné. Notre père ouvrit une librairie. Avec ses économies, et le généreux soutien de ses amis – particulièrement M. Bayo du Canada, dont nous attendions impatiemment la visite prochaine –, il loua un local d'une pièce à environ deux kilomètres du palais du monarque d'Akure. Un charpentier local confectionna une grande enseigne de bois, avec les mots *Librairie Ikeboja* inscrits en rouge sur fond blanc, qui fut clouée au linteau de la boutique. Notre père nous y emmena tous le jour de l'ouverture. Il avait déjà disposé une bonne partie de ses livres sur les étagères de bois, qui sentaient l'encaustique. Il nous expliqua qu'il avait acquis un premier lot de quatre mille livres et qu'il faudrait encore des jours pour les ranger sur les rayonnages. Des sacs et des cartons d'ouvrages étaient empilés dans une alcôve sans lumière qui servirait de réserve. Un rat jaillit à l'instant où il ouvrit la porte, et notre mère éclata d'un long rire rauque – pour la première fois depuis la mort de nos frères.

« Voilà son premier client », s'exclama-t-elle tandis que notre père

pourchassait le rat, dix fois plus rapide que lui, jusqu'à ce qu'il quitte les lieux. Ce fut un éclat de rire général. Notre père, haletant, nous raconta alors l'étrange histoire qui était arrivée à l'un de ses collègues à Yola, dont la maison était infestée de rats. L'homme avait longtemps supporté la présence de cette horde, qu'il ne combattait qu'avec des souricières, pour éviter qu'ils ne meurent dans un coin difficile à localiser et ne se mettent à pourrir faute d'être repérés à temps. Mais ses mesures s'étaient révélées vaines. Alors, quand deux rats apparurent en plein jour, à sa grande honte, alors qu'il recevait deux collègues chez lui, il décida de mettre un terme à ce calvaire. Il évacua toute la famille, qu'il logea à l'hôtel pendant une semaine, puis répandit de l'*Ota-pia-pia* dans le moindre recoin de la maison. À leur retour, les lieux étaient jonchés de rats morts ; on en trouvait jusque dans les chaussures.

Le bureau et la chaise de notre père étaient disposés au centre de la boutique, face à la porte. Sur le bureau, il y avait un vase et un globe terrestre que David faillit renverser et que notre père rattrapa à temps. En sortant, nous vîmes qu'il se passait quelque chose sur le trottoir d'en face. Deux hommes se battaient, et une foule s'était attroupée autour d'eux. Notre père les ignora et désigna la grande pancarte qui annonçait *Librairie Ikeboja* sur le bord de la route. Seul David eut besoin qu'on lui explique que c'était la contraction du nom de nos deux frères. Notre père nous emmena alors acheter des pâtisseries au supermarché Tesco ; au retour, il prit la rue qui épousait le flanc de notre quartier, cette petite route d'où l'on apercevait les buissons d'esan qui dissimulaient le fleuve Omi-Ala. En chemin, nous croisâmes un groupe qui dansait sur la musique diffusée par un camion bardé de grosses radiocassettes. La rue était envahie de baldaquins en bois et de dais en tissu sous lesquels des femmes vendaient des babioles. D'autres alignaient des piles d'ignames sur des sacs de toile, vendaient du riz dans des bassines ou même des paniers, et bien d'autres marchandises qui s'étaient étalées sur le bas-côté. Des gens entassés sur des motos slalomaient dangereusement entre les voitures, au risque à tout moment de se fracasser le crâne sur la chaussée. La statue de Samuel Okwaraji, le légendaire footballeur nigérian mort sur le terrain en 1989, dominait le stade et les immeubles environnants, un ballon à jamais suspendu au bout de son pied, le doigt perpétuellement pointé vers un invisible coéquipier. Ses dreadlocks

étaient encroûtées de poussière, et des fils métalliques décollés de la sculpture lui pendaient ridiculement aux fesses. En face du stade, des gens étaient rassemblés sous des bâches, en costume traditionnel. Ils étaient installés sur des chaises en plastique devant des tréteaux couverts de bouteilles de vin et autres boissons. Deux hommes courbés martelaient un air sur des tam-tam en forme de sablier, tandis qu'un autre vêtu d'une *agbada* et d'un long pantalon de même tissu dansait acrobatiquement en faisant ondoyer sa tunique.

À peine avions-nous atteint l'embranchement dont la voie de gauche menait directement chez nous, que nous aperçûmes Abulu. C'était la première fois depuis la mort de nos frères. Jusque-là, il était resté invisible, comme s'il n'avait jamais existé ; comme s'il s'était introduit dans notre maison, y avait allumé un feu puis s'était volatilisé. Nos parents ne le mentionnaient presque jamais depuis le retour de notre mère, sauf quand elle rapportait des nouvelles de lui. Il était parti, libre de tout fardeau, ainsi que les habitants d'Akure l'avaient toujours toléré.

Abulu se tenait au bord de la route et regardait au loin quand il vit notre voiture approcher en zigzaguant lentement à cause des ralentisseurs. Il se précipita vers nous en agitant la main, le sourire aux lèvres. Il avait un trou entre ses dents du haut : il avait dû perdre une incisive. Sous son bras levé, on voyait une longue balafre toute fraîche, encore rouge de sang. Il était enveloppé d'un châle à motif de fleurs. Je le vis gagner le trottoir, plastronnant et gesticulant comme s'il avait de la compagnie. Puis, alors que nous freinions tout près de lui pour laisser passer sur l'étroite chaussée un camion Bedford chargé de matériaux de construction, il s'arrêta et se mit à examiner quelque chose par terre avec un vif intérêt. Notre père continua de rouler comme s'il ne l'avait pas vu, mais notre mère émit un sifflement prolongé et murmura « Maléfique créature » en claquant des doigts au-dessus de sa tête. « Tu mourras d'une mort cruelle, poursuivit-elle en anglais comme si le fou pouvait l'entendre, cela ne fait aucun doute. *Ka eme sia.* »

Une camionnette remorquant une voiture accidentée passa bruyamment en klaxonnant au petit bonheur. Dans le rétroviseur latéral que je fixais pour ne pas perdre Abulu de vue, je vis le fou s'estomper au loin comme un avion de chasse. Et même quand il disparut, je continuai de regarder le miroir et son avertissement :

Attention : les objets reflétés sont plus proches qu'ils n'y paraissent. Je me dis alors qu'Abulu avait été tout près de notre voiture, qu'il l'avait peut-être même touchée. Cela déclencha une réaction en chaîne, une avalanche de pensées. Tout d'abord, je méditai la réaction de notre mère à sa vue : la possibilité qu'il meure. Je conclus que c'était impossible. Qui, me dis-je, pourrait le tuer ? Qui pourrait l'approcher et lui planter un couteau dans l'estomac ? Est-ce que ce fou ne le verrait pas venir, est-ce qu'il ne frapperait pas le premier ? Presque tous les habitants de cette ville ne l'auraient-ils pas déjà éliminé s'ils l'avaient pu ? N'avaient-ils pas préféré tourner en cercles concentriques, courir, affolés et hypnotisés, en une ronde vibrante ? Ne s'étaient-ils pas mués en statues de sel au seuil du jugement comme si Abulu était invincible ?

En entendant l'exclamation de ma mère, Obembe m'avait lancé un regard interrogateur ; et quand je me détournai enfin du rétroviseur, ses yeux me capturèrent dans la toile de sa question : « Tu comprends maintenant ce que je t'ai expliqué ? » Cela provoqua une révélation. Je compris d'un coup qu'Abulu était bien l'artisan de notre souffrance. Tandis que nous dépassions Argentine, le camion branlant du voisin d'en face dont le tuyau d'échappement exhalait des nuages de fumée noire, j'acquis la certitude que c'était Abulu qui nous avait blessés. Moi qui n'avais pas approuvé le projet de châtiment de mon frère, voir ce fou ce jour-là me transforma d'un coup. Et j'étais remué par la réaction de notre mère, la malédiction qu'elle avait lancée, les larmes qui avaient coulé sur ses joues à sa vue. Je sentis mon corps parcouru d'un frisson paralysant quand Nkem, de sa voix chantonnante, dit : « Papa, maman pleure.

– Oui, je sais, répondit-il en regardant dans le rétroviseur central. Dis-lui d'arrêter de pleurer. »

Et quand Nkem répéta docilement : « Maman, papa m'a dit qu'il fallait que je te dise d'arrêter de pleurer », mon cœur se rompit comme un barrage, et le flot des malheurs que nous avait infligés cet homme se déversa en moi.

1.C'était lui qui nous avait enlevé nos frères.

2.C'était lui qui avait instillé le poison mortel dans le sang bouillant de notre fratrie.

3.C'était lui qui avait privé notre père de son emploi.

- 4.C'était lui qui nous avait fait manquer un trimestre de classe, à Obembe et moi.
- 5.C'était lui qui avait poussé notre mère au bord de la folie.
- 6.C'était lui qui avait voué aux flammes toutes les affaires de mes frères.
- 7.C'était lui qui avait voué aux flammes comme des ordures le corps de Boja.
- 8.C'était lui qui avait voué Ikenna à être enseveli sous la terre.
- 9.C'était lui qui avait fait enfler Boja comme un ballon.
- 10.C'était lui qui avait voué Boja à hanter la ville en « personne disparue ».

La liste de ses méfaits était sans fin. Je cessai de compter, tandis qu'elle continuait à couler comme un robinet laissé ouvert. J'étais effaré à l'idée que malgré tout ce qu'il nous avait fait, malgré tout ce qu'il avait infligé à notre famille, malgré le supplice qu'il faisait endurer à notre mère, malgré le fait qu'il nous avait brisés, ce fou ne semblait pas le moins du monde conscient de ses fautes. Sa vie avait continué, tout simplement, intacte, inaltérée.

11. Il avait détruit la carte des rêves de notre père.
12. Il avait engendré les araignées qui avaient envahi notre maison.
13. C'était lui, et non Boja, qui avait planté le couteau dans le ventre d'Ikenna.

Lorsque notre père éteignit le moteur, le golem que cette révélation avait créé en moi s'était déjà levé et secouait son placenta de glèbe. Sur son front était inscrit le verdict : Abulu était notre ennemi.

Quand nous fûmes dans notre chambre, je dis à Obembe, qui enfilait son short, que moi aussi je voulais tuer Abulu. Il se figea, me regarda fixement. Puis il s'avança et me prit dans ses bras.

Ce soir-là, dans le noir, il me raconta une histoire, ce qu'il n'avait pas fait depuis longtemps.

La sangsue

La haine est une sangsue :

Cette créature qui vous colle à la peau, se nourrit de vous et vide votre esprit de sa sève. Elle vous transforme, et ne vous laisse pas avant d'avoir aspiré votre dernière goutte de paix. Elle s'accroche à la peau, s'enfouit toujours plus profond dans l'épiderme, au point que l'arracher vous déchire aussi la chair, et que la tuer, c'est vous flageller. Autrefois, les gens recouraient au feu, à un tison incandescent, et en brûlant la sangsue ils laissaient une peau roussie. Tel était le cas de la haine de mon frère pour Abulu : elle était enfouie au cœur de sa peau. Et à dater du soir où je m'alliai à lui, nous nous mîmes à verrouiller perpétuellement notre porte et à tenir des conciliabules quotidiens pour planifier notre mission, pendant que nos parents allaient au travail : notre mère au marché, notre père à la librairie.

« Pour commencer, dit mon frère un matin, il faut le vaincre ici, dans notre chambre. » Il brandit les feuilles sur lesquelles il avait dessiné ses plans pour combattre et terrasser le fou. « Il faut le vaincre dans notre esprit, puis sur le papier, avant de pouvoir le vaincre en vrai. Tu as bien entendu le révérend Collins répéter que tout ce qui arrive dans le monde physique s'est déjà produit dans le monde spirituel ? » La question n'appelait pas de réponse, et il poursuivit : « Donc, avant de quitter cette chambre pour traquer Abulu, il faut d'abord le tuer ici. »

Nous commençâmes par examiner les cinq esquisses de l'anéantissement d'Abulu, et la possibilité de les concrétiser. Obembe appelait la première « Le plan David et Goliath » : il tuerait Abulu par

lapidation.

Je mis en doute les chances de réussite de ce projet. J'arguai que, n'étant ni serviteurs de Dieu ni destinés à devenir rois comme David, nous risquions de ne pas pouvoir atteindre Abulu en plein front. C'était une heure de plein soleil, et Obembe avait allumé le ventilateur. J'entendais aux environs un vendeur de sandales en caoutchouc vanter sa marchandise : « Caoutchouc, caoutchouc, iciiiii ! » Mon frère, assis sur sa chaise, médita mes paroles en se caressant le menton.

« Écoute, finit-il par dire, je comprends tes craintes. Tu as peut-être raison : j'ai toujours pensé qu'on pouvait le tuer par lapidation, mais comment le lapider ? Où et à quelle heure pourrions-nous faire ça sans être pris sur le fait ? Voilà les vrais problèmes que pose ce plan, et pas le fait de ne pas être rois comme David. »

J'acquiesçai.

« Si on le lapide et que des gens nous voient, Dieu sait ce qui pourrait arriver. Et si on vise mal et qu'on atteigne quelqu'un d'autre ? – Tu as raison », dis-je en hochant la tête.

Il exhiba alors le dessin où Abulu était poignardé et mourait comme Ikenna. Il l'avait légendé « Le plan Okonkwo », en souvenir du personnage de *Tout s'effondre*. Cette image me fit peur.

« Et s'il se défend, si c'est lui qui te poignarde ? Il est vicieux, tu sais. »

Cette possibilité troubla mon frère. Il prit un crayon et raya le dessin d'une croix.

Alors, l'une après l'autre, nous examinâmes les idées dessinées, nous les remâchâmes et, une fois jugées irréalisables, nous les biffâmes. Après avoir déchiré toutes les feuilles, nous nous mîmes à tisser une série de scénarios imaginaires, généralement abandonnés avant même d'être pleinement développés. Dans l'un d'entre eux, nous poursuivions Abulu sur la route par un soir venteux et il était percuté par une voiture qui le renversait et répandait sur l'asphalte le contenu de son crâne. C'est moi qui avais élaboré cette fiction, mon imagination éclaboussée de fragments de son corps, aplati sur la chaussée comme toutes les charognes – poules, chèvres, chiens, lapins – que j'avais pu voir sur les routes. Mon frère y réfléchit un moment, les yeux fermés. Le vendeur de sandales était revenu dans le quartier et criait encore plus fort : « Caoutchouc, caoutchouc, iiiiii !

Sandales en caoutchouuuuc, iciiii ! » La voix semblait plus proche de notre lotissement, et résonnait si fort que je mis du temps à m'apercevoir que mon frère me parlait. « ... bonne idée, l'entendis-je dire, mais tu sais comment sont les gens, ces ignorants, ces imbéciles, ces *peu-leutres* qui ne savent pas ce que ce fou a fait à notre famille : ils essaieraient de nous en empêcher. »

Cette fois encore, comme toujours, je convins qu'il avait raison. Il déchira l'idée et l'éparpilla rageusement au sol.

La sangsue, sa détermination à venger nos frères, était si profondément ancrée en lui que rien ne pouvait la détruire, pas même le feu. Les jours suivants, dès que nos parents sortaient, nous nous mettions en quête d'Abulu. Nous le traquions de dix heures du matin à deux heures de l'après-midi. L'école avait repris mais nous n'étions pas inscrits. Notre père avait écrit à la principale pour lui demander de nous accorder un trimestre sabbatique, le temps de nous remettre de la mort de nos frères, si vive encore dans notre esprit que nous n'étions pas en état de reprendre les cours. Aussi, pour éviter de croiser des camarades de classe ou des copains du quartier, nous empruntions des chemins détournés. La première semaine de décembre, nous ratissâmes le quartier : pas la moindre trace d'Abulu. Il n'était pas dans son camion, ni au coin de la rue, ni près du fleuve. Et nous ne pouvions questionner personne : les gens du quartier nous connaissaient trop bien, et prenaient souvent des mines compatissantes en nous croisant comme si nous portions sur notre front le signe de notre tragédie.

Ces échecs ne découragèrent pas mon frère, ni même ce que nous apprîmes cette semaine-là à propos du fou, un incident qui réduisit à néant tout le courage que j'avais rassemblé en m'engageant dans cette quête commune. Abulu avait été invisible pendant des jours ; personne ne l'avait aperçu dans le quartier. Nous nous mîmes donc à interroger à son sujet des gens qui n'avaient pas l'air de nous connaître car ils habitaient plus loin. Cette entreprise nous mena à l'extrémité nord du quartier, près de la grande station-service et de son magasin arborant un ballon bigarré de forme humaine qui passait son temps à s'incliner, à osciller et à agiter les mains au gré du vent. C'est là que nous tombâmes sur Nonso, un ancien camarade de classe d'Ikenna. Il était assis sur un tabouret de bois au bord d'une route, avec devant lui des journaux et des magazines étalés sur des sacs de raphia aplatis. Il nous

claque les paumes et nous annonça qu'il était le vendeur en chef du quartier.

« Vous n'avez pas entendu parler de moi ? » demanda-t-il d'une voix fêlée comme s'il avait pris de la drogue, tandis que ses yeux zigzaguaient entre nous.

Ses boucles d'oreilles scintillaient au soleil, son iroquois – une crête de cheveux égalisés au milieu de son crâne – était sombre et lustré. Il était au courant de la mort d'Ikenna, poignardé en plein ventre par son « frerot ». Il avait toujours détesté Boja. « Enfin, dit-il, que leurs âmes reposent en paix. »

Un homme qui lisait le *Guardian* se leva, posa le journal et lui donna quelques pièces. À la une du journal, je vis le visage de Kudirat Abiola, l'épouse assassinée du vainqueur de l'élection présidentielle de 1993. Nonso nous fit signe de nous asseoir à la place qu'avait occupée l'homme sur un banc ombragé par une toile. Je repensai au jour où nous avons rencontré M. K. O. : elle se tenait à côté de nous, m'avait gratté la tête de ses doigts bagués. Je me souvins de sa voix, chargée à la fois d'autorité et d'humilité, quand elle avait demandé à la foule de reculer. Sur la photo du journal, elle avait les yeux fermés et le visage sans vie, privé de couleur.

« Tu ne la reconnais pas ? C'est la femme de M. K. O. », dit Obembe en me prenant le journal.

Je hochai la tête. Je me rappelai que, longtemps après notre rencontre, j'avais rêvé de la revoir. Je pensais à l'époque être amoureux d'elle. C'était la première personne que j'avais perçue comme une épouse. Toutes les autres femmes étaient simplement des femmes, ou des filles, ou des mères, mais elle, c'était *une épouse*.

Mon frère demanda à Nonso s'il avait vu Abulu dernièrement.

« Ce démon ? Je l'ai vu il y a deux jours – ici même. Sur cette route près de la station, à côté du cadavre... »

Il désigna le chemin de terre parallèle à la grande route qui menait à l'autoroute de Benin City.

« Quel cadavre ? » demanda mon frère.

Nonso secoua la tête, prit la petite serviette qu'il avait toujours sur l'épaule et s'essuya le cou, ondoyant de sueur et luisant au soleil. « Comment ça, vous n'êtes pas au courant ? »

Abulu, expliqua-t-il, avait découvert le corps d'une jeune femme tuée en début de matinée ce jour-là, sans doute même à l'aube.

Compte tenu de l'habituelle lenteur à réagir de la police dans cette région du Nigeria, le corps était resté longtemps à l'abandon, jusqu'à la mi-journée, et beaucoup de passants s'étaient arrêtés pour le voir. En début d'après-midi, la curiosité s'était tarie quand, soudain, un nouvel attroupement s'était produit, cette fois dans une cacophonie anarchique. Nonso avait tenté d'apercevoir ce qui se passait, mais la foule lui bloquait la vue.

Sa curiosité piquée à l'extrême, il avait abandonné ses journaux et traversé la route. En se faufilant parmi la foule, il était parvenu à discerner le cadavre de la femme, dont la tête était nimbée d'une flaque de sang noirci. Elle avait les bras tordus, les mains écartées dans la même pose qu'auparavant, une bague scintillait à un doigt, et ses cheveux ensanglantés étaient poisseux et hirsutes. Mais cette fois le cadavre était nu, ses seins exposés, et Abulu, vautré sur elle, la pénétrait sous les regards horrifiés. Certains badauds s'étaient demandé s'il était moral de le laisser ainsi souiller un cadavre, tandis que d'autres avaient soutenu qu'il ne faisait de mal à personne puisqu'elle était déjà morte ; quelques-uns avaient voulu intervenir, mais ils étaient rares. Après avoir joui, il s'était endormi en serrant la morte dans ses bras comme si c'était sa femme, jusqu'à ce que la police vienne lui arracher le corps.

Nous fûmes si choqués par cette histoire, mon frère et moi, que c'en fut fini de notre mission de reconnaissance pour la journée. Un châle de terreur m'enveloppa, et je voyais que même Obembe avait peur. Il resta longtemps assis en silence dans le salon avant de s'endormir, la tête appuyée sur le dossier du fauteuil. Je commençais à redouter ce fou, à souhaiter que mon frère renonce, mais sans oser le lui dire en face. Je craignais qu'il ne se fâche, voire qu'il ne me déteste, mais, vers la fin de la semaine, la providence intervint – comme j'ai fini par le comprendre, maintenant que le passé m'apparaît plus clairement – pour nous sauver de ce qui allait advenir. Notre père nous annonça que son ami, M. Bayo, parti s'installer au Canada quand j'avais trois ans, venait d'arriver à Lagos. Nous prenions le petit déjeuner, et la nouvelle éclata comme un coup de tonnerre. M. Bayo avait promis de nous ramener avec lui au Canada, Obembe et moi. Ce miracle explosa comme une grenade, projetant des éclats de joie sur toute la tablée. Notre mère s'écria « Alléluia ! » et, se levant de sa chaise, se mit à chanter à pleins poumons.

Moi aussi, j'étais euphorique, le corps saisi d'une joie anarchique. Mais en lançant un regard à mon frère, je vis que son expression n'avait pas changé. Il continuait à manger, une ombre sur le visage. N'avait-il pas entendu ? Apparemment non, car, penché sur la table, il poursuivait son repas comme si de rien n'était.

« Et moi ? demanda David au bord des larmes.

– Toi ? rit mon père. Toi aussi, tu iras. Un chef comme toi ! On ne va pas t'abandonner ici. Oui, tu iras ; tu seras même le premier dans l'avion. »

Je me demandais encore ce qu'Obembe avait en tête quand il dit :
« Et l'école, alors ?

– Vous aurez une meilleure école au Canada », répondit mon père.

Mon frère acquiesça sans cesser de manger ; j'étais stupéfait de son manque d'enthousiasme face à la meilleure nouvelle qui nous soit jamais arrivée. Nous reprîmes notre repas tandis que notre père nous racontait comment, en très peu de temps, le Canada s'était développé au point de dépasser d'autres pays, y compris la Grande-Bretagne, l'ancienne puissance coloniale. Puis il parla du Nigeria, de la corruption qui rongait ses entrailles, et enfin, comme toujours, il fustigea Gowon, un homme qu'il nous avait appris à haïr, qu'il accusait sans relâche d'avoir bombardé plusieurs fois notre village, un homme qui avait tué d'innombrables femmes durant la guerre civile. « Cet imbécile, lâcha-t-il – la pomme d'Adam tressautant, les tendons du cou saillants –, est le plus grand ennemi du Nigeria. »

Une fois notre père parti pour la librairie, et notre mère pour le marché avec David et Nkem, j'allai rejoindre mon frère, qui puisait de l'eau pour remplir le baril de la salle de bains – corvée autrefois réservée à Ikenna et Boja, car nous étions jugés trop petits pour nous approcher du puits. C'était la première fois que quiconque allait y puiser depuis le mois d'août.

« Si c'est vrai qu'on part bientôt au Canada, dit-il, alors il faut tuer ce fou le plus vite possible. Et il faut le trouver encore plus vite. »

Naguère, cela m'aurait excité, mais à présent j'avais envie de lui dire d'oublier le fou et de se préparer à une nouvelle vie au Canada. Mais j'en fus incapable. Au lieu de cela, je me surpris à dire : « Oui, oui, Obe... il le faut.

– Il faut le tuer très vite. »

Mon frère était si bouleversé par ce qui aurait dû être une bonne

nouvelle qu'il ne put rien avaler ce soir-là. Il restait assis à dessiner, à gommer, à déchirer, fiévreusement, jusqu'à ce que son crayon usé ait la taille de son pouce et que la table soit couverte de lambeaux de papier. Il m'avait dit qu'il fallait agir vite. Il l'avait dit d'un air farouche en désignant le puits : « Boja, notre frère, s'est décomposé ici comme... comme un vulgaire lézard, tout ça à cause de ce fou. Il faut le venger, sinon... Je ne partirai pas au Canada sans l'avoir fait. »

Il avait léché son pouce pour donner plus de poids à son serment, me faire comprendre qu'il s'agissait d'un serment. Il était déterminé. Il souleva les seaux d'eau et les porta dans la maison, et je restai là à me demander – il me faisait toujours cet effet – si mes frères me manquaient autant qu'à lui. Puis je me rassurai : ils me manquaient tout autant, mais j'avais peur du fou. Et j'étais incapable de tuer. C'était mal de tuer ; et comment moi, un enfant, pouvais-je faire une chose pareille ? Mais mon frère avait affirmé qu'il exécuterait ce plan avec toute sa force de persuasion, bien décidé à y parvenir, car son désir était devenu une indestructible sangsue.

Le léviathan

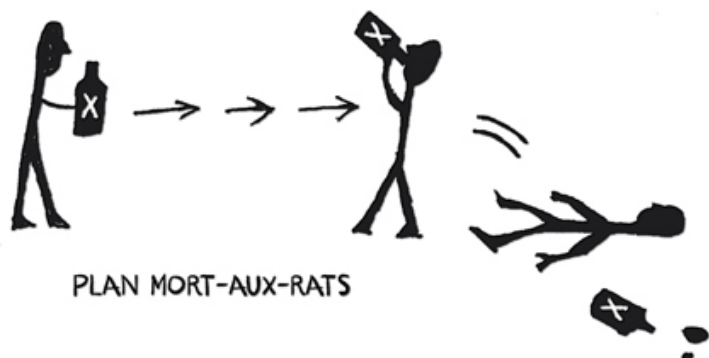
Mais Abulu était un léviathan :

Une baleine invulnérable, que même un équipage de vaillants pêcheurs n'était pas certain de pouvoir tuer. Il ne pouvait mourir aussi facilement que les autres hommes de chair et de sang. Il avait beau ne pas être différent des autres personnes de sa condition – un vagabond voué par son état mental aux pires privations, et exposé aux pires dangers –, il avait sans doute frôlé la mort de plus près que quiconque. On ne savait que trop bien qu'il se nourrissait essentiellement d'ordures, ramassées dans des décharges. Faute d'avoir une maison, il trouvait sa pitance où il pouvait : de la viande abandonnée dans les abattoirs à ciel ouvert, des reliefs de nourriture jetés au rebut, des fruits tombés des arbres. Un tel régime, maintenu si longtemps, aurait dû gravement affecter sa santé. Et pourtant il vivait, bon pied bon œil, et prenait même de l'embonpoint. Quand il avait marché dans du verre brisé et paru se vider de son sang, on crut que c'en était fait de lui, mais, en quelques jours, il avait resurgi. Et ce n'étaient là que d'infimes exemples de ce qui aurait dû tuer ce fou ; il y en avait bien d'autres.

Solomon nous avait expliqué, au bord de l'Omi-Ala, le lendemain de notre rencontre avec Abulu, que s'il nous avait ordonné si impérieusement de ne pas écouter sa prophétie, c'était parce qu'il était convaincu que le fou était un esprit du mal qui se manifestait sous une forme humaine. Pour appuyer ses dires, il nous raconta un épisode dont il avait été témoin quelques mois plus tôt. Abulu marchait au bord d'une route quand il s'était brusquement arrêté. Il était mouillé à cause du crachin qui tombait. Face à la route, le fou se mit à appeler

sa mère, convaincu qu'elle se trouvait au milieu de la chaussée, la suppliant de lui pardonner ce qu'il lui avait fait. Il continuait de plaider sa cause, et paraissait entendre ses réponses, quand il vit une voiture surgir à toute allure. Effrayé, il cria à sa mère de s'écarter, mais l'apparition, qu'il croyait réelle, resta fermement plantée au milieu de la route. Alors que la voiture allait l'atteindre, Abulu se précipita pour sauver sa mère. La voiture le projeta sur le bas-côté herbeux, et termina son dérapage dans un buisson. On racontait qu'Abulu, que tout le monde croyait tué sur le coup, était resté au sol quelque temps sans bouger. Puis il s'était remis sur ses pieds, tout ensanglanté, le front entaillé. Une fois debout, il avait secoué ses vêtements trempés comme si la voiture l'avait simplement couvert de poussière. Puis il s'était éloigné en boitillant, se retournant souvent dans la direction où le véhicule avait disparu en disant : « Ben alors, vous voulez tuer quelqu'un ? Vous ne pouvez donc pas vous arrêter quand il y a une femme sur la route ? Vous voulez vraiment tuer quelqu'un ? » Il avait continué sa marche claudicante en posant d'innombrables questions, et s'était parfois arrêté pour jeter un regard en arrière, la main à son oreille, et avertir le chauffeur de rouler plus lentement la prochaine fois : « Vous m'entendez, hein, vous m'entendez ? »

Le lendemain de l'annonce de notre immigration prochaine au Canada, mon frère me fourra un dessin dans la main, que j'examinai tandis qu'il me parlait.



« On pourrait le tuer avec de l'Ota-pia-pia, de la mort-aux-rats. On

pourrait en acheter et en mettre dans du pain par exemple, qu'on lui donnerait, puisqu'il mange n'importe quoi trouvé n'importe où.

– Oui, approuvai-je, il mange même des choses qu'il ramasse dans le caniveau.

– C'est vrai, opina-t-il. Mais tu ne te demandes pas pourquoi il n'est pas mort après tant d'années à manger des trucs pareils ? Lui qui se nourrit d'ordures ? Comment ça se fait que ça ne l'a pas tué ? »

Il attendait une réponse, mais je n'en avais pas à offrir.

« Tu te rappelles ce que nous a raconté Solomon pour expliquer pourquoi il avait si peur d'Abulu et ne voulait pas avoir affaire à lui ? »

Je hochai la tête.

« Tu vois ? Écoute, il n'est pas question de renoncer, mais il ne faut pas oublier qu'Abulu est bizarre. Tous ces imbéciles » – c'est ainsi qu'il appelait à présent les habitants d'Akure, car ils laissaient survivre le fou – « sont convaincus que c'est un être surnaturel qu'il est impossible de tuer ; ces idiots, ils croient qu'à force de vivre hors du royaume de la raison humaine, son humanité a été altérée, et qu'il n'est plus mortel.

– Et c'est vrai ?

– Si on lui fait manger du pain empoisonné, les gens croiront qu'il est mort intoxiqué après avoir mangé des ordures. » Je ne lui demandai pas comment il en était certain, car il était le dépositaire d'un savoir secret auquel j'accordais une confiance aveugle. Et c'est ainsi que nous partîmes un peu plus tard, les poches du short de mon frère gonflées de bouts de pain imprégnés de raticide puisé dans un sachet. La veille au petit déjeuner, il avait mis de côté une tranche de pain. Puis il avait enduit de poison les miettes racornies, emplissant la pièce de son odeur piquante. Il déclara que nous allions entreprendre « cette mission » une fois, rien qu'une fois. Armés de notre pain, nous allâmes jusqu'au camion où vivait Abulu, mais il n'y était pas. Même si, paraît-il, les portières fonctionnaient encore, le camion restait presque toujours ouvert. On voyait les banquettes croulantes réduites à leur squelette de bois, car leur chair de cuir avait été déchirée ou rongée par l'usure. Le toit rouillé était percé de trous qui laissaient passer la pluie. Les sièges étaient couverts d'une variété de rebuts : un rideau bleu usé qui descendait jusqu'au plancher ; la carcasse d'une vieille lampe à pétrole privée de vitre ; un bâton ; des papiers ; des

chaussures élimées ; des boîtes de conserve ; et bien d'autres objets récupérés dans quelque décharge.

« Il est peut-être trop tôt, dit mon frère. On va rentrer et revenir cet après-midi ; peut-être qu'on le trouvera à ce moment-là. »

Nous refîmes donc un crochet par la maison, où notre mère était brièvement repassée pour préparer un déjeuner d'ignames bouillies avant de repartir pour le marché. L'après-midi, le fou était bien là, près de son camion, mais rien ne pouvait nous préparer à ce que nous vîmes. Il était penché au-dessus d'un wok posé sur deux grosses pierres et y vidait le contenu d'une bouteille en plastique. Des morceaux de bois étaient empilés entre les pierres, mais il n'avait pas allumé de feu. Après avoir vidé la bouteille, il prit une boîte de soda au contenu invérifiable et se mit à la vider méthodiquement dans le wok. Il la secoua, en scruta le fond, en racla les parois jusqu'à ce que, convaincu qu'elle était vide, il la replace délicatement sur un petit tabouret déjà couvert de tout un bric-à-brac. Puis il se précipita dans son camion pour en rapporter un paquet de feuilles d'arbre, des os, un objet sphérique, une poudre blanche qui devait être du sel ou du sucre. Il versa tout cela dans le wok et recula d'un mouvement brusque comme s'il venait de jeter des matériaux inflammables dans de l'huile bouillante. Je finis par comprendre, à ma grande stupéfaction, que le fou cuisinait – ou croyait cuisiner – un salmigondis d'ordures et de déchets. Nous renonçâmes un instant à notre mission pour regarder ce spectacle, incrédules, jusqu'à ce que deux hommes s'arrêtent pour contempler avec nous Abulu dans sa cuisine.

Ils portaient des chemises à manches longues bon marché, dont les pans étaient passés dans leurs pantalons de tissu souple – pantalon noir pour l'un, vert pour l'autre. Ils tenaient des livres reliés que nous identifîâmes aussitôt comme des bibles ; ils sortaient d'une église.

« On pourrait peut-être prier pour lui, suggéra l'un d'eux, basané, le crâne dégarni.

– Ça fait trois semaines qu'on jeûne et qu'on prie Dieu de nous accorder son pouvoir, rétorqua l'autre. C'est peut-être le moment de l'utiliser ? »

Le premier acquiesça, penaud. Avant qu'il puisse répondre, une voix dit : « Non, ce n'est pas le moment. »

C'était mon frère ; les deux hommes se tournèrent vers lui.

« Cet homme, reprit Obembe avec une expression masquée par la peur, est un imposteur. Tout ça, c'est un numéro. Il n'est pas plus fou que vous et moi. C'est un arnaqueur bien connu qui fait semblant d'être fou pour pouvoir demander l'aumône, et qui danse au bord des routes, devant les boutiques, sur les marchés. Mais il n'est absolument pas fou. Et il a des enfants. » Mon frère me regarda tout en continuant à leur parler. « C'est notre père.

– Quoi ? s'exclama l'homme à moitié chauve.

– Oui, poursuivit Obembe, sous mon regard éberlué, mon frère Paul » – il me désigna – « et moi avons été chargés par notre mère de le ramener à la maison : ça suffit pour aujourd'hui. Mais il refuse de rentrer avec nous. »

Il adressa un geste suppliant au fou qui regardait par terre autour du tabouret comme s'il avait perdu quelque chose, sans paraître remarquer mon frère.

« C'est incroyable, dit l'homme basané. Décidément, on n'est jamais au bout de ses surprises en ce bas monde : un homme qui fait semblant d'être fou pour gagner sa vie ? Incroyable ! »

Ils prirent congé en secouant la tête, et nous enjoignirent de prier Dieu pour qu'il lui fasse entendre raison et se repentir de sa cupidité.

« Dieu peut tout accomplir, dit le basané, si on le prie avec ferveur. »

Mon frère l'approuva et les remercia. Lorsqu'ils furent hors de vue, je lui demandai ce qui lui avait pris.

« Chut, fit-il avec un grand sourire. Écoute, j'ai eu peur qu'ils aient un pouvoir. On ne sait jamais : ils ont jeûné pendant trois semaines, waouh ! Et s'ils avaient un pouvoir, comme Reinhard Bonnke, Kumuyi ou Benny Hinn, et que par leurs prières ils aient été capables de le guérir ? Je ne veux pas que ça arrive. Si Abulu est guéri, il cessera d'errer dans les parages, peut-être même qu'il quitterait la ville, qui sait ? Et tu sais ce que ça voudrait dire ? Il s'échapperait, libre comme l'air, après ce qu'il a fait ? Non, non, pas question que j'accepte ça, il faudrait me passer sur le... » Il dut interrompre son discours : un homme, sa femme et son fils, qui avait à peu près mon âge, s'étaient arrêtés pour regarder le fou, qui ricanait. Obembe en fut attristé : ces gens allaient encore contrecarrer notre mission, en restant là jusqu'au départ du fou. Découragé, il en conclut que l'endroit était trop exposé pour un empoisonnement, et nous rentrâmes à la maison.

Abulu n'était pas dans son camion le lendemain, mais nous le trouvâmes près de la petite école primaire. Derrière sa haute clôture, nous entendions des voix d'enfants réciter des poèmes à l'unisson, et leur institutrice les interrompre de temps en temps pour leur demander de s'applaudir. Bientôt, le fou se leva pour marcher majestueusement, les mains sur les hanches, tel le P-DG d'une compagnie pétrolière. Non loin de lui gisait un parapluie ouvert aux baleines squelettiques détachées de sa toile déchirée. Les yeux fixés sur une bague qu'il portait au doigt, Abulu martelait le sol en psalmodiant un chapelet de mots : « Épouse », « Je vous unis », « Amour », « Mariage », « Jolie bague », « Je vous unis », « Vous », « Père », « Mariage »...

Obembe m'expliqua, une fois le fou et son charabia hors de vue, qu'il singeait une cérémonie de mariage chrétienne. Nous le suivîmes à bonne distance, lentement. Nous dépassâmes l'endroit où Ikenna avait extirpé un cadavre d'une camionnette, en 1993. Tout en marchant, je repensai à la puissance mortelle du poison que nous transportions et ma crainte se ranima, ainsi que ma pitié pour le fou, qui semblait vivre comme un chien errant se nourrissant où il pouvait. Souvent il s'arrêtait, se retournait, et posait tel un top model sur un podium, en tendant sa main baguée. Nous étions dans une rue inconnue. Abulu se dirigea vers trois femmes installées sur le perron d'un bungalow, qui tressaient les cheveux d'une autre assise sur un tabouret. Deux d'entre elles le pourchassèrent en jetant des pierres dans sa direction pour l'effrayer.

Bien longtemps après les avoir laissées, il courait encore en jetant des regards derrière lui, le visage figé dans un sourire lascif. Le chemin de terre, comme nous le découvrîmes bientôt, n'était guère emprunté par les voitures, car il débouchait sur un pont de bois long d'environ deux cents mètres qui enjambait l'Omi-Ala. Les enfants du quartier n'avaient donc eu aucun mal à transformer ce court chemin en terrain de jeux. Ils avaient disposé de gros cailloux soigneusement espacés à chaque extrémité, pour délimiter les buts, et ils jouaient au foot dans un concert de cris et un nuage de poussière. Abulu les observa, la mine réjouie. Puis, en prenant des poses, un ballon invisible à la main, il donna un grand coup de pied en l'air et faillit tomber à la renverse. Il hurla en levant les bras dans un geste

ostentatoire : « Buuut ! C'est. Un. Buuut ! »

En arrivant à sa hauteur, nous reconnûmes parmi les garçons Igbafe et son frère. Dès que je mis le pied sur le pont, je repensai à la passerelle dont j'avais rêvé à l'époque où Ikenna subissait sa métamorphose. L'odeur familière du fleuve, la vue des poissons multicolores, semblables à ceux que nous pêchions autrefois, qui nageaient au ras des berges, le coassement des crapauds, le chant des grillons, également invisibles, et même l'odeur du limon, tout me rappelait l'époque bénie où nous pêchions. Je contemplai les poissons, car je n'en avais pas vu nager depuis longtemps. J'avais rêvé d'être un poisson, rêvé que tous mes frères soient des poissons. Rêvé de passer avec eux chaque instant de chaque jour à nager, nager encore et encore, jusqu'à la fin des temps.

Comme prévu, Abulu se dirigea vers le pont, les yeux fixés sur l'horizon. Lorsqu'il s'y aventura, nous sentîmes son poids faire ployer les lattes de bois jusqu'à l'autre extrémité où nous nous trouvions.

« Dès qu'on lui aura donné à manger, dit mon frère à son approche, on détale, vite. Après, il peut tomber dans l'eau et y mourir ; personne n'en sera témoin. »

J'avais beau être terrifié par ce projet, je me contentai de hocher la tête. Sitôt monté sur le pont, Abulu se cramponna à la rambarde et se mit à uriner dans le fleuve. Nous l'observâmes jusqu'à ce qu'il termine, et que son pénis se rétracte sur son ventre comme un élastique en répandant les dernières gouttes sur la passerelle. Mon frère vérifia d'un regard circulaire que personne ne nous voyait, puis il sortit le pain empoisonné et alla à la rencontre d'Abulu.

Lorsque le fou fut tout près de nous, et que je fus certain qu'il allait bientôt mourir, je laissai mes yeux le toiser. Il ressemblait aux hommes puissants des temps jadis, qui déchiquetaient à mains nues tout ce qu'ils saisissaient. Son visage était mangé d'une barbe luxuriante qui couvrait ses joues jusqu'aux mâchoires. Sa moustache s'étirait au-dessus de sa bouche, comme finement dessinée au charbon. Il avait les cheveux longs, sales et emmêlés. Une épaisse broussaille de poils couvrait une grande partie de sa poitrine, son visage ridé et basané, son bassin et le tour de son pénis. Les matrices de ses ongles étaient longues et tendues, et en dessous s'amassaient la terre et la crasse.

Je remarquai que son corps charriait une multitude d'odeurs, dont

la plus flagrante était une puanteur fécale dont les effluves m'assaillirent tel un essaim de mouches lorsque je m'approchai. Voilà longtemps, me dis-je, qu'il n'avait pas dû s'essuyer l'anus après avoir déféqué. Il puait la sueur accumulée dans la toison de son pubis et de ses aisselles. Il sentait la nourriture avariée, le pus, les plaies à vif, les fluides corporels, l'urine et les excréments. Il empestait le métal rouillé, la putréfaction, les vieux vêtements, les vieux slips qu'il récupérait dans les décharges. Il exhalait également une odeur de feuilles, de plantes grimpantes, des mangues qui pourrissaient au bord de l'Omi-Ala, du sable de la berge, et même l'odeur de l'eau. Il sentait les bananiers et les goyaviers, la poussière de l'harmattan, les vêtements jetés dans la grande poubelle derrière la boutique du tailleur, la viande abandonnée dans l'abattoir à ciel ouvert, les charognes et les détritrus dévorés par les vautours, les préservatifs usagés du motel La Room, la crasse et l'eau d'égout, le sperme répandu sur lui chaque fois qu'il se masturbait, les sécrétions vaginales, la morve séchée. Mais ce n'était pas tout : il exhalait l'odeur de choses impalpables. L'odeur des vies qu'il avait brisées, d'âmes réduites au silence. Il sentait des choses inconnues, des entités étranges, des choses redoutables et oubliées. Il sentait la mort.

Obembe lui tendait du pain, qu'il prit en parvenant à notre hauteur. Il ne parut pas nous reconnaître, comme si nous n'avions pas été l'objet de sa prophétie.

« Manger ! » dit-il en tirant la langue. Puis il se lança dans une énumération monocorde : « Manger, riz, haricots, manger, pain, manger, ça, manne, maïs, eba, igname, œuf, manger. » Il frappa sa paume du poing et poursuivit sa psalmodie rythmée, déclenchée par le mot « manger ».

« Manger, manger, *ajankro ba*, m-m-m-manger ! Mange ça. » Il mima dans l'air la forme d'un pot. « Manger, dîner, manger, manger...

– C'est bon, ça, balbutia Obembe. Du pain, mange, mange, Abulu. »

Abulu se mit à rouler des yeux avec une dextérité à faire pâlir les champions du roulement d'yeux. Il prit un morceau de pain, gloussa puis bâilla comme pour ponctuer sa tirade. Obembe me lança un regard fiévreux et recula ; parvenus à bonne distance, nous nous mîmes à courir, de plus en plus vite. C'est seulement au bout de la deuxième rue que nous eûmes l'idée de nous arrêter. Au loin, une

route carrossable ondulait par-dessus l'étendue d'un chemin de terre.

« Il ne faut pas trop s'éloigner, dit mon frère, haletant et cramponné à mon épaule.

– C'est vrai, murmurai-je en tentant de reprendre mon souffle.

– Il ne va pas tarder à tomber », ronronna-t-il ; l'horizon de ses yeux accueillait une radieuse étoile de joie, mais les miens s'emplissaient des torrents d'une pitié ravageuse. Je venais de repenser à cette anecdote racontée par ma mère – Abulu tétant une vache –, et de nouveau j'eus le sentiment que c'était la misère et les privations qui avaient réduit Abulu à un acte aussi désespéré. Dans notre frigo, nous avions des cartons de lait de toutes marques, Cowbell, Peak, tous ornés d'images de vaches. Peut-être, me dis-je, n'avait-il pas les moyens de s'en offrir. Il n'avait pas d'argent, pas de vêtements, pas de parents, pas de maison. Il était semblable aux pigeons dans la chanson du catéchisme : « Regardez les pigeons, ils n'ont pas de vêtements. Ils n'ont pas de jardin, mais Dieu veille sur eux. » Je me dis qu'Abulu était comme ces pigeons, et pour cette raison je le pris en pitié, comme cela m'arrivait parfois.

« Il va bientôt mourir », dit mon frère, interrompant mes pensées.

Nous nous étions arrêtés devant la cabane d'une épicière. Le toit grillagé était couvert d'une toile, abritant un comptoir de fortune. Du grillage pendaient diverses boissons en sachet, du lait en poudre, des biscuits, des bonbons et autres produits alimentaires. Pendant que nous attendions, je me représentai Abulu s'effondrant et agonisant sur le pont. Nous l'avions vu mettre dans sa bouche le pain empoisonné, sa moustache remuer au rythme de son mâchonnement. Et à présent nous le revoyions scruter le fleuve, cramponné à la corde de la rambarde. Quelques hommes passèrent près de lui, l'un d'eux se retourna pour le regarder. Mon cœur s'emballa.

« Il est en train de mourir, murmura mon frère. Tu sais, il doit être en train de trembler, c'est pour ça que les hommes le regardent. On dit que le premier effet, c'est que le corps se met à trembler. »

Comme pour confirmer notre soupçon, Abulu se pencha vers le pont et parut cracher. Mon frère devait avoir raison. Nous avions vu tant de films où un personnage empoisonné se mettait à tousser, la bouche écumante, avant de tomber raide mort.

« On a réussi, on a réussi ! s'écria-t-il. On a vengé Ike et Boja. Je t'avais dit qu'on réussirait. Je te l'avais bien dit. »

Euphorique, il se mit à m'expliquer que désormais nous allions vivre en paix, que ce fou ne persécuterait plus personne. Il se tut en voyant Abulu se diriger vers nous, en dansant et en tapant des mains. Ce miracle ambulant s'approchait et chantait une rhapsodie en hommage au Sauveur dont les paumes avaient été trouées par des clous de trente centimètres, et qui, un jour, reviendrait sur terre. Sa psalmodie fouetta le soir obscurci, mué en royaume ésotérique, et nous lui emboîtâmes le pas, stupéfaits qu'il soit encore en vie. Nous suivîmes la longue route bordée de boutiques qui fermaient, jusqu'à ce qu'Obembe, à court de mots, s'arrête et fasse demi-tour vers la maison. Je savais que, comme moi, il percevait la différence entre un pouce indemne trempé dans une mare de sang et un pouce entaillé et qui saignait réellement. Il avait compris que le poison ne tuerait pas Abulu.

Si la sangsue qui nous infestait, mon frère et moi, pasteurisait notre douleur et gardait nos plaies ouvertes, nos parents, eux, parvinrent à guérir. Vers la fin du mois de décembre, notre mère remisa ses vêtements de deuil et retrouva une vie normale. Elle ne basculait plus dans des éclats de rage, ne sombrait plus dans des crevasses de chagrin ; les araignées semblaient avoir disparu. Sa rémission permit d'organiser la messe commémorative pour Ikenna et Boja – ajournée pendant des semaines en raison de sa maladie – dès le samedi suivant, cinq jours après notre première tentative avortée pour tuer Abulu. Ce matin-là, tous vêtus de noir, même David et Nkem, nous nous entassâmes dans la voiture de notre père, qui avait dû être réparée la veille par M. Bode. Son rôle lors de la tragédie avait affermi ses liens avec notre famille et il nous avait rendu visite bien souvent, dont une fois avec sa promise, une jeune fille que sa dentition proéminente empêchait de fermer complètement la bouche. Notre père l'appelait désormais « mon frère ».

Le service prévoyait des chants d'adieu, un bref récit par notre père de la vie des « garçons » et un court sermon du révérend Collins, qui avait la tête bandée. Quelques jours plus tôt, il avait eu un accident de moto-taxi. La salle était peuplée des visages familiers de gens du quartier, dont la plupart fréquentaient d'autres paroisses. Dans son discours, notre père dit qu'Ikenna était un grand homme – Obembe me lança alors un regard appuyé – qui serait devenu un

meneur d'hommes s'il avait vécu.

« Je ne veux pas m'étendre à son sujet, mais Ikenna était un bon fils et une belle personne. Un enfant qui avait connu bien des épreuves. C'est vrai : le diable avait souvent essayé de le ravir, mais Dieu ne l'a pas abandonné. Un scorpion l'avait piqué quand il avait six ans... » Il fut interrompu par un murmure horrifié qui parcourut les fidèles à cette révélation.

« Oui, à Yola, reprit-il. Et quelques années plus tard, il eut un testicule enfoncé. Je vous épargnerai les détails de l'accident, mais sachez que cette fois-là aussi, Dieu a été avec lui. Son frère, Boja... » et c'est alors qu'un silence comme je n'en avais jamais connu de ma vie descendit sur l'assistance. Car, à la tribune, face à l'église tout entière, notre père – notre père, l'homme qui savait tout, le brave, le fort, le généralissime, le commandant des forces de la discipline physique, l'intellectuel, l'aigle – avait éclaté en sanglots. La honte me saisit de voir mon père pleurer ainsi en public. Je baissai la tête et fixai ma chaussure tandis qu'il reprenait le fil de son discours ; cette fois cependant, sa parole, tel un camion surchargé de bois pris dans les embouteillages de Lagos, slalomait entre les ornières de l'émotion, bringuebalant et cahotant.

« Lui aussi... aurait été grand. C'était... C'était un enfant... doué. Il... Si vous l'avez connu... c'était... un bon fils. Merci de votre présence. »

De longs applaudissements saluèrent la fin de ce discours fiévreux et abrégé, puis commencèrent les cantiques. Notre mère passa tout ce temps en larmes, se tamponnant les yeux avec un mouchoir. Une fine lame de douleur me tranchait lentement le cœur tandis que je pleurais mes frères.

Les fidèles chantaient « Tout est bien en mon âme » quand je remarquai une agitation inhabituelle. Bientôt, des têtes se tournèrent, des regards se braquèrent vers le fond de l'église. Je ne voulais pas me retourner car notre père était assis avec nous, à côté d'Obembe. Mais alors que je me demandais ce qui se passait, ce dernier inclina la tête vers moi en chuchotant : « Abulu est là. »

Je me retournai aussitôt et je vis Abulu, vêtu d'une chemise marron couverte de boue et d'une auréole de sueur et de crasse, debout parmi les paroissiens. Notre père me lança un regard réprobateur, m'enjoignant silencieusement de rester concentré. Il

n'était pas rare qu'Abulu assiste à l'office. La première fois, il était entré en plein sermon, avait ignoré les ouvriers et s'était assis avec les femmes. Même si les fidèles avaient aussitôt senti qu'il se passait quelque chose d'anormal, le pasteur avait continué à prêcher tandis que les ouvriers, des jeunes gens qui montaient la garde à la porte, surveillaient Abulu. Mais celui-ci conserva une dignité inaccoutumée tout au long du sermon, et participa activement à la prière et au cantique d'envoi comme s'il n'était pas l'homme que tous le savaient être. Quand l'office prit fin, il sortit discrètement, en laissant un sillage d'agitation. Il était revenu plusieurs fois depuis, généralement assis parmi les femmes, suscitant un débat houleux entre ceux qui trouvaient sa nudité inconvenante en présence de femmes et d'enfants, et ceux qui estimaient que la maison de Dieu devait accueillir quiconque souhaitait y entrer, nu ou vêtu, pauvre ou riche, fou ou sain d'esprit, et pour lesquels l'identité importait peu. Pour finir, paroissiens et pasteur décidèrent de lui interdire l'accès à l'église, et chaque fois qu'il s'en approchait les ouvriers le chassaient à coups de bâton.

Mais en ce jour de l'office à la mémoire de mes frères, il prit tout le monde par surprise. Il s'était glissé à l'intérieur à l'insu de tous, et quand on remarqua sa présence il était trop tard. Compte tenu du caractère exceptionnel et funèbre de la cérémonie, les responsables le laissèrent tranquille. Plus tard, quand l'église fut vide et Abulu parti, la femme à côté de laquelle il s'était assis raconta qu'il avait pleuré tout au long du service. Il lui avait demandé si elle connaissait le défunt, ajoutant qu'il le connaissait, lui. La femme, secouant la tête comme si elle avait vu un fantôme en plein jour, dit qu'Abulu n'avait cessé de répéter le nom d'Ikenna.

Je ne savais pas ce que mes parents avaient pensé de la présence d'Abulu à la cérémonie commémorant leurs fils, dont il avait causé la mort, mais je sentais, au lourd silence qui nous enveloppa comme un linceul durant tout le trajet du retour, qu'elle les avait ébranlés. Personne ne disait mot sauf David qui, enthousiasmé par l'un des cantiques, le fredonnait et essayait de le chanter. Il était environ midi, la messe venait de s'achever dans la plupart des églises de cette ville majoritairement chrétienne, et les routes étaient encombrées. Tandis que nous affrontions les ralentissements, le chant attendrissant de David – réinvention miraculeuse tout en babil mouillé et

prononciation écorchée, mots hachés, accents mal placés et interprétation erronée – emplît la voiture d’une atmosphère apaisante qui rendit le silence palpable, comme si deux autres personnes, invisibles à l’œil nu, étaient assises avec nous, et, comme nous, apaisées.

*Quaaaand la paaaix comme un fusil atteint mon nâme
Quand mon nâme com-meu les vaaagues rooooooule
Aaaalors Saaagneur je suis tenté de dire
Tout est bien (tout est bieeeen) en mon nâme
Tout est bien (tout est bieeeen) en mon nâme (en mon
nâmeeeeeeu)
Tout est bien (tout est bieeeen) en mon nâme.*

Peu après notre retour, notre père ressortit et resta absent toute la journée. Passé minuit, l’angoisse de notre mère était à son paroxysme. Elle arpenta la maison à toute allure comme un chat affolé, puis sortit alerter les voisins, en disant qu’elle ne savait pas où était son mari. Sa panique était telle que bon nombre de voisins se réunirent chez nous, lui conseillant de patienter, d’attendre encore un peu, au moins jusqu’au lendemain, avant d’avertir la police. Elle suivit leur conseil, mais frisait le délire quand il rentra enfin. Tous les enfants, même Obembe, dormaient déjà, sauf moi. Malgré son insistance, il refusa de lui dire où il était passé, et pourquoi il avait un pansement sur l’œil. Il se contenta de gagner leur chambre en traînant les pieds. Quand Obembe l’interrogea le lendemain matin, il répondit simplement : « Je me suis fait opérer de la cataracte. Plus de questions. »

J’avalai la salive qui m’obstruait la gorge, et avec elle les questions qui me brûlaient les lèvres.

« Tu n’y voyais plus ? finis-je par demander.

– J’ai dit : Plus. De. Questions ! » aboya-t-il.

Mais je savais, du simple fait que ni lui ni ma mère n’étaient allés travailler, qu’il y avait vraiment un problème. Notre père, profondément affecté par la tragédie et par son travail, ne fut plus jamais le même. Même une fois le pansement retiré, la paupière de cet œil ne put jamais se refermer complètement.

Pendant une semaine, il ne fut plus question de traquer Abulu : notre père restait à la maison, où il passait son temps à écouter la

radio, à regarder la télévision ou à lire. Mon frère ne cessait de maudire cette maladie, cette « cataracte » qui imposait cette présence importune. Un jour que notre père avait les yeux rivés sur le journal télévisé présenté par Cyril Stober, Obembe lui demanda quand nous allions partir au Canada. « En début d'année », répondit-il flegmatique. L'écran montrait une scène d'incendie, de chaos absolu, puis des corps noircis et plus ou moins carbonisés, qui jonchaient un champ calciné d'où s'élevait une fumée noire. Obembe allait insister, mais notre père tendit la main, doigts écartés, pour le faire taire tandis qu'on entendait : « En raison de ce regrettable sabotage, la production nationale quotidienne se trouve réduite de quinze mille barils par jour. En conséquence, le gouvernement du général Sani Abacha demande aux citoyens de faire preuve de modération, même si les files d'attente reprennent aux stations-service, sachant que ce désagrément ne sera que temporaire. Toutefois, le gouvernement punira comme il se doit tout contrevenant. »

Nous attendîmes patiemment pour ne pas déranger notre père, jusqu'à ce qu'apparaisse à l'écran un homme qui se brossait les dents verticalement.

« En janvier ? s'empressa de glisser Obembe.

– J'ai dit : "en début d'année" », marmonna notre père en baissant les yeux, dont l'un à moitié fermé. Je m'interrogeais sur la vraie nature de son problème oculaire. J'avais surpris une dispute entre lui et notre mère qui l'accusait de mentir en prétendant avoir la « katacate ». Peut-être, me disais-je, avait-il été piqué par un insecte. J'étais peiné de ne trouver aucune explication certaine, accablé à l'idée que, si Ikenna et Boja avaient été en vie, ils auraient pu, en vertu de leur sagesse supérieure, me fournir une réponse.

« En début d'année », maugréa Obembe quand nous fûmes dans notre chambre. Puis, baissant la voix comme un chameau se couche, il répéta : « En. Début. D'année.

– Ça sera donc en janvier ? suggérai-je, secrètement ravi.

– Oui, en janvier, mais ça veut dire qu'on n'a plus beaucoup de temps, en fait on n'a plus le temps du tout. » Il secoua la tête. « Je ne pourrai pas être heureux au Canada, ni ailleurs, si ce fou est encore en liberté. »

Même si j'étais soucieux de ne pas attiser la colère de mon frère, je ne pus m'empêcher de dire : « Mais... on a essayé, c'est juste qu'il

refuse de mourir. Tu l'as dit toi-même : il est comme la baleine...

– Mensonge ! s'écria-t-il tandis qu'une unique larme coulait de son œil rougi. Il est humain, donc il peut mourir, lui aussi. On n'a fait qu'une tentative, une seule, pour Ike et Boja. Mais je te jure que je vengerai mes frères. »

À cet instant, notre père nous appela pour nous demander de laver la voiture.

« Je les vengerai », répéta mon frère dans un souffle.

Il s'essuya soigneusement les yeux avec un chiffon. Plus tard, après avoir nettoyé la voiture avec une serviette trempée dans un seau d'eau, il me dit qu'on devrait essayer « Le plan du couteau ». Le scénario était le suivant : se glisser hors de la chambre en pleine nuit, surprendre le fou dans son camion, le poignarder et s'enfuir. Ce qu'il me décrivit m'effraya, mais mon frère, ce petit homme endeuillé, verrouilla la porte et, pour la première fois depuis longtemps, alluma une cigarette. Il y avait du courant, mais il avait éteint la lumière pour que nos parents nous croient endormis. Et malgré la nuit un peu froide, il laissa la fenêtre ouverte pour y souffler la fumée. Quand il eut terminé, il se tourna vers moi et chuchota : « C'est pour cette nuit. »

Mon cœur s'emballa. J'entendis un chant de Noël familier quelque part dans le quartier. Je pris soudain conscience qu'on était le 23 décembre, que le lendemain serait la veille de Noël. Je fus frappé du contraste avec les Noëls précédents : cette fois, l'avent avait été morne et lugubre. Comme d'habitude, le brouillard du matin ne se dissipait que pour laisser dans l'air de lourds nuages de poussière. Les gens décoraient leurs maisons, la radio et la télé débitaient des chants de Noël. Parfois, la nouvelle statue de la Vierge à la porte de la cathédrale, érigée après qu'Abulu eut profané la précédente, brillait d'ornements colorés, constituant le phare des festivités du quartier. Les visages s'illuminaient de sourires alors même que les prix flambaient – surtout ceux des poulets vivants, de la dinde, du riz et autres ingrédients des repas de fête –, prohibitifs pour les gens ordinaires. Mais rien de tout cela ne s'était produit cette fois, en tout cas pas dans notre maison. Pas de décorations. Pas de préparatifs. Tout notre mode de vie ordinaire, semblait-il, avait été rongé par le monstrueux termites de la douleur qui nous assaillait. Et notre famille n'était plus que l'ombre d'elle-même.

« Cette nuit, répéta mon frère après un silence, les yeux rivés aux miens, le reste de son visage en silhouette. Le couteau est prêt. Dès qu'on sera sûrs que papa et maman dormiront, on sortira par la fenêtre. »

Puis, comme s'il avait projeté ces mots dans le panache de fumée qui s'élevait indistinct, il ajouta : « Est-ce que je dois y aller seul ?

– Non, je vais venir avec toi, bredouillai-je.

– Bien. »

Même si je souhaitais ardemment être aimé de mon frère et que je ne voulais plus le décevoir, je ne pouvais me résoudre à aller traquer Abulu à minuit. La nuit, Akure était un endroit dangereux ; même les adultes étaient prudents quand ils sortaient si tard. Vers la fin du trimestre précédent, avant la mort d'Ikenna et de Boja, on avait annoncé lors de l'appel du matin qu'Irebami Ojo, l'un de mes camarades de classe qui habitait la même rue que nous, avait perdu son père, tué par des voleurs. Je me demandai pourquoi mon frère, qui n'était qu'un enfant, n'avait pas peur de la nuit. Il ne savait donc pas tout cela, il n'était pas au courant ? Et le fou, le démon, peut-être qu'il saurait que nous venions, et qu'il nous attendrait en embuscade. J'imaginai Abulu s'emparant du couteau pour nous poignarder. J'en fus saisi de terreur.

Je me relevai en disant que j'allais boire un verre d'eau. Je gagnai le salon où se trouvait encore notre père, les bras croisés, qui regardait la télévision. J'allai me servir un verre d'eau au baril de la cuisine. Après avoir bu, je m'assis dans le fauteuil près de mon père, qui n'entérina ma présence que par un hochement de tête, et je lui demandai comment allait son œil. « Bien », répondit-il, puis il se retourna vers la télévision. Deux hommes en costume-cravate y débattaient, devant une affiche portant l'inscription *Questions d'économie*. J'avais eu une idée, trouvé un subterfuge pour éviter d'accompagner mon frère. Je pris donc un journal posé à côté de mon père et me mis à lire. Il en fut ravi : il appréciait tout effort pour enrichir son savoir. Je parcourus les articles en lui posant des questions, mais il n'y répondait que sommairement, alors que j'avais envie qu'il développe. Alors je l'interrogeai sur le jour où son oncle était parti à la guerre. Il hocha la tête et commença son histoire, mais il avait sommeil, ne cessait de bâiller, et il abrégéa le récit.

L'histoire n'en était pas moins conforme à mon souvenir : son

oncle s'était caché dans les arbres bordant la grand-route pour tendre une embuscade à un convoi de soldats nigériens. Lui et ses hommes avaient ouvert le feu, un déluge de feu, sur les soldats qui, faute de savoir d'où venaient les balles, avaient tiré au hasard, paniqués, dans le vide de la forêt, avant de se faire tous tuer. « Tous, proclama solennellement et rituellement mon père. Pas un n'en a réchappé. »

Je replongeai mon regard dans les pages du journal et me remis à lire, en priant pour que mon père n'aille pas se coucher trop tôt. Nous discutons depuis une heure, et il était presque dix heures. Je me demandais ce que faisait mon frère, s'il allait venir me chercher. Et puis mon père s'endormit. J'éteignis la lumière et me lovai dans le fauteuil.

Il avait dû s'écouler moins d'une heure quand j'entendis une porte s'ouvrir, et un mouvement dans le salon. Je sentis quelque chose derrière mon fauteuil, et une main se mit à me secouer, doucement d'abord, puis plus violemment, mais je ne bronchai pas. Je tentai d'émettre quelques bruits de gorge, mais au même moment notre père bougea et il y eut un mouvement brusque derrière mon fauteuil – sans doute mon frère qui se cachait. Puis je l'entendis regagner notre chambre à quatre pattes. J'attendis un moment avant d'ouvrir les yeux. Je fus frappé de la posture de mon père. Il dormait, la tête renversée sur le fauteuil, les bras ballants. Un flot de lumière continu filtrant entre les rideaux – l'ampoule jaune du voisin qui brillait par-dessus la clôture – éclairait son visage mué en un masque à double face, moitié noir, moitié blanc. Je le contemplai quelque temps puis, certain que mon frère était parti, je tentai de dormir.

À mon réveil, le lendemain matin, je racontai à mon frère que j'étais allé chercher à boire, que notre père s'était mis à me parler et que je m'étais endormi sans m'en rendre compte. Pas un mot en réponse. Mon frère resta immobile, assis, la tête appuyée sur la main, le regard fixé sur la couverture d'un livre qui montrait un navire et des montagnes.

« Tu l'as tué ? finis-je par demander après un long silence.

– Il n'était pas là, cet imbécile », répondit-il à ma grande surprise. Je ne m'y attendais absolument pas, mais, apparemment, mon frère me croyait, ma ruse avait marché. Jamais je n'aurais cru pouvoir le piéger ainsi. Mais à son tour il me raconta qu'il s'était résigné à sortir seul, armé du couteau. Il avait marché lentement – il n'y avait

personne, pas une âme dans les rues à cette heure de la nuit – jusqu’au camion du fou, mais le fou n’était pas dans son camion ! Mon frère était furieux, scandalisé.

Je restai au lit, tandis que mon esprit arpentait le vaste territoire du passé. Je me rappelai le jour où nous avions pris beaucoup de poissons, tant de poissons qu’Ikenna s’était plaint d’avoir mal au dos, je nous revis assis sur la berge, chantant la chanson des pêcheurs comme si c’était un hymne à la liberté, à nous en briser la voix. Nous avions passé le reste de la soirée à chanter, et le soleil mourant fiché dans un coin du ciel n’était pas plus distinct que le téton d’une jeune fille aperçue de trop loin.

Mon frère demeura renfermé sur lui-même pendant des jours, brisé par nos échecs successifs. Au déjeuner de Noël, il regarda obstinément par la fenêtre tandis que mon père parlait de l’argent qu’il avait envoyé à son ami pour payer notre voyage. Le mot « Toronto » dansait autour de la table comme une fée et emplissait notre mère d’une joie profonde. À croire que mon père, avec son œil à moitié fermé, ne le répétait que pour elle. Le 31 décembre, dans le fracas des pétards qui explosaient dans toute la ville malgré leur interdiction par le gouverneur militaire, le capitaine Anthony Onyearugbulem, nous restâmes dans notre chambre, mon frère et moi, silencieux et maussades. Par le passé, avec nos aînés, nous faisons éclater des pétards dans la rue, parfois même nous jouions à la guerre avec les autres enfants du voisinage. Mais pas cette fois.

Il était de tradition de franchir le seuil de la nouvelle année dans le cadre d’un office religieux, et tout le monde s’entassa dans la voiture de notre père pour aller à l’église, qui était bondée au point que des fidèles demeuraient à l’entrée ; tout le monde allait à l’office ces soirs-là, même les athées. C’était un moment lourd de superstitions : on craignait l’esprit maléfique des mois en *-bre* qui luttait bec et ongles pour empêcher les gens de franchir le cap du Nouvel An. Selon la sagesse populaire, on recensait plus de décès au cours de ces mois – septembre, octobre, novembre et décembre – que durant tous les autres mois réunis, et les paroissiens, redoutant l’esprit faucheur qui hantait le pays pour une moisson de dernière minute, plongèrent l’église dans une cacophonie suffocante à minuit pile, quand le pasteur annonça que nous étions officiellement en 1997 ; les cris de « Bonne

année, alléluia ! Bonne année, alléluia ! » fendirent l'air, les gens bondirent, se jetèrent dans les bras les uns des autres, même des inconnus, tremblant, sifflant, roucoulant, chantant et hurlant. Dehors, un feu d'artifice de fusées artisanales inoffensives déchira le ciel, lancé du palais de l'Oba, le monarque d'Akure. C'est ainsi qu'il en avait toujours été, c'était la marche normale du monde, qui se poursuivait malgré les événements passés.

Selon l'esprit des fêtes, nul chagrin ne devait perdurer dans les consciences. Mais, tel un rideau qu'on écarte pour laisser entrer le jour dans une pièce, le chagrin attendait patiemment le moment où tomberait la nuit, où de nouveau le rideau serait tiré. Toujours il en était ainsi. Nous allions rentrer à la maison, manger de la soupe de poivrons et de la génoise accompagnées de soda, et, comme les années précédentes, notre père passerait une vidéo de Ras Kimono pour la danse du Nouvel An.

Nous entrâmes dans la danse, David, Nkem et moi, et même Obembe qui, ayant oublié nos échecs et jusqu'à sa mission, tapait du pied au rythme staccato du reggae de Ras Kimono. Notre mère nous encourageait en scandant « *Onye no chie, Onye no chie* » tandis qu'Obembe, mon frère véritable, dansait dans la lumière. Comme la plupart des gens en ce jour, il cherchait si avidement un soulagement provisoire que son chagrin en fut peut-être englouti, lui accordant l'accès à ce cirque de liesse. Et à l'aube, quand la ville se fut allongée dans le sommeil, quand le calme eut reconquis les rues, quand le ciel fut silencieux, l'église déserte, les poissons du fleuve assoupis, quand un vent marmonnant ébouriffa la fourrure de la nuit, quand notre père fut endormi dans le grand fauteuil et notre mère dans sa chambre avec les deux petits, mon frère franchit de nouveau le portail, et le rideau se referma derrière lui. Alors l'aube, balai infernal, dispersa les débris de la fête – la paix qu'elle apportait, le soulagement, et même l'amour sincère – comme autant de confettis jonchant le sol à la fin d'une soirée.

Le têtard

L'espoir était un têtard :

Cette créature qu'on capturait et qu'on rapportait dans une boîte de conserve, mais qui, même dans l'eau appropriée, ne tardait pas à mourir. L'espoir de notre père, celui de nous voir devenir de grands hommes, la carte de ses rêves, ne tarda pas à mourir malgré ses soins jaloux. Mon espoir de vivre toujours parmi mes frères, que nous ayons tous des enfants et reformions un clan, eut beau être nourri dans l'eau originelle, il ne tarda pas à mourir. Tout comme l'espoir d'immigrer au Canada, à la veille d'être exaucé.

Cet espoir, venu avec le Nouvel An, avait apporté un esprit nouveau, une paix qui démentait la tristesse de l'année précédente. On pouvait croire que la tristesse avait quitté notre foyer. Notre père repeignit sa voiture dans un bleu marine brillant et parlait souvent, presque sans cesse, de l'arrivée de M. Bayo et de notre immigration potentielle au Canada. Il se remit à nous appeler par des diminutifs affectueux : notre mère était *Omalicha*, la belle ; David, *Onye-Eze*, le roi ; il appelait Nkem *Nnem*, du nom de sa propre mère. Il nous affublait, Obembe et moi, de l'épithète de « pêcheur ». Notre mère, de son côté, reprit du poids. Seul mon frère restait à l'écart de ce renouveau. Rien ne l'enthousiasmait. Aucune nouvelle ne lui procurait du plaisir, si importante fût-elle. Il n'était pas excité à l'idée de prendre l'avion, ou de vivre dans une grande ville où nous pourrions faire du vélo et du skate-board dans la rue comme les enfants de M. Bayo. Quand notre père avait évoqué cette perspective, elle m'avait paru énorme, l'équivalent d'une vache ou d'un éléphant dans le règne animal, mais pour mon frère ce n'était qu'une fourmi. Et quand nous

regagnâmes notre chambre, il prit entre ses doigts cette promesse d'un meilleur avenir et la balança par la fenêtre en disant : « Je dois venger mes frères. »

Mais notre père était déterminé. Il nous réveilla le matin du 5 janvier – comme il nous avait réveillés exactement un an plus tôt, pour nous annoncer qu'il partait à Yola – et nous informa qu'il se rendait à Lagos. J'éprouvai une impression de déjà-vu. J'avais entendu dire que la fin de quelque chose ressemble souvent, si lointainement que ce soit, à son début. Pour nous, c'était vrai.

« Je pars pour Lagos tout de suite », proclama-t-il. Il portait ses habituelles lunettes qui dissimulaient ses yeux, et une vieille chemise à manches courtes ornée sur la poche de poitrine du logo de la Banque centrale du Nigeria.

« J'emporte vos photos pour déposer vos demandes de passeports. À mon retour, Bayo sera arrivé au Nigeria, et nous irons ensemble à Lagos demander le visa pour le Canada. »

Nous nous étions fait raser la tête l'avant-veille, Obembe et moi, avant de suivre notre père chez « notre photographe », surnommé M. Petit car sa boutique s'appelait Photos Petit-à-Petit. Il nous avait fait asseoir l'un après l'autre sur une chaise aux coussins moelleux surmontée d'un grand dais auquel était suspendue une éclatante ampoule au néon. Derrière la chaise, un tissu blanc couvrait un tiers du mur. D'un coup de doigt, il avait fait crépiter un flash aveuglant puis demandé à mon frère de poser à son tour.

Notre père sortit deux billets de cinquante nairas et les posa sur le bureau. « Soyez prudents », put-on lire sur ses lèvres. Puis il se retourna et, en un instant, comme le matin de son départ pour Yola, il avait disparu.

Après un petit déjeuner de corn-flakes et de pommes de terre sautées, tout en allant puiser de l'eau pour remplir les barils, mon frère annonça qu'il était temps de faire « la dernière tentative ».

« On va y aller dès que maman et les petits seront partis.

– Où ça ? demandai-je.

– Au fleuve, dit-il sans se retourner. Pour le tuer comme un poisson, avec les hameçons de nos cannes à pêche. »

J'opinai sans un mot.

« Ça fait deux fois que je le repère au bord du fleuve. Apparemment, il y va tous les soirs.

– C'est vrai ?

– Oui », dit-il en hochant vigoureusement la tête.

Les premiers jours de la nouvelle année, il n'avait pas reparlé de la mission ; il s'était contenté de bouder dans son coin, mais se glissait souvent hors de la maison, surtout le soir. En rentrant, il notait des choses dans un carnet, puis faisait des dessins stylisés. Je ne lui demandais jamais où il allait, et il ne m'en disait rien non plus.

« Ça fait un moment que je le surveille. Il y va tous les soirs. Il va presque tous les jours s'y baigner, puis il s'assied sous le manguier où on l'avait vu. Si on le tue là-bas... » Il s'interrompt, comme si une pensée contraire lui avait soudain traversé l'esprit. « ... personne n'en saura rien.

– Et quand est-ce qu'on ira ? marmonnai-je en hochant la tête.

– Il y va au coucher du soleil. »

Plus tard, sitôt seuls, mon frère désigna notre lit en disant : « Les cannes à pêche sont là. »

Il les extirpa de sous le lit. C'étaient de longs bâtons hérissés, au bout desquels étaient reliés des hameçons en forme de faucille. Les lignes avaient été raccourcies au point que les hameçons paraissaient accrochés directement aux cannes. Je compris que c'était mon frère qui avait transformé ce matériel de pêche en armes. Cette pensée me fit froid dans le dos.

« Je les ai rapportées ici après l'avoir repéré au bord du fleuve hier, dit-il. Maintenant, je suis prêt. »

Il avait dû fourbir ces armes dans les moments où il disparaissait sans prévenir. Ces absences m'avaient empli de crainte, faisant de mon esprit un marécage de visions morbides. Je l'avais cherché fébrilement dans tout le lotissement, jusqu'à ce qu'une hantise me saisisse et ne me lâche plus. En réaction, j'avais couru au puits, dont j'avais réussi à desceller le couvercle, pantelant sous l'effort, avant qu'il me glisse des mains et se referme avec fracas, comme pour protester, effrayant un oiseau qui s'envola du mandarinier dans un grand cri. J'attendis que se dissipe la poussière du ciment fêlé sous la force du choc. Puis je rouvris le puits et en scrutai l'intérieur. Je ne vis que le soleil derrière moi reflété à la surface de l'eau, illuminant le sable fin du fond du puits et un petit seau en plastique à moitié enfoui dans le lit d'argile. Je regardai plus attentivement, la main en visière, jusqu'à ce que je me convainque qu'il n'était pas là. Alors seulement je refermai le

puits, haletant, dégoûté de mes propres idées noires.

La vue des armes conféra à la mission un caractère réel et concret, comme si j'en entendais parler pour la première fois. Pendant que mon frère les rangeait de nouveau sous le lit, je me remémorai tout ce que notre père nous avait dit ce matin-là. Je repensai à cette école où nous irions, parmi des élèves blancs, et qui nous dispenserait la meilleure des éducations occidentales, celle que notre père avait toujours évoquée comme une parcelle de paradis à laquelle même lui n'avait pas eu accès. Une telle éducation proliférerait au Canada comme feuilles dans une forêt. Je voulais y aller, et je voulais que mon frère vienne avec moi. Il continuait de parler du fleuve, de la façon dont nous allions nous poster en embuscade sur les berges pour guetter le fou, quand je laissai éclater un « Non, Obe ! »

Il s'interrompit, stupéfait.

« Non, Obe, il ne faut pas faire ça. Écoute, on va partir au Canada, on va aller vivre là-bas. » Je poursuivis, profitant de son silence, savourant la sève de mon courage nouveau. « Il ne faut pas faire ça. On va partir. Et quand on sera grands, on pourra devenir comme Chuck Norris et Schwarzenegger, et même, on reviendra le flinguer... »

Je me tus brusquement en le voyant secouer la tête. Alors, alors seulement, je vis la fureur dans ses yeux embués.

« Quoi, qu'est-ce qu'il y a ? bredouillai-je.

– Imbécile ! hurla-t-il. Tu dis n'importe quoi. Tu veux qu'on s'enfuie, qu'on s'enfuie au Canada ? Et il est où, Ikenna ? Et Boja, dis-moi, il est où ? »

Les belles rues du Canada s'estompaient dans mon esprit au fil de ses paroles.

« Tu n'en sais rien. Mais moi, je sais. Je sais où ils sont maintenant. Tu peux partir, si tu veux ; j'ai pas besoin de ton aide. Je ferai ça tout seul. »

Aussitôt, les images d'enfants à vélo s'effacèrent, remplacées par une envie soudaine et désespérée de lui faire plaisir. « Non, non, Obe, dis-je, je vais y aller avec toi.

– Pas question ! » cria-t-il, et il sortit en trombe.

Je demurai un moment immobile puis, ayant trop peur de rester dans la chambre au risque que mes frères défunts aient entendu que je refusais de les venger – un risque évoqué par Obembe –, j'allai

m'asseoir sur le balcon.

Mon frère resta absent longtemps. Où était-il ? Je ne le saurais jamais. Au bout d'un moment, je quittai le balcon pour le jardin, où l'un des châles multicolores de notre mère pendait aux cordes à linge. Je pris appui sur une branche basse pour grimper au mandarinier, où je méditai sur tout cela.

Quand Obembe rentra, il fila directement dans notre chambre. Je redescendis de l'arbre et l'y rejoignis. Je me mis à genoux et le suppliai de m'associer à la mission.

« Tu ne veux plus aller au Canada ? »

– Pas sans toi. »

Il demeura silencieux puis, gagnant l'autre bout de la chambre, il me dit : « Lève-toi. »

J'obéis.

« Écoute, moi aussi je veux aller au Canada. C'est justement pour ça que je veux en finir rapidement, pour qu'on puisse faire nos bagages. Tu sais que papa est parti demander les visas, n'est-ce pas ? »

Je hochai la tête.

« Écoute, on sera malheureux si on quitte le Nigeria sans l'avoir fait. Je vais te dire, souffla-t-il en s'approchant de moi. Je suis plus âgé que toi, et j'en sais beaucoup plus que toi. »

J'acquiesçai d'un signe de tête.

« Alors tu peux me croire : si on part au Canada sans avoir fait ça, on trouvera ce pays horrible. On ne sera jamais heureux là-bas. Tu as envie d'être malheureux ? »

– Non.

– Moi non plus.

– Allons-y, alors, dis-je convaincu. Je veux le faire. »

Mais ce fut lui qui hésita. « Pour de vrai ? »

– Pour de vrai. »

Il me regarda dans les yeux. « Vrai de vrai ? »

– Oui, vrai de vrai, dis-je en hochant la tête frénétiquement.

– OK. Alors on y va. »

C'était la fin d'après-midi, et partout des ombres apparaissaient comme des fresques obscures. Mon frère avait caché les armes dehors, derrière les volets, sous un vieux châle, pour que notre mère ne les voie pas. J'attendis qu'il les rapporte. Il me tendit une lampe torche.

« Au cas où on devrait attendre jusqu'à ce qu'il fasse nuit,

marmonna-t-il. C'est le meilleur moment, on est sûrs de le trouver là-bas. »

Nous sortîmes dans le soir comme les pêcheurs que nous avions été, en portant nos cannes dissimulées sous de vieux châles. À son tour, l'horizon ranima en moi un sentiment de déjà-vu. Il était comme maquillé de rouge par l'orbe écarlate du soleil. À l'approche du camion d'Abulu, je remarquai que le réverbère de bois avait été abattu, sa lampe incurvée réduite en miettes, et les câbles des ampoules déroulés, laissant pendouiller la douille brisée. Nous évitions les endroits où nous risquions d'être aperçus par des gens du quartier, qui connaissaient notre histoire et nous regarderaient passer avec compassion, mais peut-être aussi avec suspicion. Nous avions prévu de tendre une embuscade au fou sur le chemin menant à la rivière entre les buissons d'esan.

En l'attendant, mon frère m'expliqua qu'il avait déjà vu des hommes au bord de l'Omi-Ala dans une étrange posture, comme s'ils se prosternaient devant une divinité ; il espérait qu'ils ne seraient pas là cette fois. Il parlait encore quand nous entendîmes la voix d'Abulu chanter joyeusement. Il se dirigeait vers le fleuve. Il s'arrêta devant un bungalow où deux hommes torse nu, assis face à face sur un banc de bois, jouaient au ludo. Il y avait une grande plaque de verre rectangulaire ornée de la photo d'une top model blanche. Ils lançaient les dés pour faire avancer leurs pions sur le circuit, jusqu'à atteindre le haut de leur colonne. Abulu s'agenouilla face à eux en secouant la tête et se mit à babiller avec véhémence. C'était le crépuscule, le moment du jour où il se transformait en Abulu le prodige, et ses yeux devinrent ceux d'un esprit et non plus d'un homme. Ses prières étaient intenses, un grondement destiné à ces hommes qui continuaient à jouer comme inconscients que c'était pour eux qu'il priait, comme si l'un ne s'appelait pas M. Kingsley, comme si l'autre ne portait pas un nom yoruba finissant en *ke*. Je saisis la fin de la prophétie : « ... quand votre enfant, monsieur Kingsley, a dit qu'il était prêt à sacrifier sa propre fille dans un rituel d'enrichissement. Il sera abattu par des voleurs, et son sang éclaboussera la vitre de sa voiture. Le Seigneur des légions, le Semeur de plantes, dit qu'il sera... »

Il parlait encore quand l'homme qu'il avait appelé « monsieur Kingsley » bondit, furieux, et se précipita dans le bungalow. Il en

ressortit une machette à la main, éructa des malédictions assassines et pourchassa Abulu jusqu'à un sentier qui s'enfonçait dans les buissons. Puis il regagna sa maison en jurant qu'il tuerait Abulu si jamais il remettait les pieds près de chez lui.

Nous nous éloignâmes discrètement pour gagner le fleuve, sur les traces d'Abulu. Je suivais mon frère tel un enfant traîné vers l'échafaud du châtiment corporel, redoutant le fouet mais incapable de m'enfuir. Au début, nous avançâmes lentement, pour ne pas attirer l'attention ; Obembe portait les cannes, moi la lampe torche. Mais une fois entrés dans la zone où l'Église céleste nous dissimulait de la rue, nous hâtâmes le pas. Une petite chèvre était vautreée devant l'église, à côté d'une flaque d'urine jaune qui s'étalait comme une carte géographique. Un vieux bout de journal charrié par le vent restait collé à mi-hauteur de la porte comme une affiche, tandis que les autres pages gisaient grandes ouvertes dans la terre.

« On va attendre ici », dit mon frère en s'efforçant de reprendre son souffle.

Nous étions presque au bout du sentier qui menait à la berge. Je voyais bien qu'il avait peur lui aussi, que la mamelle de courage que nous avions tétée tous deux était tarie, sèche comme un pis de vieille bique. Il cracha par terre, essuya son crachat sous sa chaussure de toile. Nous étions tout proches, assez près pour entendre Abulu chanter et taper dans ses mains du côté du fleuve.

« Il est là, on n'a qu'à l'attaquer maintenant, dis-je, le cœur battant la chamade.

– Non, chuchota Obembe en secouant vigoureusement la tête, il faut attendre un peu pour être sûrs que personne d'autre n'est là. Ensuite, seulement, on ira le tuer.

– Mais il commence à faire nuit ?

– Ne t'inquiète pas. » Il regarda autour de lui, en se tordant le cou pour voir le plus loin possible. « Il faut juste être sûrs que les types ne sont pas là, les deux types dont je t'ai parlé. »

Je remarquai qu'il avait la voix fêlée comme s'il avait pleuré. Je nous imaginai métamorphosés en bonshommes stylisés tels ceux qu'il avait dessinés, des hommes intrépides et farouches capables de tuer le fou, mais je craignais de ne pas avoir le calme et la bravoure de ces garçons de papier qui liquidaient le fou à coups de pierre, de couteau et de canne à pêche. J'étais perdu dans ces pensées quand mon frère

déballa les armes et m'en tendit une. Elles étaient très longues, nous dépassaient d'une tête quand nous les tenions à la verticale telles les lances des antiques guerriers. L'attente reprit. En entendant un clapotis, et toujours le chant et les battements de mains, mon frère me lança un regard et j'y perçus un *Prêt ?* tacite. La question continua de résonner à mes oreilles, et chaque fois que je l'entendais mon cœur se figeait, puis se remettait à battre tandis que j'attendais dans l'angoisse le signal de mon frère.

« Ben, tu as peur ? m'avait-il demandé après m'avoir tendu une canne et jeté le châle dans les fourrés. Dis-moi, tu as peur ?

– Oui, j'ai peur.

– Et pourquoi tu as peur ? On est sur le point de venger nos frères, Ikenna et Boja. » Il s'essuya le front, lâcha sa canne dans l'herbe et me prit par l'épaule.

Il s'approcha encore et, redressant sa canne d'où tomba le châle, me serra dans ses bras.

« Écoute, n'aie pas peur, me chuchota-t-il à l'oreille. Ce qu'on fait est juste, et Dieu le sait. Après, on sera libres. »

Trop terrifié pour lui avouer ce que je brûlais de dire – qu'il devrait renoncer, qu'on devrait rentrer, que j'avais peur qu'il lui arrive quelque chose –, je murmurai le rituel écran de fumée : « Alors finissons-en, vite. »

Il me regarda, et son visage s'éclaira lentement comme une lanterne qu'on allume. Et je sus, en cet instant inoubliable, que les mains qui l'allumaient tendrement étaient celles de mes frères défunts.

« C'est ce qu'on va faire ! » s'exclama-t-il dans les ténèbres.

Il attendit un peu, puis se précipita vers le fleuve, et je le suivis.

Plus tard, une fois sur la berge, je ne saurais dire au juste pourquoi nous avons crié si fort en nous jetant sur Abulu. Peut-être parce que mon cœur avait cessé de battre à l'instant où je m'étais levé d'un bond, et que je voulais le ranimer, peut-être parce que mon frère s'était mis à sangloter tandis que nous attaquions comme des soldats du temps jadis, ou parce que mon esprit roulait devant moi comme un ballon sur un terrain boueux. Abulu était allongé sur le dos, face au ciel, et chantait à tue-tête quand nous atteignîmes la rive. Derrière lui s'étendait le fleuve, aux eaux drapées d'une couverture de ténèbres. Il avait les yeux fermés et, malgré le cri éperdu qui s'échappa du plus profond de notre âme, il ne remarqua pas tout de suite notre assaut.

Le djinn qui parut nous posséder en cet instant bondit sur la scène de ma conscience et réduisit en lambeaux toutes mes perceptions. Nous plantâmes aveuglément nos hameçons dans sa poitrine, son visage, sa main, sa tête, son cou, partout où nous pouvions, parmi nos cris et nos larmes. Il était affolé, égaré, hébété. Il lançait les bras en l'air pour se protéger, tenta de reculer, criant, hurlant. Les coups perforaient sa chair, y perçaient des trous sanglants, l'arrachaient par lanières chaque fois que nous retirions les hameçons. J'essayais de garder les yeux fermés, mais quand je les rouvrais par éclairs je voyais des morceaux de chair se détacher de son corps dans un jaillissement de sang. Ses cris de détresse m'ébranlaient jusqu'au tréfonds de mon être. Mais obstinément, comme des oiseaux en cage, nous projections sur lui notre colère sauvage, sautant de barreau en barreau, du sol au plafond de la cage. Il balbutiait, délirait, d'une voix assourdissante, le corps échauffé de panique. Et toujours nous frappions, tirions, cinglions, hurlions, pleurions et sanglotions, jusqu'à ce que, à bout de forces, couvert de sang et geignant comme un enfant, Abulu bascule dans le fleuve sous une grande gerbe d'eau. On m'avait dit un jour que quand un homme veut une chose qui lui manque, si inaccessible soit-elle, pour peu que ses pieds ne le détournent pas de sa quête, il finira par la saisir. Ainsi en fut-il pour nous.

En regardant son corps emporté par les eaux obscurcies qu'il aspergeait de sang, tel un léviathan blessé, nous entendîmes des voix derrière nous, qui parlaient hausa. Nous nous retournâmes, affolés, et nous vîmes les silhouettes de deux hommes courir vers nous dans le faisceau de leurs torches. Avant que nous puissions bouger, l'un d'eux m'avait saisi, agrippant l'arrière de mon pantalon. Il était enveloppé d'une suffocante odeur d'alcool. Il me plaqua au sol, dans un flot de paroles inarticulées dont je ne comprenais pas un mot. Je vis mon frère courir le long des arbres en criant mon nom tandis que l'autre homme, non moins ivre, le poursuivait en titubant. Mon assaillant me maintenait le bras gauche dans un étau, et j'avais l'impression que si je me débattais davantage mon bras se détacherait de mon corps. En luttant pour me libérer, je saisis la canne à pêche et, rassemblant tout mon courage, je le frappai avec le crochet. Il poussa un cri et se mit à piétiner le sol, foudroyé de douleur. Sa torche tomba et éclaira fugacement sa botte. Je compris aussitôt que c'était l'un des soldats que nous avions déjà vus près du fleuve.

Une tornade de peur m'engloutit. Je m'enfuis à toutes jambes, entre les maisons, les buissons, les sentiers, jusqu'aux environs du vieux camion d'Abulu. Là, je m'arrêtai, les mains sur les genoux, et j'aspirai désespérément une bouffée d'air, de vie, de paix. Ainsi prostré, je vis le poursuivant de mon frère courir à présent vers le fleuve. Je plongeai derrière le camion, le cœur battant, craignant qu'il ne m'ait aperçu en passant. J'attendis, pétrifié, le voyant déjà arriver et m'arracher à ma cachette, mais à force d'attendre, je me rassurai : il n'avait pas pu me voir, puisqu'il n'y avait pas de réverbères autour du camion, que le plus proche était cassé, arraché à son socle, noyé dans un nuage de mouches grouillant comme des vautours autour d'une charogne. Alors, à quatre pattes, je traversai le fourré séparant le camion de l'escarpement qui s'élevait derrière notre lotissement, et je courus vers la maison.

Comme je savais que notre mère devait être rentrée du travail, je pris un chemin détourné, par les jardins des voisins et la bauge à cochons. Une lune lointaine illuminait la nuit et donnait aux arbres l'allure de monstres immobiles et effrayants, aux têtes sombres et insondables. Une chauve-souris me frôla à l'approche de notre clôture, et je la suivis des yeux tandis qu'elle planait en direction de la maison d'Igbafe. Je repensai à son grand-père, le seul témoin possible de la chute de Boja dans le puits. Il était mort en septembre, dans un hôpital des faubourgs. Il avait quatre-vingt-quatre ans. J'escaladais la clôture quand j'entendis chuchoter. C'était Obembe, à côté du puits, qui m'attendait.

« Ben ! souffla-t-il en se redressant derrière la margelle.

– Obe ! appelai-je du haut de la clôture.

– Où est ta canne ? demanda-t-il en tentant de retrouver son souffle.

– Je... Je l'ai laissée là-bas, bredouillai-je.

– Mais pourquoi ? !

– Elle est restée plantée dans la main du soldat.

– C'est vrai ? »

Je hochai la tête. « Il a failli me capturer. Alors je l'ai frappé. »

Il ne parut pas comprendre et, tandis qu'il me menait vers les plants de tomates à l'arrière du jardin, je lui expliquai ce qui s'était passé. Puis nous ôtâmes nos tee-shirts ensanglantés pour les lancer comme des cerfs-volants dans les buissons derrière la clôture. Mon

frère ramassa sa canne à pêche pour la dissimuler au fond du jardin. Mais, dans le faisceau de sa lampe torche, je vis un morceau de chair empalé sur l'hameçon, patiné du sang d'Abulu. Tandis qu'il cognait l'hameçon contre le mur, je m'accroupis et vomis dans la poussière.

« Ne t'en fais pas, dit-il, ses mots ponctués des stridulations des grillons. C'est fini. »

« C'est fini », répéta une voix à mes oreilles. Je hochai la tête et mon frère, laissant tomber sa canne, s'avança et me prit dans ses bras.

Les coqs

Mon frère et moi étions des coqs :

Ces créatures qui chantent pour éveiller les gens, qui, comme des réveille-matin naturels, annoncent la fin des nuits mais qui, pour prix de leurs services, finissent abattus et consommés par l'homme. Nous devînmes des coqs après avoir tué Abulu. Et ce processus de transformation commença très tôt, dès que nous rentrâmes du jardin pour tomber, dans la maison, sur le révérend Collins, qui paraissait surgir à chaque événement. Il terminait sa visite à notre mère. Il avait toujours son pansement sur la tête. Il était installé dans le fauteuil du salon, près de la fenêtre, les jambes écartées, entre lesquelles Nkem, assise, jouait et babillait. Il salua notre entrée de sa grosse voix sonore. Notre mère, qui appréhendait nos absences et nous aurait pilonnés de questions s'il n'avait pas été là, nous lança un regard curieux et poussa un soupir.

« Ah, voilà les pêcheurs ! s'écria le pasteur en levant les bras.

– Bonjour, monsieur ! répondîmes-nous en chœur. Bienvenue, révérend.

– *Ehen*, mes enfants. Venez donc me saluer. »

Il se leva à demi pour nous serrer la main. Il avait coutume de serrer la main de tous ceux qu'il rencontrait, même des jeunes enfants, avec une déférence et une humilité rares ; Ikenna avait dit un jour que cette humble douceur n'était pas un signe de bêtise, mais la marque d'un « évangéliste ». Il avait quelques années de plus que notre père, et il était petit et râblé.

« Quand êtes-vous arrivé, révérend ? » demanda Obembe, debout à côté de lui, en lui adressant un sourire ; nous avions jeté nos tee-shirts

dans la décharge derrière la clôture, mais Obembe sentait l'esan, la sueur, et autre chose encore. Le visage du pasteur s'éclaira à cette question.

« Je suis là depuis un petit moment », répondit-il. Il plissa les yeux pour consulter sa montre, qui avait glissé le long de son poignet. « Je crois que je suis arrivé à six heures ; non, plutôt vers six heures moins le quart.

– Où sont passés vos tee-shirts ? » demanda notre mère étonnée.

Je fus pris de court. Nous n'avions pas préparé ni même envisagé d'alibi. Nous nous étions contentés de jeter nos tee-shirts parce qu'ils étaient tachés du sang d'Abulu, et nous étions rentrés en short et chaussures de toile.

« C'est à cause de la chaleur, maman, finit par dire Obembe. On était tout en sueur.

– Et puis, poursuivit-elle en se levant et en nous scrutant de la tête aux pieds, regarde-toi un peu, Benjamin, comment ça se fait que tu aies de la boue plein la figure ? »

Tous les regards se portèrent sur moi.

« Dis-moi, vous étiez où ?

– On est allés jouer au foot sur un terrain près du lycée public, lança Obembe.

– Oh mon Dieu ! s'écria le pasteur. Ces gamins et leur foot ! »

David se mit à enlever son tee-shirt et détourna l'attention de notre mère. « Pourquoi tu fais ça ? lui demanda-t-elle.

– Il fait chaud, chaud, maman, moi aussi j'ai chaud.

– Eh, alors comme ça, tu as chaud ? »

Il hocha la tête.

« Ben, allume-lui le ventilateur, m'ordonna-t-elle tandis que le pasteur gloussait. Et allez tout de suite vous laver dans la salle de bains, tous les deux !

– Non, non, laisse-moi le faire ! » s'écria David. Il se précipita avec un tabouret vers l'interrupteur fixé au mur, grimpa dessus et tourna le bouton dans le sens des aiguilles d'une montre. Le ventilateur s'anima dans un tourbillon bruyant.

David nous avait sauvés car la diversion du ventilateur nous permit de nous éclipser dans notre chambre et d'en verrouiller la porte. Nous avions enfilé nos shorts à l'envers pour dissimuler les taches de sang, mais je craignais que notre mère, qui souvent nous

perçait à jour, ne découvre la vérité si nous restions une minute de plus.

La lumière de l'ampoule me fit plisser les yeux lorsque mon frère l'alluma en entrant.

« Ben, dit-il, le regard à nouveau empli de joie. On a réussi. On les a vengés... Ikenna et Boja. »

Il me serra encore dans une étreinte chaleureuse, et en posant la tête sur son épaule je fus pris d'une envie de pleurer.

« Tu sais ce que ça veut dire ? demanda-t-il en se détachant de moi mais en continuant de me tenir les mains. *Esan*, la vengeance. J'ai beaucoup lu et je sais que, sans elle, nos frères ne nous auraient jamais pardonné, et jamais nous n'aurions pu être libres. »

Je suivis son regard qui glissait vers le sol et vis des taches de sang à l'arrière de sa jambe gauche. Je fermai les yeux, dans un hochement d'assentiment.

Nous nous réfugiâmes dans la salle de bains et il commença à se laver dans un coin de la baignoire. Avec une cruche, il puisait régulièrement dans un seau, et versait de l'eau sur son corps. La savonnette, qui trempait dans une mare d'eau, s'était lentement dissoute et réduite de moitié. Il s'était donc d'abord savonné les cheveux pour faire de la mousse et l'économiser. Puis il avait rincé sa tête et s'était frictionné vigoureusement en laissant s'écouler sur lui les torrents savonneux. Enfin il s'enveloppa dans la grande serviette que nous partagions, sans cesser de sourire. Quand je pris le relais, mes mains tremblaient. Des insectes volants s'étaient introduits par la déchirure de la moustiquaire, derrière les persiennes de la petite fenêtre, pour s'agréger autour de l'ampoule ou ramper sur les murs de la salle de bains, où ceux qui avaient perdu leurs ailes étaient restés collés. J'essayai de me concentrer sur ces insectes pour me calmer, mais en vain. Une immense terreur me dominait, et en voulant m'asperger d'eau je laissai tomber la cruche en plastique, qui se fêla dans sa chute.

« Ah, Ben, Ben ! » s'écria Obembe en se précipitant vers moi. Il me prit par les épaules. « Ben, regarde-moi dans les yeux. »

J'en étais incapable. Il prit ma tête entre ses mains pour la redresser vers lui.

« Tu as peur ? » demanda-t-il.

Je hochai la tête.

« Mais pourquoi, Ben, pourquoi ? *Ati gba esan* – On a accompli la vengeance. Alors pourquoi, Ben le pêcheur, pourquoi tu as peur ?

– Les soldats, articulai-je. J'ai peur des soldats.

– Pourquoi, qu'est-ce qu'ils peuvent nous faire ?

– J'ai peur qu'ils ne viennent nous chercher pour nous tuer, nous tuer tous.

– Chut, ne crie pas ! » Je ne m'étais pas rendu compte que je parlais si fort. « Écoute-moi, Ben, les soldats ne vont pas venir. Ils ne nous connaissent pas, ils ne viendront pas. N'y pense même pas. Ils ne savent pas où on est ni qui on est. Ils ne t'ont pas vu venir jusqu'ici, pas vrai ? »

Je secouai la tête.

« Alors pourquoi tu as peur ? Il n'y a pas de quoi avoir peur. Écoute, les jours se décomposent, comme la nourriture, comme les poissons, comme les cadavres. Cette nuit va se décomposer, elle aussi, et tu vas oublier. Écoute-moi bien, on va oublier. Rien... » – il secoua vigoureusement la tête – «... il ne va rien nous arriver. Personne ne va nous faire de mal. Papa revient demain, il va nous emmener rejoindre M. Bayo, et on va partir au Canada. »

Il me secoua pour obtenir mon acquiescement. Je croyais, à l'époque, qu'il savait aisément comment me convaincre, comment retourner complètement mes convictions fausses, mes connaissances imparfaites, comme on retourne une tasse. Et parfois j'avais besoin qu'il le fasse, je réclamaï avidement ses paroles de sagesse, qui si souvent m'ébranlaient.

« Tu comprends ? me demanda-t-il en me secouant.

– Dis-moi, et papa et maman ? Les soldats ne vont pas leur faire de mal non plus ?

– Oh non ! dit-il en frappant sa paume droite de son poing gauche. Tout ira bien pour eux, ils vivront heureux et ils viendront tout le temps nous voir au Canada. »

J'opinai, et je gardai le silence jusqu'à ce qu'une nouvelle question bondisse comme un tigre hors de la cage de mes pensées. « Dis-moi, murmurai-je, et... et toi, Obe ?

– Moi ? Moi ? » Il s'essuya le visage avec sa main, secoua la tête. « Ben, je te l'ai dit. Je t'ai dit : Tout. Ira. Bien. Pour moi. Pour toi. Tout ira bien pour papa. Tout ira bien pour maman. Eh, pour tout le monde ! »

Je hochai la tête. Je voyais qu'il commençait à être agacé par mes questions.

Il prit une plus petite cruche dans le grand baril noir et se mit à me laver. Le baril me rappela Boja qui, après avoir trouvé le salut dans un congrès évangélique de Reinhard Bonnke, nous avait persuadés de nous laisser baptiser, sous peine d'aller en enfer. En nous cajolant, il avait obtenu notre repentir et nous avait baptisés successivement dans le baril. J'avais six ans à l'époque, et Obembe huit, et à cause de notre petite taille nous avions dû grimper sur des cagettes de Pepsi vides pour atteindre le bord du baril. Alors, l'un après l'autre, il nous avait plongé la tête dans l'eau jusqu'à ce que nous toussions. Puis, quand nous avions émergé, il nous avait serrés dans ses bras, le visage rayonnant, et nous avait proclamés libres et sauvés.

Nous étions en train de nous rhabiller quand notre mère nous cria de nous dépêcher car le révérend Collins voulait prier pour nous avant de partir. Lorsqu'il nous demanda de nous agenouiller, David insista pour se joindre à nous.

« Non, lève-toi ! » aboya notre mère. Mais David fit la grimace, au bord des larmes. « Si tu pleures, si tu me fais ce coup-là, tu vas avoir droit à une raclée !

– Oh non, Paulina ! dit le pasteur en riant. Ne t'inquiète pas, Dave, tu pourras te mettre à genoux quand j'aurai terminé avec eux. »

David obtempéra. Le pasteur posa ses mains sur nos têtes et se mit à prier en nous postillonnant sur le crâne. Je sentais les postillons tandis qu'il priait du plus profond de son âme pour que Dieu nous protège du démon. Au milieu de sa prière, il commença d'évoquer les promesses faites par Dieu à ses enfants comme s'il prononçait un sermon. Après quoi il demanda que ces promesses soient « notre lot » au nom du Christ. Puis il implora Dieu d'accorder sa miséricorde à notre famille : « Je te demande, ô notre Père qui es aux cieux, d'aider ces enfants à aller de l'avant après la tragédie de l'an dernier. Aide-les à réussir dans leur quête pour voyager au-delà des mers et bénis-les tous les deux. Fais que les responsables de l'ambassade du Canada leur accordent leurs visas, ô Seigneur, car tu as le pouvoir d'accomplir toutes choses ; tu as le pouvoir. » Notre mère n'avait cessé de ponctuer ses paroles de « Amen ! » sonores, imitée par David et Nkem, et par nous d'une voix plus étouffée. Elle se joignit au pasteur lorsqu'il

entonna un chant, qu'elle rythma de sifflements et de claquements de langue.

*Il a le pouvoir/le pouvoir infini/de délivrer/et de sauver
Il a le pouvoir/le pouvoir infini/de délivrer/ceux qui croient
en lui.*

Après avoir chanté trois fois le même refrain, le pasteur reprit ses prières avec plus d'entrain. Il aborda la question des papiers nécessaires pour le visa, celle de l'argent. Puis il pria pour notre père, et enfin pour notre mère – «... car tu sais, ô Seigneur, combien cette femme a souffert, oh ! tellement souffert pour ses enfants. Car tu sais toutes choses, ô Seigneur ».

Il éleva la voix car les sanglots étouffés de notre mère parasitaient ses prières. « Sèche ses larmes, Seigneur », puis, en igbo : « Sèche ses larmes, Seigneur Jésus. Guéris son esprit à jamais. Qu'elle n'ait plus jamais de raison de pleurer sur ses enfants. » Après cette intercession, il remercia Dieu abondamment d'avoir exaucé ses requêtes puis, réclamant de nous un « tonnerre d'amen », il conclut ses prières.

Tout le monde le remercia et lui serra la main. Notre mère, accompagnée de Nkem, le raccompagna jusqu'au portail.

Je me sentis un peu moins sombre après les prières, un peu allégé du fardeau que j'avais rapporté avec moi. Était-ce l'effet des prières, ou des paroles rassurantes d'Obembe ? Je n'en savais rien. Tout ce dont j'étais certain, c'était que quelque chose avait arraché mon esprit à ses gouffres. David nous informa que « nos haricots » nous attendaient dans la cuisine. Nous avons donc commencé notre dîner quand notre mère rentra en chantant et en dansant.

« Mon Dieu a fini par vaincre mes ennemis, chantait-elle en levant les mains. *Chineke na'eme nma, ime la eke le diri gi...*

– Maman, qu'est-ce qu'il y a ? » demanda mon frère, mais elle l'ignora et se lança dans un nouveau couplet tandis que nous attendions impatiemment de savoir de quoi il s'agissait. Elle chanta encore un cantique, les yeux au plafond, avant de se retourner vers nous, le regard embué de larmes, en disant : « Abulu, *Onye Ojo a wungo*, Abulu le démon est mort. »

Ma cuiller tomba par terre comme si on m'avait bousculé la main,

répandant partout de la purée de haricots. Mais notre mère ne parut pas y prêter attention. Elle nous raconta ce qu'elle avait entendu : apparemment, « des gamins » avaient assassiné Abulu le fou. Après avoir raccompagné le pasteur, elle avait croisé la voisine qui avait découvert le corps de Boja dans le puits. Cette femme exultait et venait lui annoncer la grande nouvelle.

« On dit qu'il a été tué près de l'Omi-Ala, continua notre mère en rajustant autour de sa taille son châle desserré par Nkem qui s'accrochait à ses jambes. Vous voyez, c'est mon Dieu qui vous a protégés quand vous alliez pêcher là-bas tous les soirs. Même si cet endroit a fini par causer une catastrophe, vous au moins, vous avez été épargnés. Ce fleuve est vraiment le lieu du mal et de l'horreur. Vous imaginez le cadavre de ce démon ? dit-elle en désignant la porte. Vous voyez, mon Chi est bien vivant, et il a fini par me venger. Abulu a lacéré mes enfants avec sa langue, et maintenant cette langue va lui pourrir dans la bouche. »

Elle continua à se réjouir tandis qu'Obembe et moi tentions de comprendre dans quelle situation nous nous étions mis. Mais c'était impossible, car chercher à voir l'avenir revenait à regarder dans une oreille : on ne voyait rien. J'avais du mal à croire que la nouvelle d'un acte commis à la faveur de la nuit se soit répandue si vite ; nous ne nous y attendions absolument pas. Nous comptions tuer le fou et le laisser crever sur la berge, pensant que son corps ne serait découvert qu'une fois pourrissant – comme celui de Boja. Nous nous retirâmes dans notre chambre après le dîner pour dormir en silence. J'avais la tête peuplée d'images des derniers instants de vie d'Abulu. Je repensais à cette étrange force qui m'avait possédé en ces instants : mes mains avaient agi avec tant de précision, tant de pression que chaque coup avait entamé, fouaillé la chair d'Abulu. Je repensais à son cadavre à la surface du fleuve, aux poissons pressés autour de lui lorsque mon frère, tout aussi incapable de dormir mais ignorant que j'étais éveillé, se leva soudain et fondit en larmes.

« Je ne savais pas... J'ai fait ça pour vous, on a fait ça pour vous, Ben et moi, pour vous ; pour vous deux, sanglotait-il. Je suis désolé, maman, papa. Je suis désolé, on a fait ça pour que vous n'ayez plus à souffrir, mais... » Les mots se perdirent, noyés dans un orage de sanglots convulsifs.

Je l'observai discrètement, tourmenté par la peur d'un avenir sans

doute plus proche que nous ne l'imaginions, un avenir qui commençait le lendemain. Alors je priai, à voix basse, en murmures étouffés, pour que ce jour ne vienne pas, pour que les os de ses jambes soient brisés.

J'ignore à quelle heure je finis par m'endormir, mais je fus réveillé par la voix lointaine d'un muezzin qui appelait les fidèles à la prière. C'était le tournant du matin, et le premier soleil filtrait dans la chambre par la fenêtre que mon frère avait laissée ouverte. Impossible de savoir s'il avait dormi ; en tout cas, il était installé à son bureau et lisait un livre aux pages cornées et jaunies. Je reconnus le livre sur cet Allemand qui avait marché de Sibérie jusqu'en Allemagne, même si j'en avais oublié le titre. Obembe était torse nu, et ses clavicules saillaient. Il avait perdu un poids considérable durant toutes ces semaines de réflexion et de préparation de notre mission, désormais accomplie.

« Obe », l'appelai-je. Il sursauta. Il se leva d'un bond et s'approcha du lit.

« Tu as peur ? me demanda-t-il.

– Non, répondis-je avant d'ajouter : Mais je continue d'avoir peur que les soldats nous retrouvent.

– Non, non, ils ne nous retrouveront pas, dit-il en secouant la tête. Cela dit, il faut qu'on reste à la maison jusqu'à ce que papa revienne et que M. Bayo nous emmène au Canada. Mais ne t'inquiète pas, on va quitter ce pays et laisser tout ça derrière nous.

– Ils arrivent quand ?

– Aujourd'hui. Papa rentre aujourd'hui, et on va peut-être partir au Canada dès la semaine prochaine. C'est possible. »

Je hochai la tête.

« Écoute, répéta-t-il, je ne veux pas que tu aies peur. »

Puis il se mit à regarder dans le vide, perdu dans ses pensées. Enfin il se ressaisit et, craignant de m'avoir inquiété, dit : « Tu veux que je te raconte une histoire ? »

Je dis oui. De nouveau il eut une absence ; ses lèvres remuèrent sans former de paroles. Puis, se rappelant à l'ordre, il commença l'histoire de Clemens Forell, qui s'était échappé d'un camp de prisonniers soviétique en Sibérie et avait regagné l'Allemagne. Il n'avait pas achevé son récit que nous entendîmes un brouhaha de voix dans le quartier. Il devait y avoir un attroupement quelque part. Il

s'interrompit et me fixa du regard. Ensemble, nous sortîmes dans le salon où notre mère habillait Nkem et s'apprêtait à aller au marché. La matinée était bien entamée : il était environ neuf heures et la pièce sentait la friture. Une fourchette était piquée dans des restes d'œufs frits ; sur la table à côté de l'assiette, il y avait un morceau d'igname frite.

Nous nous assîmes auprès d'elle dans les fauteuils et Obembe lui demanda d'où venait le bruit.

« Abulu, dit-elle en changeant les langes de Nkem. Ils emportent son corps dans un camion, et on dit que les soldats perquisitionnent pour retrouver les gamins qui l'ont tué. Franchement, poursuivit-elle en anglais, je ne comprends pas ces gens. Pourquoi on n'aurait pas le droit de tuer ce bon à rien ? Qu'est-ce qu'ils ont fait de mal, ces garçons ? Si ça se trouve, il leur a empoisonné l'esprit, instillé la terreur d'une chose atroce censée leur arriver. Comment leur en vouloir ? Mais bon, on dit que ces gamins ont aussi attaqué les soldats.

– Est-ce que les soldats veulent les tuer ? » demandai-je.

Elle leva les yeux vers moi, étonnée de ma question. « Non, pas que je sache. » Elle haussa les épaules. « De toute façon, vous feriez mieux de rester à la maison : pas question de sortir avant que ça se calme. Vous savez que vous êtes déjà associés à ce fou, alors je ne veux pas que vous soyez témoins de tout ça. Pas question de vous impliquer davantage avec ce démon, ni dans la vie, ni dans la mort. »

Mon frère dit : « Bien, maman », et je l'imitai d'une voix brisée. Puis elle nous ordonna, tandis que David répétait mot pour mot ses paroles, de l'accompagner pour verrouiller le portail et la porte d'entrée derrière eux. Je me levai.

« N'oubliez pas de rouvrir le portail pour le retour d'Eme, dit-elle. Il arrivera dans l'après-midi. »

J'acquiesçai et me hâtai de verrouiller le portail derrière elle, de crainte d'être aperçu.

Dès que je rentrai dans la maison, mon frère me sauta dessus et me plaqua contre la double porte ; je crus que mon cœur allait s'envoler.

« Mais pourquoi tu as dit ça devant maman, hein ? Tu es con ou quoi ? Tu veux qu'elle retombe malade ? Tu veux nous détruire encore ? »

À chaque question, je répondais « Non ! » en criant et en secouant la tête.

« Écoute, me dit-il, haletant. Il ne faut pas qu'ils sachent. Tu m'entends ? »

Je hochai la tête, les yeux rivés au sol, mouillés de larmes. Alors il parut me prendre en pitié. Il se radoucit, me saisit l'épaule selon son geste coutumier.

« Écoute-moi, Ben, je ne voulais pas te faire mal. Excuse-moi. »

Je hochai la tête.

« Ne t'inquiète pas, s'ils viennent ici, on ne leur ouvrira pas. Ils penseront que la maison est vide et ils s'en iront. On ne risque rien. »

Il tira tous les rideaux de la maison, verrouilla toutes les portes, puis alla dans la chambre désormais vide d'Ikenna et Boja. Je le suivis, et nous nous assîmes sur le lit neuf qu'avait acheté notre père – le seul meuble de la pièce. Malgré le vide, il y avait partout des traces de mes frères, comme des taches indélébiles. Le carré de mur plus propre et plus brillant d'où avait été arraché le calendrier M. K. O., les divers graffitis et dessins stylisés. Puis je contemplai le plafond couvert de toiles d'araignées, marque du temps écoulé depuis leur mort.

J'observais le contour d'un gecko gravissant à contre-jour le fin rideau transparent, tandis que mon frère restait immobile, silencieux comme les morts, quand nous entendîmes des coups violents frappés au portail. Il m'entraîna précipitamment sous le lit, et nous roulâmes dans cette enclave sombre pendant que les coups résonnaient, accompagnés des cris : « Ouvrez la porte ! S'il y a quelqu'un, ouvrez la porte ! » Obembe tira sur le drap pour qu'il traîne au sol et nous dissimule. Je heurtai involontairement une boîte de conserve vide, sans couvercle, qui traînait près de moi ; elle était tendue d'une fine toile d'araignée qui laissait voir l'intérieur, noir comme du charbon. C'était sûrement l'une des boîtes que nous utilisions pour conserver les poissons et les têtards ; elle avait dû échapper à la vigilance de notre père lorsqu'il avait vidé la chambre.

Les coups au portail ne tardèrent pas à cesser, mais nous restâmes sous le lit, dans les ténèbres, le souffle court. Ma tête palpitait.

« Ils sont partis, finis-je par dire à mon frère.

– Oui. Mais il faut rester ici jusqu'à ce qu'on soit sûrs qu'ils ne reviendront pas. Imagine qu'ils escaladent la clôture et qu'ils entrent, ou bien qu'ils... » Il s'interrompt, regarda dans le vide comme s'il entendait un bruit suspect. Puis il reprit : « On va attendre ici. »

Nous restâmes sans bouger. Je retins une insoutenable envie

d'uriner. Je ne voulais pas lui causer de crainte ni de tristesse.

De nouveaux coups résonnèrent à la porte une heure environ après les premiers. Cette fois, ils étaient plus doux, et furent suivis de la voix familière de notre père qui nous appelait, nous demandait si nous étions là. Nous émergeâmes de sous le lit en époussetant fébrilement nos vêtements et nos membres.

« Vite, dépêche-toi, va lui ouvrir », dit mon frère en courant dans la salle de bains se laver la figure.

Notre père rayonnait d'un grand sourire quand je lui ouvris. Il portait une casquette et ses lunettes.

« Vous dormiez ? demanda-t-il.

– Oui, papa.

– Bonté divine ! Mes fils sont devenus des hommes bien paresseux. Eh bien, tout ça va changer ! s'exclama-t-il en entrant. Pourquoi tu verrouilles alors qu'on est là ? demanda-t-il ensuite.

– Il y a eu un cambriolage aujourd'hui.

– Comment ça, en plein jour ?

– Oui, papa. »

Il était au salon, son attaché-case posé sur un fauteuil à côté de lui. Il discutait avec mon frère, resté debout derrière les fauteuils, et retirait ses chaussures. En entrant, j'entendis mon frère demander : « Tu as fait bon voyage ?

– Très bon voyage, merci, très bon voyage, répondit-il en souriant comme je ne l'avais pas vu faire depuis longtemps. Ben me dit qu'il y a eu un cambriolage aujourd'hui ? »

Mon frère me lança un regard avant de hocher la tête.

« Ça alors ! Bref, en tout cas, j'ai de bonnes nouvelles pour vous deux, mes fils, mais d'abord, est-ce que vous savez si par hasard votre mère m'a laissé à manger ?

– Elle a fait frire des ignames ce matin, et je crois qu'il en reste...

– Elle t'en a laissé dans ton assiette en porcelaine », compléta mon frère.

Ma voix tremblait, car la plainte d'une sirène dans la rue m'avait submergé d'une nouvelle vague de terreur. Notre père le remarqua. Il nous regarda tour à tour, sans savoir ce qu'il cherchait. « Vous êtes sûrs que tout va bien ?

– On repensait à Ike et Boja », dit mon frère. Et il éclata en

sanglots.

Notre père regarda le mur un moment puis redressa la tête : « Écoutez-moi bien, je veux que, dorénavant, vous mettiez tout ça derrière vous, tous les deux. C'est pour cela que je fais tout ça – emprunter, courir partout, toutes ces démarches : pour vous donner accès à un nouvel environnement où plus rien ne vous rappellera le destin de vos frères. Regardez votre mère, regardez ce qui lui est arrivé. » Il désigna le mur vide comme si elle s'y trouvait. « Cette femme a beaucoup souffert. Et pourquoi ? À cause de l'amour qu'elle a pour ses enfants. Je veux dire l'amour qu'elle a pour vous, vous tous. » Il secoua vivement la tête.

« Et maintenant, je vous l'ordonne : dorénavant, avant d'entreprendre quoi que ce soit, si anodin que ce soit, pensez d'abord à elle, à ce que ça risque de lui faire ; alors, alors seulement, vous pourrez prendre une décision. Je ne vous demande même pas de penser à moi ; pensez à elle. Vous m'entendez ? »

Nous hochâmes la tête.

« Bien. Et maintenant, qu'on m'apporte à manger. N'importe quoi, même si c'est froid. »

J'allai dans la cuisine en méditant ses mots. Je lui rapportai l'assiette – ignames et œufs frits – ainsi qu'une fourchette. Il avait retrouvé son grand sourire, et, tout en mangeant, il nous raconta qu'il nous avait obtenu des passeports auprès des services d'immigration à Lagos. Il était loin d'imaginer que son vaisseau avait sombré, et que le trésor de sa vie – sa carte de rêves : Ikenna = pilote, Boja = avocat, Obembe = médecin, Moi = professeur – était perdu à jamais.

Il sortit des pâtisseries enveloppées dans un emballage argenté et nous en lança deux chacun.

« Et vous savez quoi ? ajouta-t-il en fourrageant dans son sac. Bayo est arrivé au Nigeria. J'ai appelé Atinuke hier et je lui ai parlé. Il sera ici la semaine prochaine pour vous emmener à Lagos faire vos visas. »

La semaine prochaine.

Ces mots ravivèrent la perspective du Canada, si concrète que j'en eus l'esprit brisé. Car le délai mentionné par notre père – « la semaine prochaine » – paraissait trop lointain. J'avais envie qu'on y soit déjà, j'avais peur de ne pas y parvenir. Je me dis qu'on pourrait faire nos bagages, aller à Ibadan et loger chez M. Bayo ; quand nos visas seraient prêts, nous pourrions prendre l'avion de là-bas. Personne ne

penserait à nous rechercher à Ibadan. Je brûlais d'envie de suggérer cette solution à notre père, mais j'avais peur de la réaction d'Obembe. Plus tard cependant, une fois notre père endormi, repu, je fis part de mon idée à mon frère.

« Ça équivaudrait à nous dénoncer », répliqua-t-il sans lever la tête de son livre.

Je cherchai désespérément une réponse, en vain.

Il secoua la tête. « Écoute, Ben, n'y pense même pas ; surtout pas. Ne t'inquiète pas, j'ai un plan. »

Quand notre mère rentra le soir et parla à notre père des perquisitions, des rumeurs qui couraient, du fou assassiné par des gamins à coups d'hameçon, il s'étonna que nous ne lui en ayons pas parlé.

« J'ai pensé que le cambriolage était plus important, expliquai-je.

– Est-ce que les soldats sont venus ici ? demanda-t-il, le regard sévère derrière ses lunettes.

– Non, répondit mon frère. Ben a dormi mais moi pratiquement pas, et je n'ai rien entendu jusqu'à ton arrivée. »

Notre père hocha la tête.

« Peut-être qu'il a raconté une de ses prophéties à ces gamins et qu'ils l'ont attaqué par peur qu'elle ne se réalise, dit-il. Quelle tristesse que cet homme ait été possédé d'un tel esprit.

– C'est bien possible, effectivement », renchérit ma mère.

Nos parents passèrent le reste de la soirée à parler du Canada. Notre père relata son expédition à notre mère avec une joie égale, alors que j'étais en proie à un horrible mal de tête ; en allant me coucher, plus tôt que tout le monde, je me sentais si malade que j'avais peur d'en mourir. À ce stade, mon désir d'aller au Canada était si fort que j'étais prêt à partir même sans Obembe. Mon tourment se poursuivit jusque tard dans la nuit, tandis que notre père s'était assoupi dans le salon, la gorge bourdonnant de ronflements sonores. Alors tout calme et toute assurance me désertèrent et je fus envahi d'une terreur glaciale, aussi puissante qu'une grippe. Je craignais que quelque chose d'invisible encore, mais que je flairais, et dont je sentais l'imminence, ne survienne avant *la semaine prochaine*. Je bondis hors du lit et tapai sur l'épaule de mon frère, blotti sous un châle. Je savais qu'il ne dormait pas.

« Obe, on devrait leur dire ce qu'on a fait, comme ça papa pourra

nous emmener – en cachette – à Ibadan rejoindre M. Bayo. Et on pourra partir au Canada la semaine prochaine. »

Les mots s'étaient déversés comme si je les avais appris par cœur. Mon frère émergea de sous son châle et se redressa.

« La semaine prochaine », murmurai-je, à bout de souffle.

Mais mon frère ne réagit pas. Il me regarda comme s'il ne me voyait pas. Puis il se recouvrit du châle et disparut.

Nous devions être au plus noir de la nuit quand, suffocant et trempé de sueur, la tête toujours douloureuse, j'entendis : « Réveille-toi, Ben, réveille-toi », et je sentis une main me secouer.

Je hoquetai : « Obe. »

Mais quand j'ouvris les yeux il resta d'abord invisible. Puis je le vis s'agiter en tous sens, sortir des vêtements de son placard et les fourrer en désordre dans un sac.

« Viens, lève-toi, il faut qu'on parte cette nuit, dit-il en gesticulant.

– Comment ça ? Partir de la maison ?

– Oui, et tout de suite, siffla-t-il en s'interrompant dans sa tâche. Écoute, j'ai bien réfléchi aux risques : les soldats peuvent nous retrouver. Quand j'étais poursuivi par le soldat l'autre soir, j'ai croisé le vieux prêtre de l'église, là-bas, et il m'a reconnu. J'ai failli le renverser. »

Il vit mon regard empli d'horreur par cette révélation. Mais pourquoi ne m'en avait-il pas parlé plus tôt ?

« J'ai peur qu'il ne leur dise que c'étaient nous. Alors, il faut partir, tout de suite. Ils peuvent encore venir cette nuit. Et les deux soldats aussi risquent de nous identifier. Je n'ai pas dormi, et j'ai entendu du bruit dehors toute la nuit. Et même si ça n'est pas cette nuit, ils viendront sûrement demain matin, ou bientôt. Et s'ils nous trouvent, on ira en prison.

– Alors qu'est-ce qu'on doit faire ?

– Il faut partir, partir : c'est la seule solution. Le seul moyen de nous protéger et de protéger nos parents, de protéger maman.

– Mais où est-ce qu'on pourrait aller ?

– N'importe où, dit-il en se mettant à pleurer. Écoute, tu ne te rends pas compte que d'ici demain matin ils vont nous retrouver ? »

Je voulus dire quelque chose, mais les mots me manquèrent. Il se détourna et ouvrit un sac.

« Allez, bouge-toi ! s'exclama-t-il en me voyant figé sur place.

– Non ! Où est-ce qu'on irait ?

– Ils vont perquisitionner ici demain matin, dès qu'il fera jour. » Sa voix se brisa. « Et ils nous trouveront. » Il s'interrompit, s'assit une fraction de seconde sur le bord du lit, se releva. « Ils nous trouveront. » Il secoua la tête d'un air grave.

« Mais j'ai peur, Obe. On n'aurait pas dû le tuer.

– Ne dis pas ça. Il a tué nos frères ; il méritait de mourir.

– Papa nous trouvera un avocat, il ne faut pas qu'on parte, Obe, dis-je futilement, étranglé par les sanglots. S'il te plaît, ne partons pas.

– Écoute, ne dis pas de bêtises. Les soldats vont nous tuer ! On en a blessé un, ils vont nous abattre, comme Gideon Orkar. Tu ne te rends pas compte ? » Il laissa ses mots faire leur effet. « Imagine ce qui arrivera à maman. C'est un régime militaire, ce sont les soldats d'Abacha. On va aller quelque part, peut-être au village ; on y restera quelque temps, et on leur écrira de là-bas. Alors ils pourront venir nous voir, nous emmener à Ibadan, et de là, au Canada. »

Ces derniers mots triomphèrent momentanément de mes craintes.

« D'accord, concédai-je.

– Alors fais tes bagages, vite, vite. »

Il attendit que je mette mes affaires dans mon sac.

« Allez, dépêche-toi. J'entends la voix de maman, elle est en train de prier ; elle risque d'entrer et de nous voir. »

Il tendit l'oreille, guettant le moindre bruit derrière la porte, tandis que je fourrais tous mes vêtements dans mon sac à dos, et nos chaussures dans un autre. Et puis, avant que je me rende compte de ce qui se passait, il sauta par la fenêtre avec son sac et ses chaussures, et ne fut plus qu'une silhouette dont j'apercevais à peine les bras.

« Balance ton sac ! » me chuchota-t-il d'en bas. J'obéis et sautai à mon tour. Je perdis l'équilibre en touchant le sol. Mon frère me hissa sur mes jambes et nous partîmes en traversant la route qui menait à notre église, le long de maisons plongées dans le sommeil. La nuit était chichement éclairée par les ampoules des vérandas et quelques réverbères. Mon frère m'attendait régulièrement, courait puis m'attendait encore, en chuchotant « Viens » ou « Cours » après chaque arrêt. Au fil de notre course, ma terreur s'accrut. D'étranges visions entravaient mes mouvements à mesure que les souvenirs sortaient de leur tombe ; de temps en temps, je regardais en arrière vers la maison,

jusqu'à ce que je ne puisse plus la voir. Derrière nous, le clair de lune filtrait dans le ciel nocturne et répandait une teinte grise sur notre itinéraire, sur la ville endormie. Quelque part, un chœur de voix, accompagné par des percussions et des cloches, nous parvenait régulièrement, plus fort que les bruits du lointain.

Nous avons parcouru une bonne distance et, même s'il était difficile de se repérer dans le noir, je crois que nous allions atteindre le centre du quartier quand les paroles de mon père – « Dorénavant, avant d'entreprendre quoi que ce soit, pensez d'abord à elle, à ce que ça risque de lui faire, et alors seulement prenez une décision » – me transpercèrent tel un javelot lancé sur mon chemin. Je perdis l'équilibre comme un train qui déraile, le cœur tambourinant, et je me retrouvai par terre.

« Qu'est-ce qui t'arrive ? demanda-t-il en se retournant.

– Je veux rentrer.

– Quoi ? Benjamin, tu es fou ?

– Je veux rentrer. »

Quand il s'approcha, craignant qu'il ne m'entraîne de force, je m'écriai : « Non, non, laisse-moi, laisse-moi ! Je veux juste que tu me laisses rentrer. »

Il s'avança encore, mais je me remis sur mes pieds et m'éloignai en chancelant. J'avais les genoux écorchés et je sentais qu'ils saignaient.

« Attends ! Attends ! » cria-t-il.

Je m'arrêtai.

« Je ne vais pas te toucher, promis », dit-il, levant les mains en signe de capitulation.

Il se délesta de son sac à dos, le posa au sol et me rejoignit. Il fit mine de me serrer dans ses bras, mais une fois ses mains sur ma nuque il voulut me tirer en avant. Alors j'avançai la jambe, comme Boja excellait à le faire, et je lui fis un croche-patte. Nous nous retrouvâmes tous deux au sol, nos corps entremêlés. Tout en luttant, il insistait pour que nous partions ensemble, et moi je le suppliais de me laisser rentrer chez nos parents – je ne voulais pas qu'ils nous perdent tous les deux. Je finis par me dégager et je m'éloignai, le tee-shirt déchiré.

« Ben ! » cria-t-il tandis que je m'enfuyais à bonne distance.

Je ne retenais plus mes sanglots. Il me contempla, bouche bée. Il comprenait à présent que j'étais décidé à rentrer, car mon frère comprenait les choses.

« Si tu ne veux pas venir avec moi, alors dis-leur, commença-t-il d'une voix tremblante. Dis à papa et maman que je... que je me suis enfui. »

Il avait du mal à parler, tant son cœur débordait de chagrin.

« Dis-leur qu'on... toi et moi... qu'on a fait ça pour eux. »

En un éclair, j'étais de retour près de lui, cramponné à son corps. Il me serra contre lui et posa sa main sur ma nuque, sur le côté de mon crâne oblong. Longuement il sanglota sur mon épaule, puis il se dégagea, recula sans cesser de me regarder. Il accéléra le pas. Puis il s'arrêta et cria : « Je t'écirai ! »

Alors les ténèbres l'engloutirent. Je me précipitai en criant : « Non, ne pars pas, Obe, ne pars pas, ne me laisse pas ! » Rien ; plus un signe de lui dans les ténèbres. « Obe ! » criai-je en courant frénétiquement dans sa direction. Mais il ne s'arrêta pas, ne parut pas entendre. Je trébuchai, tombai, me relevai tant bien que mal. « Obe ! » criai-je encore plus fort, plus désespérément à la face de la nuit en atteignant la route. À ma gauche, à ma droite, devant, derrière : aucune trace de lui. Pas un son, pas une présence. Il avait disparu.

Je m'effondrai au sol dans de nouveaux sanglots.

La phalène

Moi, Benjamin, j'étais une phalène :

Cette fragile créature ailée qui se prélassait dans la lumière, mais ne tarde pas à perdre ses ailes et à tomber au sol. Quand mes frères Ikenna et Boja moururent, ce fut comme si on m'avait dépossédé du dais qui m'avait toujours abrité ; mais quand Obembe s'enfuit, je tombai dans le vide, comme une phalène aux ailes arrachées en plein vol, et je devins un être qui ne pouvait plus voler mais seulement ramper.

Je n'avais jamais vécu sans mes frères. J'avais grandi en les observant, et je me contentais de suivre leurs traces, de vivre un avatar de leur vie antérieure. Je n'avais jamais rien fait sans eux, et surtout sans Obembe qui, à force d'absorber la sagesse de ses deux aînés et de distiller de ses lectures des connaissances plus vastes encore, m'avait rendu entièrement dépendant de lui. J'avais vécu avec eux, et tellement compté sur eux qu'aucune idée concrète ne prenait forme dans mon esprit sans avoir d'abord flotté dans leurs têtes. Même après la mort d'Ikenna et de Boja, j'avais continué à vivre presque indemne car Obembe avait comblé leur absence en offrant des réponses à mes questions. Mais lui aussi, à présent, avait disparu, et me laissait au seuil d'une porte que je tremblais de franchir. Ce n'était pas que je craignais de penser ou de vivre par moi-même ; simplement, je ne savais pas comment faire, je ne m'y étais pas préparé.

À mon retour, notre chambre était vide, noire, morte. Je m'allongeai par terre en pleurant tandis que mon frère courait, son gros sac sur le dos et, à la main, son petit sac à carreaux de réfugié.

Pendant que les ténèbres se dissipaient sur Akure, il continua à courir, haletant, en sueur. Il dut courir – peut-être aiguillonné par l’histoire de Clemens Forell – aussi loin que ses pas le porteraient. Il dut descendre la rue sombre et silencieuse et en atteindre le bout. Il s’arrêta sans doute pour parcourir des yeux l’étendue des pistes, incapable d’abord de choisir une direction. Mais, comme Forell, il dut succomber à la peur d’être capturé, et cette peur dut alimenter son esprit comme une turbine, un moteur à idées. Il dut trébucher bien des fois dans sa course, dans des nids-de-poule ou sur des racines enchevêtrées. Il dut sentir la fatigue, la soif, le manque d’eau. Trempé de sueur, couvert de crasse. Il dut poursuivre sa course, en portant dans son cœur le drapeau noir de la peur, peut-être la peur de ce qu’il adviendrait de moi, son frère, avec lequel il avait tenté d’éteindre l’incendie qui engloutissait notre foyer. Et l’incendie, en retour, menaçait de nous consumer.

Mon frère courait sans doute encore lorsque l’horizon se dégagait et que notre rue s’éveilla dans un tumulte de voix, de cris, de coups de feu, comme envahie par une armée ennemie. Des voix braillaient des ordres et poussaient des hurlements, des bras frappaient aux portes, des pieds battaient le sol avec une férocité prédatrice, des mains brandissaient des fusils et des cravaches. Ces éléments s’assemblèrent en un tout – une demi-douzaine de soldats – qui tambourina à notre portail. Et quand notre père ouvrit, ils l’écartèrent violemment en aboyant comme des chiens blessés : « Où sont-ils ? Où sont ces délinquants juvéniles ?

– Assassins ! » éructa une autre voix.

Dans ce pandémonium, Nkem se mit à pleurer tandis que notre mère se précipitait pour frapper à ma porte en criant : « Obembe, Benjamin, réveillez-vous ! Réveillez-vous ! » Mais les bottes s’avancèrent en martelant le sol et les voix noyèrent la sienne. Il y eut un cri de protestation, un hurlement strident, le bruit d’un corps tombé au sol.

« Pitié, pitié messieurs, ils sont innocents, ils sont innocents !

– Tais-toi ! Où sont ces garçons ? »

Alors retentirent à la porte les coups féroces, coups de poing, coups de botte.

« Ouvrez-moi tout de suite, les gamins, ou je vous éclate la tête. »

Je soulevai le loquet.

Je ne revins à la maison que trois semaines après mon arrestation, bien après mon entrée dans ce nouveau monde effrayant, dépeuplé de mes frères. J'étais revenu prendre un bain. Sur l'insistance de M. Bayo, notre avocat M^e Biodun avait persuadé le juge de me laisser rentrer au moins pour me laver. Il ne s'agissait pas d'une libération conditionnelle, avait-on insisté, mais d'une simple permission de sortie. Mon père me dit que ma mère s'inquiétait que je n'aie pas pris de bain depuis trois semaines. À cette période, chaque fois qu'il me rapportait quelque chose qu'elle avait dit, j'imaginais de toutes mes forces comment elle l'avait dit car, tout au long de ces trois semaines, je l'avais à peine vue parler. Elle avait replongé, était redevenue ce qu'elle était après la mort de mes frères, hantée par les araignées invisibles du chagrin. Mais même si elle ne parlait pas, le moindre de ses regards, de ses gestes semblait contenir mille mots. Je l'évitais, trop affecté par son chagrin. J'avais entendu dire – à la mort de mes frères – qu'une mère qui perd un enfant perd une part d'elle-même. Quand elle porta une bouteille de Fanta à mes lèvres juste avant la deuxième audience, je voulus lui tendre la main et lui dire quelque chose, mais j'en fus incapable. Par deux fois au cours du procès, elle perdit le contrôle d'elle-même et éclata en sanglots ou en hurlements. Notamment lorsque les procureurs, menés par un homme à la peau très sombre qui, dans sa robe noire, avait l'air d'un démon de cinéma, affirmèrent qu'Obembe et moi étions coupables d'homicide.

En me rendant visite la veille de la première audience, M^e Biodun m'avait conseillé de me concentrer sur autre chose, la fenêtre, la balustrade, n'importe quoi. Les geôliers en uniforme kaki m'avaient sorti de la cellule pour le voir, cet homme qui était un vieil ami de mon père. Il arrivait toujours avec un sourire, et une certaine assurance qui parfois m'agaçait. Mon père et lui étaient entrés dans la petite pièce destinée aux visites tandis qu'un geôlier subalterne déclenchait un chronomètre. La pièce dégageait une odeur puissante qui me rappelait souvent les latrines de l'école – une odeur de merde stagnante. M^e Biodun m'avait dit de ne pas m'inquiéter, qu'on allait gagner le procès. Mais il avait dit aussi que le juge allait subir des pressions parce que nous avions blessé l'un des soldats. Il avait toujours confiance. Mais M^e Biodun, en ce dernier jour de mon procès expéditif, n'était plus tout sourire. Il était sombre et grave. La carte

des sentiments déployés sur son visage était granuleuse et indéchiffrable. Quand il nous rejoignit, mon père et moi, dans un coin de la salle d'audience – l'endroit même où il m'avait révélé la vérité sur son œil –, il dit : « Nous allons faire de notre mieux ; pour le reste, nous nous en remettons à Dieu. »

Nous rentrâmes dans la camionnette du pasteur Collins. Il était venu me chercher avec mon père et M. Bayo, qui délaissait presque entièrement sa famille à Ibadan pour faire la navette avec Akure dans l'espoir d'obtenir ma libération et de m'emmener avec lui au Canada, où il vivait avec ses enfants. Je faillis ne pas le reconnaître. Il était bien différent de mon souvenir ; la dernière fois que je l'avais vu, je devais avoir quatre ans. Il avait le teint plus pâle, et les cheveux grisonnants aux tempes. Il faisait des pauses entre ses phrases comme un conducteur freine et ralentit avant de repasser les vitesses. Nous roulions donc dans cette camionnette dont les parois clairaient *Église des Assemblées de Dieu, Araromi, paroisse d'Akure*, avec en grosses lettres le slogan *Venez tel que vous êtes, repartez comme neuf*. Ils me parlaient peu car je ne répondais que par monosyllabes et hochements de tête. Depuis mon premier jour d'emprisonnement, j'évitais de parler à mes parents et à M. Bayo. C'était au-dessus de mes forces. Cette perspective de salut que j'avais anéantie – une nouvelle vie au Canada – avait si durement affecté mon père que je me demandais souvent comment il parvenait à maintenir un vernis de calme, faussement imperturbable. Je me confiais surtout à l'avocat qui, de sa voix frêle comme celle d'une femme, m'assurait régulièrement, plus que quiconque, que je serais bientôt libéré – « d'ici peu », serinait-il.

Mais sur le chemin du retour, incapable de contenir la question qui palpitait dans mon cerveau, je demandai : « Est-ce qu'Obembe est revenu ? »

– Non, dit M. Bayo, mais ça ne saurait tarder. » Notre père allait intervenir, mais M. Bayo le coupa dans son élan en ajoutant : « Nous lui avons transmis le message. Il va venir. »

J'avais envie de demander comment ils avaient retrouvé sa trace et où il était, mais mon père dit : « Oui, c'est vrai. » J'attendis, puis je lui demandai pourquoi il n'avait pas pris sa voiture.

« Bode l'a conduite au garage pour réparations », répliqua-t-il un peu sèchement. Il se retourna et croisa mon regard, mais je détournai vivement les yeux. « Un problème de "bougie", reprit-il. Une bougie

défectueuse. »

Il dit le mot en anglais car M. Bayo, d'origine yoruba, ne comprenait pas l'igbo. J'acquiesçai. Nous étions engagés sur une route si défoncée et creusée de nids-de-poule que le pasteur, comme les autres automobilistes, devait rouler sur le bas-côté pour éviter ces mâchoires béantes. En longeant une étendue de brousse, des arbustes et des herbes à éléphant raclèrent la carrosserie.

« Est-ce que tu es bien traité ? » demanda M. Bayo.

Il était installé sur la banquette arrière, séparé de moi par des tracts, livres pieux et autres brochures dont la plupart arboraient la même photo du révérend Collins, micro à la main.

« Oui. »

Même si je n'avais pas été frappé ni maltraité, j'eus l'impression de mentir. Car il y avait eu des menaces et des insultes. Le premier jour, parmi les larmes inconsolables et les battements de cœur frénétiques, un geôlier m'avait traité de « petit assassin ». Mais il avait disparu peu après qu'on m'eut assigné la cellule inoccupée sans fenêtre dont la porte à barreaux ne me laissait voir que d'autres cellules où des hommes étaient assis comme des bêtes en cage. Certaines n'étaient même pas équipées. La mienne avait une paillasse usée, un seau à couvercle où je déféquais, et une citerne d'eau réapprovisionnée une fois par semaine. La cellule d'en face était occupée par un homme à la peau claire, au visage et au corps couverts de plaies, de cicatrices et de crasse, ce qui lui donnait une allure horrible. Il restait assis dans un coin de sa cage, à regarder le mur de ses yeux vides, dénués de toute expression, catatonique. Plus tard, il allait devenir mon ami.

« Ben, tu veux dire que tu n'as pas du tout été frappé ? demanda le pasteur après ma première réponse.

– Non, monsieur.

– Ben, dis-nous la vérité, insista mon père en se retournant brièvement. Je t'en prie, dis la vérité. »

Je croisai à nouveau son regard, et cette fois je ne pus détourner les yeux. Au lieu de parler, je me mis à pleurer.

M. Bayo me prit la main et la pressa en disant : « Pardon, pardon. *Ma su ku mo* – Arrête de pleurer. » Il adorait nous parler yoruba, à moi et mes frères. À sa dernière visite, en 1991, il disait souvent, pour plaisanter, que nous, les petits, nous maîtrisions la langue d'Akure mieux que nos parents.

« Ben, m'appela le révérend Collins de sa voix empreinte de tendresse tandis que nous atteignions notre quartier.

– Oui, révérend ?

– Tu es et tu seras un grand homme. » Il leva la main, gardant l'autre sur le volant. « Même si, au bout du compte, ils t'enferment là-bas – j'espère bien que non, et cela ne se produira pas, s'il plaît à Jésus...

– Oui, amen, intervint mon père.

– Mais même si cela devait se produire, sache qu'il n'y a rien de plus grand, rien de plus glorieux que ce que tu souffriras pour tes frères. Non ! Rien de plus grand. Notre Seigneur Jésus a dit : "Il n'y a pas de plus grand amour que de souffrir pour ses amis."

– Oui, c'est tellement vrai ! ulula mon père en hochant vigoureusement la tête.

– Si jamais ils t'enferment, tu ne souffriras pas pour de simples amis, mais pour tes frères. » Cette dernière phrase provoqua une collision entre le « Oui ! » tonitruant de mon père et le « Absolument, absolument, mon révérend ! » vociféré par M. Bayo avec un fort accent.

« Rien ! » répéta le pasteur.

Les « Oui ! » de mon père redoublèrent au point de faire taire le révérend. Lorsque mon père se calma enfin, il remercia le pasteur avec chaleur et gravité. Le reste du trajet se passa en silence. Malgré ma peur accrue d'une incarcération, la pensée que mes épreuves, quelles qu'elles soient, je les endurerais pour mes frères, me réconfortait. C'était un sentiment étrange.

Quand nous arrivâmes à la maison, je n'étais plus qu'une poterie cassée, emplie de poussière. David rôdait autour de moi, m'observait à distance, mais évitait mon regard et reculait d'un bond dès que je faisais mine de m'approcher pour lui prendre la main. J'arpentais les pièces comme un misérable étranger soudain projeté à la cour d'un monarque. Je marchais sur des œufs, sans même oser entrer dans ma chambre. Chaque pas ravivait le passé d'une manière saisissante et palpable. Je n'étais guère affecté par les jours passés sur la terre battue de ma cage où j'avais été confiné tant de jours, avec juste un livre pour me tenir compagnie. J'étais affecté par l'effet de ma détention sur mes parents, particulièrement sur ma mère, et j'étais inquiet du sort de mon frère. En prenant mon bain, je repensai à ce

que mon père m'avait révélé au tribunal la semaine précédente, lorsque, avant une audience, il m'avait entraîné dans un coin de la salle pour me dire d'une voix grave : « Il y a quelque chose que tu dois savoir. » Je m'aperçus qu'il pleurait. Une fois hors de portée des oreilles indiscrètes, il hocha la tête et esquissa un sourire pour tenter de dissimuler son chagrin. Il releva la tête pour me regarder, tendit le doigt pour essuyer les larmes qui perlaient dans ses yeux. Il ôta ses lunettes et me regarda fixement de son œil amoindri. Il ne les ôtait presque jamais depuis ce jour où il était rentré avec un pansement sur l'œil et une cicatrice sur la joue gauche. Il inclina la tête, me prit la main et se mit à chuchoter.

« *Ge nti*, Azikiwe, commença-t-il dans un igbo subtil. Ce que tu as accompli est grand. *Ge nti*, *eh*. N'aie pas de regrets. Mais ta mère ne doit jamais apprendre un seul mot de ce que je vais te dire. »

Je hochai la tête.

« Bien, dit-il en anglais, d'une voix déclinante. Jamais elle ne doit savoir. Tu comprends, cette chose que j'ai eue à l'œil, ce n'est pas la cataracte, c'était... » Il s'interrompit, me dévora du regard. « C'est le fou que tu as tué qui m'a fait ça.

– Eh ! » m'écriai-je, attirant l'attention des personnes présentes. Même notre mère leva les yeux, sur le banc où, à côté de David, elle était assise, cuirassant de ses mains son corps frêle.

« Je t'ai dit de ne pas crier, réagit mon père comme un enfant apeuré, jetant un regard nerveux vers ma mère. Vois-tu, quand ce fou est venu à la cérémonie funéraire pour tes frères, cela m'a atteint profondément. J'ai eu honte, je me suis dit qu'il nous avait assez accablés. J'ai eu envie de le tuer de mes propres mains, puisque ni ces gens ni le gouvernement n'étaient prêts à le faire pour moi. Je suis allé le trouver avec un couteau, mais quand j'ai foncé sur lui, il m'a jeté au visage le contenu d'un bol. Cet homme que tu as tué a failli me rendre aveugle. »

Il joignit les mains tandis que j'essayais d'assimiler sa révélation, et l'image de son retour me revint à l'esprit, aussi poignante que l'instant présent. Il se leva et traversa la salle, et je me surpris à penser aux poissons de l'Omi-Ala, qui nageaient en suspension, résistant aux courants.

En sortant du bain, je me séchai avec la serviette de mon père et m'en drapai ; je me repassai mentalement ce qu'il m'avait dit plus tôt,

avant d'arriver à la maison.

« Bayo vous a obtenu des visas pour le Canada. Si tout ça n'était pas arrivé, vous seriez déjà en route, tous les deux. »

De nouveau, le chagrin me submergea, et c'est en larmes que je regagnai le salon. M. Bayo était assis, les mains sur les genoux, le regard concentré sur mon père en face de lui.

« Assieds-toi, dit M. Bayo. Benny, quand tu seras là-bas tout à l'heure, n'aie pas peur. Surtout pas. Tu n'es qu'un enfant, et l'homme que tu as tué n'était pas simplement un fou, mais quelqu'un qui vous avait fait du mal. Ce serait injuste de t'emprisonner pour ça. Alors vas-y, explique ce que tu as fait et ils te libéreront. » Il s'interrompit. « Oh non, je t'en prie, cesse de pleurer.

– Azikiwe, je t'ai dit de ne pas pleurer, renchérit mon père.

– Non, Eme, arrête ; ce n'est qu'un enfant. Ils vont te libérer, et dès le lendemain je t'emmènerai au Canada. C'est pour ça que je suis encore ici : je t'attends. Tu m'entends ? »

Je hochai la tête.

« Alors je t'en prie, essuie-toi les yeux. »

La mention du Canada me transperça le cœur. L'idée que j'avais été si près d'aller dans ces endroits dont il nous avait envoyé des photos, de vivre dans une maison de bois, parmi les arbres sans feuilles sous lesquels ses filles, Kemi et Shayo, posaient sur leurs vélos. Je repensai à l'« éducation occidentale », cette entité que je convoitais si ardemment, la seule chose, avais-je toujours cru, qui pourrait rendre mon père heureux, et qui, à présent, me glissait entre les doigts. Ce sentiment d'occasion perdue me submergea au point que, sans réfléchir, je tombai à genoux, je lui pris les jambes et je m'écriai : « Je vous en prie, monsieur Bayo, emmenez-moi tout de suite, pourquoi ne pas m'emmener tout de suite ? »

Mon père et lui échangèrent un regard, à court de mots.

« Papa, je t'en prie, dis-lui de m'emmener tout de suite, suppliai-je en joignant les paumes. Dis-lui de m'emmener, je t'en prie, papa. »

En réponse, mon père enfouit son visage dans ses mains, en larmes. Pour la première fois, j'eus l'intuition que mon père, notre père, cet homme fort, ne pouvait pas m'aider ; il n'était plus qu'un aigle captif, aux serres brisées, au bec déformé.

« Ben, écoute-moi », commença M. Bayo ; mais je n'écoutais pas. Je rêvais de voler dans un vrai avion, de m'élever dans le ciel comme

un oiseau. Ce n'est que bien plus tard que je me rappellerais ses mots : « Je ne peux pas t'emmener maintenant, tu comprends, car si je fais ça, ils arrêteront ton père. Il faut d'abord les affronter. Ne t'inquiète pas, ils vont te libérer. Ils n'ont pas le choix. »

Il me prit la main et y glissa un mouchoir en ajoutant : « Allez, je t'en prie, essuie tes larmes. »

J'enfouis mon visage dans le mouchoir pour pouvoir, ne serait-ce qu'un instant, me retirer d'un monde qui n'était plus qu'un lac de feu menaçant de m'anéantir, pauvre phalène sans défense.

Les aigrettes

David et Nkem étaient des aigrettes :

Ces oiseaux d'un blanc laineux qui apparaissent en vol groupé après un orage, aux ailes immaculées, à l'existence intacte. Mais s'ils devinrent des aigrettes en plein milieu de l'orage, ils n'émergèrent qu'ensuite, leurs ailes déployées, alors que tout ce que j'avais connu avait changé.

Le premier changé était mon père : lorsque je le revis, il s'était laissé pousser une barbe grise. C'était le jour de ma sortie de prison, et je ne l'avais pas vu depuis six ans, pas plus que le reste de ma famille. Quand ils arrivèrent enfin, je remarquai qu'ils avaient tous changé à en être méconnaissables. Je fus attristé par ce que mon père était devenu : un homme sec, émacié, que la vie, comme un forgeron, avait battu et plié pour lui donner la forme d'une faucille. Même sa voix avait accumulé une certaine rancœur, comme si les débris des mots restés trop longtemps imprononcés dans la caverne de sa bouche avaient rouillé et s'émiettaient sur la pointe de sa langue chaque fois qu'il voulait parler. J'avais beau deviner qu'il avait subi beaucoup d'opérations et de traitements médicaux ces dernières années, les changements étaient difficiles à décrire exhaustivement.

Ma mère aussi avait beaucoup vieilli. Comme chez lui, un certain poids s'était amassé au fond de sa voix, et ses paroles sortaient comme alourdies, de même que l'obésité affecte la démarche et cause un boitement. Pendant que, assis sur un banc de bois, nous attendions l'ultime signature du directeur de la prison, mon père me raconta que les araignées avaient de nouveau envahi sa vision après la fuite d'Obembe et mon départ forcé, mais qu'elle avait rapidement guéri.

Mais, entre tous, c'est le changement que je remarquai chez David qui me surprit le plus. En le voyant, une chose me frappa : il avait très exactement endossé le corps de Boja. Il n'y avait pratiquement pas de différence entre eux, sinon que Boja avait été particulièrement vif et extraverti, alors que David semblait timide et plutôt réservé. Après les échanges de salutations dans l'enceinte de la prison, il ne m'adressa plus la parole jusqu'à ce que nous approchions du centre-ville. Il avait dix ans. C'était pour cet enfant, pensai-je, que, dans les mois mémorables précédant sa naissance (comme elle le ferait plus tard pour Nkem), ma mère avait souvent entonné une chanson censée procurer de la joie au futur nouveau-né. Elle y croyait, et à l'époque nous y croyions tous. Nous nous massions autour d'elle, mes frères et moi, quand elle se mettait à chanter et à danser, car elle avait une voix ensorceleuse. Ikenna s'improvisait batteur, et marquait le tempo à coups de cuillers sur la table. Boja devenait flûtiste et imitait l'instrument avec sa bouche. Obembe était le siffleur, qui suivait la mélodie. Et moi, je faisais la claque, et je tapais dans mes mains en rythme quand notre mère répétait le refrain :

Je fus pris d'une envie de serrer David contre moi, mais mon père dit brusquement : « Des démolitions », comme si je lui avais posé la question. « Partout. »

Il avait vu au loin une grue démolir une maison, et des gens attroupés autour. J'avais déjà vu cela plus tôt, près de toilettes publiques à l'abandon.

« Pourquoi ? demandai-je.

– Ils veulent faire d'Akure une vraie ville, dit David sans me regarder. Le nouveau gouverneur a demandé que la plupart de ces maisons soient démolies. »

Un prédicateur, la seule personne autorisée à me voir en prison, m'avait parlé du changement de gouvernement. À cause de mon âge au moment des faits, le juge avait estimé que je ne méritais ni la peine de mort ni la détention à perpétuité. Mais je ne méritais pas non plus la maison de correction, puisque j'avais commis un meurtre. On décida donc de m'infliger une peine de huit ans d'emprisonnement, sans visites ni contacts avec ma famille. Toute cette audience avait été conservée dans une bouteille scellée, et bien des fois dans ma cellule, tandis que les moustiques bourdonnaient à mes oreilles, j'avais capté des bribes soudaines du tribunal, de son rideau vert agité par le vent, du juge qui dominait la salle, de sa voix grave et gutturale :

... vous y resterez jusqu'à ce que la société vous considère comme un adulte, capable de se comporter d'une façon civilisée et acceptable aux yeux de la société et de l'humanité. En conséquence, en vertu des pouvoirs qui me sont conférés par le système de justice fédéral de la république fédérale du Nigeria, et au vu des recommandations du jury selon lesquelles la justice doit être tempérée par la compassion – par égard pour vos parents, M. et Mme Agwu –, je vous condamne, Benjamin Azikiwe Agwu, âgé de dix ans, à huit ans de détention sans contact avec votre famille, à l'issue desquels vous aurez atteint l'âge de dix-huit ans, adopté par la société comme l'âge de la majorité légale. L'audience est levée.

Alors je me revoyais, dans la terreur immédiate qui me saisit, lancer un regard à mon père, sur le front duquel un sourire bondit comme une mante religieuse tandis que ma mère, dans un cri, les mains faisant l'hélicoptère au-dessus de sa tête, implorait Dieu en son paradis de ne pas rester silencieux alors qu'elle endurait cela, *pas cette fois*. Et quand les gardiens me menottèrent et me poussèrent vers la petite porte, ma compréhension des choses régressa soudain au stade embryonnaire – la conscience d'un fœtus, comme si tous ces gens étaient des visiteurs venus me voir évoluer dans mon monde et qui se préparaient à partir, comme si ce n'était pas moi, mais eux, qu'on emmenait en détention.

La prison avait pour politique d'autoriser un prédicateur à visiter

les détenus. L'un d'entre eux, l'évangéliste Ajayi, venait environ tous les quinze jours, et c'est par lui que je me tenais au courant des événements du monde extérieur. Il m'avait dit, une semaine avant l'annonce de ma libération, que, conformément à l'esprit de la première transition d'un régime militaire à un gouvernement civil qu'ait connue le Nigeria, Olusegun Agagu, gouverneur de l'État d'Ondo dont Akure était la capitale, avait décidé de gracier certains prisonniers. Et mon père me confia que mon nom était en tête de liste. La date de ma libération avait été fixée à ce jour torride du 21 mai 2003. Mais tous les prisonniers n'avaient pas eu cette chance. Un an après mon incarcération, en 1998, l'évangéliste m'apprit que notre dictateur, le général Abacha, était mort l'écume aux lèvres ; la rumeur courait qu'il avait été tué par une pomme empoisonnée. Or, un mois plus tard jour pour jour, à la veille de sa libération, M. K. O., l'ennemi juré d'Abacha et son plus célèbre prisonnier, mourut à peu près de la même façon, après avoir bu une tasse de thé.

Les malheurs de M. K. O. avaient commencé quelques mois après notre rencontre, quand l'élection de 1993, qu'il était censé avoir remportée, fut invalidée, provoquant une réaction en chaîne qui ébranla la vie politique nigériane d'un séisme sans précédent. Un jour de l'année suivante, réunis au salon pour regarder les infos de la chaîne nationale NTA, nous vîmes M. K. O. cerné dans sa maison de Lagos par une troupe d'environ deux cents soldats lourdement armés, à bord de tanks et de véhicules militaires, puis embarqué dans un fourgon cellulaire ; il était accusé de trahison, et ce fut le début d'une longue incarcération. Mais j'avais beau être au courant de ses problèmes, la nouvelle de sa mort me frappa avec la force d'un poing lesté de plomb. Je me souviens que je ne dormis guère cette nuit-là : allongé sur ma paillasse, enveloppé dans le châle que ma mère m'avait donné, je repensai à tout ce que cet homme avait représenté pour mes frères et pour moi.

La voiture franchit l'Omi-Ala à l'endroit de la ville où il était le plus large, et j'aperçus des hommes qui ramaient sur l'eau couleur de boue, et un pêcheur qui lançait son filet. Une longue ligne de réverbères plantés dans le béton du terre-plein central bordait la route. Sur le chemin de la maison, des détails oubliés d'Akure rouvrirent leurs yeux morts. Je remarquai que cette route avait beaucoup changé, que bien des choses avaient changé en six ans dans

ma ville natale, sur ce sol où s'ancraient mes racines. La chaussée s'était élargie, repoussant les vendeurs ambulants à des dizaines de mètres de ces artères souvent embouteillées. Une passerelle enjambait désormais les deux voies. Partout, la cacophonie des camelots ranimait les créatures silencieuses qui rôdaient dans mon âme. Un homme vêtu d'un maillot décoloré de Manchester United accourut en nous voyant immobilisés dans un bouchon, et se mit à tambouriner sur la carrosserie, en tentant à toute force d'introduire une miche de pain par la fenêtre, côté passager. Notre mère releva la vitre. Au loin, par-delà le millier de voitures qui klaxonnaient et faisaient vrombir leurs moteurs, un impressionnant semi-remorque effectuait lentement un demi-tour en dessous de la passerelle pour piétons. C'était ce dinosaure motorisé qui immobilisait toute la circulation.

Tout ce qui bougeait autour de moi contrastait violemment avec mes années de prison – où je n'avais fait que lire, regarder le vide, prier, pleurer, monologuer, espérer, dormir, manger et méditer.

« Beaucoup de choses ont changé, dis-je.

– Oui », répondit ma mère. Elle souriait à présent, et je repensai par éclairs aux araignées qui l'avaient tourmentée.

Je reportai mon regard sur les rues. À l'approche de la maison, je m'entendis demander : « Papa, tu veux dire qu'Obembe n'est jamais revenu, depuis toutes ces années ?

– Non, pas une fois », répliqua-t-il sèchement, en secouant la tête.

Je voulus capter le regard de ma mère à ces mots, mais elle regardait par la fenêtre et c'est celui de mon père que je croisai dans le rétroviseur. J'avais envie de leur révéler qu'Obembe m'avait écrit plusieurs fois de Benin City, où il vivait désormais chez une femme qui l'aimait et l'avait adopté comme fils. À Akure, le lendemain de sa fuite, il était monté dans un car et avait roulé jusqu'à cette ville. Il l'avait choisie simplement en souvenir du glorieux Oba Ovonramwen, qui avait défié l'impérialisme britannique, et qui en était originaire. À son arrivée, il avait vu une femme descendre de voiture ; rassemblant son courage, il l'avait abordée et lui avait expliqué qu'il n'avait pas d'endroit où dormir. Elle l'avait pris en pitié et ramené chez elle, où elle vivait seule. Il m'avait écrit qu'il préférait ne pas me dire encore certaines choses, soit parce qu'elles m'attristeraient, soit parce que selon lui j'étais trop jeune pour les comprendre, mais il m'avait promis de m'en parler un jour. Les faits que je devais savoir dès maintenant

étaient les suivants : cette femme était veuve, et lui, Obembe, était devenu un homme. Dans la même lettre, il me dit qu'il avait calculé la date exacte de ma libération – le 10 février 2005 – et qu'il rentrerait à Akure le même jour. Entre-temps, Igbafe le tiendrait au courant de toute nouvelle me concernant.

Igbafe lui transmettait mes lettres. Mon frère l'avait revu la seule fois où, après six mois d'exil, il avait tenté de rentrer à la maison. Il avait fait le voyage, mais n'avait pas osé pénétrer dans notre lotissement. Il s'était contenté d'aller trouver Igbafe, qui lui avait tout raconté et promis de me faire parvenir ses lettres. Il m'écrivit presque tous les mois au cours des deux années suivantes, par l'intermédiaire d'Igbafe, qui les confiait à un geôlier, généralement accompagnées d'un pot-de-vin, pour qu'il me les remette. Souvent, j'y répondais sur-le-champ, pendant qu'Igbafe attendait dehors. Mais, au bout de trois ans, Igbafe cessa brusquement de venir, sans que je sache jamais pourquoi, ni ce qu'il était advenu d'Obembe. J'attendis des jours, des mois, des années : rien. Je ne reçus plus qu'une lettre de mon père de loin en loin, et une unique lettre de David. Je me mis à lire et relire les lettres, seize environ, que m'avait envoyées Obembe jusqu'à connaître par cœur la dernière, datée du 14 novembre 2000, dont le contenu était préservé dans ma tête comme le lait dans une noix de coco :

Écoute, Ben,

Je ne peux pas affronter nos parents maintenant, seul. J'en suis incapable. Je suis responsable de tout ce qui s'est passé, tout. C'est moi qui ai raconté à Ike ce qu'avait dit Abulu pendant que l'avion passait – c'est ma faute. J'ai été tellement stupide, tellement stupide. Écoute-moi, Ben, même toi, tu as souffert à cause de moi. Je veux les retrouver, mais je ne peux pas les affronter seul. Je reviendrai le jour où on te libérera, comme ça, on pourra les retrouver ensemble et leur demander pardon pour tout ce qu'on a fait. J'ai besoin que tu sois là quand je reviendrai.

Obembe

En repensant à cette lettre, j'eus brusquement l'idée de prendre des nouvelles d'Igbafe. J'espérais ainsi apprendre de lui pourquoi mon

frère avait cessé d'écrire. Lorsque je demandai si Igbafe vivait toujours à Akure, ma mère me regarda avec une stupéfaction inquiétante.

« Le voisin ?

– Oui, le voisin. »

Elle secoua la tête.

« Il est mort.

– Quoi ? » J'en restai suffoqué.

Elle hocha la tête. Igbafe était devenu camionneur comme son père, et pendant deux ans il avait transporté du bois des forêts jusqu'à Ibadan. Il était mort dans un accident : son camion avait dérapé et basculé dans un cratère creusé par l'érosion ravageuse.

Je retins mon souffle pendant qu'elle me relatait ces faits. J'avais grandi avec ce garçon, c'était mon compagnon de jeux ; il était là depuis le début, il avait pêché dans l'Omi-Ala avec mes frères et moi. C'était terrible.

« Et ça remonte à quand ?

– Oh, deux ans environ.

– Inexact ! Deux ans et demi », intervint David.

Je levai les yeux en l'entendant, saisi d'une forte impression de déjà-vu. Je crus un instant qu'on était en 1992 ou 1993 ou 1994 ou 1995 ou 1996 et que c'était Boja qui corrigeait notre mère dans les mêmes termes. Mais ce n'était pas Boja, c'était son petit frère.

« Oui, dit ma mère avec un demi-sourire, deux ans et demi. »

La mort d'Igbafe me bouleversa d'autant plus que je n'avais pas envisagé la possibilité que quiconque dans mon entourage ait pu mourir pendant ma détention ; mais il était loin d'être le seul. C'était également le cas de M. Bode, le mécanicien. Lui aussi avait été victime d'un accident de la route. Notre père me l'avait appris dans une lettre où je pouvais presque sentir sa colère. Les quatre dernières lignes, éloquentes et lourdes de sens, allaient se graver dans ma mémoire pendant des années :

*Chaque jour des jeunes gens sont tués par ces « pièges mortels »
défoncés et dégradés qu'on ose appeler des routes. Et pourtant, ces
imbéciles qui siègent à Aso Rock prétendent que le pays survivra.
C'est bien là le problème de ce gouvernement : il gouverne et ment.*

Une femme enceinte s'engagea imprudemment sur la chaussée et il

dut freiner brusquement. Elle traversa en lui adressant un geste d'excuse. Bientôt, nous pénétrâmes dans ce qui devait être le bout de notre rue. Les rues environnantes avaient été nettoyées, refaites, et de nouveaux immeubles érigés partout. Comme si tout était devenu nouveau, comme si le monde lui-même était renaissant. Des maisons familières surgissaient brusquement comme des panoramas émergés d'un champ de bataille récent. Je vis le lieu où se dressait naguère le camion rouillé d'Abulu. Il n'en restait que quelques bouts de métal, comme des arbres abattus, enchevêtrés dans un parterre d'esan. Une poule et ses poussins y picoraien, plongeaien leurs becs mécaniquement dans le sol. Je fus éberlué par ce spectacle, et je me demandai ce qu'il était advenu du camion, et qui l'avait déplacé. Je repensai à Obembe.

Plus nous approchions de la maison, plus je pensais à lui, et ces pensées menaçaient ma joie naissante. Je sentis que les espoirs d'un lendemain ensoleillé ne survivraient pas longtemps si Obembe ne revenait pas. Ce lendemain s'affalerait, et mourrait comme un homme terrassé par les balles. Notre père m'avait dit que notre mère le croyait mort. Elle avait enterré une photo de lui quatre ans plus tôt, à son retour d'un an d'internement à l'hôpital psychiatrique Bishop Hughes Memorial. Elle avait rêvé qu'Abulu tuait Obembe comme il avait tué son frère, en l'empalant sur une lance et en le clouant au mur. Elle avait tenté de le délivrer, mais il était mort lentement sous ses yeux. Persuadée que le rêve était réel, elle s'était mise à pleurer Obembe, à porter le deuil, refusant tout réconfort. Notre père, convaincu du contraire, estima qu'il valait mieux entrer dans son jeu pour qu'elle guérisse. Son ami Henry Obialor lui conseilla également de jouer le jeu, car il n'était pas judicieux de la contredire. David et Nkem avaient d'abord refusé d'y souscrire, arguant qu'Abulu ne pouvait avoir tué Obembe puisque lui-même était mort. Mais notre père leur expliqua qu'il ne fallait pas la démentir. Il l'accompagna, contraint et forcé, à la cérémonie où elle enterra Obembe aux côtés d'Ikenna : elle avait menacé de se suicider s'il refusait. Mais ce n'est pas Obembe qu'elle avait enterré ; c'était sa photo.

Notre père avait changé au point que, quand il s'adressait à quelqu'un, il évitait de croiser son regard. Je l'avais constaté au parloir de la prison quand il m'avait parlé de notre mère. Jadis, il avait été plus fort : un homme indomptable qui défendait son droit

d'engendrer de nombreux enfants en affirmant que notre nombre assurerait une diversité dans la réussite familiale. « Mes enfants seront de grands hommes, disait-il. Ils seront avocats, médecins, ingénieurs – et regardez, notre Obembe est devenu soldat. » Et pendant des années, il avait porté ce baluchon de rêves. Sans savoir que ce qu'il avait porté tout ce temps n'était qu'un baluchon de rêves rongés par les vers, pourris depuis longtemps, qui n'était plus qu'un poids mort.

Il faisait presque nuit quand nous atteignîmes la maison. Une petite fille que j'identifiai aussitôt, bien que troublé, comme étant Nkem nous ouvrit le portail. C'était le portrait craché de sa mère, et elle était bien grande pour ses sept ans. Elle portait de longues nattes qui lui descendaient dans le dos. En la voyant, je compris d'un coup qu'elle et David étaient des aigrettes : ces oiseaux blancs comme neige, comme des colombes, qui apparaissent après l'orage, en vol groupé. S'ils étaient déjà nés quand l'orage avait ébranlé notre famille, ils ne l'avaient pas vécu directement. Il s'était produit durant leur sommeil. Et même quand – pendant le premier exil de notre mère à l'hôpital – ils en avaient senti le souffle, il était resté discret, trop discret pour les réveiller.

Mais les aigrettes étaient connues pour autre chose : elles étaient souvent des présages, les annonciatrices de temps heureux. Et elles étaient censées nettoyer les ongles mieux que la meilleure des brosses. Comme tous les enfants d'Akure, chaque fois que nous en voyions passer dans le ciel, nous nous précipitions pour agiter les doigts dans le sillage de ces oiseaux blancs qui volaient à basse altitude, en répétant cet unique vers : « Aigrettes, aigrettes, perchez-vous sur moi. »

Plus on agitait les doigts, plus vite on chantait, et plus on avait les ongles blancs, propres et brillants. Je repensais à cela quand ma sœur se jeta dans mes bras, m'étreignit chaleureusement et se mit à sangloter en répétant : « Bienvenue chez nous, mon frère Ben. »

Sa voix résonnait à mes oreilles comme une mélodie. Mes parents et mon frère David nous observaient, debout derrière nous, près de la voiture. Je serrais Nkem dans mes bras, en murmurant que j'étais heureux de rentrer, quand j'entendis quelqu'un émettre un bruit de locomotive, par deux fois. Je relevai la tête, et au même instant je vis une ombre mouvante de l'autre côté de la clôture, près du puits d'où, bien des années plus tôt, on avait repêché Boja. Je sursautai à cette

vue.

« Il y a quelqu'un là-bas », dis-je en désignant la pénombre.

Mais personne ne réagit, comme s'ils ne m'avaient pas entendu. Ils restaient là, contemplatifs : notre père enlaçait notre mère, et le visage de David était illuminé d'un grand sourire. Comme s'ils me demandaient avec les yeux de trouver tout seul de quoi il s'agissait, ou comme s'ils pensaient que je m'étais trompé. Mais en regardant vers l'endroit où, des années plus tôt, mes frères s'étaient battus, je vis l'ombre d'une paire de jambes qui escaladait la clôture. Je m'approchai prudemment, tandis que se ranimait le tam-tam frénétique de mon cœur.

« Qui est là ? » demandai-je tout haut.

Au début, il n'y eut pas un mot, pas un mouvement, rien. Je me retournai vers ma famille pour leur demander qui était là, mais ils restaient figés, à me dévisager, sans vouloir dire un mot. L'obscurité les avait captivés et ils formaient des silhouettes sur une toile peinte. Je reportai mon regard sur la clôture et je vis l'ombre se dresser contre elle, puis s'immobiliser.

« Qui est là ? » répétai-je.

Alors la silhouette répondit et je l'entendis distinctement : comme si aucune raison, aucun barreau, aucune main, aucune menotte, aucune barrière, aucune année, aucune distance, aucun laps de temps ne s'était immiscé entre le moment présent et la dernière fois que j'avais entendu cette voix ; comme si toutes les années écoulées n'étaient que l'intervalle entre l'instant où l'on pousse un cri et l'instant où il s'éteint. Entre l'instant où je compris que c'était lui et l'instant où je l'entendis dire : « C'est moi, Obe, ton frère. »

Un moment, je demeurai figé tandis que sa silhouette avançait vers moi. Mon cœur bondit comme un oiseau libéré à la pensée que c'était lui, mon frère véritable, réapparu aussi réel qu'il l'avait été, telle une aigrette après ma tempête. Pendant qu'il s'approchait, je me rappelai qu'au tribunal, au jour du jugement, j'avais eu comme une vision de son retour. Avant que je sois appelé à la barre, mon père remarqua que je m'étais remis à pleurer, et il m'entraîna dans un coin de la salle d'audience, contre le mur épais et bleu-vert.

« Ce n'est pas le moment, Ben, murmura-t-il. Il n'y a pas...

– Je sais, papa. C'est juste que je suis triste pour maman. Je t'en prie, dis-lui qu'on est désolés.

– Non, Azikiwe, écoute-moi. Tu vas aller témoigner comme l’homme que je t’ai préparé à être. Comme l’homme que tu étais quand tu as pris les armes pour venger tes frères. » Une larme coula le long de son nez tandis que, de ses mains, il sculptait dans l’air le torse invisible d’un colosse. « Tu vas leur expliquer comment ça s’est passé, tu vas tout raconter comme l’homme que j’ai élevé : un homme impérieux, un harponneur. Comme... rappelle-toi, comme... »

Il s’interrompt, passa distraitement les doigts sur son crâne rasé, cherchant désespérément au fond de son esprit un mot qui semblait disparu.

« Comme le pêcheur que tu as pu être, proclama-t-il enfin de ses lèvres tremblantes. Tu m’entends ? » Il me secoua. « Je te pose une question : est-ce que tu m’entends ? »

Je ne répondis pas. J’en étais incapable, même si je remarquais que le brouhaha enflait au-dehors et que les gardes qui m’avaient escorté s’approchaient de nouveau. D’autres gens envahissaient la salle, y compris des photographes de presse. Il les vit et sa voix enfla, fiévreuse et pressante. « Benjamin, tu ne me décevras pas. »

À présent, je pleurais sans retenue, le cœur battant.

« Tu m’entends ? »

Je hochai la tête.

Plus tard, lorsque l’audience eut repris et que mon accusateur, cette hyène, eut décrit en détail les blessures d’Abulu (« ... de multiples plaies causées par un hameçon retrouvé sur le corps de la victime, un coup à la tête, un vaisseau perforé au niveau de la poitrine... »), le juge me demanda ce que j’avais à dire pour ma défense.

Alors que je m’apprêtais à parler, les mots de mon père – « impérieux, harponneur » – se mirent à résonner dans ma tête. Je me retournai pour regarder mes parents, assis ensemble, avec David à leur côté. Mon père croisa mon regard et hochai la tête. Puis il bougea les lèvres d’une façon qui me fit répondre d’un autre signe de tête. À cette vue, il sourit. C’est alors que je laissai se déverser un flot de mots, d’une voix qui dominait le silence polaire du tribunal, en commençant mon récit comme j’avais toujours voulu le commencer.

« Nous étions des pêcheurs. Mes frères et moi sommes devenus... »

Notre mère poussa un cri perçant qui fit sursauter la cour et sema le trouble dans la salle. Notre père lui plaqua tant bien que mal une

main sur la bouche, la suppliant de se taire dans un chuchotement qui résonna plus fort que prévu. Toute l'attention se porta sur eux tandis que sa voix passait d'excuses publiques – « Je suis vraiment désolé, Votre Honneur » – à « *Nne, biko, ebezina, eme na'ife a* – Ne crie pas, ne pleure pas, par pitié ». Mais je ne les regardai pas. Je ne quittai pas des yeux les rideaux verts qui couvraient les lourds panneaux poussiéreux des volets, bien au-dessus des sièges. Un coup de vent les agita doucement, et pendant un instant on aurait cru des drapeaux verts claquants. Je fermai les yeux jusqu'à ce que le tumulte s'apaise, et me retirai dans un giron de nuit. Et dans cette nuit je vis la silhouette d'un homme portant un sac à dos, qui regagnait sa maison par le chemin qui l'en avait éloigné. Il était presque arrivé, presque à bon port quand le juge donna trois coups de marteau sur la table et mugit : « La parole est à l'accusé. »

Je rouvris les yeux, m'éclaircis la gorge, et repris du début.

Remerciements

Même s'il est signé de mon seul nom, *Les Pêcheurs* est le fruit d'efforts collectifs, et je tiens à en citer d'autres :

Unsal Ozunlu, grand professeur et premier lecteur, mon père turc ; Behbud Mohammadzadeh, mon meilleur ami, inestimable frère ; Stavroula, qui m'a accompagné pour l'essentiel de ce voyage ; Nicholas Delbanco, le berger serviable, qui m'a transmis de bonnes habitudes ; Eileen Pollack, lectrice à l'œil d'aigle, qui a raboté ces pages au stylo rouge ; Christina, dont les retours ont pu inverser le courant ; Andrea Beauchamp, à l'aide généreuse ; Lorna Goodison, pourvoyeuse de paix et d'amour...

Jessica Craig, agent de premier ordre, guide touristique et amie, grâce à qui je me sens en de bonnes mains ; Elena Lappin, mon acquéreuse, mon éditrice, main visible derrière chaque page, qui y a cru plus que quiconque ; Judy Clain, source de joie et éditrice ; Adam Freudenheim, prodige de l'édition qui, même secoué, n'a rien lâché ; Helen Zell, fontaine d'abondance et providence des écrivains...

Bill Clegg, soutien de toujours et oracle de succès ; Peter Steinberg, qui le premier a fait passer le mot ; Amanda Brower, la si vive ; Linda Shaughnessy, l'agent qui a fait voyager le livre ; Peter Ho Davies, héraut expert ; Emeka Okafor ; Berna Sari ; Agnes Krup, DW Gibson et toute la belle équipe de Ledig House (Amanda Curtin, Francisco Haghenbeck, Marc Pastor, Saskya Jain, Eva Bonne et les autres) ; mes merveilleux complices en fiction et les grands écrivains et enseignants des ateliers d'écriture Helen Zell de l'université du Michigan : l'encre coule dans leurs veines...

Papa, père de tant d'enfants ; Nnem, mère d'une multitude ; Tatie, l'historienne ; les sœurs : Maria, Joy, Kelechi, Peace ; mes frères : Mike, Chinaza, Chuwkwuma, Charles, Psalm, Lucky, Chidiebere, ceci

est pour vous, en hommage...

Vous tous que je n'ai pu mentionner par manque de place, vous saurez reconnaître votre main dans ces pages, et je vous remercie autant que ceux que j'ai cités ici. Et mes lecteurs, cent fois plus encore.

Chigozie Obioma

Le traducteur remercie Cyrielle Ayakatsikas pour sa relecture.